

Histoire de l'Alsace

Tome II: Bas-Rhin



Printing / Binding Instructions

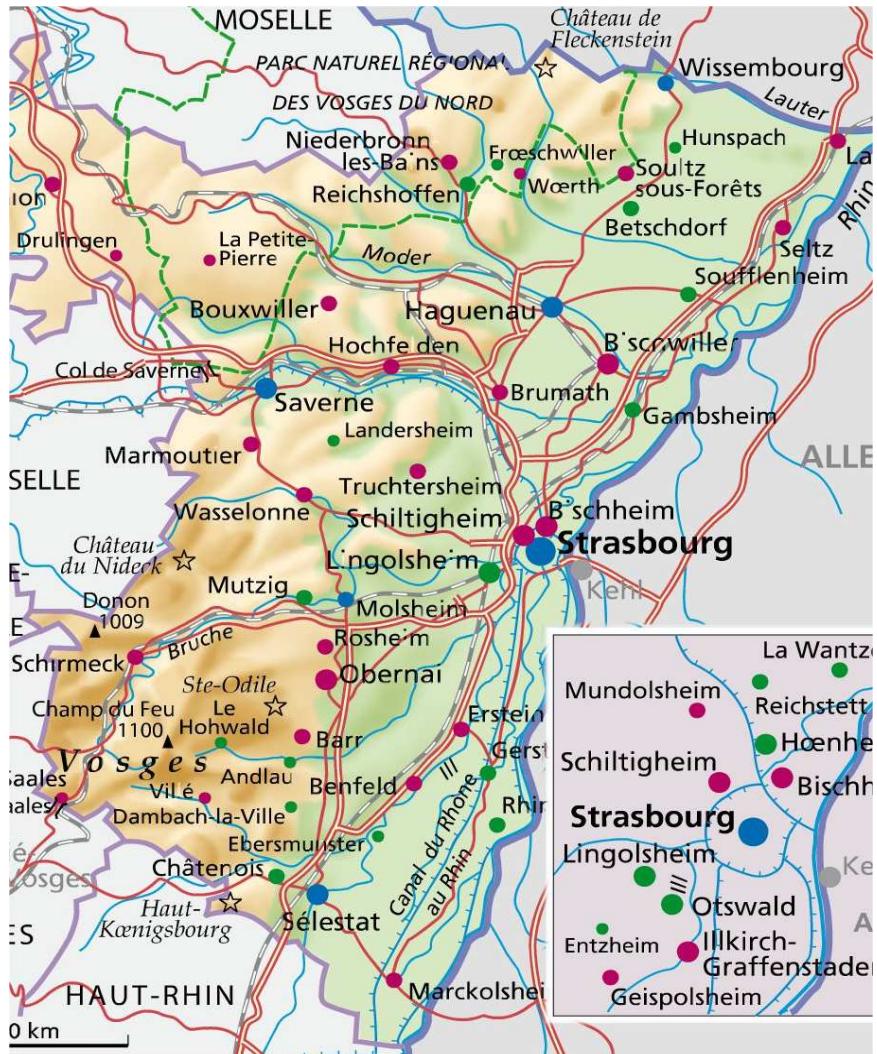
1. Print document double sided on letter size paper
2. Cut the entire printed document in half
3. Fold over making sure the page numbering is continuous
4. For the cover: Print just the first page on card stock paper
Cut the cover in half as well
5. Assemble the covers on the document
6. Punch the left side for a binding, spiral or comb as desired



Kevin Smith
2015

<http://www.lessmiths.com/~kjsmith/html/main.shtml>

KJ Smith



INTRODUCTION

This little guide stems from my interest in “putting it all together”, for understanding something of the history of Alsace (whence comes my lovely bride). I am particularly interested in that history which has left tangible evidence in the form of many castles dotting the Vosges foothills and the fortified towns which often opposed them on the fertile plains below. Not only the towns and castles themselves but the ghosts of those who lived there, their concerns, motivations, and the broader European social currents that influenced and often inundated them.

I have started with a backbone of articles describing the many castles which remain ever present. These are the transition civilization existing between an early Celtic and Roman world swamped by the growth of Frankish power, and by a later Europe shaped by new cities and ideas yet retaining the legacy of feudal/aristocratic ambitions and foibles. The ruins of ideas often as present as the castles themselves.

Alsace is one of those border states (as it were) always part of larger neighboring regions without necessarily a unique history of its own. What happened in Alsace happened in Europe and what happened in Europe happened in Alsace. As such, a look into this region's history provides larger insights and understanding. These two volumes are certainly my version of an argument from the specific to the general.

For each volume I include at the end a more extensive summary of Alsace history, a slightly larger perspective. As each of the two volumes are intended to work stand-alone if desired, the Alsace History is repeated in both volumes.

Ma Serie Histoire de l'Alsace

- Tome I: Haut-Rhin
- Tome II: Bas-Rhin
- Tome III: Histoire Naturelle



Kevin Smith
2015

<http://www.lessmiths.com/~kjsmith/html/main.shtml>

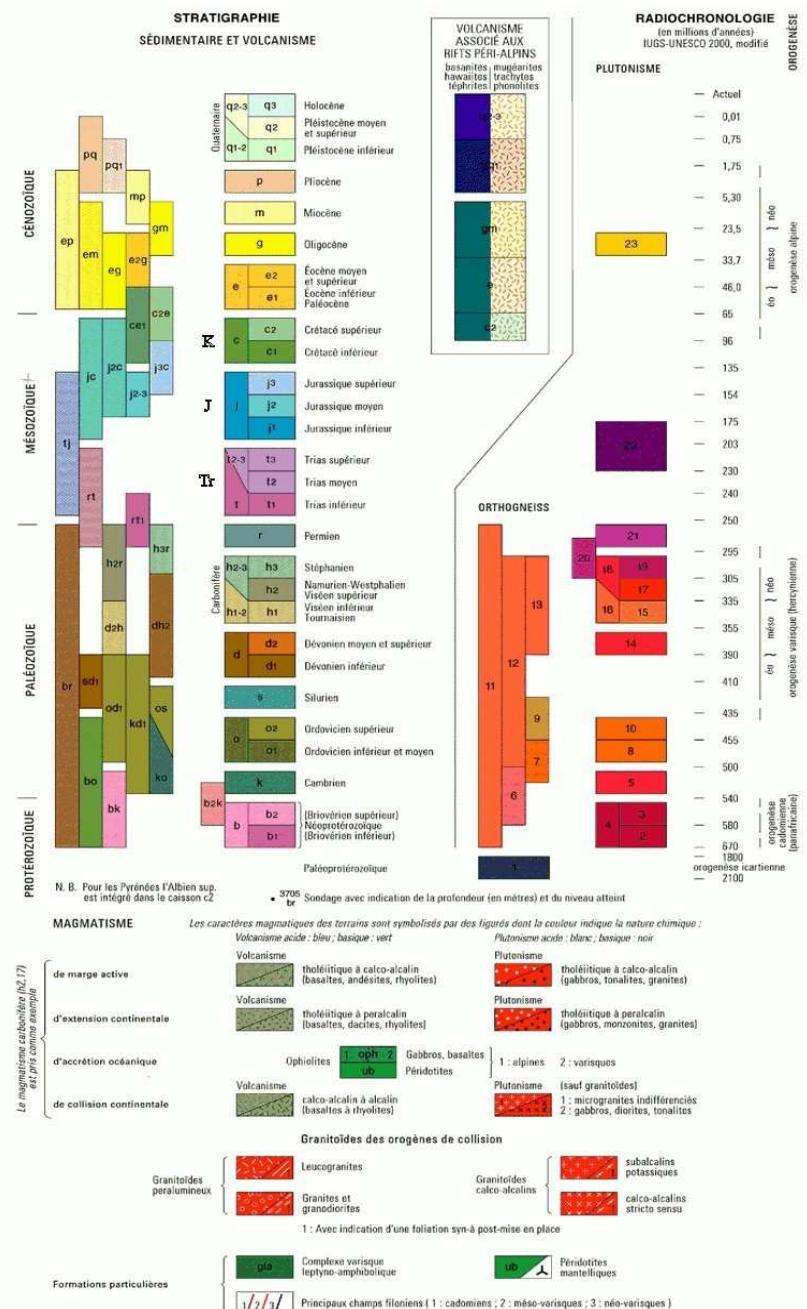
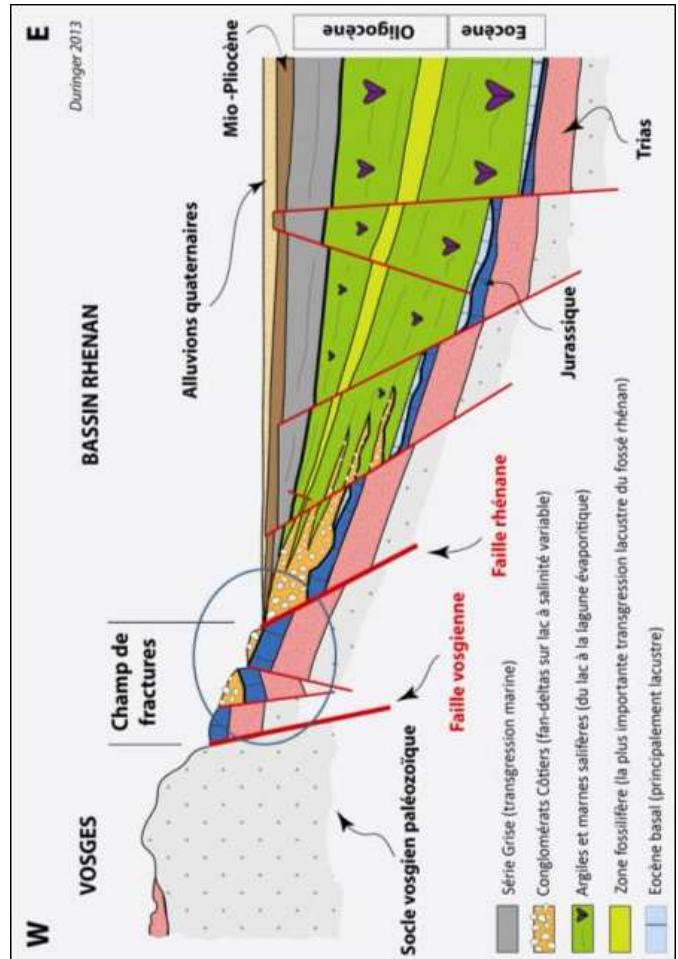
CONTENTS:

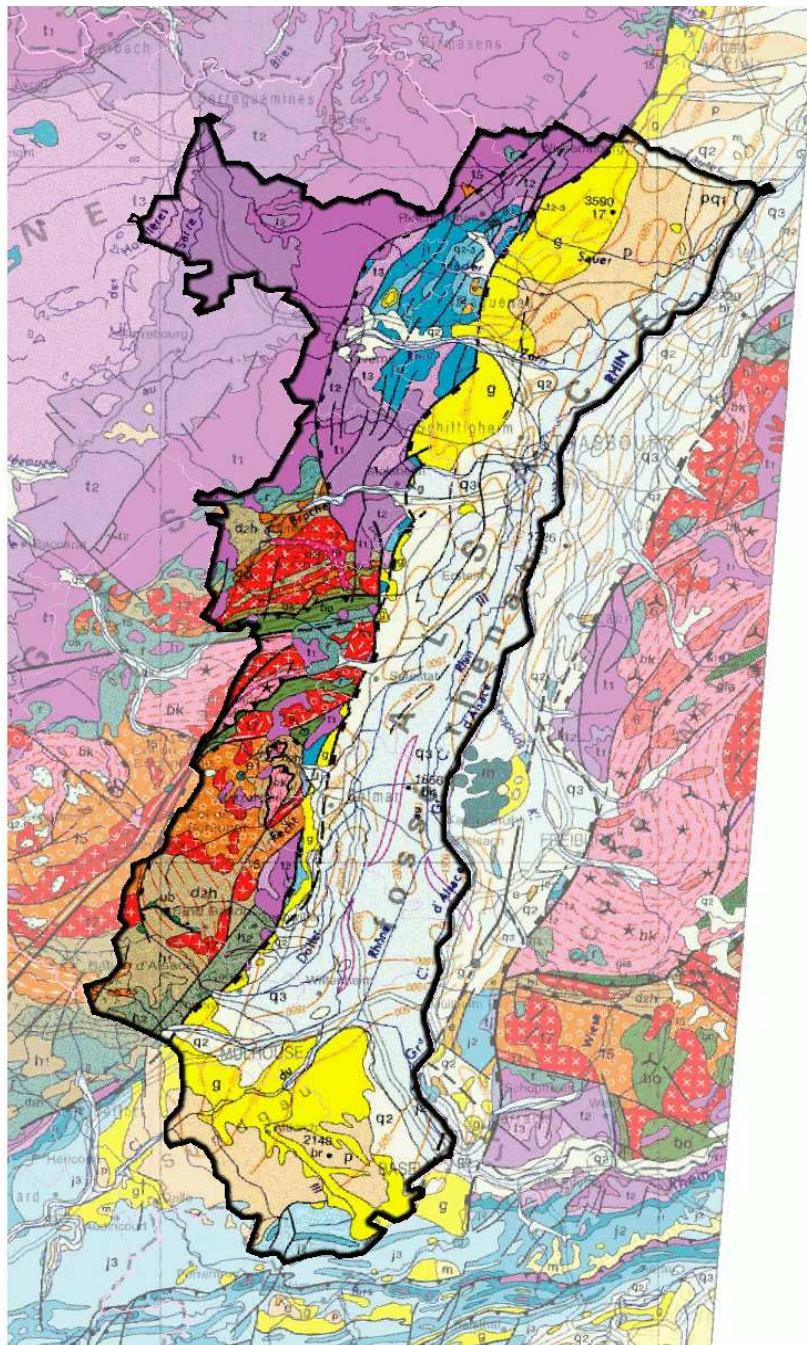
1	A bit of geology	
9	Histoire du département du Bas-Rhin www.france-pittoresque.com	
15	Des comtes et ducs d'Alsace Wikipedia	
17	Etichon-Adalric d'Alsace Wikipedia	
23	Famille de Hohenstaufen mont-sainte-odile.overblog	
27	La baronnie de Fleckenstein et Les seigneurs de Weiterswiller Wikipedia	
31	Seigneurie de Lichtenberg Wikipedia	
33	Chevaliers d'Empire Wikipedia	
37	Histoire du diocèse de Strasbourg danyburn.tv-com.net	
43	Nordgau (Bas-Rhin) Wikipedia	
45	Wissembourg Wikipedia	
47	Wissembourg Abbey Wikipedia	
53	L'Abbaye de Surbourg Jeanmarc Mossu	
53	Mont Sainte-Odile - Ottrott Jds.fr	
57	Le pétrole de Péchelbronn Société Chimique de France	
61	Châteaux et villes fortifiées du Bas-Rhin crdp-strasbourg.fr	
63	Château de Hohenbourg	12-16th c
64	Château de Lœwenstein	13th c
65	Château du Fleckenstein	13-16th c
66	Château de Froensbourg	13-14th c
67	Château du Wasigenstein	13th c
68	Château de Lutzelhardt	13th c
69	Château du Petit-Arnsberg	14th c
70	Château de Wittschloessel	13th c
71	Château de Schœneck	13-16th c
72	Château de Wineck	c.1300
73	Château de Hohenfels	13th c
74	Château du Vieux-Windstein	12-14th c
75	Château du Wasenbourg	c.1275
78	Château de Lichtenberg	13-16th c
79	Château de La Petite-Pierre	12th c
81	Château de Herrenstein	11-16th c
83	Haguenau et son histoire dorffer-patrick	
87	Saverne: Histoire et patrimoine Site Officiel	
91	Château de Greifenstein	12-14th c
92	Château de Hohbarr	c.1100
93	Grand-Geroldseck	12-15th c
94	Château du Freudenreck	c.1300
95	Château d'Ochsenstein	12th c
99	Château du Petit-Geroldseck	13th c
100	Château du Dabo	
102	Château de Wangenbourg	13th c
103	Brasseries Kronenbourg Wikipedia	
111	Histoire de Strasbourg Wikipedia	
121	Château du Nideck	13th c
122	Château de Hohenstein	13th c
123	Grand Ringelstein	13th c
124	Château du Petit-Ringelstein	Unknown
125	Château de Guirbaden	11th c

127	Château de Lutzelbourg	13th c	197	les Magyars Wikipedia
129	Château de Dreistein	13-14th c	199	Hungarian invasions of Europe Wikipedia
130	Château du Hagelschloss	13th c	201	Bataille du Lechfeld (bavière) Wikipedia
131	Château du Birkenfels	c.1260	203	Les Ecorcheurs devant Rosheim Rédigé par PiP, vélodidacte
132	Château de la Roche	13th c	207	Strasbourg : la ville au Moyen Age Encyclopédie B&S Editions
133	Château de Salm	13-14th c	211	Querelle des Investitures Wikipedia
135	Château du Landsberg	13th c	293	L'Alsace au XVIIème siècle Encyclopédie B&S Editions
136	Château de Kagenfels	13-16th c	221	L'Alsace, Berceau des Habsbourg Philippe Nuss
137	Obernei Wikipedia		227	La vie Seigneuriale alsacienne Encyclopédie B&S Editions
139	Andlau Wikipedia		231	Encore des familles nobles d'Alsace various
142	Château d'Andlau	1246-1264	237	L'héritage de Gertrude de Dabo par PiP vélodidacte
143	Château de Spesbourg	1246-1250	241	Les châteaux d'Alsace dans l'histoire Encyclopédie B&S Editions
144	Château du Bernstein	11-15th c	253	Genealogical tables various
146	Ramstein (Bas-Rhin)	13-14th c	257	Codex Guta-Sinram, 1154 Editions du Quotidien
147	Château de l'Ortenbourg	13th c	259	Hortus deliciarum, 1185 Wikipedia
148	Château du Frankenbourg	12th c	261	8 mars 1262 : la bataille de Hausbergen Ernest-Emile Klapperstorch
149	Château de Kintzheim	13-15th c	263	Carte géolinguistique de l'Alsace A. Hudlett, 2001
153	Sélestat, 13 siècles d'histoire Sélestat.fr		265	Notes
157	L'humanisme en Alsace Une petite encyclopédie			
161	Haut-Kœnigsbourg	12-15th c		
165	Battle of Wissembourg (1870) Wikipedia			
169	Ligne Maginot Wikipedia			
187	Casemate de Marckolsheim Sud Wikipedia			
189	Libération de Strasbourg, 1944 Chemins de Memoire			
193	Operation Nordwind Wikipedia			

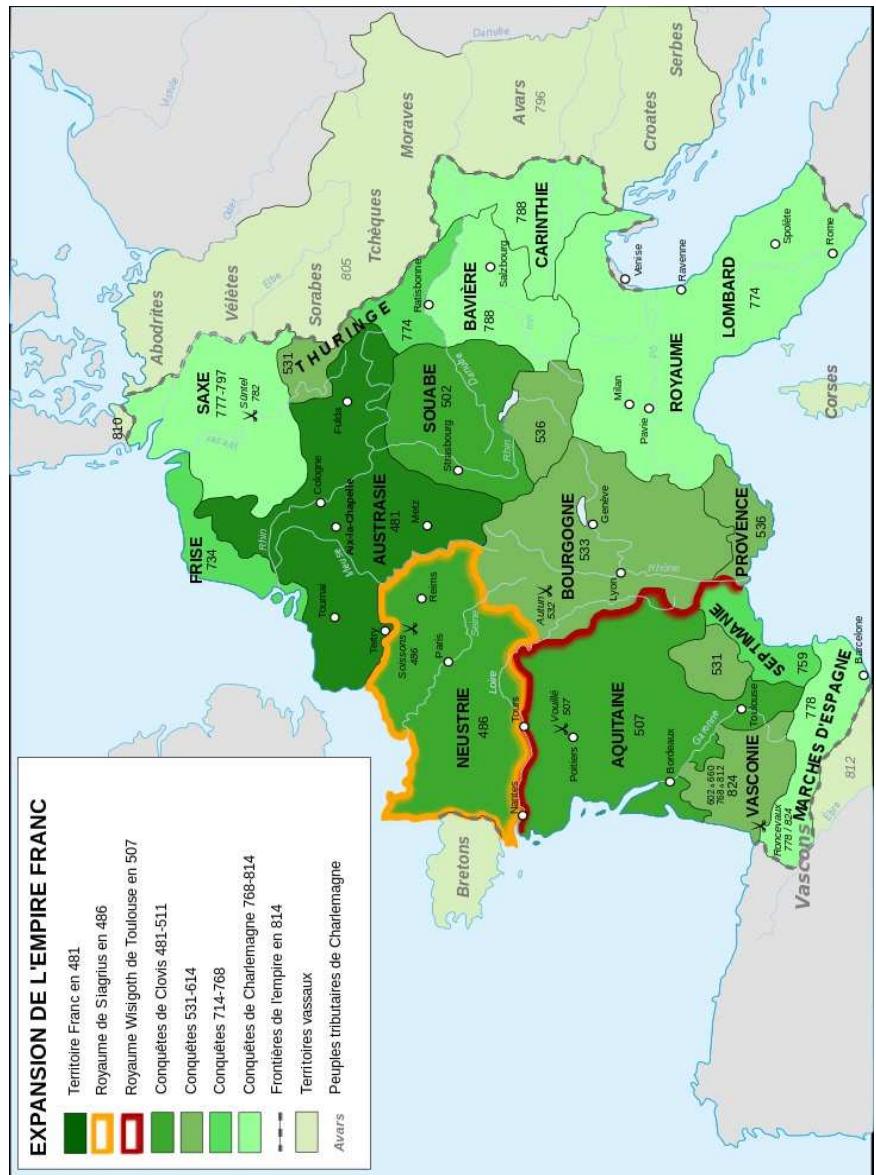
A start with a bit of Geology:

Geology forms the true ancient slate upon which all subsequent history is written. The geology of Alsace determines where the hills stop and lowlands start, the course of the Rhine, the whole flavor of the province. Geology is important for human history in many ways, in the silver loads at St Marie, the Pechelbronn oil sands, the bassin potassique, the red sandstone from which so many of the castles and building are built. Even the Alsatian terroir along the route des vins derives from the east-facing slopes, microclimates and bedrock chemistry.





L'Empire Franc





Les blasons héraldiques





Rathsamhausen



Ribeauville



Hattstatt



Guntram



Vaudémont



Dabo



Ferrette



St Marie aux Mines



Kaysersberg



Turckheim



Colmar



V Brisach



Eguisheim



Munster



Guebwiller



Murbach



Mulhouse



Thann



Altkirch



Sundgau



Belfort



Bâle Ville

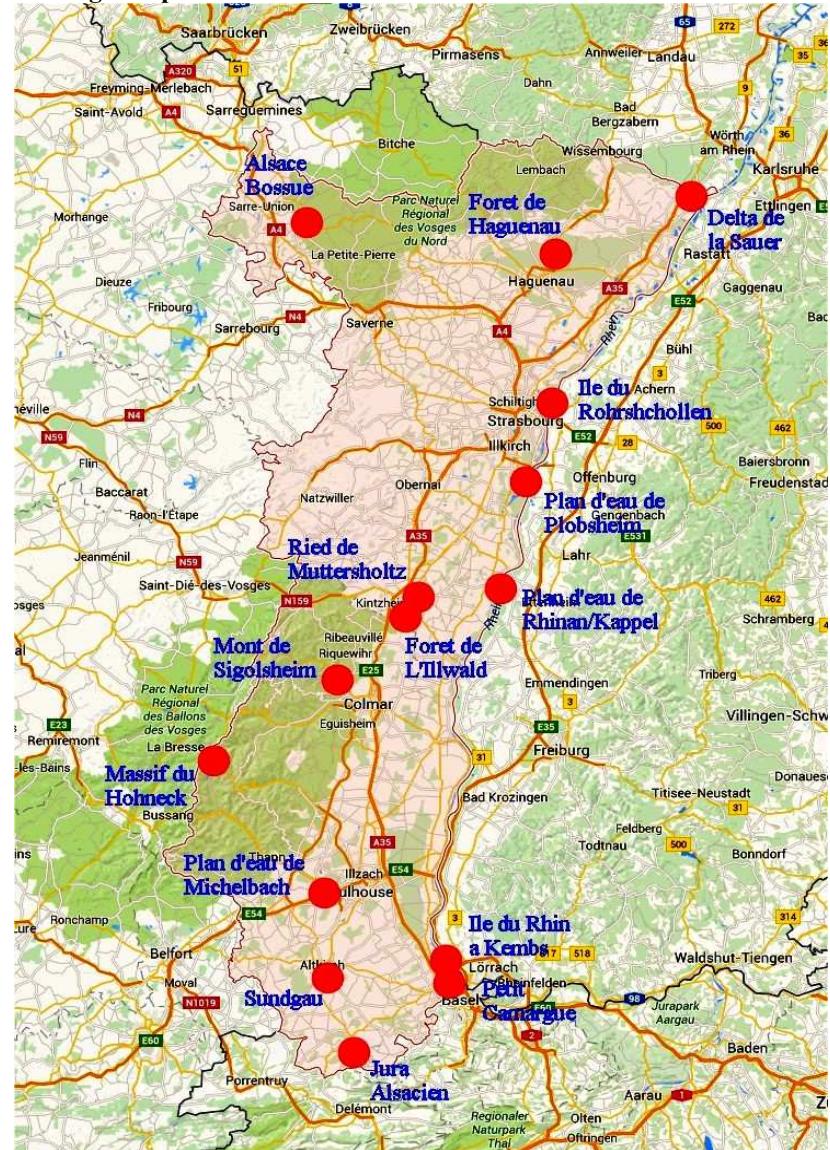


2eme DB



FFI

Birding Hotspots in Alsace



Histoire du département du Bas-Rhin

<http://www.france-pittoresque.com/spip.php?article2164>

Le territoire du département du Bas-Rhin prit, au Moyen Age les noms de Nordgau et de basse Alsace, et fut habité primitivement par une peuplade de la nation celtique. Au temps où César visita cette limite de la Gaule, une partie de la confédération des Médiomatrices, dont la capitale Divodurum (Metz) était située de l'autre côté des Vosges, y avaient formé quelques établissements dont les principaux étaient Argentoratum (Strasbourg), Brocomagus (Brumat), Helvetum (Elle ou Schlestadt), Altitona (Hohenbourg).

Ce n'étaient encore que des bourgades composées d'habitations chétives et dispersées au hasard, mais qui servaient de retraite à des guerriers de haute stature, robustes et infatigables, à ces Belges que César eut tant de peine à vaincre. Les Médiomatrices bravèrent deux fois les armes du conquérant, en 56 et 52 ; mais après la destruction d'Alise et la ruine des efforts de Vercingétorix pour rendre les Gaulois à la liberté, leur soumission fut complète.

Quelques années plus tard, pendant la guerre de César contre Pompée, les passages du Rhin et des Vosges n'étant plus suffisamment défendus, les Germains en profitèrent pour revenir en deçà du fleuve. Les Nemètes et les Triboques, deux des peuples que César avait chassés de la Séquanaise, réussirent alors à s'établir vers Spire et vers Strasbourg dans la basse Alsace qui, séparée jusque-là de la Gaule médiomatrienne par les montagnes des Vosges, le fut bien plus encore, depuis cette époque, par les moeurs et le langage de ses habitants.

Malgré cet établissement des Germains, les Romains restèrent maîtres de l'Alsace ; mais pour se prémunir contre une nouvelle invasion, ils élevèrent sur les bords du Rhin et aux défilés des Vosges des retranchements coupés par des tours élevées et par des camps environnés d'énormes murailles de pierre ; il reste des vestiges de ces travaux gigantesques, et ce n'est pas sans admiration qu'on peut examiner encore le retranchement bâti sur les hauteurs de Hohenbourg et dont la vaste enceinte bien reconnaissable se développe sur un contour de près de quatre lieues.

Aussi, pendant deux siècles, l'Alsace, qui dans la nouvelle division forma la Première Germanie, jouit-elle d'une tranquillité qui ne fut troublée que par la révolte de Civilis (l'an 70 de J. C.). Cette période vit s'élever des villes nouvelles ; les anciennes cités s'agrandirent et devinrent vraiment dignes de ce nom, les institutions romaines apportées en germe avec la conquête se développèrent et donnèrent à une contrée jusque-là barbare les premiers éléments de la civilisation.

La basse Alsace fut comprise par Auguste dans la Germanie supérieure, puis, par Constantin, dans la première Germanie, et ce fut vers le règne de cet empereur que le christianisme fut apporté en Alsace par saint Materne. A cette époque les fortifications établies sur les rives du Rhin pour arrêter l'irruption des barbares devinrent insuffisantes ; aucune force humaine ne fut plus capable de contenir les peuplades envahissantes. Julien retarda par ses victoires la grande invasion ; il défit en 357 les Lètes aux environs de Strasbourg ; mais après sa mort, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Huns, les Francs se jetèrent sur la Gaule.

En 407, lors de la grande invasion de la Gaule par les Suèves, les Vandales, les Alains et les Bourguignons, la plupart des villes de l'Alsace les premières exposées aux hordes envahissantes furent détruites. Argentoratum fut de ce nombre, et la province entière fut enlevée sans retour aux Romains. A partir de ce moment commence pour les deux Alsaces une série de misères qui se continue presque sans interruption dans l'espace de plusieurs siècles. Les ravages, les famines, les épidémies se succèdent et dépeuplent la contrée.

En 451, Attila détruit tout sur son passage. Les Francs ne tardent pas à s'emparer de la première Germanie ; Clovis en mourant laisse à son fils Théodoric cette partie de ses États sous le nom de royaume de Metz ; Clotaire réunit en 558 toute la monarchie franque et lègue à son tour Metz ou l'Austrasie à Sigebert. Les intrigues de la reine Brunehaut agitèrent l'Alsace de 600 à 613.

Clotaire et Dagobert s'efforcèrent d'adoucir par leur présence et leur administration les malheurs de cet infortuné pays. Dagobert laissa en mourant l'Austrasie à Sigebert II ; vers la fin du règne de ce faible roi, l'Alsace fut érigée en duché en faveur d'Athic ou d'Adalric dont la fille Odile, célèbre pour sa piété, fonda près de Hohenbourg le monastère qui porte son nom.

Les victoires de la famille d'Héristal sur les Saxons préservèrent la basse Alsace d'une nouvelle invasion. Louis le Débonnaire comprit le territoire de l'Alsace dans la part de l'empire qu'il assigna à son fils Lothaire au traité de 817. Le partage de Verdun (843) qui fut le résultat de la bataille de Fontenay confirma le fils aîné de Louis le Débonnaire dans cette possession. Sous Lothaire II l'Alsace fut comprise dans la Lotharingie (855).

Ce prince constitua de nouveau cette province en duché et la donna à un de ses bâtards du nom de Hugues ; mais à sa mort, Charles le Chauve et Louis le Germanique se partagèrent ses États par le traité de Mersen (870), et ce

fut Louis qui devint maître de l'Alsace. Cependant Hugues le Bâtard s'efforçait de maintenir par les armes son titre de duc ; Charles le Gros s'empara par trahison de sa personne, lui fit crever les yeux et le jeta dans un monastère.

Cet empereur, un instant maître de tous les États de Charlemagne, fut déposé à la diète de Tribur (888), et Arnoul, proclamé roi d'Allemagne, s'empara de l'Alsace, et la donna avec la Lorraine à son fils naturel Zwentibold, auquel les grands et les évêques substituèrent à la mort d'Arnoul, arrivée en 899, le fils légitime de ce roi le jeune Louis, âgé seulement de six ans. Louis l'Enfant fut incapable de lutter contre l'agrandissement du pouvoir féodal, qui prit en Alsace, sous son règne, une extension encore plus grande que dans le reste de l'empire carolingien.

Charles le Simple disputa aux empereurs allemands la possession de cette province ; elle finit par rester à ces derniers, et aux misères sans nombre qu'avaient occasionnées les guerres dont elle fut à cette époque le théâtre se joignirent les ravages des Hongrois ; à deux reprises, en 917 et 926, ces barbares dévastèrent l'Alsace. L'année même de leur deuxième invasion, l'empereur Henri Ier l'Oiseleur réunit cette contrée à la Souabe et la donna, avec le titre de duché, à Hermann.

L'un des derniers Carolingiens, Louis d'Outre-mer, essaya encore, mais en vain, de reprendre l'Alsace, cette province demeura définitivement dans la possession des empereurs allemands. A la mort d'Othon III (1002), quatre prétendants se disputèrent l'empire ; parmi eux étaient Hermann, duc de Souabe et d'Alsace ; l'un de ses adversaires trouva un appui dans les populations même de l'Alsace et dans la ville de Strasbourg ; Hermann, pour se venger de ses sujets infidèles, brûla la capitale de son duché et ravagea tout le territoire.

Quelque temps après la querelle des investitures partagea l'Allemagne entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV ; Grégoire déposa son adversaire en vertu de la toute-puissance qu'il prétendait s'arroger sur les rois, et Rodolphe, duc de Souabe et d'Alsace, fut élu par les grands de l'empire ; le nouvel empereur reçut de Grégoire une couronne d'or sur laquelle était gravé ce vers : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolphe*.

Mais la bataille de Mersbourg fut fatale à Rodolphe : ce prince y perdit la vie. Henri disposa alors de la Souabe et de l'Alsace en faveur de Frédéric de Hohenstauffen. Lorsque Grégoire avait fait proclamer un nouvel empereur, Henri, par représailles, avait créé un antipape ; ce schisme et les vicissitudes de la guerre détruisirent tellement la religion en Alsace qu'il fallut un missionnaire pour la rétablir.

La peste ravageait alors toute cette partie de l'empire ; les esprits se montrèrent disposés, sous l'influence de ce fléau, à accueillir les exhortations du prêtre Manégold envoyé par le pape Urbain II, les désordres cessèrent et un grand nombre de fondations pieuses datent de cette époque. Frédéric le Borgne remplaça Frédéric de Hohenstauffen comme duc d'Alsace ; son administration fut ferme et prudente. Conrad III, frère de Frédéric, fut appelé en 1130 au trône impérial, et cette élévation des Hohenstauffen donna un nouvel éclat à l'Alsace. Haguenau, construit par Frédéric le Borgne, devint l'une des principales résidences impériales.

Frédéric Barberousse, successeur de Conrad (1152), y fit de fréquents séjours et se plut souvent à chasser dans la forêt voisine qu'on appelait Forêt Sainte ; il donna à l'Alsace pour duc immédiat un de ses fils qui portait, comme la plupart de ses prédécesseurs, le nom de Frédéric.

A cette époque les deux Alsaces avaient pour gouverneurs chacune un comte ou landgrave (land pays, graff, comte), chargés de l'administration de la justice. Ces landgraves ne jouissaient des droits réguliers que sur leurs propres terres, et on appelait de leurs décisions au tribunal de l'empereur. Le règne de l'empereur Frédéric II, fils de Henri VI (1197 -1250), fut pour l'Alsace une époque de calme et de prospérité ; après ce prince, les empereurs conservèrent le titre de ducs de Souabe et d'Alsace ; mais les troubles qui suivirent sa mort portèrent le désordre dans ce territoire.

L'héritier de l'empereur Conradien, fait prisonnier par Charles d'Anjou, fut décapité en 1268. Pendant cette confusion la plupart des grands se rendirent indépendants et les principales villes du Rhin, Strasbourg, Schlestadt, Haguenau, Wissembourg formèrent entre elles une confédération pour les intérêts de leur commerce ; le nom de villes impériales fut donné à la plupart d'entre elles, et bientôt quelques-unes, telles que Strasbourg et Haguenau, acquirent une presque complète indépendance.

Rodolphe de Hapsbourg, qui termina le grand interrègne (1273), visita l'Alsace et lui donna pour landgrave son fils, nommé comme lui Rodolphe ; les troubles que lui-même y avait allumés avant d'être empereur n'en continuèrent pas moins. L'Alsace se souleva plus tard contre Adolphe de Nassau, parvint à le renverser et lui substitua ce fameux Albert Ier sous lequel les cantons suisses conquirent leur indépendance.

L'Alsace favorisa l'insurrection de ces montagnards et une vaste ligue se forma de Porentruy à Seltz. Strasbourg secoua entièrement le joug de l'aristocratie et établit dans ses murs une sorte de constitution républicaine sous la protection de l'empereur. Les discorde civiles n'en continuèrent pas moins dans la contrée sous cette nouvelle forme de gouvernement, et il ne

fallut rien moins, pour les faire cesser, que l'irruption des bandes anglaises en Alsace après la bataille de Poitiers.

En 1375 un seigneur français, Enguerrand de Coucy, petit-fils d'Albert Ier, prétendit faire valoir ses droits à la possession du duché d'Alsace ; il se mit à la tête des bandes d'aventuriers qui ravageaient le pays, et mit les deux landgraviats à feu et à sang. Survinrent ensuite de nouvelles querelles entre l'aristocratie et les habitants des villes ; les campagnes furent dévastées, et cent cinquante villages furent de nouveau détruits.

La paix ne se fit guère qu'en 1429, et fut suivie de la ligue de dix villes, parmi lesquelles Haguenau, Strasbourg, Schlestadt, Wissembourg, Obernheim se trouvent dans cette partie de l'Alsace dont nous nous occupons. Ces cités prirent une part active à la guerre des Suisses contre Charles le Téméraire ; leurs milices assistèrent à la défaite de Saint-Jacques (1444), et aux glorieuses journées de Granson et de Morat (1476).

Les guerres occasionnées par la réforme s'annoncèrent par plusieurs soulèvements populaires en Alsace. Ce fut d'abord la ligue du Soulier formée par des paysans qui avaient pris pour devise contre les grands et le clergé : Rien que la justice de Dieu, puis le soulèvement des Rustauds en 1525. Les anabaptistes vinrent ensuite et proclamèrent l'égalité de tous les hommes. On les persécuta, et six cents d'entre eux subirent le dernier supplice.

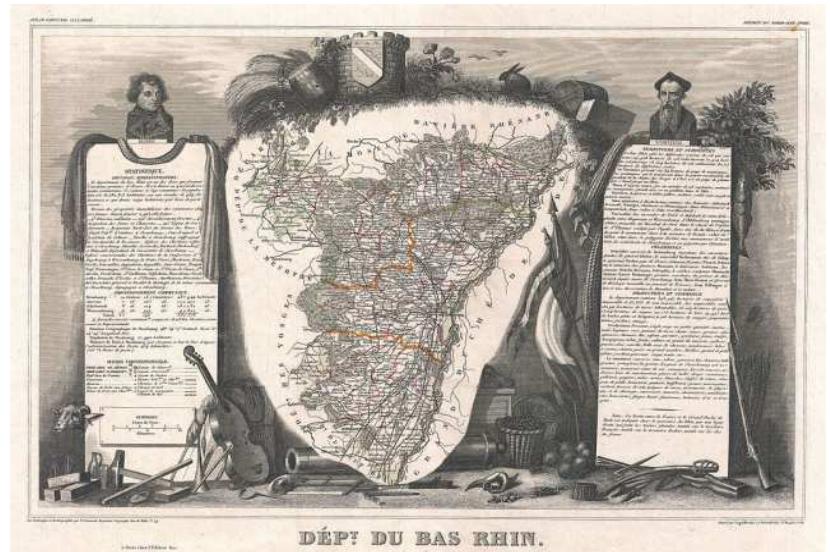
Le protestantisme fit des progrès au milieu des entraves que l'Église romaine s'efforçait d'apporter à son développement ; Calvin, chassé de Genève, vint en 1538 à Strasbourg fonder l'Église française réformée. Les troubles religieux furent le premier prétexte de cette guerre de Trente ans, qui devint européenne.

L'Alsace eut sa part de désordres et de misères pendant cette période ; les détails qui la concernent trouveront leur place à l'histoire du Haut-Rhin. Cependant, il faut dire qu'en 1637, le duc de Saxe-Weimar battit près de Strasbourg l'armée impériale. Les deux landgraviats furent conquis et cédés à la France par la paix de Westphalie ; ils se soulevèrent à plusieurs reprises, et leur possession eut besoin d'être confirmée par les victoires de Condé et de Turenne.

Strasbourg seul avait conservé sa liberté ; elle la perdit après le traité de Nimègue, en 1679. Malgré sa réunion à la France, l'Alsace resta allemande jusqu'en 1789. La révolution, qui assurait à tous les cultes une égale protection, fut généralement accueillie avec faveur dans les deux landgraviats ; quelques soulèvements furent rapidement comprimés, et les

départements du Haut et du Bas-Rhin défendirent généreusement leurs frontières contre l'armée prussienne.

Le Bas-Rhin vit passer Moreau, et Kehl et Huningue furent le premier théâtre des opérations de ce général lorsqu'il lit la célèbre campagne d'Allemagne. L'Alsace se distingua en 1814 par sa fidélité à l'empereur ; en 1815, Rapp, presque sans soldats, fit soutenir aux habitants de Strasbourg un blocus de trois mois. L'industrie s'y développa cependant, et à la fin du XIXe siècle, le département du Bas-Rhin est l'un des premiers parmi les départements manufacturiers de France.



Des comtes et ducs d'Alsace

https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_comtes_et_ducs_d'Alsace

Au VII^e siècle, le duché d'Alémanie qui avait été soumis pas les Mérovingiens était presque redevenu indépendant. Pour cette raison et à des fins militaires, les Francs donnent vers 650 à l'Alsace une administration avec à sa tête des ducs¹.

640 - v. 654 : Gondoin d'Alsace (fonde l'abbaye de Moutier-Grandval)
v. 654 - 662 : Boniface d'Alsace
662 - 690 : **Etichon-Adalric d'Alsace** (vers 635 - 690), duc d'Alsace
690 - 722 : Adalbert d'Alsace (vers 665 - 722), duc d'Alsace, fils du précédent
722 - 767 : Luitfrid Ier d'Alsace (715 - 767), duc d'Alsace, fils du précédent

À la fin du VIII^e siècle, Pépin le Bref, qui savait combien le pouvoir des ducs d'Alsace avait été dangereux aux Mérovingiens, éteignit la dignité ducale sous Luitfrid Ier d'Alsace, en conservant toutefois à l'Alsace et à la Souabe le titre de duché².

L'empire carolingien éclate à la mort de Louis le Pieux en 840. Pendant cette période instable, l'Alsace passe plusieurs fois sous domination de la Lotharingie et de la Germanie.

Le titre de duc d'Alsace est brièvement rétabli par Lothaire pour son fils Hugues en 8653.

En 925, Henri l'Oiseleur rattache le duché d'Alsace à celui de Souabe. Le destin de l'Alsace est désormais lié à celui des ducs de Souabe, parmi lesquels la lignée des Hohenstaufen, liée à l'Alsace, donnera plusieurs empereurs.

Mais en l'an 1012, à la mort d'Hermann III de Souabe, le titre de duc d'Alsace est définitivement supprimé, et cette province, séparée de la Souabe, est érigée en comté et laissée en fief relevant de l'Empire⁴.

Comtes de Sundgau

Les comtes du Sundgau sont choisis à la fois parmi les descendants des Luitfruid et parmi les membres de diverses familles:

v.673 : Rodebert
683 - v.722 : Adalbert d'Alsace (v.665 - v.722), duc d'Alsace, fils d'Etichon Ier Adalric Ier
722 - 747 : Eberhard d'Eguisheim (?? - 747), fils cadet du précédent

v.769: Garin

v.770: Pirathilon

??? - 802 : Luitfrid II de Sundgau (745 - 802), fils de Luitfrid Ier d'Alsace

v.828: Erchangaire

v.829: Gerold

??? - 837 : Hugues Ier (765 - 837), fils de Luitfrid II

837 - 864 : Luitfrid III (?? - 864), fils du précédent

864 - 880 : Hugues II d'après Nicolas Viton de Saint-Allais (?? - 880), fils du précédent

880 - v.910 : Luitfrid IV (?? - v. 910), frère du précédent

910 - 938 : Luitfrid V (?? - 938), fils du précédent

???? - ???? : Gontran le Riche (?? - ??)⁷

954 - 977 : Luitfrid VI (?? - 977), frère de Luitfrid V ?

977 - ??? : Luitfrid VII (?? - av. 1003), mort sans postérité, fils du précédent.

v.1003: Otton I

v.1027: Giselbert

v.1048: Beringer

v.1052: Cunon

v.1063: Rodolphe

v.1084: Henri

Après ce Henri, on ne voit plus apparaître dans le Sündgau aucun comte qui ne soit de la dynastie des Habsbourg. Vers la fin du XI^e siècle, quand la puissance des empereurs vint à décroître, les possesseurs des fiefs et des dignités commencèrent à transmettre leurs offices à leurs descendants et à titre héréditaire. C'est ainsi que les comte de Habsbourg, qui administraient alors la charge de comte dans l'Alsace supérieure, se l'approprièrent à tout jamais et la rattachèrent à l'empire par le lien de féodalité.



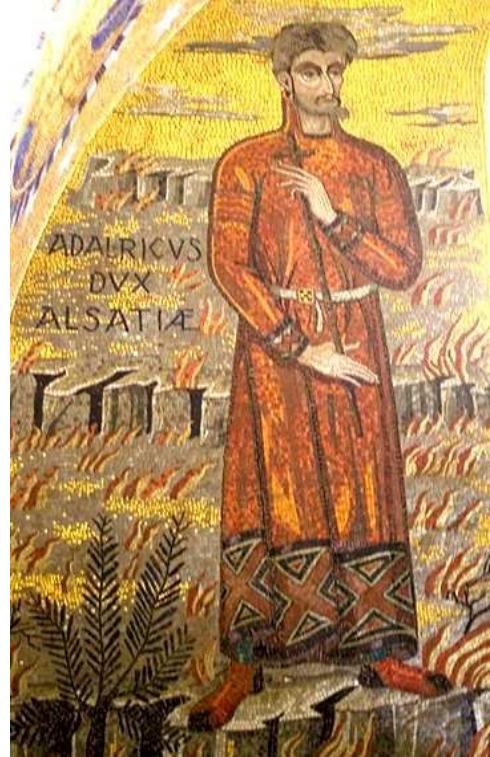
Saint-Empire

Etichon-Adalric d'Alsace

https://fr.wikipedia.org/wiki/Etichon-Adalric_d'Alsace

Etichon-Adalric d'Alsace¹ (dont les noms apparaissent dans les textes sous les formes Eticho, Aticus, Attich, Etih, Chadalricus²), né vers 635 dans le pagus Attoariensis (sur le plateau de Langres), mort le 20 février 6903,4,5 au château d'Hohenbourg, duc d'Alsace de 662 à 6906, est le membre le plus connu de la famille des Étichonides.

Etichon-Adalric est le fondateur de la dynastie des Étichonides et le père de sainte Odile, patronne de l'Alsace. Il est peut-être aussi l'ancêtre de la famille des Habsbourg⁷, de la famille des Eguisheim-Dabo, de la Maison de



tous des proches des rois francs, grands serviteurs des différents royaumes. Jean de Turckheim, dans ses Tablettes Généalogiques des illustres Maisons des Ducs de Zaeringen¹⁰ montre toutefois que les hypothèses sur ses origines sont multiples et que la descendance de ses enfants hormis Adalbert et Etichon II est un mystère.

D'autres sources le citent fils de Leudesius, maire de palais de Neustrie assassiné en 676, qui est lui-même l'arrière-petit-fils du roi Clotaire Ier et

d'Ingonde (parents de Bilichilde, mère par Ansbert d'Erchinold, père de Leudesius par Leutsinde) : les étichonides descendaient alors des rois mérovingiens.

Au milieu du VII^e siècle, Adalric, originaire du pagus Attoariensis est un riche propriétaire installé dans la villa royale d'Obernai¹². C'est un personnage influent au niveau politique et militaire en Austrasie.

Vers 655, il épouse Berswinde¹³, qui, selon la Chronicon Ebersheimense, est la fille d'une sœur de saint Léger, évêque d'Autun et la sœur d'une reine des Francs¹⁴. La seule reine qui peut correspondre est Chimnéchilde¹⁵, femme de Sigebert III, roi d'Austrasie. Sur la base de l'onomastique, certains en font une sœur du sénéchal Hugobert¹⁶.

Berswinde est très pieuse et ne profite de ses richesses que pour les répandre dans le sein des pauvres. Chaque jour elle se retire dans la partie la plus isolée de son palais, pour consacrer ses loisirs à la lecture des livres saints et aux exercices de la piété.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs années, en 662, que naît leur première fille, Odile, qui est aveugle.

Duc d'Alsace (662)

En 662, Etichon-Adalric est nommé duc d'Alsace par le roi Childéric II, succédant au duc Boniface.

Le territoire que tient Etichon-Adalric d'Alsace est plus réduit que celui du duc Boniface, son prédécesseur. Il est situé à l'est des crêtes des Vosges, de l'abbaye de Surbourg, au sud de la Sauer (rivière), jusqu'au sud de l'abbaye de Moutier-Grandval, située dans le nord du Jura. Il inclut le Brisgau et une partie de la plaine rhénane de l'autre côté du Rhin.

Le roi lui adresse en 663, un second diplôme de donation pour l'abbaye de Munster³.

Ambitieux, Etichon-Adalric est l'un des acteurs principaux des guerres qui suivent l'assassinat du roi Childéric II (675). profite des désordres du royaume pour affirmer son pouvoir et joue des rivalités entre les grands.

Il soutient d'abord Dagobert II, puis Ébroïn, le maire du palais de Neustrie. Mais ce dernier a pour ennemi l'évêque d'Autun saint Léger, l'oncle de la femme d'Adalric. L'ayant fait prisonnier, il lui fait crever les yeux, puis décapiter à Sarcinum) en Artois, vers 678.

Etichon-Adalric d'Alsace se rapproche alors de Pépin de Herstal, maire du palais d'Austrasie. Cette alliance lui permet de faire face aux menaces d'Ébroïn et d'agrandir son influence vers le sud, vers le Jura¹⁷. Il participe aussi aux luttes en Bourgogne.

Alors qu'elle est enceinte, la nièce de Berswinde, la reine Bilichilde, épouse de Childéric II est assassinée en même temps que son mari dans la forêt de Lognes, la lauconia silva, vaste étendue boisée qui englobe à l'époque les forêts de Bondy et de Livry¹⁸.

Profitant de l'assassinat d'Hector, prince de Provence, en 675¹⁹ ou en 679[réf. souhaitée], Etichon-Adalric envahit la Provence. Il essaie de prendre Lyon, mais en vain. De retour en Alsace, il constate que le roi de Neustrie, Thierry III, a confié ses terres[réf. nécessaire] à un de ses fidèles originaire de Bourgogne.

Après la mort d'Ébroïn en 681, Adalric participe à la lutte entre Neustrie et Austrasie aux côtés de Pépin de Herstal, en particulier à la bataille de Tertry, en juin 687. Il est alors au faîte de sa puissance.

Le château et l'abbaye de Hohenbourg

Adalric désirant posséder une nouvelle résidence, son choix se porte sur le sommet du Hohenbourg, l'actuel Mont Sainte-Odile, où se trouvent des ruines d'anciens édifices.

Le duc y fait construire un palais, où il réside pendant la saison d'été, puis, après la naissance de sa fille Odile et de ses cinq autres enfants, de plus en plus fréquemment.

Odile, rentrée au château construit par son père, y donne de la nourriture à des personnes malades et soulage les pauvres. La renommée de ses qualités éminentes y attire aussi les personnes les plus distinguées.

Adalric cède à Odile le château même avec toutes ses dépendances, et cette antique forteresse, qui accueille une cour, va devenir, entre les mains de la future sainte, un asile ouvert à ceux qui veulent fuir le contact du monde. C'est entre 680 et 690 que sont réalisés les travaux nécessaires pour rendre la demeure appropriée à sa nouvelle destination. Le duc pourvoit à toutes les dépenses et préside souvent lui-même à l'ouvrage. Quand les bâtiments sont terminés, Odile en prend possession, à la tête d'une communauté de cent trente religieuses issues de la noblesse rhénane.

Les fondations monastiques d'Etichon-Adalric

Pour affirmer sa puissance, Etichon-Adalric fait assassiner Germain, l'abbé de l'abbaye de Moutier-Grandval, descendant d'une famille sénatoriale gallo-romaine²⁰.

Le moine lui reproche d'opprimer les populations et de vexer de toutes les façons les moines de Moutier-Grandval en les traitant de rebelles à l'autorité de son prédécesseur et à la sienne. À la tête d'une bande d'Alamans, Etichon-Adalric s'approche du monastère. Germain, accompagné du bibliothécaire de la communauté, va au-devant de l'ennemi. À la vue des maisons incendiées et de ses pauvres voisins poursuivis et égorgés par les soldats, il éclate en larmes et en reproches :

« Ennemi de Dieu et de la vérité, est-ce ainsi que vous traitez un pays chrétien et comment ne craignez-vous pas de ruiner ce monastère que j'ai moi-même bâti. »

Le duc l'écoute sans s'irriter et lui promet la paix. Mais, en revenant à Moutier-Grandval, Germain rencontre sur son chemin des soldats, qu'il entreprend également de prêcher :

« Chers fils ne commettez donc pas tant de crimes contre le peuple de Dieu ! »

Au lieu de les flétrir ses paroles les exaspèrent, ils le dépouillent de ses vêtements et l'égorgent ainsi que son compagnon.

Hohenbourg et Ebersmunste

À partir de ce crime, Adalric change d'attitude envers les moines qui essaient de christianiser, défricher et peupler les forêts de son duché, pleines de brigands et de bêtes féroces.

Il fait appel aux Bénédictins et fonde en Alsace plusieurs établissements religieux, garants de sa puissance, dont Ebersheim et Gregoriental²¹.

Etichon-Adalric d'Alsace crée plus particulièrement l'abbaye d'Hohenbourg, qu'il donne à sa fille Odile, et celle d'Ebersmunster, où vers 675, l'abbé irlandais Déodat (le futur saint Dié) fonde une communauté de moines sur le domaine donné par Adalric. La marche de Soultz est donnée en 667 à l'abbaye d'Ebersmunster par ce duc d'Alsace.

Etichon-Adalric d'Alsace donne à l'abbaye d'Hohenbourg naissante plusieurs de ses domaines situés dans la Haute-Alsace et ainsi que les dîmes d'un grand nombre de villages de la Basse-Alsace et du Brisgau. Il en fait faire un acte de donation qu'il met sur l'autel de saint Maurice²².

Moyen-Moutier

Adalric donne également à son monastère de Moyen-Moutier, la terre de Feldkirch. Un des monastères les plus favorisés fut celui de Moyenmoutier, dont le fondateur Saint Hydulphe, avait rendu la vue à sainte Odile. En reconnaissance de ce miracle, Etichon donna à Moyenmoutier de grands biens en Alsace, entre autres, des terres autour de Thanvillé²³. En 667 d'autres biens également situés près de Thanvillé furent donnés à l'abbaye d'Ebersmunster. Ces biens comprenaient des prés, champs et bois²⁴.

Le duché héréditaire

La guerre civile a comme conséquence un duché d'Alsace réduit en taille à l'est des Vosges. Mais la fonction de duc prend un réel sens et l'Alsace dépend moins des maires du palais que d'autres régions du royaume. Le palais mérovingien à Marlenheim, en Alsace, ne voit plus le séjour d'un nouveau roi à partir de la fin de la vie d'Etichon-Adalric d'Alsace. Ses descendants n'ont pas de rivaux pendant cinquante ans ce qui leur permet de conserver le pouvoir.

Au début de son règne, Adalric d'Alsace avait besoin d'alliés et donc des comtes, mais en 683 dans une assemblée régionale, il désigne son successeur, son fils Adalbert. En contrôlant les monastères et les comtes, qui deviennent des parents, Adalric crée un puissant duché qui commence à prendre le nom d'Alsace et le transmet à ses héritiers Étichonides. Il brise aussi une tradition de partage des pouvoirs entre l'Église et les seigneurs locaux, au profit d'un seul dirigeant, le duc.

Etichon-Adalric d'Alsace meurt le 20 février 690 dans son château du Mont Sainte-Odile, où il est inhumé.

L'Alsace est en paix. Des moines, et leurs serfs défrichent les forêts. Un pouvoir fort succède à une certaine instabilité. Le vieux duc a dû lutter pour prendre le pouvoir et le transmettre. Certains disent qu'il a changé au niveau caractère, du fait de sa foi chrétienne. Mais n'est-ce pas plutôt la noblesse rhénane et l'Église locale qui ont changé. Les comtes et les dignitaires sont, du fait du jeu des alliances, ses proches. Odile, devenue sainte tout en conservant son statut de grande Dame et son rang, va devenir un modèle pour la noblesse rhénane et même occidentale au Moyen Âge.

En 1785, dans une des chapelles de l'église de Hohenbourg, le tombeau de ce fameux duc d'Alsace était encore visible. C'est un monument respectable puisqu'il renferme le corps de celui qui a donné tant d'empereurs à l'Allemagne tant de souverains à l'Autriche et à la Lorraine et tant de héros à l'Europe³. Il faut cependant garder à l'esprit que les prétentions des maisons de Habsbourg et Lorraine à descendre ne sont que des prétentions non confirmées par des documents contemporains.

Certains historiens et écrivains lui ont donné le nom de saint²⁵.

Descendance

Etichon-Adalric d'Alsace et Bereswinde (653-700) ont six enfants :

Sainte Odile est née vers 662 à Obernai et décédée vers 720 au monastère d'Hohenbourg. Aldaric songe en vain à marier Odile à quelque puissant seigneur de ses amis. Elle sera canonisée au XIe siècle par le pape Léon IX, et proclamée patronne de l'Alsace par le pape Pie XII en 1946.

Adalbert d'Alsace (vers 665 région d'Obernai-† 722) qui succède à Adalric comme duc d'Alsace après sa mort. Il est également comte de Sundgau. Adalbert construit la résidence royale de Koenigshoffen et les abbayes de Honau et de Saint-Étienne de Strasbourg. L'Alsace est alors un duché très puissant au sein de l'Austrasie. Il épouse Gerlinde, fille d'Odón.

Hugues d'Alsace est comte. Il épouse Hermentrude et laisse trois enfants en bas-âge, car il est peut-être tué par son père. Il est à l'origine du monastère d'Honau²¹.

Etichon II de Nordgau (vers 670-723), comte de Nordgau, possible ancêtre des maisons de Lorraine et d'Eguisheim, ainsi que du pape Léon IX, mais sans que cela soit une certitude. Il est à l'origine du monastère d'Honau²¹.

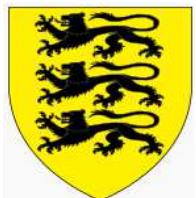
Bathicon d'Alsace (ou « Baducon »), comte d'Alsace, mort en 725. Il est à l'origine du monastère d'Honau et de celui de Wissembourg²¹. L'abbaye Saints-Pierre-et-Paul est fondée sur le site au VIIe siècle par Saint Pirmin, sur une île de la Lauter (rivière).

Sainte Roswinde, est la dernière des filles du duc Adalric. Elle imite sa pieuse sœur en se consacrant à Dieu dans le même monastère d'Hohenbourg.

Famille de Hohenstaufen

<http://autour-du-mont-sainte-odile.overblog.com/famille-de-hohenstaufen>

L'ascension des Hohenstaufen est fulgurante. Frédéric de Büren est un jeune noble, il vit à la cour de l'empereur Henri II, monarque de la dynastie salienne. Son mariage avec Hildegarde d'Eguisheim l'amène en Alsace. Hildegarde lui apporte en dot ses domaines de Sélestat et d'Haguenau.



Son fils prend le titre de Comte de Staufen du nom du château qu'il fait construire en Souabe près de Waiblingen. Il épouse Agnès la fille de l'empereur Henri IV et est nommé duc de Souabe.

Une génération plus tard, Henri V nomme Frédéric et Conrad, vicaires de l'empire, pendant ses campagnes en Italie. A la mort de Henri V en 1125, les Hohenstaufen sont candidats au trône impérial. Battus par Lothaire, ils ne réussiront à hisser Conrad sur le trône qu'en 1138.

L'histoire des Hohenstaufen est très liée à celle de l'Alsace. Frédéric le Borgne doit la conquérir face aux Eguisheim, Frédéric Barberousse cherche à reconstruire et à pacifier le pays. Tous deux viendront sur le Mont-Sainte-Odile, au couvent d'Hohenburg qu'ils marqueront de leur empreinte.

A la mort d'Henri VI, son fils, le jeune François Frédéric n'a que trois ans. Le futur Frédéric II réside alors en Silice, où il est le protégé (certains ont dit l'otage) du pape Célestin III. Le dernier frère d'Henri VI, Philippe de Souabe se porte candidat, au nom des Hohenstaufen, à la couronne impériale.

Célestin soutient le parti adverse des Guelfes mené par Otton de Brunswick. Il s'en suit une période troublée : le Petit Interrègne, qui se terminera par l'assassinat de Philippe de Souabe en 1208.

Après le désastre de Bouvines, Otton de Brunswick, mis en fuite par Philippe Auguste, voit son étoile décliner rapidement. Le Pape Innocent III, poussé par le Roi de France, fait élire son 'protégé' Frédéric II de Hohenstaufen au trône impérial. Son règne verra la puissance et l'unité de l'empire s'affirmer. Frédéric relève les couvents du Mont Sainte Odile.

A sa mort, son fils Conrad IV était le successeur attendu, il est empoisonné à Capoue. C'est le début du Grand Interrègne. Quelques années plus tard, le dernier des Hohenstaufen, Conratin meurt décapité sur l'ordre de Charles d'Anjou à qui il disputait la couronne de Sicile. Il avait seize ans.

Dès son accession à l'empire, Henri V, dernier empereur salien, connaît les pires difficultés. Il s'oppose frontalement au pape Pascal II et se voit excommunié comme son père. Les évêques de l'empire l'abandonnent l'un après l'autre. La Pologne et la Hongrie se déclarent indépendantes. La Bohême cherche à faire de même. Les villes du Nord de l'Italie se soulèvent à leur tour et Henri V doit se porter vers le Sud, où il passera la fin de son règne à guerroyer en Italie. Pour défendre ses intérêts au Nord des Alpes, Henri nomme alors deux vicaires de l'empire, chargés de défendre l'empire pendant son absence. Ce seront Frédéric de Hohenstaufen, dit le Borgne, duc d'Alsace et son frère Conrad, alors comte palatin. Dans un premier temps, c'est Frédéric qui mènera la lutte contre les partisans du pape en Alsace.

En 1114, parti de Souabe, Frédéric entreprend une longue chevauchée à travers l'Alsace pour aller contrer les troupes d'Adalbert, archevêque de Mayence. Remontant de Bâle, Frédéric rejoint ses terres de Sélestat, il attaque et prend une à une les places fortes des Eguisheim. Son périple est commenté dans la 'Gesta Friderici', un texte écrit quelque cinquante ans plus tard par l'évêque de Freising, qui était un demi-frère de Frédéric.

'Frédéric le Borgne s'installa au-delà du Rhin, en Gaule, et peu à peu se mit à conquérir toute la contrée de Bâle jusqu'à Mayence où se trouve la puissance principale de l'empire. Il descendit le cours du Rhin, en s'arrêtant chaque fois qu'il trouvait un emplacement favorable pour une « Burg » dominant la contrée. Puis il allait plus loin pour en construire une autre. Il fit si bien qu'il devint proverbial et que partout on disait : 'Le duc Frédéric traîne toujours après lui, un château fort à la queue de son cheval'. Le duc était également décrit comme fort à la guerre, ingénieux lors des négociations, aussi serein de visage que d'esprit, plein d'urbanité dans les discussions, jusqu'à se montrer libéral. C'est pour cette raison qu'un grand nombre de combattants, l'ayant rencontré, s'offrirent d'eux même à le servir à partir de cet instant.'

La liste des châteaux alsaciens attribués à Frédéric est éloquente. Haut Koenigsbourg, Ribeauville, Kinzheim, Obernai, Haguenau, Fleckenstein.... Et d'autres. Le texte d'Otton de Freising est plutôt flatteur pour son demi-frère. Otton passe sous silence la désolation que n'a pas manqué de créer cette vaste campagne militaire. Les partisans de l'archevêque de Mayence et de la papauté étaient nombreux et au premier rang se trouvaient les Eguisheim avec leurs nombreuses possessions échelonnées tout au long des Vosges de Ferrette à Dabo.

Lors de sa remontée vers le Nord, Frédéric va se trouver, parmi les possessions des comtes, face à Hohenburg avec son château fort et ses deux

couvents. Tout Hohenburg sera dévasté par les troupes de Frédéric. Le vieux château des comtes sera enlevé et démantelé, le Lutzelbourg à Ottrott sera détruit lui aussi. Le couvent sera brûlé. Il ne restera rien. Après le passage du Hohenstaufen, le Mont Sainte Odile n'est que ruines et cendres. Joseph Gyss, dans son 'Odilienberg', va jusqu'à dire que Frédéric aurait chassé les nonnes du Mont !

La désolation est complète comme en témoigne le texte suivant:

"Le duc Frédéric, père de l'empereur Frédéric, détruisit l'église de Hohenburg fondée en hommage à Marie, mère de Dieu, lors d'une invasion simultanée des bâtiments du lieu et celle-ci resta presque totalement détruite jusqu'à l'intervention de son fils l'empereur Frédéric."

Cette bulle du pape Lucius III, datée de 1185 et accordée à la prévôté de Truttenhausen, fait allusion à la fois à l'église et au château. L'invasion ne visait pas le couvent, mais le château des Eguisheim. Le but de Frédéric le Borgne était bien de détruire le château de ses rivaux.

Belliqueux mais aussi conquérant, Frédéric cherchait à s'implanter durablement en Alsace en fortifiant ses conquêtes. Sélestat a vu s'élever Kinzheim et le Haut-Koenigsbourg. Pour le Mont Sainte Odile, la politique du Hohenstaufen fut différente. Au sommet du mont, le château d'Adalric ne sera pas reconstruit, Frédéric semble s'être contenté de disposer de simples postes de garde. Le Lutzelbourg, au-dessus d'Ottrott, sera, lui, rebâti et doté de son premier donjon de pierre.

Paradoxe de l'époque, mais bonne politique, Frédéric le Borgne se proclame avoué, donc protecteur des couvents, qu'il vient de détruire. Son fils Barberousse signera diverses chartres : 'Elisatia dux et Hoehenburgis Ecclesie advocatus'.

A proximité du Mont, le grand chantier de Frédéric se fera à Obernai même, avec la construction du château d'Obernai, connu de nos jours simplement sous le vocable 'Burg'. Jusqu'à cette date, Obernai avait été un lieu des séjours des comtes mais ne possédait pas de forteresse. Frédéric fit donc construire le Burg dans la petite ville au pied du Mont, à l'emplacement 'connu' comme celui de la maison natale de Sainte Odile. Le château d'Ehnheim deviendra une résidence ducale puis impériale des Hohenstaufen. Les empereurs Frédéric Barberousse et Henri VI y résideront à plusieurs reprises.

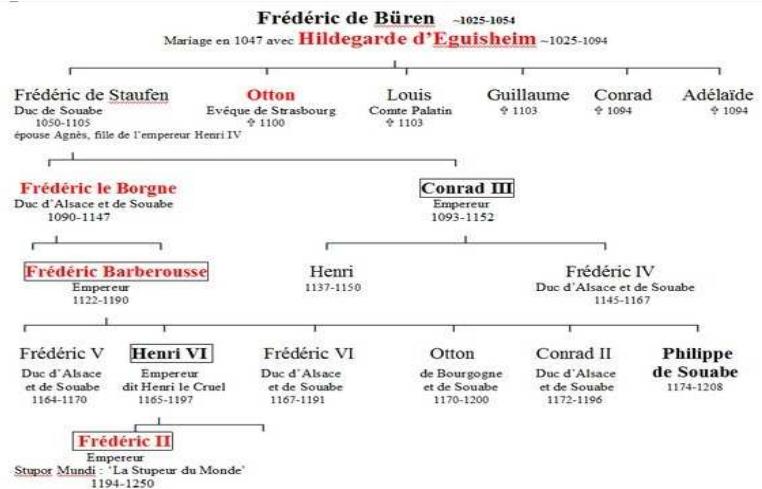
La chevauchée de Frédéric le Borgne se poursuit plus au nord. A Haguenau, il fonde sur une île de la Moder le château qui deviendra le château impérial de Frédéric Barberousse. Mais la politique de Frédéric ne s'est pas limitée à construire des châteaux. Le duc a cherché à agrandir ses domaines, à

acquérir de nouveaux revenus. Proches des vignobles et de leurs revenus importants, les villes d'Ehnheim et de Rosheim tombent dans le domaine ducal.... Le Burg d'Obernai sécurise les rentrées du Duc. A Rosheim, Frédéric fait également construire une maison forte sur une motte pour défendre la ville. Cet édifice est appelé aujourd'hui 'la Maison Romane'.

Forteresses, revenus, villes, Frédéric veut et réussit l'implantation durable des princes souabes en Alsace. Son projet fondateur va se prolonger sans encombre jusqu'en 1125, année de la mort de l'empereur Henri V.

En 1125, Henri V, le dernier empereur salien, meurt sans enfant et, sur son lit de mort, désigne Frédéric de Hohenstaufen comme son successeur, le préférant à ses propres neveux, Frédéric et Léopold de Babenberg. Pourtant Frédéric le Borgne n'emportera pas l'élection impériale. C'est le prince 'rebelle' Lothaire de Supplimbourg qui est élu empereur. Les Hohenstaufen sont battus.

Cette défaite sera de courte durée. Les Hohenstaufen s'organisent et prennent leur revanche quelques années plus tard à la mort de Lothaire en 1137. Lothaire III, fils du précédent, soutenu par l'archevêque de Mayence et Frédéric, allié à l'archevêque de Trèves s'affrontent dans une véritable guerre civile. C'est le début de la lutte des Guelfes contre les Gibelins. Cet épisode se soldera par l'élection du premier empereur de la lignée des Hohenstaufen, Conrad de Hohenstaufen, le frère cadet de Frédéric le Borgne.



La baronne de Fleckenstein et Les seigneurs de Weiterswiller

<http://f.s.weiters.pagesperso-orange.fr/SiteWeiters/seigneurs.html>

Quelques vestiges de l'appartenance de Weiterswiller à la Seigneurie de Fleckenstein ont survécu à la disparition du l'Ancien Régime et aux attaques du temps. Ainsi le promeneur attentif découvrira dans le village un cadran solaire aux armes des Fleckenstein-Dagstul sur un mur de la maison Engel et retrouvera ces mêmes armes au dessus d'un portail dans l'église ancienne.



L'église abrite les quatre monuments funéraires des frères Henri, Jean et Georges de Fleckenstein-Dagstul qui introduisirent la Réforme à Weiterswiller et de Louis, fils de Georges. Le monument de Henri, de style renaissance, richement décoré, est situé à l'arrière de la chaire. Les trois autres sont deux dalles et une stèle encastrées dans les murs du choeur et de la nef.

Citée à l'occasion d'une donation faite au couvent de Walbourg, la famille de Fleckenstein apparaît en Alsace au début du XIII^e siècle. Elle est alors au service des empereurs Hohenstaufen.

Les Fleckenstein tiraient leur nom d'un rocher de grès qui s'élève au nord de l'Alsace dans la forêt de Lembach, sur les bords de la Sauer. Les seigneurs y avaient édifié à même le roc un château-fort dont les restes témoignent de l'aspect formidable et quelque peu fantastique qu'il dut avoir avant d'être ruiné en 1680 par Monclar.

Weiterswiller était rattaché à la seigneurie de Fleckenstein dès le XIV^e siècle comme le montrent les plus anciens documents écrits se rapportant au village.

Au XIII^e siècle la famille se scinda en trois branches. Le nom de Dagstul fut associé à l'une d'elles lorsque par suite de l'extinction de cette famille, la baronne de Dagstul, située entre Sarrebruck et Trèves, passa aux Fleckenstein apparentés.

Les Fleckenstein-Dagstul

C'est en 1365, à l'occasion du partage de la succession d'Henri de Fleckenstein dit le vieux, dernier représentant de la branche aînée, que le fief de Weiterswiller passa à Henri le jeune, baron de Dagstul.

La Seigneurie de Fleckenstein était un fief de l'Empire, considéré comme masculin, c'est-à-dire exclusivement transmissible aux héritiers mâles.

Cependant les biens que les seigneurs successifs acquièrent dans le village et qui leur appartenaient en toute propriété étaient allodiaux donc transmissibles quel que soit le sexe des héritiers ainsi que les revenus de la prémissairie et le droit de dîme que les sires de Fleckenstein rachetèrent au chapitre de Neuwiller en 1547 devenant ainsi décimateurs du ban. Le dernier des Fleckenstein-Dagstul, George II, disparut en 1644, peu avant la fin de la Guerre de Trente ans. Cette guerre qui ravagea l'Europe du nord n'avait pas épargné Weiterswiller ; le château qui servit longtemps de résidence aux Fleckenstein était ruiné et la population décimée, autant par la guerre que par ses conséquences : épidémies, pillages, exils.

Les Fleckenstein-Soultz

George II étant mort sans héritier, la seigneurie passa à la branche des Fleckenstein-Soultz en la personne de Jacques IV, qui avait déjà commencé à la gouverner. Le traité de Westphalie, signé en 1648, en mettant fin à la Guerre de Trente ans avait instauré en Alsace un ordre nouveau où les fiefs d'Empire avaient été cédés comme tels à la couronne de France. Les Fleckenstein étaient devenus vassaux du Roi, mais en 1675, acceptant mal l'occupation de l'Alsace par les troupes de Louis XIV, ils choisirent l'exil jusqu'au traité de Ryswick en 1697.

Henri-Jacques, fils de Jacques IV, fut le dernier seigneur de Weiterswiller de la dynastie des Fleckenstein. Son fils unique étant mort jeune, le prince Hercule Mériadec de Rohan-Soubise obtint en 1706 par lettres patentes l'expectative de la baronnie.

De nouvelles lettres patentes d'investiture simultanée lui permirent de devenir en 1712 copropriétaire du fief, sans cependant pouvoir en jouir dans l'immédiat. Pour sa part, Henri-Jacques de Fleckenstein avait demandé et obtenu en 1716 du Conseil d'Etat que ses biens allodiaux héréditaires soient distingués de ses fiefs.

Les Rohan et les Gayling

A la mort d'Henri-Jacques de Fleckenstein, survenue en 1720 à l'âge de 84 ans, la possession du fief passa aux Rohan-Soubise tandis que les biens allodiaux héréditaires furent transmis à ses filles. A Weiterswiller, il s'agissait des revenus de la dîme et de deux corps de biens, le Frümessgut et le Lutzburgergut, dont la propriété, d'abord indivise, revint bientôt à la famille des Gayling d'Altheim.

Les Rohan se sont succédés comme possesseurs du fief jusqu'à la Révolution, d'abord la branche des Rohan-Soubise puis celle des Rohan-Guéméné. Le dernier titulaire de la baronnie de Fleckenstein et dernier seigneur de Weiterswiller fut le prince Louis Marie de Rohan-Guéméné qui

émigra au début de la Révolution. En vertu des lois de la République, ses possessions, déclarées biens nationaux, furent mises sous séquestre. Jacques Schunck, agent national de la commune en acquit la partie soumissionnable (ruines du château, terres labourables, prairies, étangs, etc.), la forêt, non soumissionnable, étant administrée au profit de la Nation.

A la Restauration la loi de restitution de leurs biens aux émigrés rendit aux Rohan la forêt, que le prince Jules Armand Louis vendit en 1831 à trois particuliers dont François Antoine Feyler, perceuteur à Neuwiller. Un très long procès entre la commune, la préfecture et les acquéreurs s'ensuivit, conclu en 1838 par un arrêt de la cour de cassation au profit des acquéreurs.

Les propriétés des Gayling, mises en vente par Chrétien-Henri de Gayling en 1800, furent également l'objet d'un procès entre Chrétien-Henri de Gayling, le vendeur, et deux groupes d'acheteurs représentés respectivement par Louis Singer, le maire de la commune, et par Jacques Schunck. A l'issue de trois jugements et d'autant d'appels devant la cour de Colmar, Jacques Schunck et ses associés furent déclarés acquéreurs légitimes des biens, qu'ils se partagèrent.



Château fort de Fleckenstein



Seigneurie de Lichtenberg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Seigneurie_de_Lichtenberg



Les Sires de Lichtenberg ou en langue allemande Die Herren von Lichtenberg sont les membres d'une famille de nobles alsaciens divisée en trois branches principales. Leurs possessions se situaient dans l'actuel département du Bas-Rhin dans les environs des villes de Strasbourg et de Haguenau. Durant tout le Moyen Âge les Lichtenberg menèrent dans cette zone une politique territoriale efficace dans le but d'accroître leurs possessions. Des rapports de voisinage mouvementés avec la ville de Strasbourg marquèrent l'histoire de cette famille dont trois de ses membres furent élus évêques de Strasbourg.

Les sires de Lichtenberg ont pour origine familiale une ancienne dynastie noble (ou edelfreie), les sires de Hunebourg. Ces derniers furent dans le courant du XIIe siècle les Landgraves de Basse-Alsace et les prévôts de l'abbaye de Neuwiller-les-Saverne, une possessions de l'évêché de Metz.



Les sires de Lichtenberg héritèrent de cette prévôté et se constituèrent une seigneurie autour de cette abbaye ; dans les environs de leur château de Lichtenberg et de la bourgade de Bouxwiller.

Un certain Albert de Lichtenberg (Albert II de Dabo-Moha) apparaît dans les archives pour la première fois en l'an 1197 copropriétaire avec son parent chanoine de l'évêché de Strasbourg puis en 1202 un Rudolph de Lichtenberg. Les sires de Lichtenberg utilisèrent leur parenté

avec les Hunebourg pour obtenir la charge de prévôt (Vogt) sur la ville de Strasbourg, fait qui est attesté pour la première fois en 1249. L'influence de cette famille fit que Conrad de Lichtenberg (1273–1299) fut élu au siège épiscopal de Strasbourg. L'autre zone où les sires de Lichtenberg furent possesionnés est située rive droite du Rhin, dans l'actuel pays de Bade autour des localités de Lichtenau et de Willsätt. Cette dernière contrée dépendait alors de l'évêché de Strasbourg. Durant les XIV et XVe siècles, cette famille s'efforça par des mariages et des guerres d'agrandir ses biens territoriaux.

Les derniers temps des sires de Lichtenberg sont marqués par les amours extra-conjugaux de Jacques de Lichtenberg dit Jacques le Barbu, prévôt de la ville de Strasbourg avec la belle Barbe d'Ottenheim. Le portail du bâtiment de la Chancellerie de Strasbourg comportait deux bustes. L'un représentait un vieux Prophète barbu et l'autre une jeune et belle Sibylle; tous les deux sculptés par Nicolas Gerhaert de Leyde. La tradition en fit des représentations de ces deux amants. Avec la mort en 1480 de Jacques le Barbu s'éteint par les hommes la maison des sires de Lichtenberg.

Les deux héritières à part égale de la seigneurie de Lichtenberg furent les nièces de Jacques le Barbu, Anna et Elisabeth de Lichtenberg; filles de Louis V de Lichtenberg (12 mai 1417-25 février 1471). Anna fut l'épouse de Philippe I de Hanau-Lichtenberg. Leurs descendants prendront pour dénomination familiale les Hanau-Lichtenberg pour les différencier de la branche aînée des comtes de Hanau-Münzenberg.

Elisabeth de Lichtenberg fut, quant à elle, l'épouse du comte Simon IV Wecker de Deux-Ponts-Bitche. Après l'extinction de cette lignée en l'an 1570, l'héritage des Deux-Ponts tomba entre les mains des Hanau-Lichtenberg. Ce fait marqua la réunification de la seigneurie de Lichtenberg.



Chevaliers d'Empire

https://fr.wikipedia.org/wiki/Chevalier_d'Empire



Les chevaliers d'Empire (Reichsritter) sont, dans le Saint-Empire romain germanique, à la fin du Moyen Âge et au début des Temps modernes, un corps (Reichsritterschaft) de nobles relevant directement de l'Empereur romain germanique, sans l'intermédiaire des princes territoriaux (comme le margrave de Brandebourg, le duc de Bavière, etc.) ; ils sont issus de la noblesse libre médiévale et de la noblesse ministériale.

Pour protéger leurs droits face aux princes territoriaux, ils s'organisent vers la fin du XVe siècle en trois « cercles » (Partheien) et se confédèrent en 1577 afin de faire reconnaître leurs droits en tant que « sujets immédiats », disposant d'une forme (limitée) de souveraineté dans les territoires de leur ressort. Leur statut d'immédiateté est reconnu par les traités de Westphalie (1648). Ils n'ont cependant jamais accédé à la Diète d'Empire.

L'histoire des chevaliers impériaux remonte au XIVe siècle, avec la fusion des derniers seigneurs libres et des éléments les plus importants de la ministeriales qui avaient gagné le statut noble.

En 1300, l'économie souffre du fait de la fluctuation des prix des produits alimentaires agricoles. Les ministeriales qui étaient en position économique forte pouvaient mieux survivre à l'affaiblissement de leur base comme propriétaires fonciers. Toutefois la grande majorité a langui dans la pauvreté, recourant à vendre des terres à l'église, ou au brigandage. Une minorité d'assez de riches de ministeriales a pu survivre aux crises et est bientôt venue grossir les rangs de l'ancienne noblesse libre, la fusion de ces deux corps a constitué un nouvel corps de noblesse.

En 1422, certains de ces nobles ont acquis l'autonomie juridictionnelle en relevant directement de l'empereur, et c'est ainsi que la société des chevaliers impériaux libres étaient nées. Les autres ministeriales qui ne sont pas parvenus à recevoir le statut d'immédiat de l'empereur ont été graduellement transformés en un autre corps de noblesse : les freiherr

En 1577, les chevaliers impériaux se sont regroupés au sein d'un corps équestre. Lors de la paix de la Westphalie, leurs priviléges ont été confirmés. Les chevaliers ont payé leur propre impôt, de façon volontaire à l'empereur, ils ont possédé, de façon limité, la souveraineté (droits de législation, imposition, juridiction civile, police, pièce de monnaie, tarif,

chasse et certaines formes de justice) et le droit de choisir la confession dans leurs territoires.

Les familles de Chevaliers ont eu le droit de législation de maison, sujet à l'approbation de l'empereur, et ainsi pourraient commander des choses telles que le mariage des membres et réglé les limites de la transmission de la propriété de famille. Les chevaliers impériaux, cependant, n'ont pas eu accès à la diète d'empire.

Ne pouvant accéder à la Diète d'Empire, en 1650 les chevaliers immédiats se sont organisés en trois « cercles » : les cercles franconiens, souabes, et rhénans. Les cercles ont été divisés en cantons, qui ont exercé un niveau important d'autonomie, possédant un directeur, une direction, des conseillers nobles aidés par des secrétaires et juristes non-nobles.

En 1577, les chevaliers impériaux se sont réunis en congrès et ont formé un ordre unique, dit corps équestre. Mais les cercles et cantons ont gardé leur importance du fait de leur proximité.

Quelques fiefs impériaux immédiats, cependant, sont tombés en dehors de la structure des cercles et de leurs cantons. La baronnie autonome de Haldenstein est un exemple.

Le cercle équestre du Rhin ou cercle rhénan (en allemand : Rheinischer Ritterkreis) était composé de trois cantons équestres :

- Le Haut-Rhin ou Rhin-Supérieur (Ritterkanton Oberrhein), dont siège était à Mayence ;
- Le Rhin-Moyen (Ritterkanton Mittelrhein), dont siège était à Friedberg) ;
- Le Bas-Rhin ou Rhin-Inférieur Niederrhein), dont siège était à Coblenze.

Si un individu, un établissement, ou un secteur étaient directement assujettis à l'autorité de l'empereur, il bénéficiaient du statut de « sujet immédiat » ; les autres étaient « sujets médiats ».

L'immédiateté n'était pas limitée aux sujets nobles de l'empereur ; un certain nombre de hauts fonctionnaires dans les cours impériales et la chancellerie étaient immédiats, qu'ils soient nobles ou non. Résultant du raccordement féodal entre la tenure de la terre et la juridiction, le statut de sujet immédiat était aussi différent de celui d'« Etat de l'empire ». Nombre de territoires immédiats n'étaient pas des Etats de l'empire : certains territoires immédiats étaient minuscules, formés de quelques villages, voire de quelques fermes dans la Souabe supérieure. Le statut de sujet immédiat de l'empereur pouvait concerner un établissement : la famille de Thurn-und-Taxis a tenu le poteau impérial [réf. nécessaire] comme fief immédiat de l'empereur.

Les entités médiates étaient des sujets placés sous une juridiction intermédiaire entre elles et l'empereur.

Les chevaliers impériaux sont appelés très souvent à la guerre par l'Empereur et ont donc gagné l'influence significative dans les fonctions militaires et l'administration de l'empire. Chaque canton a eu ses propres capitaines. Toutefois les chevaliers impériaux étaient exempts des impôts impériaux et n'ont pas été priés de fournir des troupes.

Avec le temps le titre de chevalier impérial est devenu un simple titre de noblesse. Beaucoup de chevaliers impériaux dès le XVI^e siècle sont plus célèbres pour leur travail savant, artistique, ou diplomatique. Avec la fondation de la confédération du Rhin en 1806 et la fin du Saint Empire romain germanique, les possessions des chevaliers impériaux, qui étaient généralement enclavés, ont été médiatisés.



Walter de Geroldseck, Evêque de Strasbourg (1260-1263)

Histoire du diocèse de Strasbourg

<http://danyburn.tv-com.net/Accueil/EvecheStrasbourg.htm>



Vous pouvez aussi lire chacun des 4 articles indiqués ci-dessous. L'histoire de "l'Église particulière qui est à Strasbourg" est fortement liée, plus fortement peut-être que celle d'autres diocèses, à l'histoire géopolitique de l'Europe.

Aujourd'hui l'Alsace forme un seul diocèse, un des grands diocèses de France, avec environ 1 300 000 catholiques, et Strasbourg avec sa cathédrale est le siège de l'évêque. Les délimitations actuelles du diocèse datent d'il y a deux siècles, au moment où la Révolution française bouleversa entièrement et réorganisa les structures de l'administration civile et religieuse en France (sauf quelques modifications mineures de frontières nationales et religieuses en 1815 et 1870) ; tout le monde sait que le territoire de Belfort est resté français en 1870 et a donc été détaché à cette époque du diocèse de Strasbourg. Il y eut bien durant quelques années un évêque à Colmar pendant la Révolution, mais cette disposition ne dura pas.

Avant la Révolution française l'Alsace a formé pendant de longs siècles deux diocèses : la Basse Alsace était celui de Strasbourg (avec également des territoires Outre-Rhin) ; la Haute Alsace, elle, faisait partie du diocèse de Bâle. Ce qui n'empêchait pas l'évêque de Strasbourg d'avoir des possessions en Haute Alsace.

Le gouvernement royal ne changea rien à cette situation en 1648 au moment où l'Alsace devint française, et en 1681 quand Strasbourg, ville libre impériale, se soumit à Louis XIV.

Avant 1648 l'Alsace avait fait partie pendant de longs siècles du Saint Empire Romain germanique. Il faut remonter avant l'époque de Charlemagne pour trouver un duché d'Alsace (avec la famille des Etichon) qui forme en même temps un seul diocèse.

C'est au 4ème siècle que nous trouvons les premiers indices sûrs de l'existence d'une communauté chrétienne avec la mention de St Amand, communauté probablement entièrement détruite lors de l'invasion des Alamans (5ème siècle). C'est le royaume franc (au 6ème siècle) qui permit l'expansion de la foi et la christianisation, sous l'impulsion d'évêques (St Arbogast, 6ème siècle) ainsi que de missionnaires, notamment des moines irlandais (St Gall, St Columban...).

De grands noms, de saints, d'évêques, d'hommes de Dieu, jalonnent l'histoire de notre diocèse et l'ont marquée : qu'il suffise de citer sainte Odile, Herrade, le pape saint Léon IX, fils des Seigneurs d'Eguisheim, les mystiques rhénans, Geiler de Kaysersberg, les grands réformateurs, les missionnaires de la réforme catholique des 16ème et 17ème siècles, sans oublier les fondateurs de grands monastères et couvents (presque tous disparus lors de la Révolution), les constructeurs de nos cathédrales et églises, depuis le style roman jusqu'aux temps du baroque et du classicisme.

Et tout cela la communauté chrétienne d'Alsace l'a vécu, immergée dans l'histoire de son temps, histoire parfois pacifique et tranquille, mais histoire marquée souvent, à chaque siècle, par des troubles politiques, des conflits,



des guerres : qu'il suffise de rappeler les guerres des seigneurs féodaux, les mouvements d'émancipation des villes, la guerre de cent ans (les Armagnacs), les guerres des paysans, les troubles (heureusement peu sanglants) de la Réforme, la guerre de trente ans qui laisse l'Alsace exsangue, les luttes révolutionnaires et les guerres napoléoniennes, le bombardement de Strasbourg en 1870, les combats de 1914-1918, la période 1939-1945 qui a déchiré notre province et laissé des traces si profondes.

À chaque fois l'Alsace s'est relevée, à chaque fois la communauté chrétienne est repartie, courageuse et persévérante. Et c'est ainsi qu'après la guerre, l'Église catholique d'Alsace, avec ses évêques successifs, a pansé les plaies matérielles et morales, s'est ouverte aux nouvelles méthodes d'apostolat et est entrée dans les réformes et le renouveau proposés par le Concile Vatican II.

Dès l'époque romaine, le christianisme s'est implanté dans la vallée du Rhin. La première mention d'un évêque de Strasbourg - Saint Amand - remonte au second tiers du IVème siècle. Il faut attendre le milieu du VIème siècle pour découvrir la trace de deux Saints : Arbogast et Florent. L'Alsace est alors incorporée à l'Austrasie, le plus vaste des royaumes mérovingiens. Les rois francs dotent l'évêché de Strasbourg d'un patrimoine comprenant l'ancien camp romain et plusieurs territoires extérieurs à la ville.

Un duché d'Alsace apparaît autour de l'an 700. Cette époque est dominée par la figure d'Etichon, le plus remuant des ducs d'Alsace, qui céda le domaine de Hohenbourg, dans les Vosges moyennes, à sa fille Odile pour y fonder un monastère de femmes. Ainsi naquit le Mont Saint-Odile, haut lieu spirituel du diocèse.

Au IXe siècle, le diocèse de Strasbourg se composait du Bas-Rhin actuel (à l'exception de la région de Wissembourg-Lauterbourg et du district de Marmoutier-Neuwiller), de l'Ortenau sur la rive droite du Rhin et dans le Haut-Rhin, des districts de Rouffach, Soultz et Lautenbach. L'évêque de Strasbourg devint alors suffrageant de l'archevêque de Mayence - situation qui allait se prolonger jusqu'à la Révolution française.

Après la dislocation de l'empire de Charlemagne, en 843, l'Alsace échut à Louis le Germanique. Mais, vers le milieu du Xe siècle, l'influence franque sur l'Église de Strasbourg fut relayée par la puissance croissante des princes saxons. En 962, l'Alsace passa dans le giron du "Saint Empire Romain Germanique" : elle en fera partie jusqu'à son rattachement à la France, en 1648.

Au Moyen Age, l'évêché de Strasbourg était la seigneurie la plus puissante de la Basse-Alsace. En 1262, une bataille rangée opposa les troupes épiscopales à une milice levée par les bourgeois de Strasbourg. L'armée municipale l'emporta, mettant fin au pouvoir temporel de l'évêque sur la ville. La métropole alsacienne jouissait désormais d'un statut et des priviléges d'une ville libre d'empire avant de s'ériger en république au début du xve siècle.

Vers la fin de l'époque médiévale, l'Alsace fut le berceau d'un mouvement spirituel connu sous le nom de "mystique rhénane" et illustré notamment par maître Eckhart, par Tauler, Nicolas de Strasbourg et Henri Suso. A l'aube des temps modernes, une brillante école humaniste contribua à la renommée de Strasbourg, de Sélestat et de plusieurs autres villes alsaciennes.

Les premières décennies du XVIe siècle allaient faire de Strasbourg un des foyers intellectuels les plus actifs d'Europe. Les débats d'idées revêtirent alors une intensité inédite, grâce en particulier à la technique de l'imprimerie mise au point, trois quarts de siècle plus tôt, par Gutenberg.

La réforme luthérienne - incarnée à ses origines par Mathieu Zell, Martin Bucer, Jean Fischart, Jean et Jacques Sturm - fit de rapides progrès à Strasbourg et en Basse-Alsace. En 1529, le magistrat de Strasbourg interdit le culte catholique dans l'enceinte de la cité, consommant ainsi la rupture avec l'évêque réfugié à Saverne. Dans l'ensemble du diocèse, près de 200

paroisses passèrent à la Réforme ; la cathédrale fut réservée au culte réformé. En 1568, les milieux protestants purent nourrir l'espoir de faire accéder un des leurs au Siège Episcopal de Strasbourg. En fait, l'évêque qui fut désigné favorisa la réforme catholique en Alsace. Il fit appel aux jésuites, qui, ouvrirent en 1581 un collège à Molsheim (future université) et donnèrent une vigoureuse impulsion aux missions populaires, à la catéchèse, aux visites canoniques et à l'enseignement théologique.

La lutte confessionnelle reprit de plus belle en 1592, lorsque le siège épiscopal devint à nouveau vacant. Deux factions, l'une catholique et l'autre protestante, se disputaient le chapitre de la cathédrale, qui devait procéder à l'élection. Deux candidats ayant été désignés, il en résulta une "guerre des évêques" opposant les princes protestants et le magistrat de Strasbourg, au parti catholique appuyé par la maison de Lorraine. La paix signée en 1604 confirma l'élection du cardinal de Lorraine et garantit à la ville de Strasbourg la jouissance de ses droits et franchises.

Au lendemain de la guerre de trente ans (1618-1648), les traités de Westphalie rattachèrent l'Alsace à la France. L'évêché de Strasbourg devint une des pièces maîtresses de la politique d'assimilation mise en œuvre par Mazarin et Louis XIV. De 1663 à la fin de l'Ancien Régime, six évêques seront les instruments dociles de ce franc dessein : deux allemands francophiles, les comtes de Furstenberg, et quatre Français appartenant à la même famille, les princes de Rohan. Un geste symbolique résume un siècle et demi d'histoire : par la volonté de Louis XIV, la cathédrale de Strasbourg fut rendue au culte catholique en 1681.

La révolution française, dont les premiers pas avaient été bien accueillis en Alsace, heurta de front l'opinion catholique par la constitution civile du clergé et les exactions de la Terreur. Voilà pourquoi une partie du clergé alsacien se tourna vers l'Allemagne, où s'esquissait alors une renaissance du catholicisme. André Raess, qui allait occuper le siège épiscopal de Strasbourg de 1842 à 1887, avait été formé à Mayence et ordonné prêtre par Mgr Colmar, un alsacien, archevêque de cette ville.

C'est dans la seconde moitié du siècle que le catholicisme alsacien devait acquérir sa physionomie distinctive : attaché aux principes et aux pratiques de la religion traditionnelle, centré sur la famille et la paroisse, populaire et associatif, ouvert à la "question sociale", plus actif que contemplatif, ultramontain et ardemment missionnaire. Politiquement, les catholiques alsaciens se rattachaient aux courants modérés à une époque où leurs homologues d'outre-Vosges affichaient massivement des convictions monarchistes. L'encadrement de la population catholique était assuré par un clergé nombreux, suffisamment cultivé pour mériter le qualificatif de

bilingue, à la fois pieux et entreprenant en matière socio-éducative, conscient notamment de l'importance de la presse.

Loin de l'affaiblir, le changement de souveraineté intervenu en 1871, consolida le catholicisme alsacien. Le Kulturkampf produisit des effets contraires à ceux que Bismarck avait escompté. Les dernières décennies du XIXe siècle marquèrent l'apogée d'un mouvement qui, désormais, n'hésitait plus à manifester publiquement ses forces. Le reflux s'amorça après 1918. Le tissu social s'était modifié, et la querelle autonomiste sema la zizanie parmi les catholiques.

Concernant les territoires, ce sont les gouvernements révolutionnaires (1789-1799) qui réalisèrent l'unité de la province telle que nous la connaissons. Enclave suisse jusqu'en 1798, Mulhouse demanda cette année-là son rattachement à la France. Lorsque fut signé le concordat de Bonaparte, en 1801, l'Alsace constituait, pour la première fois depuis l'époque lointaine du duché, un seul diocèse s'étendant de la Suisse jusqu'au Palatinat. Amputé des trois chapitres ruraux du pays de Bade,

le diocèse de Strasbourg s'agrandit du Haut-Rhin (au détriment de Bâle) ainsi que des chapitres ruraux de Wissembourg, Bergzabern, Kandel, Dahn et Landau (au détriment de Spire).

Le congrès de Vienne (1815) ramena cette superficie à des dimensions plus modestes. Le traité de Francfort (1871) annexa les départements du Rhin et de la Moselle à l'empire allemand, ce qui eut pour conséquence de détacher du diocèse de Strasbourg les 63 paroisses du territoire de Belfort et d'y rattacher les 16 paroisses des cantons de Saales et de Schirmeck. De ce fait, la population catholique du diocèse diminua d'environ 100.000 âmes. Notons enfin qu'après la victoire de 1918, la France retrouva les provinces annexées dans l'état d'avant 1871, dotées du concordat de 1801. Or la France avait dénoncé ce traité en décembre 1905.



Bataille de Hausbergen

Refusant de subir le joug de leur évêque, Walther de Geroldseck, dont la famille est en train de constituer une principauté autour la ville, les Strasbourgeois se rebiffent. Il y a 750 ans, le 8 mars 1262, 3 000 d'entre eux affrontent et battent les 5 000 fantassins et 300 cavaliers du représentant de l'Église, à Hausbergen, l'actuelle Oberhausbergen. « D'un point de vue militaire, c'est la seule bataille en Alsace au XIIIe siècle », précise Olivier Dupuis, de la troupe de reconstitution historique les Guerriers d'Avalon. « C'est la première fois, au nord des Alpes, qu'une armée de chevaliers, comprendre de professionnels, perd face à une milice urbaine, à des artisans, explique l'historien Pierre Jacob, auteur d'un livre sur les événements (Coprr). Mais le plus important, c'est que cette bataille marque le début de l'émancipation de Strasbourg », son accession au titre de «ville libre» au sein du Saint-Empire romain germanique. Une fois au pouvoir, ses bourgeois iront jusqu'à créer, en 1332, une république urbaine dotée d'institutions démocratiques. Son indépendance ne sera plus remise en cause jusqu'à 1681.

Nordgau (Bas-Rhin)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Nordgau_%28Alsace%29

Avant Clovis Ier¹, fin du Ve siècle, le territoire qui formerait l'Alsace était compris dans sa partie haute et méridionale (le pagus méridionalis), au sud, dans la Gaule lyonnaise, pays des Séquanes (aussi nommée Gaule Celtique) qui deviendrait le Sundgau ou haute Alsace² ; alors que sa partie basse et septentrionale (le pagus septentrionalis) formerait Le Nordgau (en français comté du nord) ou basse Alsace², il était du territoire des médiomatrices et faisait partie de la première Germanie². Il faut cependant le distinguer du margraviat de Nordgau, en Bavière, qui est remplacé au XIe siècle par l'évêché de Bamberg.

Le comté de Nordgau était constitué de trois cantons principaux : le pays de Kircheim (ou de Troningu), le pays d'Haguenau et le Vasgau (ou Wasgovia)³.

* Le pays de Kircheim : nommé aussi Troningu dans un diplôme de Dagobert II, il s'étendait de Séleststat jusqu'à la rivière la Sour. Le château de Kircheim s'y dressait non loin de Marleim (entre Strasbourg et Saverne)³. Les lieux importants sont Strasbourg, Marleim, Herinstein, Séleststat, Eboresheim, Hohembourg, Haselach, Andlau, Altorf, Bischem³.

* Le pays d'Haguenau : Situé entre les rivières Moter et Sour, c'était autrefois de grandes forêts habitées par des ermites ce qui lui avait donné le nom de Sainte-Forêts³. Les principaux lieux sont Haguenau, Saloissa, Surbourg, Biblisheim³.

* Le Vasgau : s'étend à la droite des Vosges depuis Saverne jusqu'à Weissembourg. Les lieux importants sont Saverne, Neuvillers, Cella Leobardi, Dabo³.

Au temps des rois mérovingiens le Nordgau appartenait au royaume d'Austrasie². Sous Charlemagne les deux provinces d'Alsace (Nordgau et Sundgau) furent unies pour former sous Lothaire Ier le duché appelé ducatus Hélisatiorum². Le comté ou landgraviat du Sundgau était à la maison de Habsbourg, devenue depuis la maison d'Autriche ; celui du Nordgau, après avoir eu ses landgraves laïques jusqu'en 1359, passa sous la domination des évêques de Strasbourg². Les armes du landgraviat du Nordgau ou basse Alsace étaient : de gueules, à une barre dentelée d'or².

Les comtes étaient subordonnés aux ducs et administraient la justice dans un département nommé Pagus ou Gau⁴. Ils étaient assistés de sept ou douze échevins et de centeniers qui avaient le rôle de baillis et qui jugeaient en première instance les causes des citoyens⁴. À cela s'ajoutaient les mis ou commissaires royaux chargés de parcourir les duchés et de veiller à ce que la justice soit bien administrée ; ils étaient sous la surveillance des

évêques⁴. Le comte palatin, qui était juge de la cour, présidait les appels en dernier ressort⁴. En temps de guerre le comte commandait d'ailleurs les troupes qu'il levait et s'il se situait sur les frontières on le nommait alors margrave⁴.



Wissembourg

<https://en.wikipedia.org/wiki/Wissembourg>



Wissembourg is a commune in the Bas-Rhin department in Alsace in northeastern France. It is situated on the little River Lauter close to the border between France and Germany approximately 60 km (37 mi) north of Strasbourg and 35 km (22 mi) west of Karlsruhe. Wissembourg is a sub-prefecture of the department. The name Wissembourg is a Gallicized version of Weißenburg (Weissenburg) in German meaning, "white castle".

Weissenburg (later Wissembourg) Abbey, the Benedictine abbey around which the town has grown, was founded in the 7th century, perhaps under the patronage of Dagobert I. The abbey was supported by vast territories. Of the 11th-century buildings constructed under the direction of Abbot Samuel, only the Schartenturm and some moats remain. The town was fortified in the 13th century. The abbey church of Saint-Pierre et Paul erected in the same century under the direction of Abbot Edelin was secularized in the French Revolution and despoiled of its treasures; in 1803 it became the parish church, resulting in the largest parish church of Alsace, only exceeded in size by the cathedral of Strasbourg. At the abbey in the late 9th century the monk Otfried composed a gospel harmony, the first substantial work of verse in German.

In 1354 Charles IV made it one of the grouping of ten towns called the Décapole that survived annexation by France under Louis XIV in 1678 and was extinguished with the French Revolution. On 25 January 1677 a great fire destroyed many houses and the Hôtel de Ville; its replacement dates from 1741–52. Many early structures were spared: the Maison du Sel (1448), under its Alsatian pitched roof was the first hospital of the town. There are many 15th and 16th-century timber-frame houses, and parts of the walls and gateways of the town. The Maison de Stanislas was the retreat of Stanislas Leszczinski, ex-king of Poland, from 1719 to 1725, when the formal request arrived, 3 April 1725 asking for the hand of his daughter in marriage to Louis XV. The First Battle of Wissembourg took place near the town in 1793.

The “Lines of Wissembourg,” (French: Lignes de Wissembourg) (German: Weißenburger Linien) originally made by Villars in 1706, were famous. They were a line of works extending to Lauterburg nine miles to the southeast. Like the fortifications of the town, only vestiges remain, although the city wall is still intact for stretches.[1] Austrian General von Wurmser succeeded in briefly capturing the lines in October 1793, but was defeated

two months later by General Pichot of the French Army and forced to retreat, along with the Prussians, across the Rhine River.[2]

Wissembourg formed the setting for the Romantic novel *L'ami Fritz* (1869) co-written by the team of Erckmann and Chatrian, which provided the material for Mascagni's opera *L'Amico Fritz*.

Another Battle of Wissembourg took place on 4 August 1870. It was the first battle of the Franco-Prussian War. The Prussians were nominally commanded by the Crown Prince Frederick, but ably directed by his Chief of Staff, General Leonhard Graf von Blumenthal. The French defeat allowed the Prussian army to move into France. The Geisberg monument commemorates the battle; the town's cemetery holds large numbers of soldiers, including the stately tomb of French general Abel Douay who was killed in combat.[3]



Wissembourg Abbey

https://en.wikipedia.org/wiki/Weissembourg_Abbey,_Alsace



Weissembourg Abbey was founded around 660 AD by the Bishop of Speyer, Dragobodo.

Thanks to donations from the nobility and local landowners the monastery quickly acquired possessions and estates in the Alsace, Electorate of the Palatinate and in the west-Rhine county of Ufgau. As a result manorial farms and peasant farmsteads were set up and agriculture system introduced to create fertile arable farmland.

Around 1100, it was important for the monastery, which had now become wealthy, to distance itself from the Bishop of Speyer and his influence. To this end a new tradition was

established about the origins of the monastery, backed up by forged documents (it should be noted that such forgery was not anything unusual in the Middle Ages). In the case of Weissembourg, the story now ran that the abbey had been founded in 623 by the Merovingian king, Dagobert I. Detailed historic research in recent decades has demonstrated that this was unlikely to have been the case.

Weissembourg developed quickly into one of the wealthiest and culturally most significant abbeys in Germany. As early as 682 it was able to purchase shares in a saltworks in Vic-sur-Seille for the princely sum of 500 solidi; in 760 it was given the Mundat Forest. The Gospel Book (Evangelienbuch) written around 860 by a monk, Otfrid of Weissembourg, represented a milestone in the development of German language and literature. At that time the abbey was in the charge of Abbot Grimald of Weissembourg, who was also the Abbot of the Abbey of Saint Gall and chancellor to Emperor Louis the German, and thus was one of the most important figures in the whole of the German imperial church.

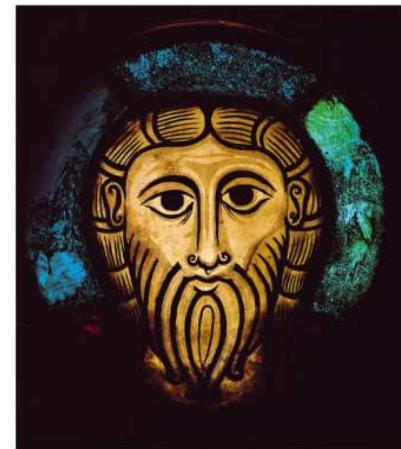
The abbey lost an important possession, however, when in 985 the Salian Duke Otto appropriated 68 of the parishes belonging to it in the so-called Salian Church Robbery (Salischer Kirchenraub). Above all, though, it was the transition from a situation in which the abbey managed its monastic

estates itself to a feudal system in which the estates were granted as fiefs, that resulted in the loss of most of the abbey's possessions. This was because, over time, their vassal viewed their fiefs as allods, i.e. as freehold properties. Thus the once extensive monastic estates increasingly evaporated. In the 16th century only three estates were left out of the thousands the abbey used to possess: these were Steinfeld, Schweighofen and Koppelhof; in addition, the abbey had tithe rights in Weissembourg and Bergzabern which gave it an annual income of 1,500 gulden.

In 1262-1293, during the time of its decline, Abbot Edelin attempted to halt the loss of the monastic estates and to recover its stolen property by compiling a record of the abbey's possessions in a new register. This index, called the Codex Edelini or Liber Possessionum, is currently held in the Speyer State Archives (Landesarchiv Speyer). In 1524, the abbey, now entirely destitute, was turned into a secular collegiate church at the instigation of its last abbot, Rüdiger Fischer, which was then united with the Bishopric of Speyer in 1546.

The princely provost of Weissembourg had an individual vote in the Reichsfürstenrat of the Reichstag of the Holy Roman Empire of the German Nation. In the wake of the French Revolution the foundation was dissolved in 1789.

Part of the monastic library went in the 17th century to the Herzog August Library in Wolfenbüttel, the abbey records largely perished in the confusion of the revolutionary period.



Head of Christ, from the Abbey Church of Ss. Peter and Paul circa 1070

L'Abbaye de Surbourg, le premier couvent d'Alsace

<http://jeanmarc.mossu.free.fr/abbay1.html>

Vers 570 environ : le premier couvent d'Alsace

Etais-ce le roi, un des descendants de Clovis, ou un autre personnage politiquement influent qui avait fait venir St Arbogast en Alsace ? Toujours est-il que notre province, à l'est du royaume, était encore de moeurs païennes, à l'exception de Strasbourg qui était en partie christianisé par les missionnaires au temps des Romains. Pour ce qui est de Surbourg, les Romains avaient construit une tour de garde pour observer la traversée de la Sauer, car tout près passait leur voie de Seltz à Niederbronn et plus loin vers Trèves. Mais il paraît qu'à l'époque, le village n'était pas encore formé.

Arbogast, fils de famille noble, instruit et pieux, venait de l'Aquitaine, sûrement à cheval, amenant l'un ou l'autre compagnon pour l'aider à répandre chez nous l'Evangile. Il n'est pas certain qu'il ait vécu comme ermite dans la forêt de Haguenau, car parfois la vie de bien des Saints était entourée de légendes.

Lorsqu'il fut nommé évêque à Strasbourg, sans doute par ordre du roi aux environs de 570, il parcourait dans son grand zèle apostolique l'étendue de son diocèse dont les limites étaient encore mal définies, pour chercher comment instituer l'une ou l'autre communauté chrétienne.

C'est à Surbourg qu'il choisit de fonder le premier Couvent d'Alsace avec des moines d'origine franque. Il est à supposer que les pierres de l'ancienne tour de garde romaine ont été utilisées pour la construction de l'oratoire, tandis que les moines habitaient les alentours dans de pauvres petites cabanes en bois? Ils choisissaient de vivre selon la charte de St Martin auquel ils ont aussi dédié leur couvent. Plus tard, Dagobert II, d'Austrasie, ayant son siège à Metz (656-678), à laquelle la future Alsace avait été un certain temps incorporée, a richement doté leur couvent, toujours pour favoriser intensivement la pénétration du christianisme.

Afin de mieux déployer leur ardeur missionnaire, ces moines ont encore construit une église baptismale (selon l'historien L. PFLEGER : eine Tauferkirche) pour les nouveaux convertis à la contrée, à quelques 90 mètres de leur couvent (à l'emplacement de l'actuel foyer de la Société de Musique). Cette église fut patronnée par St Jean-Baptiste et elle avait obtenu par l'évêque le privilège de posséder une cuve baptismale, car à l'époque les baptêmes se pratiquaient par immersions.

Vers 590, Arbogast décédait. Désirant être enterré parmi les pauvres et les malfaiteurs, au Mont Saint-Michel hors de Strasbourg (actuellement

Montagne Verte). Aux environs de 950, ses ossements furent transférés de la chapelle, construite pour l'occasion, à l'Abbaye Bénédictine de Surbourg dont Saint Arbogast fut le fondateur.

En raison de la richesse dûe aux donations, aux legs et à la dîme, la discipline des moines s'est relâchée et l'Abbaye s'est transformée en Chapitre Collégial. On ne connaît pas la date exacte de cet événement. La deuxième raison était que l'église, trop petite, due être agrandie pour pouvoir accueillir les fidèles et les pèlerins qui venaient vénérer les reliques de Saint Arbogast.



En 1525, un groupe de paysans révoltés pillent et dévastent les habitations des chanoines. Ils volent les grains provenant des dîmes et le mobilier. La même année le Grand-Bailli de Haguenau les condamna à payer différentes sommes au Chapitre pour l'indemnisation des chanoines.

Pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648), eurent lieu toutes sortes d'atrocités. Le 15 Février 1632, MAX von Rollinger attaqua le village accompagné de ses cavaliers. Les quatre chanoines résidentiels et les villageois avec leurs enfants se réfugièrent dans la forêt. Le lendemain, ils s'aperçurent que les soldats avaient campé dans les maisons délaissées, enlevé et sacagé le bétail et renversé les statues et brûlé les quelques chaises dans la collégiale Saint Arbogast et la paroissiale Saint Jean.

Le 4 Mars 1633, les cavaliers suédois cantonnés à Seltz et qui n'ont pu s'approcher de la ville fortifiée de Haguenau, pour prendre revanche, se sont jetés sur le village resté abandonné, et ont tout détruit.

En 1644, les premières discussions pour un traité de paix commençait. Réaliser seulement en 1648. Les Surburogeois qui avaient fuit à la première attaque des suédois, revinrent peu à peu. Mais peu nombreux, beaucoup avaient péri au cours de la guerre comme le signale la Landvogtey de Haguenau en 1663, lorsque le ban tout en brousailles dû être renouvelé. C'est en 1644 qu'eu lieu le premier baptême à Surbourg. L'en-tête du livre était: "Liber Vitae Collegio Surburgensi, Erasmus Domini, Leberans Sup. a 10 Aprili pro 1644 a pro 1672", signé "Ludovicus, prémonstratis", ce qui laisse à supposer qu'il s'agit de l'un des prêtres Prémontrés de l'église Saint Nicolas de Haguenau.

En 1693, le Doyen Rural de Haguenau fit une visite d'inspection du Chapitre Collégial de Surbourg. Voici quelques extraits du document: "Le vingtième septembre 1693... Le Grand Vicaire et Officinal de l'Evêché de Strasbourg, a aussi visité l'Eglise d'Oberbetschdorf, et il a ordonné de rebatir cette Eglise surtout le Choeur et la maison du ministre qui sont prests à tomber et qui sont à la charge de la Collégiale de Surbourg qui est décimateur". "Le même jour, il a aussi visité la Collégiale de Surbourg sous l'invocation de Saint Arbogast, il a ordonné de réparer le plancher du haut de l'Eglise qui est entièrement ruiné et prest de tomber tant de la nef que des bas-costés. Il a aussi ordoné de réparer le toit qui est aussi tout ruiné et les fenestres qui sont fort en désordre aussi bien que les portes. Il a aussi ordonné de faire réparer le Choeur qui est tout creuvé. Il a aussi ordonné de faire réparer les autels et d'avoir des ornements pour y pouvoir dire la messe n'y ayant que le grand autel en estat. Il a aussi ordonné de recouvrir la tour qui est toute recouverte".etc... N'oubliions que la guerre se poursuit et qu'elle ne finira qu'en septembre 1697 par le traité de Ryswick par la séparation de la France et de l'Empire Germanique par la frontière du Rhin.

C'est en 1714 que le chapitre a pu se rétablir avec 9 chanoines titulaires dont 4 résidents. Voici en partie l'extrait de leur rapport en 1726: "...zélés pour le rétablissement de la Discipline Ecclésiastique et la bonne administration du temporel, aidés des sages conseils et règlements des Supérieurs, ils ont commencés à tenir en partie l'office canonial et à rentrer en possession de différents biens, qui avaient été usurpés et aliénés, ont fait cultiver ceux qui avoient été négligés ou abandonnés et ont travaillé avec tant de succès à faire revivre le bon ordre au regard du spirituel que du temporel de cette collégiale, qu'en l'année 1726 ils se trouvèrent en état de recevoir à la résidence et perception des fruits, neuf Chanoines y compris les deux Dignitaires... ont fait construire à neuf trois Maisons Canoniales et ont acquis une nouvelle, et ont remises toutes les anciennes, ainsi que les Batiment de l'Eglise en état d'être habités, et acquitté toutes les dettes qu'ils avoient contractées pendant les Guerres précédentes".

Onze ans plus tard, le 20 décembre 1737, le Cardinal Armand-Gaston de Rohan a décrété canoniquement la translation de chapitre collégial de Surbourg à l'Eglise St-Georges de Haguenau. Le 5 octobre 1738 eut lieu la cérémonie, avec beaucoup d'éclat.



Vers 590, Arbogast décédait. Désirant être enterré parmi les pauvres et les malfaiteurs, au Mont Saint-Michel hors de Strasbourg (actuellement Montagne Verte). Aux environs de 950, ses ossements furent transférés de la chapelle, construite pour l'occasion, à l'Abbaye Bénédictine de Surbourg dont Saint Arbogast fut le fondateur.

Mont Sainte-Odile - Ottrott

Abbaye de Hohenbourg (680 ap. J-C)

http://www.jds.fr/ottrott/patrimoine-historique-alsace/mont-ste-odile-ottrott-alsace-1477_L

Le Mont Sainte-Odile (ban communal d'Ottrott) est un des piliers du patrimoine historique et religieux d'Alsace. Tristement célèbre à cause du crash aérien de janvier 1992, il gagne à être connu pour son histoire et ses monuments religieux de première importance, dont le principal est sans nul doute l'abbaye de Hohenbourg.



Elle aurait été fondée par la sainte protectrice de l'Alsace, Odile de Hohenbourg (vers 662 - vers 720), fille du duc d'Alsace Adalric, mieux connu sous le nom d'Etichon.

Selon la légende, Odile serait née aveugle, et reniée par son père. Sa mère la plaça alors dans le monastère de Baume-les-Dames. La jeune femme retrouva la vue lorsque St Erhard, son oncle, la baptisa.

Son père lui offrit son château de Hohenbourg en pénitence, qu'elle transforma en couvent aux alentours de 700. Difficilement accessible par sa situation géographique, Odile fit également construire un monastère annexe à 511m d'altitude, l'abbaye de Niedermünster.

C'est en se rendant un jour à Niedermunster qu'Odile croisa la route d'un aveugle qui l'implora de l'aider. A l'aide de son bâton, elle fit jaillir une source de la roche, qui guérit l'aveugle de sa cécité. La source est alors devenue un lieu de pèlerinage important pour les malades souffrant de problèmes oculaires, et Sainte-Odile devint la Sainte Guérisseuse invoquée par les aveugles. La source coule toujours contre le flanc du Mont Sainte-Odile.

La sainte disparut aux alentours de 720. Ses reliques reposent toujours dans un sarcophage visible par le visiteur dans une chapelle de l'Abbaye.

Odile de Hohenbourg laissa derrière elle un monastère qui devint très puissant, et où se succédèrent des abbesses de fort charisme.

Au début du IXe siècle, Charlemagne protège l'abbaye par immunité impériale; plus tard, l'évêque Conrad de Strasbourg décreta que seule l'abbesse du monastère avait pouvoir d'administration du couvent et des ses terres.

L'évêque Bruno d'Eguisheim, devenu pape sous le nom de Léon IX, consacra l'église du Mont Sainte-Odile et confirme le droit des soeurs du couvent d'élire librement leur abbesse.

Lors de la Querelle des Investitures, le duc Frédéric II de Souabe, dit Le Borgne, brûle les deux abbayes fondées par Odile en 1115, en attaque directe contre les Hohenbourg. Son fils, le grand empereur Frédéric Ier Barberousse, les fera reconstruire en 1153.

Avec l'abbesse Relinde, arrivée à la tête de l'abbaye la même année, de grands travaux d'agrandissement sont effectués. On date la construction de la Chapelle des Larmes et de la Chapelle des Anges de cette époque.

Par la suite, l'abbaye augmente constamment le nombre de ses terres avec des dons provenant de multiples seigneurs d'Occident.

L'abbaye du Mont Sainte-Odile connut à sa tête de nombreuses abbesses de caractère qui furent respectées en leur temps.

L'abbesse Relinde (morte en 1176) entrepris une grande campagne de travaux pour agrandir l'abbaye. C'est également elle qui introduisit la règle de St Augustin dans ce couvent bénédictin.

Sa successeuse, Herrade dite de Landsberg (ou de Hohenbourg), présente à la tête des soeurs de 1167 à 1195, est probablement la plus célèbre abbesse du couvent. Elle termine les travaux de Relinde, fait installer des prémontrés dans l'abbaye de Niedermunster, construire les prieurés de Truttenhausen et de Saint Gorgon vers 1180, mais surtout, est l'auteure et l'illustratrice de l'Hortus Deliciarum (le Jardin des Délices), grande encyclopédie de la chrétienté, des connaissances théologiques et païennes de l'époque, illustré d'environ 350 miniatures.

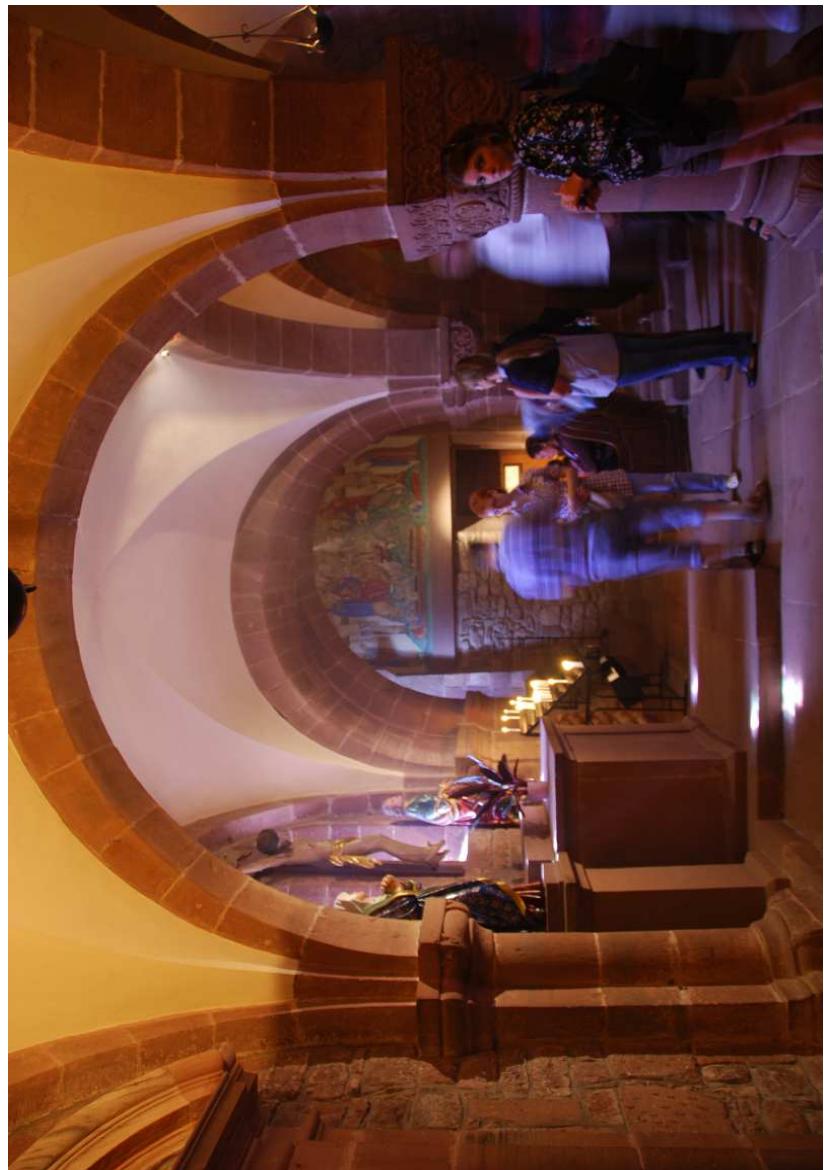
C'est surtout la première encyclopédie rédigée par la main d'une femme. L'original a été conservé jusqu'en 1870, lorsqu'il fut réduit en centre avec la bibliothèque de Strasbourg lors de la guerre.

L'abbesse Agnès d'Oberkirch adopta les doctrines des Réformés, après l'incendie du couvent en 1546.

Il serait très long de faire la liste de tous les outrages que connut l'abbaye de Hohenbourg.

Attaquée pour des raisons politiques, comme ce fut le cas avec Frédéric le Borgne en 1115, des pillages, comme les Hongrois en 917 ou les Routiers en 1365, les affres de la Réforme et de la Révolution ou même les incendies accidentels, le couvent fut maintes fois ravagé et reconstruit.

On estime que le bâtiment actuel date de la reconstruction de 1681 par les Prémontrés. Néanmoins, de nombreux éléments et monuments sont bien plus anciens. Les tombeaux de Sainte-Odile et de son père Etichon, ou encore la chapelle de la Croix sont des éléments qui ont survécu aux destructions.



Abbaye de Hohenbourg

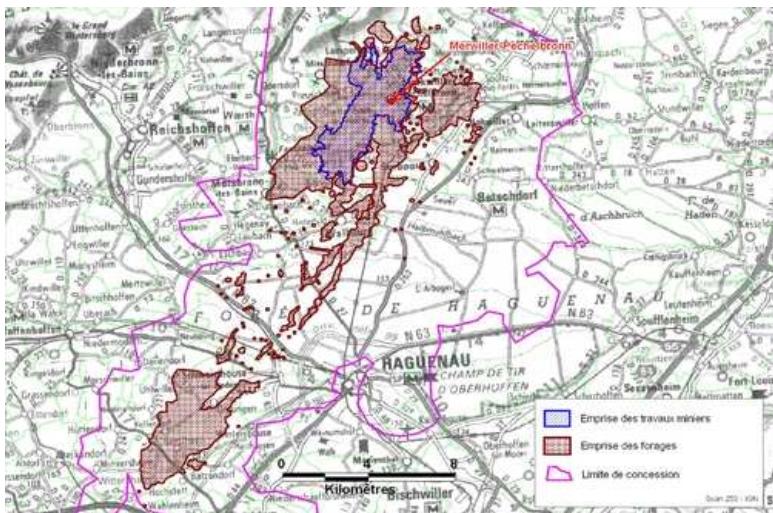
Le pétrole de Pechelbronn

<http://www.societechimiquedefrance.fr/produitdujour/lepetroledepechelbronn.html?lang=fr>



La première trace écrite de ces nappes pétrolifères sont signalées par un historien, professeur à Strasbourg, Jacob Wimpfeling. C'est en 1627 que les comtes de Hanau-Lichtenberg, seigneurs de l'endroit, accordent la première concession à un certain Michel Wecker. Le 10 octobre 1734, J. T. Hoeffel, originaire de Woerth dans le Palatinat, soutient sa thèse de médecine à la faculté de Strasbourg. L'huile et ses dérivés lui apparaissent comme un remède quasi universel.

Il découvre aussi plusieurs affleurements de sable huileux et par chauffage il obtient du pétrole lampant. Sa thèse publiée, le gisement de sable bitumineux alsacien et le lieu dit Pechelbronn (en allemand, soit Fontaine de la paix) deviennent connus en Europe.

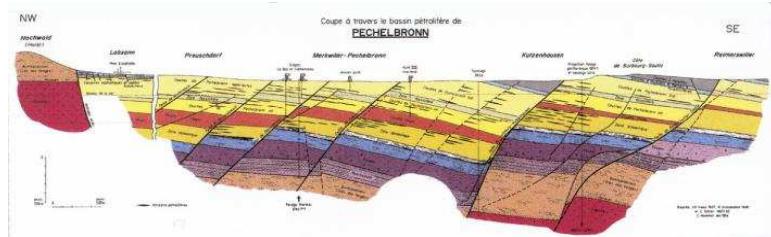


Un diplomate, interprète auprès de l'ambassadeur de France en Suisse, Louis P. Ancillon de la Sablonnière, qui connaissait déjà l'existence d'une mine de bitume en Suisse, obtient du comte de Hanau et du Landgrave de Darmstadt la concession de la source en 1740, confirmée par le roi de France en 1745 et fonde par actions la doyenne des sociétés pétrolières. En 1768, c'est la famille Le Bel qui obtient la concession pour exploiter et vendre du bitume pour une durée de 30 ans, privilège renouvelé pour 50 ans en 1800. C'est le début d'une exploitation rationnelle par creusement de

puits profonds de 10 à 30 m. L'huile de suintement des sables est alors pompée, stockée et commercialisée.

C'est Joseph Achille Le Bel (cf. Joseph-Achille Le Bel) qui reprend la direction des opérations en 1874 et perfectionne le creusement des puits et commence à distiller les huiles pour diversifier les produits. Avec l'ingénieur Fauvel, il effectue les sondages par trépan et tiges de sondages permettant avec de l'eau sous pression de remonter les résidus des roches concassées sous forme de boues et atteindre des profondeurs supérieures à 150, voire 200 m. L'huile, sous la pression du gaz, remonte et jaillit parfois à 1520 m de hauteur. On régularise ensuite le débit en plaçant un robinet.

On voit alors s'édifier à Pechelbronn les chevalements en forme de pyramides recouvertes de planches sur leurs quatre faces adossées à des maisonnettes en planches, abri pour les ouvriers avec le levier faisant tourner le trépan : des constructions popularisées par les vues des champs pétroliers américains.



La production augmente et la famille Le Bel vend l'entreprise à la société « Pechelbronn Oelbergwerke AG » en gardant cependant un bon nombre d'actions. Le gaz est partiellement recueilli et stocké dans des gazomètres qui alimentent l'éclairage des ateliers et laboratoires. Des alambics en tôle entourés de manchons de briques chauffées à la vapeur issus de chaudières brûlant du charbon ou les résidus de coke, distillent le pétrole et fournissent différents produits. Une analyse de 1890 donne les produits suivants :

Produit	Densité
Gazoline	0,670
Benzine	0,700
Naphte	0,715
Ligroïne	0,725
Pétrole	0,800 0,810
Huile à Gaz	0,850
Huile	0,870
Résidus	Coke gras

Cette exploitation par sondages, sans avoir l'importance de celles de la mer Caspienne ou de l'Amérique du Nord, est alors la plus considérable d'Allemagne (l'Alsace et la Lorraine mosellane sont alors allemandes). Les perfectionnements des méthodes (injection Holcraft et systèmes Raky) conduit fin 1905 à plus de 100 sondages et une production en 15 ans de plus de 22 000 t.



Les tours de forages mécaniques que fait venir la nouvelle société Deutsche Tiefbohr AG améliorent encore la production durant la guerre 1418.

Cette société est mise sous séquestre par l'Etat Français en 1918 et devient la Société Anonyme d'Exploitation Minière (SAEM). En 1919 l'Institut Français du Pétrole (IFP) devenue IFPEN en 2010) voit le jour à Pechelbronn dans le château Le Bel. Il sera transféré à l'université de Strasbourg, rue Boussingault en 1923 puis à Paris en 1939. En 1920, la

production dépasse 75 000 t/an et en 1936, les raffineries de Pechelbronn fournissent à la France 6 % de l'essence, 16 % du gazole, 35% des huiles moteur et 23% des bitumes et brais.

C'est la société ANTAR, créée pour distribuer les lubrifiants alsaciens, qui lance en 1934 l'huile révolutionnaire qui comportait des particules de graphite. La guerre de 1940 et l'occupation nazie de l'Alsace n'arrêtent pas la production, importante pour l'effort de guerre allemand, mais elle s'arrêtera le 3 août 1944 sous le déluge de 2 000 bombes déversées par 106 fortresses volantes qui détruisent à 90% les installations des raffineries.

Les ruines de Merkwiller se relèvent dès fin 1945, mais les productions resteront marginales devant les implantations près du Havre et de l'étang de Berre jusqu'à l'arrêt complet en 1955.

Les prospections et sondages dans la région ont apporté de nombreux enseignements précieux sur le sous-sol et les formations géologiques des Vosges du Nord. Ils ont en particulier détecté les anomalies des gradients de température, notamment dans la région proche de Soultz-sous-Forêt où des développements de générateurs géothermiques d'électricité sont en cours.



Château du Wasenbourg

Châteaux et villes fortifiées du Bas-Rhin

http://www.crdp-strasbourg.fr/data/lcr/chateaux/cartes_chateaux.php?parent=33

Le Bas-Rhin possède plus de ruines que le Haut-Rhin, surtout en montagne. Il y a plusieurs raisons à cela.

D'une part, les Vosges centrales et du Nord sont beaucoup plus accessibles et plus habitées que les Hautes-Vosges. Le relief y est bien plus favorable, particulièrement dans les Vosges du Nord qui offrent, avec ses multiples barres rocheuses de grès, d'excellentes opportunités de fortifications naturelles : on y trouve, dit-on, la plus forte concentration de ruines médiévales au monde avec le Palatinat voisin.

La seconde raison est d'ordre politique. Alors que la Haute-Alsace ne connaît, au Moyen Âge, que quelques grandes dynasties seigneuriales (les Ferrette, Habsbourg, Eguisheim, Ribeauvillé, abbés de Murbach, l'évêché de Bâle...), la Basse-Alsace est beaucoup plus morcelée : à côté des puissants seigneurs que sont les évêques de Strasbourg ou les Hohenstaufen (1150-1250), le territoire est partagé et disputé par de nombreux seigneurs, petits comtes ou barons, qui n'ont de cesse de se querelle et affirment leur puissance en édifiant burgs, castels et maisons fortes. Peuvent être cités les d'Andlau, les de Werde, les Hanau-Lichtenberg, les Deux-Ponts, les Fleckenstein, les Ochsenstein, les Hunebourg, les Gérolseck, les Rathsamhausen, mais aussi les Eguisheim, les Habsbourg ou les ducs de Lorraine.

Une troisième raison est la farouche compétition que se livrent, entre 1075 et 1250, la papauté et le Saint-Empire, d'une part lors de la Querelle des Investitures (1075-1122) et, d'autre part lorsque les Hohenstaufen désirent contrôler la péninsule italienne. Au sein même de l'Empire, ces conflits opposent les partisans du pape à ceux de l'empereur, ce qui a pour effet de multiplier les guerres avec, comme corollaire, la construction de châteaux. Ainsi les empereurs saliens puis les Hohenstaufen truffent littéralement les Vosges du Nord et l'Alsace centrale de châteaux, alors que les Eguisheim-Dabo, leurs farouches ennemis, renforcent leur ligne de défense qui court le long des Vosges depuis Eguisheim jusqu'au rocher de Dabo. L'évêque de Strasbourg, opportuniste, profitera pour sa part du déclin et des uns et des autres en s'emparant de leurs places fortes et en construisant ses propres forteresses pour tenter de se constituer un véritable petit empire.



Château de Hohenbourg

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2608



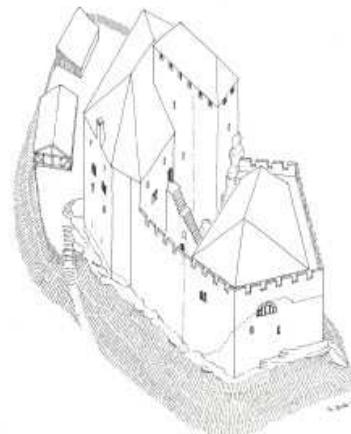
Ce château est le plus élevé des Vosges du Nord (551 mètres d'altitude). Il a probablement été érigé par une branche du lignage des Fleckenstein qui donne naissance à une famille de Hohenbourg, qui apparaît en 1262 et se fait appeler Puller de Hohenbourg à partir de 1273. L'histoire du château est intimement liée au dernier des Puller de Hohenbourg, Richard, qui s'empare du château de Dahn (Palatinat) sans déclaration de guerre préalable. Pour le punir de cette félonie, l'électeur palatin s'empare à son tour du Hohenbourg en 1457, le confisque à Richard et le remet au beau-frère de ce dernier, Eberhard Hofwart de Kirchheim. Quant à Richard, accusé d'homosexualité, il est condamné au bûcher; il est exécuté en 1482.

En 1522, le château est entièrement possédé par François de Sickingen qui

l'adapte à l'usage de l'artillerie, notamment par la construction de la grande barbacane en fer à cheval, bastion d'artillerie construit en avant de la porte pour la protéger. En 1523, après la mort de François, ses ennemis assiègent et incendent le Hohenbourg. François Conrad, fils cadet de François de Sickingen, récupère la ruine et en fait un château de style Renaissance. L'es

troupes de Montclar détruisent le Hohenbourg en 1680 – le château et ses bastions représentaient sans doute une menace aux yeux de Louis XIV – et celui-ci ne sera plus reconstruit.

Tout proche, le château du Loewenstein, construit au XIII^e siècle et abandonné à la fin du XVe siècle, présente encore d'intéressants vestiges. On peut également visiter, du côté allemand, le château de Wegelnburg.



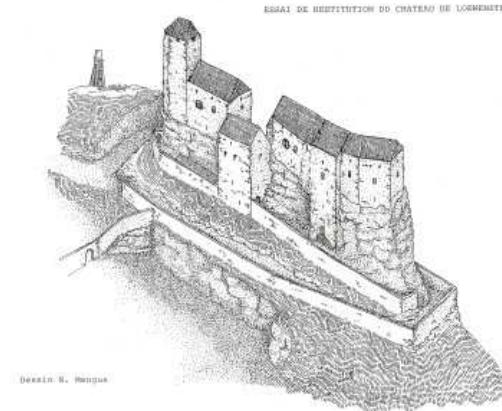
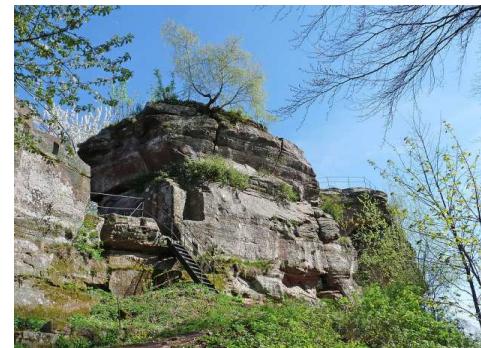
Château de Lœwenstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_L%C5%93wenstein

The castle is also known as Lindenschmidt. It was built for the lords of Fleckenstein and in 1283 it became a fief of the Holy Roman Empire. It was a lair of brigands at the end of the 14th century. The castle is divided into two parts which, at some time in its history, belonged to different lords.

Peut-être issu d'une extension des familles Fleckenstein et Hohenbourg ; en 1283, le château est offert à l'empereur Rodolphe. En juin 1384, il sert de base à des chevaliers brigands ; il est pris et détruit de fond en comble ; il pourrait néanmoins avoir été partiellement restauré et réoccupé au 15ème siècle.

Deux rochers distincts servent d'assise à deux châteaux ; restes de murs peu importants.



Château de Fleckenstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Fleckenstein

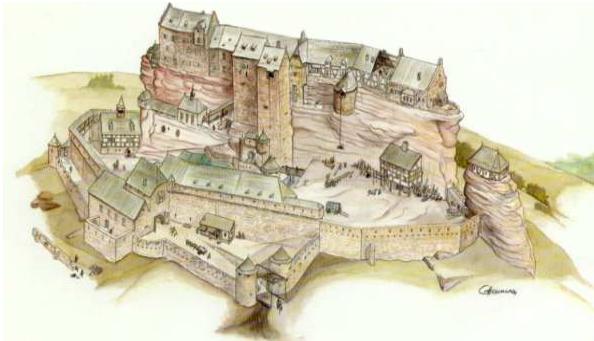
A castle is known to have existed on the site in 1165. It is named after the Fleckenstein family, owners until 1720 when it passed to the Vitzthum d'Egersberg family.



The family had had a lordship that consisted of four separate small territories in the Bas-Rhin département. In 1807, it passed to J.-L. Apffel and in 1812 to General Harty, baron of Pierrebourg (the French for Fleckenstein: stone town). In 1919, it became the property of the French state.

The rock and the castle have been modified and modernised many times. Of the Romanesque castle, remains include steps cut into the length of the rock, troglodyte rooms and a cistern. The lower part of the well tower dates from the 13th or 14th century, the rest from the 15th and 16th. The inner door in the lower courtyard carries the faded inscription 1407 (or 1423); the outer door 1429 (or 1428). The stairwell tower is decorated with the arms of Friedrich von Fleckenstein (died 1559) and those of his second wife, Catherine von Cronberg (married 1537).

The 16th-century castle, modernised between 1541 and 1570, was shared between the two branches of the Fleckenstein family. Documents from the 16th century describe the castle and a watercolour copy of a 1562 tapestry shows its appearance in this period. Towards the end of the 17th-century Fleckenstein was captured twice by French troops. In 1674 the capture was achieved by forces under Marshall Vauban, who encountered no resistance from the defenders. The castle was nevertheless completely destroyed in 1689 by General Melac. Major restoration work was carried out after 1870, around 1908 and again since 1958.



Château de Frœnsbourg

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Fr%C3%93nsbourg

The castle was indirectly mentioned in 1235 (according to A. Thon). It is attested in 1269, in an account of the brothers "of Frundsberg". Until the

1340s, the castle would have belonged exclusively to the Froensburgs, who had the same heraldic bearings as the Fleckensteins (of which family they were probably a branch).



A little before the middle of the 14th century, the castle was divided between the lords of Froensbourg (who kept half of it), Loewenstein and Sickingen. It was besieged and ruined, in 1349, because of the banditry of Reinhard von Sickingen, but was certainly restored after 1358, the date when the castle was offered as a stronghold to the Palatine Count. The dwelling tower on the southern rock, known as the small castle, was owned towards the end of the 15th century by Fleckenstein, who had it restored. Its main door is dated 1481.

The big castle occupied the whole of the northern rock. At the higher level, on the side of a likely attack, is a keep with living quarters towards the south. On the middle and lower floors were located the common buildings and dependences made of wood - traces of anchorings remain in the rocks - and troglodytic rooms. The lower courtyard stood in the west and there was a ditch to the north. There are several staircases cut into the rock. The castle was destroyed by the French in 1677 but was probably already abandoned at that time.



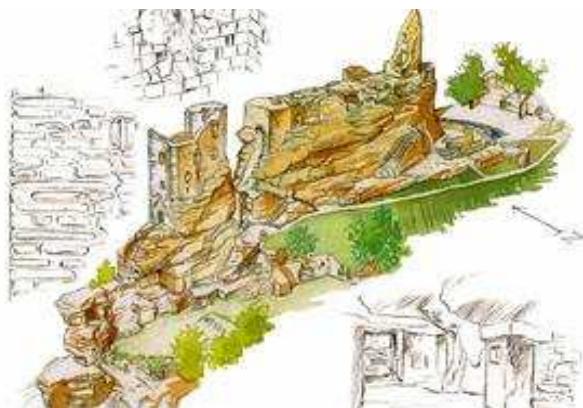
Château du Wasigenstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Wasigenstein

The site was first known as the centre of the German legend of Waltharius in the 10th century. Two castles were built here in the 13th century each dependent on the other.

Créé sans doute pendant l'Interrière, agrandi vers 1300 à la suite d'un partage familial. Les deux châteaux passent de mains en mains au 14ème siècle, un grand nombre d'ayants-droit se partage l'ensemble, avec de nombreux conflits. Le château revient finalement aux Fleckenstein qui le vendent, déjà ruiné, aux Hanau-Lichtenberg.

Légende du Walthari-Lied (cycle des Niebelungen) : Walther, Gunther et Hagen, son lieutenant, combattent ici pour l'amour de la fille du roi des Burgondes et la possession des trésors d'Attila.



Château de Lutzelhardt

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Lutzelhardt

According to studies by B. Metz and T. Biller, the first mention of the castle goes back to 1250. This date certainly corresponds with the approximate date of its construction by the Lutzelhardt family, after whom the castle is named. The Lutzelhardts, who were Vogts of Wasselonne, sold the castle in 1363 to the Fleckensteins. It was burnt in 1397 by the troops of the city of Strasbourg, taken by assault in 1462 by the troops of Wissembourg and was certainly repaired by 1469.

The exact date of its abandonment is not known, but it was recorded as a ruin in 1538.

Le château de Lutzelhardt est mentionné une première fois en 1250. Sa construction vient sans doute de s'achever peu avant. En 1262, il est la possession des Vogt de Wasselonne. Cette famille le conserve jusqu'en 1363, date à partir de laquelle le château est vendu, part après part, à Henri de Fleckenstein-Dagstuhl. Autour de 1400, le comte Philippe de Nassau possède un quart de la place, ce qui signifie qu'il peut y résider et l'utiliser en cas de guerre, à condition de notamment participer à l'entretien des bâtiments et de la garnison. En 1397, le château est incendié par les troupes de la ville de Strasbourg alors en guerre contre le comte de Deux-Ponts-Bitche. En 1442, d'après la « Chronique de Wissembourg », ce sont les bourgeois de Wissembourg qui s'en emparent. Encore habité en 1469, il est mentionné comme étant en ruine en 1538 ; il est possible qu'il ait été détruit par des paysans révoltés lors de la Guerre des Paysans en 1525. Il ne semble pas avoir été reconstruit, puisqu'il est toujours cité en tant que ruine en 1606.



Château du Petit-Arnsberg

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2845

Le Petit-Arnsberg occupe l'extrémité d'un rocher vertigineux. Il s'agit d'une construction militaire assez modeste. Sa valeur défensive repose sur son site empêchant toute attaque directe. Il n'apparaît dans les textes qu'en 1316 comme une possession de Frédéric de Wasigenstein. Ce dernier en fait oblation à l'abbé de Wissembourg, c'est-à-dire qu'il le cède à l'abbé pour le recevoir de lui en fief. Pour le sire de Wasigenstein, il s'agit d'anticiper une réaction violente du duc de Lorraine à qui appartiennent les terres sur lequel il a illégalement construit le château. Les sires de Wasigenstein en font rapidement un repaire de chevaliers-brigands, ce qui provoqua le siège, mais non la destruction de la place, en 1335. À l'extinction des Wasigenstein en 1359-1360, ce sont les Ochsenstein qui mirent la main sur le fief, malgré les protestations de l'abbaye de Wissembourg. En 1420, les Lichtenberg, une des familles les plus puissantes de la région, deviennent les possesseurs de la moitié du château. Il possède à proximité de là les châteaux de Schoeneck, Windeck et une partie de Vieux Windstein. On parle dès lors du Petit-Arnsberg, sans doute pour faire la distinction avec le Grand-Arnsberg, en Moselle, également possédé par les Lichtenberg. Le château passe ensuite entre de nombreuses mains. Il fait l'objet de travaux à la fin du XVe siècle de modernisation et d'extension puis il est probablement abandonné au cours du XVIe siècle par manque de confort. Il est en ruine au début du XVIIe siècle



Château de Wittschloessel

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Wittschloessel

Built in the 13th century with the name "Schmalenstein", the castle is more of a guard tower, dominating the valley of Obersteinbach. It became a small fort, completing the security of the nearby Château de Schœneck.

The only written record of the castle is from 1657 in a description of the limits of sovereignty, the castle being in the possession of the lords of Lichtenberg and later the Eckbrechts of Dürckheim.

Destroyed in 1677 along with the Château de Schœneck, little is known of the history of the castle.



Château de Schoeneck

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2851

Les parties les plus anciennes du château du Schoeneck, qui occupe une barre rocheuse de 120 mètres de longueur indiquent qu'il existe déjà vers 1200. Il est possible qu'il ait été bâti par les sires d'Ettendorf, déjà possesseurs d'une grande part de Dambach et de son territoire. Le Schoeneck est mentionné une première fois en 1287, date à laquelle l'évêque de Strasbourg impose une contribution à son clergé pour acheter le château. En 1301, l'évêque Frédéric le cède en fief à son neveu Jean de Lichtenberg. Cette puissante famille de Basse-Alsace en reste l'unique possesseur jusqu'à son extinction en 1480. Le fief passe alors aux comtes de Deux-Ponts-Bitche qui, en 1517, l'accordent en sous-fief aux Eckbrecht de Durckheim, à charge pour eux de restaurer le château alors délabré. Les travaux se concentrent essentiellement sur les murs d'enceinte, l'entrée flanquée de ses deux bastions d'artillerie pour en améliorer la défense et sur la basse-cour est où de grands logis sont élevés pour en améliorer le confort. Pendant la guerre de Trente ans, les habitants des villages protestants des environs y trouvent refuge. En mars 1663, un incendie de forêt ravage aussi le Schoeneck qui, fait exceptionnel (les châteaux de montagne ayant perdu leur intérêt militaire et surtout résidentiel), est encore reconstruit par les Durckheim ! Ces derniers, servant dans les armées impériales, voient leur château occupé, puis démantelé comme un certain nombre d'autres châteaux de la région par les Français en 1680. Les ruines sont inscrites comme Monument historique en 1984.



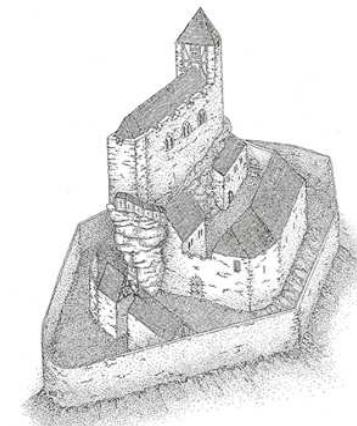
Château de Wineck

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Wineck

Le château, souvent dénommé Wineck, est, d'après les découvertes archéologiques, occupé de la deuxième moitié du XIII^e siècle jusqu'au début du XVI^e siècle. Il est mentionné une première fois en 1338 comme possession des chevaliers de Saarbrücken qui le tiennent en fief des sires d'Ettendorf. Ces derniers sont les constructeurs du château de Hohenfels vers 1200. Boémond d'Ettendorf (+1408/1409) étant mort sans héritier, la

seigneurie des Ettendorf passe à l'évêché de Strasbourg au début du XVe siècle (l'évêque avait acheté la seigneurie en viager dès 1398). En fait, le Windeck ne réapparaît dans les textes qu'en 1581/1583, lorsqu'il est question du « vieux château de Windeck », ce qui signifie qu'il est alors à l'abandon, contrairement au Schoeneck voisin.

Non loin du Windeck se trouvent les vestiges du château du Wittschloessel, probablement construit vers 1250, et, sur la montagne en face, vers le nord, les ruines du Schoeneck.

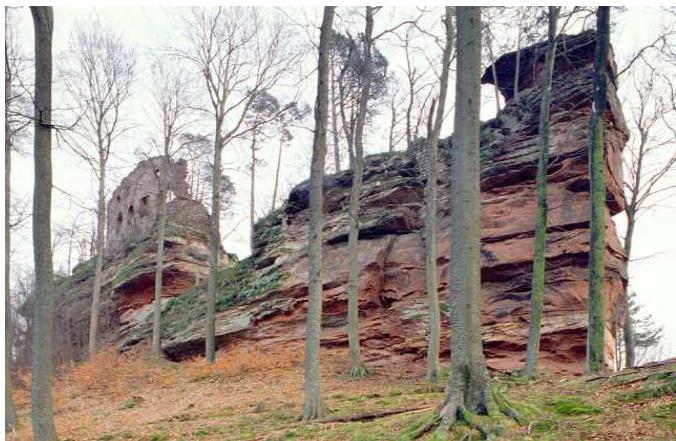


Château de Hohenfels

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Hohenfels

The castle was built at the end of the 13th century and recorded in a document for the first time in 1293. It was destroyed by troops from Strasbourg and Haguenau in 1423, and again during the German Peasants' War in 1525.

The semi-troglodytic castle is built on a sandstone table, separated from the crest of the hill by a ditch dug into the bare rock. The castle was built with six floors and allowed surveillance of the access roads towards Lorraine. It was certainly altered in the 15th century.



Château du Vieux-Windstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Vieux-Windstein

D'après les pierres à bosse de sa tour d'habitation et les vestiges de sa chapelle romane, le château du Vieux-Windstein existe dès 1200, ce qui correspond avec la première mention, en 1201, d'une famille de Winstein, des ministériaux (chevaliers-servfs, chevaliers non nobles) d'Empire. Cependant, une charte de 1205 laisse entendre que le Vieux-Windstein a été construit bien plus tôt par Frédéric le Borgne, duc d'Alsace, soit 1147. En 1332, une coalition regroupant la ville de Haguenau, l'évêque de Strasbourg, Hanemann de Lichtenberg et le Landvogt (bailli provincial) impérial, assiège le château pour en déloger des chevaliers-brigands. Des galeries de mines sont creusées par les assiégeants du côté ouest du site. Elle permettra aux assaillants de se rendre maîtres du château. Creuser une telle galerie est assez rare sur ces châteaux construits sur la roche car cela nécessite des mineurs professionnels et représente un certain coût. Les défenseurs capitulent au bout de dix semaines. Le château est alors partiellement démantelé. Comme dans l'immense majorité des cas, surtout à partir du XIV^e le nombre de copropriétaires augmente au fur et à mesure des successions, des engagements ou des ventes, obligeant les différents châtelains à conclure des Burgfrieden (paix castrales, règlements de copropriété). Parmi eux, les Linange qui, en 1435, pénètrent par trahison au Vieux-Windstein où s'étaient réfugiés deux de leurs vassaux rebelles. Au début du XVI^e siècle, le duc de Lorraine s'empare du château pour délivrer des marchands lorrains qui y sont retenus prisonniers par des chevaliers-brigands (1515) puis à nouveau pour le reprendre aux paysans révoltés qui l'occupent au cours de la Guerre des Paysans (1525). Vieux-Windstein est alors incendié, mais on ignore s'il a encore été occupé par la suite. Toujours est-il qu'il est mentionné comme abandonné de longue date en 1664.

C'est en 1205 qu'est mentionné un second château de Windstein, construit lui aussi par les Winstein à proximité du Vieux-Windstein, vers le sud. Le Nouveau-Windstein est, lui aussi, une copropriété à partir du XIV^e siècle. A la fin du Moyen Âge, son logis situé dans la cour est modifié et ses défenses sont adaptées à l'usage de l'artillerie. Il sert de refuge aux populations des environs lors de la guerre de Trente ans. Par la suite, il est occupé de 1652 à 1654 par des soldats lorrains qui s'en servent pour piller la région devenue française suite au Traité de Westphalie. Cet épisode se situe pendant la première occupation française des duchés de Bar et de Lorraine (1633-1663). Il est détruit en tant que possession des Eckbrecht de Durckheim, car ces derniers avaient combattu la France pendant la guerre de Hollande (1672-1678).

Château du Wasenbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Wasenbourg



La tour de guet et le temple romains

À l'époque romaine (vers l'an 90) le site servait d'observatoire (*specula*) à un groupe de la VIII^e légion ancrée à Argentoratum³, à partir d'un rocher en grès vosgien appelé le Wachfels, (le rocher de veille).

Les romains ont construit à l'emplacement du château actuel un temple dédié à Mercure. On peut encore y lire l'épigraphe suivant:

"DEO MERCURIO ATTEGIAM . TEGULICIAM COMPOSITAM . SEVERINIUS SATULLINUS C. F. EX . VOTO POSUIT L. L. M."

traduit ainsi: "Severinius Satullinus, fils de Caïus, a, en exécution d'un vœu librement fait, élevé et consacré ce petit édifice en tuiles au Dieu Mercure comme monument."

Trois lourdes colonnes monolithiques sont accolées au Wachfels et barrées d'une épaisse architrave ayant des gravures latines illisibles, placées sur un socle rectangulaire. Ces trois colonnes proviennent du château médiéval et n'ont aucun rapport avec le temple romain. Elles ont été placées là maladroitement par Charles Matthis après les premières fouilles. La gravure ne se trouve pas sur le rocher de guet mais sur un mur naturel du château.

Au XVIII^e siècle on découvrit près du château une pierre gravée. Déposée à Strasbourg, elle fut détruite lors de la guerre de 1870. Le texte fragmentaire était rédigé ainsi :

"MERCURIO AEDEM ...ORUM
SUIS ORNAMENTIS ...RUNT"

Que l'on peut traduire par :" A Mercure est consacré ce temple avec ses ornements (érigé par un groupe) "⁴.

Le site romain a été abandonné après l'invasion des huns de 451.

Le château

Le terme Fasenburg apparaît dans des documents datés de l'année 7515. Le nom est emprunté au Pays vasgovien, "Wasgau" en allemand³.

Le Wasenbourg est cité au VIII^e siècle. Il s'agissait sans doute d'une construction en bois sur les bases rocheuses du temple romain⁶.

Un document de 1273 parle de la reconstruction du château par l'évêque de Strasbourg⁴. La cour extérieure comportait les écuries, celle intérieure les locaux des serviteurs et le stockage des réserves. À partir de celle-ci une porte cintrée permet l'accès à la salle des chevaliers. Parmi les moellons qui soutenaient le plafond, on trouve encore une tête sculptée à l'image probable du maître d'œuvre. La salle contient une cheminée et deux bancs en grès devant des fenêtres gothiques ouvertes sur la plaine d'Alsace⁵. Malgré l'effort artistique fait sur les portes et les fenêtres, le château est sobre et sévère avec peu d'ornementations, ainsi qu'il convient à une forteresse défensive fermée au monde extérieur⁶.

Certaines pierres portent les marques de tâcherons de la cathédrale de Strasbourg, marques en triangle, en flèche, en cercle et bien d'autres signes. L'architecte probable serait par conséquent maître Erwin de Steinbach, l'un des maîtres d'œuvre de la Cathédrale de Strasbourg⁷. Le château est géré par les nobles de Burne (Born ou Buren) sous la protection des Lichtenberg, propriétaires. En 1480, il passe aux Deux-Ponts-Bitche⁸.

En 1570, inhabitable, il devient propriété des Hanau-Lichtenberg et loué aux Niedheimer, baillis du Hanau⁹, puis aux Altheimer⁸.

Après un procès entre les Hanau et les Leiningen-Westerburg il revient à ces derniers en 1709, puis aux Hohenlohe-Bartenstein et enfin aux Strahlenheim⁸.

Goethe, étudiant à Strasbourg, visita la ruine en 1770 ; il a écrit : « Von dem Turm übersah man abwärts das ganze Elsass, und des Münster deutliche Spitze bezeichnete die Lage von Strasburg. Zunächst jedoch verbreitete sich des Haguenauers Forst, und die Türme dieser Stadt ragten dahinter ganz deutlich hervor. » (De la tour, on pouvait observer toute l'Alsace en contrebas et la flèche caractéristique de la cathédrale situait Strasbourg. D'abord cependant s'étendait la forêt de Haguenau et les tours de cette ville en dépassaient très distinctement.)

Acheté en 1890 par l'État d'Alsace-Lorraine¹⁰ le château est désormais une propriété domaniale. Le château fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques depuis le 6 décembre 1898¹¹.

D'abord sur l'inventaire préliminaire, il a été versé à l'inventaire général en 1996.

Des fouilles pratiquées par le docteur Mehlis en 1899 ont permis de dégager un bas-relief de Mercure et des fragments de tuiles et de poteries conservés

au musée de Niederbronn⁴. Ulrich en 1936 a trouvé dans les déblais côté nord et sur le rocher près de l'entrée des carreaux de poêle vernissés, un hachet, une louche en fer, un Strassburger Pfennig et mis au jour une base circulaire de meule ou de silo (XVe-XVIe siècles). Celle-ci n'est plus visible depuis les travaux de consolidation en 19758.

Même si des érosions inévitables se produisent, en particulier sur les parties sommitales d'accès difficile le Wasenbourg reste la ruine la mieux conservée des Vosges du Nord¹². Toutefois des réparations conservatrices de consolidation devraient être engagées rapidement. De plus il faudrait régulièrement supprimer la végétation envahissante dans les murs, sur les sommets et à l'intérieur du château qui accélèrent le processus de dégradation⁶.

Légendes et contre-vérités historiques

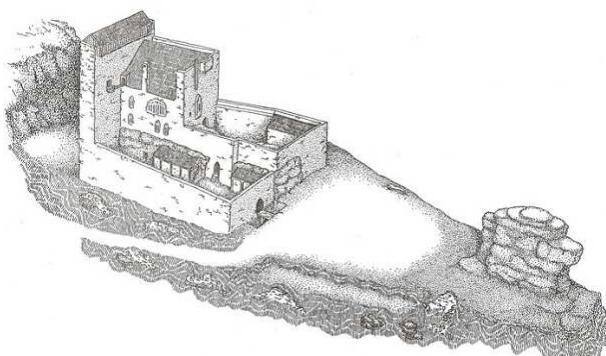
La (re)construction du château, au XIII^e siècle, est parfois attribuée à Conrad de Lichtenberg, 68^e évêque de Strasbourg⁵. Allié à Rodolphe IV de Habsbourg le nouveau Roi des Romains, Conrad devait protéger l'entrée de la vallée du Falkenstein venant de la Lorraine contre les partisans d'Adolphe de Nassau les Landvögte (baillis) Otton III d'Ochsenstein et Cunon de Bergheim⁶.

Le Château de Wasenbourg aurait été très endommagé lors de la guerre des paysans en 15258.

Il aurait été complètement saccagé par les troupes du Baron de Montclar et de Mélac chargés par Louis XIV de détruire tous les châteaux forts des Vosges du Nord et du Palatinat en 16775.

On 7-9 August 1870, during the course of the Franco-Prussian War, the Château de Lichtenberg was bombarded by artillery of Württemberg troops. A large fire broke out on the evening of 9 August, which destroyed much of

the château and forced its capitulation.



Château de Lichtenberg

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2867

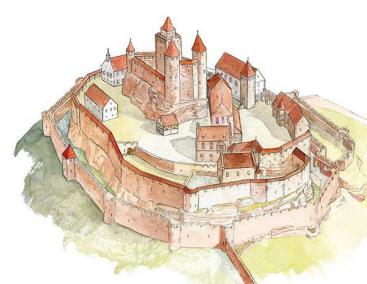


Lichtenberg, évêque de Strasbourg (commanditaire de la construction de la façade occidentale de la cathédrale de Strasbourg).

Depuis leur fief des contreforts vosgiens, les Lichtenberg jouèrent un rôle important dans l'histoire alsacienne. La famille s'éteint en 1480. Le territoire fut partagé entre les comtes de Hanau et ceux de Deux-Ponts-Bitche, le château et la ville de Lichtenberg (statut obtenu en 1305) restant la copropriété des deux familles héritières.

A l'extinction de la branche des comtes de Deux-Ponts-Bitche, en 1570, le comte Philippe IV de Hanau-Lichtenberg réunit les possessions et décide la rénovation du château, confiée à l'architecte strasbourgeois Daniel Specklin. Celui-ci transforme le site en forteresse à vocation résidentielle. Les nouveaux ouvrages de défense (fossé, chemin couvert, bastion) protègent les bâtiments agrémentés de nombreux apports décoratifs (fenêtres en œil de bœuf, pilastres cannelés, frontons, volutes, cariatides).

Le 17^e siècle plonge la région dans une période troublée. La guerre de Trente Ans (1618-1648) épargne provisoirement le château situé au cœur des événements. Les armées françaises s'emparent du site en octobre 1678, à l'issue d'un court siège mené par le Maréchal de Créqui sur ordre de Louvois. Le château est intégré à la ligne de défense du Royaume de France. Il devient lieu de garnison, modernisé et entretenu à ce titre pendant près de deux siècles par l'administration militaire.



Château de La Petite-Pierre

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_La_Petite-Pierre

Originally there was a stronghold in the place, built by the family of Hugues IV of Nordgau (fr), Count of Egisheim.



German Holy Roman Empire, approximately at the same time.

The counts have used the title Graf von Lützelstein, alter also Comte de Petite-Pierre, meaning basically the same, also Comte de Lunéville (in Lorraine), which might be due to a confusion of transferral of power at some point.

A probable, incomplete, order of the early counts of Lützelstein, as precise documentation is not at hand:

Hugo I of Blieskastel (d.a. 1220), Count of Lützelstein or Lunéville (or both), second son of Folmar I (d.a. 1179), Count of Blieskastel with Clementia of Metz.[2] His brother Folmar II, Count of Blieskastel was married to Jutta, daughter of Simon I, Count of Saarbrücken. Hugo married Kunigunde, daughter of Konrad, Count of Kyrburg and Mathilde of Bar, and had Hugo II.

Hugo II of Blieskastel, Count of Lützelstein (1208? - a. 1246). Married Judith (Joathe) of Lorraine, daughter of Philippe, son of Frederick I, Duke of Lorraine ("Ferry").

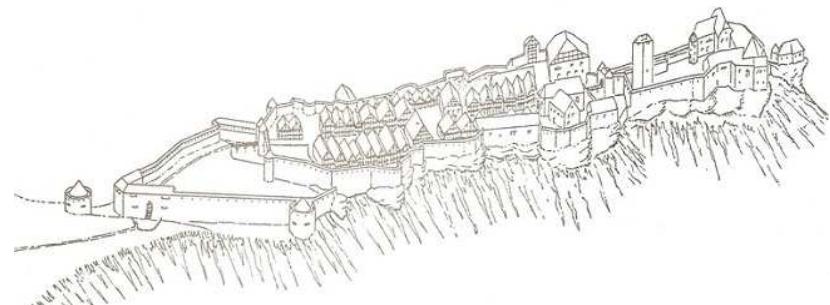
Hugo III, Count of Lützelstein (Perhaps also Lunéville) (d.a. 1280/99), married Elisabeth (d.a. 1271), daughter of Simon III, Count of Saarbrücken. Probably also Elisabeth of Vinstingen, a grandniece of Simon.

In 1223, due to a conflict with the Bishop of Strasbourg, the counts of Parva Petra were forced to yield it as a fief to the bishop as an episcopal stronghold, under the bishop's reign.

In 1403, Friedrich of Lützelstein died as the last was the last male heir of the castle. His uncle Bourcard/Burkhard II of Lützelstein, Bishop of Strasbourg (in office 1393 - 1394), was one of the claimants, as well as Friedrich's sister, married to Johann of Leiningen. Burkhard (of Friedrich?) divided the property letting Palatine count Robert III, Holy Roman Emperor a fourth and the rest to his daughters. Sons of Burkhard and of the Leiningen family ruled for some time in Lützelstein. However the Palatine count Frederick I (1425 - 1476) seized it all in 1452/62 as the new holders died without legitimate heirs. In 1566, it became the residence of George John I, Count Palatine of Veldenz, who carried out major works. The French Army occupied the castle in 1677; in 1681 the county was joined with in France. Vauban was charged with improving the fortifications. In 1870 that the fortifications were removed.

Since 1977, the building has housed the administrative services of the Parc naturel régional (Natural Regional Park) of Vosges du Nord. In the multi-media exhibition there, a room is specifically devoted to the history of the castle with, in particular, a superb model of Staedtel, the fortified old town, according to plans of 1771, and an impressive sight of the castle's ancient cistern.

The fortified town, with the Saint-Louis chapel, the 15th-century church choir and the bastion tower protecting the cisterns, is closely linked to the castle.



Château de Herrenstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Herrenstein



Geroldseck castles protected the Marmoutier Abbey).

Though the site has probably been fortified since the 9th century, the present castle was built at the start of the 11th century, by the Counts of Eguisheim-Dabo, then advocatus. Around 1005, Hugues d'Eguisheim sided with the Holy Roman Emperor against the Bishop of Metz. His castle was ruined by the latter's troops. The castle was later rebuilt. Under the episcopate of Philippe de Florange (1261-1263), it was again ravaged, this time by Henri II de Lichtenberg and the Bishop of Strasbourg. From the end of the 13th century, the castle was ceded by the Bishop of Metz, to Lichtenberg. Guillaume de Diest captured the castle around 1396.

The castle's domains were bought bit by bit by the free town of Strasbourg, which became dominant in 1480. The castle housed a garrison of six to twelve men. In the 16th century, it was modernised by Daniel Specklin, architect of the town of Strasbourg, to make it a fortress capable of resisting early artillery. Herrenstein protected the seigneurie where Protestants sought refuge, Strasbourg having adopted the Protestant Reformation.

During the French occupation of Alsace by the troops of Louis XIV, as part of his politique des réunions, Herrenstein was bought by Reinhold de Rosen (1604-1667), the king's lieutenant general, who modernised it and lived there. In 1676, the castle was nevertheless destroyed by the troops of Joseph de Montclar.

The seigneurie of Herrenstein, with the villages of Dettwiller, Dossenheim, Hattmatt, Kleinwiesentau and Kugelberg, belonged to the Bishop of Metz who entrusted it to his advocatus to protect the Neuviller Abbey (as the Grand-Geroldseck and Petit-



Haguenau et son histoire

<http://www.dorffer-patrick.com/article-haguenau-et-son-histoire-70002490.html>



Haguenau (prononcé Hawenaa en dialecte alsacien) est une ville française du Rhin Supérieur, située dans le nord de l'Alsace, dans le département du Bas-Rhin (67) dont elle a le statut de sous-préfecture du département. Haguenau est située à environ trente kilomètres au nord de Strasbourg. Ses habitants sont appelés les Haguenovien(ne)s.

C'est la quatrième ville la plus peuplée d'Alsace, et la deuxième la plus peuplée du Bas-Rhin (environ 36000 habitants en 2011)

Haguenau, que l'on pourrait traduire par "habitat près d'une rivière", n'est pas une ville très ancienne comparée à des agglomérations alsaciennes comme Colmar ou Saverne.

L'origine de Haguenau remonte en effet à la construction d'une forteresse en 1115 sur une île de la Moder, rivière au milieu d'une vaste clairière, construction d'une forteresse par Frédéric II de Hohenstaufen, dit Frédéric le Borgne, et vassal de Henri IV

La fondation de Haguenau est donc tributaire de raisons politiques, et la forteresse avait pour fonction de protéger les terres de l'empire en Alsace principalement contre l'archevêque de Mayence. Au fur et à mesure, aux abords immédiats du château sur la rive droite, s'installèrent les premiers colons, constitués d'artisans, commerçants, et de bûcherons, qui vont contribuer à une croissance continue de la ville qui obtiendra son statut de ville impériale en 1164.

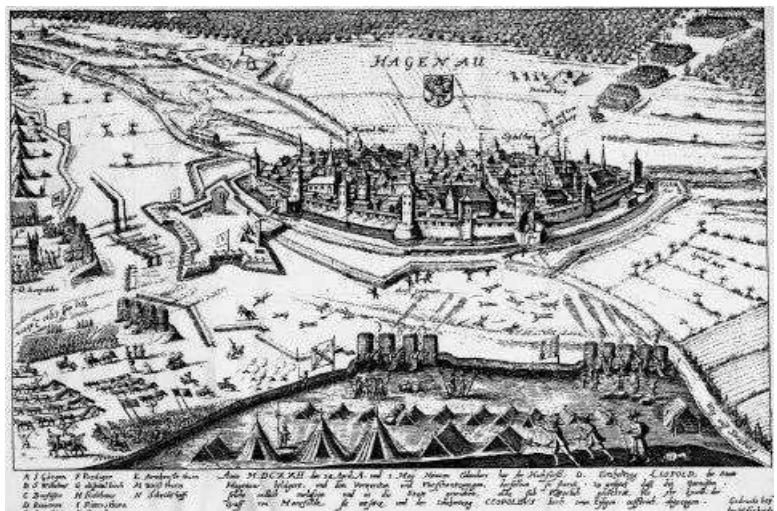
Selon une charte de 1143, la jeune bourgade entourée d'une première enceinte, était déjà nommée "Castellum Hagenowe", et la forme la plus ancienne d'appellation, "Hagenaw" semble dater de 1123.

En 1164, Frédéric I er, dit Barberousse, empereur du Saint-Empire romain germanique, rédigea la charte de Haguenau, qui octroie à la cité un certain nombre de droits et priviléges, et fit de la ville son lieu de résidence favori. Frédéric Barberousse étendit la ville à la rive gauche.

Vers 1230, Henri VII Hohenstaufen fils aîné de Frédéric Barberousse, fit élever une seconde fortification englobant l'île impériale et s'étendant largement sur la rive gauche de la rivière. De cette enceinte subsistent la tour des chevaliers ainsi que la tour des pêcheurs.

Enfin, suite à l'agression de la ville par les Strasbourgeois en février 1298, fut édifiée une troisième enceinte, terminée au début du XIV^e, dont l'un des vestiges est la porte de Wissembourg. Cette fortification englobait par ailleurs, le couvent des Prémontrés avec l'église Saint-Nicolas derrière laquelle subsiste un fragment de mur.

La ville ainsi confinée derrière ses remparts se développa pendant quelques siècles, et sa population atteignait ainsi par exemple près de 6000 habitants vers 1436 et 8500 vers 1610. Haguenau acquit le statut de ville impériale libre environ un siècle et demi après sa naissance, dans le sens où ses habitants étaient alors considérés comme des bourgeois jouissants de leur liberté individuelle, et n'ayant plus de devoirs envers leurs anciens seigneurs.



Ville libre d'Empire (Freie Reichsstadt) à partir de 1262, Haguenau intègre la Décapole à sa création le 28 août 1354, Haguenau en devint le chef lieu, qui subsistera jusqu'en 1789, et avait été créée afin de veiller à la protection des libertés et priviléges acquis, par les différentes villes alliées. Elle perdit son statut de ville libre à la fin de la Guerre des Trente ans en 1648 (Traité de Münster, traité ambigu garantissant également aux villes libres leur immédiateté d'Empire. Haguenau ne souhaita nullement rejoindre la France, et voulait rester une ville allemande indépendante. Louis XIV décida de soumettre la Décapole par la force. Par ailleurs, au cours de la guerre de Hollande et afin d'empêcher l'empereur Léopold de s'installer à Haguenau, Louis XIV fit désarmer les bourgeois, éventrer les murailles. Enfin, en raison d'une reconstruction partielle des fortifications, ne conférant qu'un

pouvoir défensif restreint à la ville, et une population réduite de quelques centaines d'habitants, Louis XIV, surnommé le Roi-Soleil, pris la décision de supprimer la ville de Haguenau en 1676 afin d'empêcher l'ennemi d'y édifier un camp. Ainsi, au début de l'année 1677, l'enceinte et ses tours sont détruites, les maisons sont incendiées, les habitants expulsés, seuls sont épargnées l'église Saint-Georges et Saint-Nicolas.

Cependant malgré les dégâts, les Haguenoviens vont modestement réparer



les portes, renforcer ce qui subsiste des murs d'enceinte, ce qui va conduire le maréchal de Créquy à ordonner le 17 septembre 1677 que la ville soit à nouveau incendiée. Le château impérial, témoin du rôle politique dirigeant de l'ancienne cité médiévale, de même que la chapelle ressortiront gravement endommagés de cette période, et seront finalement rasés en 1688. Par ailleurs, leurs pierres vont être employées pour les fortifications de Vauban à Fort-Louis.

La reconstruction de la ville sera autorisée durant l'été 1678, et quelques mois plus tard Haguenau ainsi que les autres villes de la Décapole seront déclarées par Louis XIV comme unies et incorporées à perpétuité à la France. Cette fin de XVIIe siècle marque donc un tournant considérable pour la ville qui laisse son histoire impériale derrière elle. Toutefois la reconstruction ne redémarra réellement qu'à partir de 1714 avec la fin de la guerre de Succession d'Espagne.

De la période Haguenau Ville libre d'Empire, subsiste des vestiges immobiliers de la famille de Fleckenstein. Fidèles partisans de la famille palatine, les Fleckenstein étaient gracieusement récompensés lorsque Robert Ier de Wittelsbach accédera à la couronne en 1400: certains se retrouveront bailli de Barr, sous-landvogt d'Alsace, ou encore évêques de Bâle et de Worms, Schultheiss à Haguenau, etc. En 1467, les Fleckenstein recevront le titre de barons d'Empire par l'empereur Frédéric III. (1) Enfin, le symbole de Haguenau datant du XIVesiècle, et succédant au grand sceau du château, est la rose quintefeuille ou fleur d'aubépine.

Il vise principalement à rappeler que la ville fut fondée dans une clairière de la forêt où poussait la rose sauvage ou aubépine.

Sur une période de presque huit siècles, qui s'étend de sa fondation jusqu'entre les deux guerres mondiales, Haguenau a constitué presque essentiellement un relais de la puissance publique, administrative, militaire, et un marché pour les campagnes, si l'on tient compte de l'industrialisation manquée au XIXe siècle. Ce n'est ainsi qu'au XXe siècle que la ville a relevé avec succès le défi de l'industrie. En effet c'est en 1920 que pour la première fois dans l'histoire de Haguenau la municipalité décide de promouvoir l'industrie en facilitant l'installation d'entreprises. Il faudra cependant attendre la fin de la seconde guerre mondiale, et principalement le début des années 60 pour voir s'installer de manière plus pérenne de nombreuses sociétés, notamment allemandes, profitant des possibilités offertes par le Marché commun nouvellement créé, puis américaines. C'est donc en l'espace de presque deux décennies que Haguenau s'est taillé une place dans l'économie mondiale.

Une page du passé tournée ... Suite à une demande de la municipalité en 1837, les remparts de Haguenau sont déclassés en 1867, ce qui va permettre la démolition des murailles, et donner à Haguenau l'image d'une ville plus "ouverte".

En 1882 sous l'empire allemand de Guillaume Frédéric Louis de Hohenzollern, roi de Prusse et empereur allemand, dit Guillaume Ier, la porte de Strasbourg (ci-dessous), a été rasée afin de permettre la construction d'un boulevard périphérique.

La tour des chevaliers intégrée à l'espace urbain après l'édification de l'enceinte de 1300, comporte encore sur cette représentation photographique en plus du passage pour les véhicules, des arcades destinées aux piétons, arcades qui ont été supprimés après la première guerre mondiale.



Vitrail d'Auguste SCHULER, 1904 Musée Historique

Saverne: Histoire et patrimoine

<http://www.saverne.fr/Decouvrir-Saverne/Histoire-et-patrimoine>

Dès la fin du 2ème siècle avant J-C existe, au sommet du col de Saverne, l'oppidum du Fossé des Pandours fondé par des Gaulois (nom donné aux Celtes établis à l'ouest du Rhin). Il y a dès cette époque des échanges économiques avec l'Allemagne. Au début du Ier siècle de notre ère, au haut du col, est attesté le site gallo-romain dénommé Usspann on y détait les chevaux de renfort nécessaires pour la montée. C'était un poste de relais avec auberges, ateliers, boutiques. A la même époque, les Romains installent un gîte d'étape au pied du col, dans la partie basse de la ville actuelle. L'importance stratégique du site est donc établie il permet de contrôler la voie reliant Metz (Divodurum) à Strasbourg (Argentorate). C'est, avec la trouée de Belfort, le principal axe de franchissement du massif vosgien.

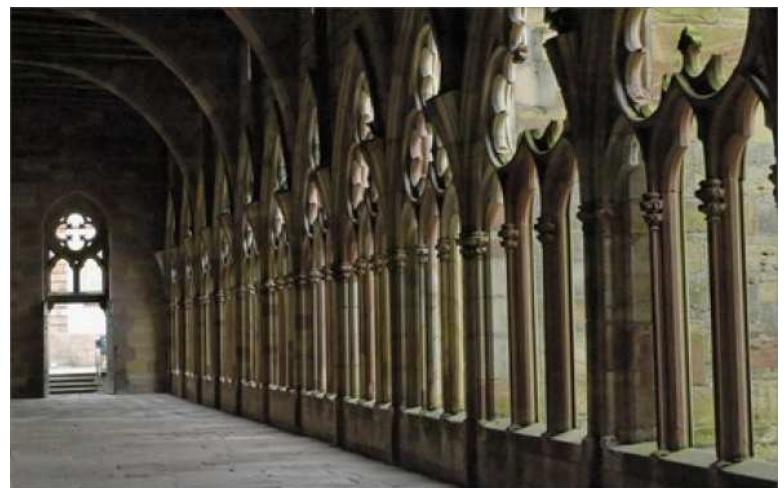
La première fortification maçonnée de la ville haute date du 3ème siècle. Une garnison romaine a probablement séjourné à Tabernis en 310 est construit un grand castrum pour protéger les frontières de la Gaule et pour sécuriser le route stratégique. Cette enceinte d'un périmètre d'environ 1 000 mètres était flanquée de 37 tours ; son épaisseur à la base atteignait plus de 3 mètres et on évalue sa hauteur à 8 mètres. En 357, Ammien Marcellin mentionne Tres Tabernae à propos de la campagne de l'empereur César Julien contre les Alamans. La présence romaine attestée prend fin au début du 5ème siècle. De nombreuses pièces de cette époque gallo-romaine sont exposées au musée. De l'enceinte romaine restaurée en 357 ne subsistent que des soubassements visibles en quelques endroits de la ville haute. La topographie de Saverne est marquée par la période antique.

L'histoire de la ville au haut Moyen Age n'est guère connue. Tout au plus savons-nous que, germanisée, elle s'appelait Ziaberna à la fin du 5ème siècle.

A partir du 12ème siècle, Saverne occupera progressivement une place à part parmi les autres villes d'Alsace l'histoire marquera les étapes importantes, et particulièrement le lien entretenu par la ville avec les évêques de Strasbourg. Le château du Haut-Barr apparaît au début de ce siècle, et ces derniers vont veiller à le contrôler. En 1236, l'un d'eux obtient de l'Empereur Frédéric II la suzeraineté sur notre ville. Lui et ses successeurs resteront les maîtres de Saverne jusqu'à la Révolution. Les frères hospitaliers de Steigen (Obersteigen) fondent un couvent et une église en 1303 c'est l'actuelle église des Récollets. Le cloître du couvent est remarquable par ses baies gothiques et par des peintures murales (16ème -



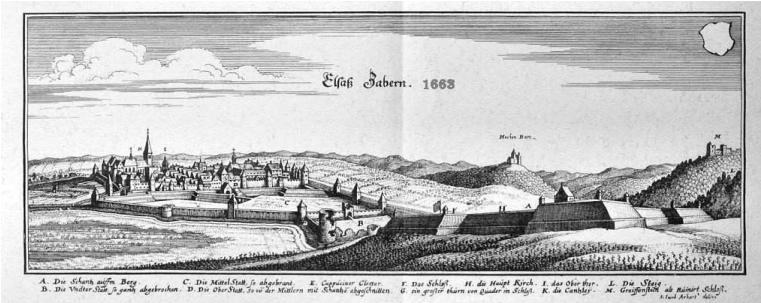
17ème siècle) bien fatiguées par le temps. En 1394, sous Guillaume de Diest, la ville devient résidence des évêques et siège de leur administration, c'est-à-dire des territoires appartenant à l'évêque (qui n'ont rien à voir avec l'étendue du diocèse). La Régence épiscopale s'occupe de l'administration, de la justice (au civil et au criminel) et des finances. Ses services sont installés dans la Chancellerie (actuel tribunal de grande instance), non loin du château supérieur (actuelle sous-préfecture). Deux évêques ont particulièrement marqué les 15ème et 16ème siècle. Albert de Bavière (1478-1506) et Guillaume de Honstein (1506-1541). On leur doit d'importants travaux dans l'église Notre-Dame-de-la-Nativité ainsi que dans le château supérieur (Oberhof). La ville se développe entre le 15ème et le 18ème siècle édifices religieux, constructions administratives, civiles et résidentielles que l'on peut encore voir dans la ville haute. La population s'accroît sensiblement avec l'arrivée de personnel occupant des fonctions liées au rôle administratif. Si la Réforme ne s'impose pas dans la ville épiscopale, celle-ci est néanmoins le théâtre de massacres pendant la Guerre des Rustauds. En 1525, les paysans insurgés sont accueillis dans la ville qui sera assiégée par le duc de Lorraine. La reddition finit en massacre et la cité est dévastée par les soldats.



Durant une grande partie du XVII^e s. la cité épiscopale souffre des conflits entre la France et l'Allemagne le faubourg et la basse ville sont durement touchés. Des remparts plusieurs fois détruits puis restaurés il ne reste que quelques vestiges encore bien visibles.

Saverne connaît une période faste au 18ème siècle sous les épiscopats des quatre évêques de la famille des Rohan. Le château inférieur des

Furstenberg est rénové et son parc considérablement agrandi. Des fêtes somptueuses s'y donnent.



On a parlé de "Versailles alsacien". De cette période date le premier "contournement" de la ville c'est l'actuelle route du Col de Saverne, achevée en 1737. La population affiche un fort accroissement durant ce siècle estimée à 1 400 habitants à la fin du 17ème siècle, elle passe à 4 151 en 1791.

Avec la Révolution, la ville perd de sa superbe le cardinal Louis René Édouard de Rohan émigre en 1790, ses biens sont confisqués et son administration disparaît. Le passé administratif de la cité est maintenu elle devient chef-lieu d'arrondissement et siège d'un tribunal d'instance en 1800. Deux faits majeurs sont à relever dans le domaine des transports le chemin de fer (1851) et le canal de la Marne au Rhin (1853) permettent un développement accru des activités, notamment de l'industrie (site du Zornhoff, usine Kuhn). En 1852, la ville cède le château des Rohan - très délabré - à l'État. Napoléon III le fait restaurer pour lui donner son aspect

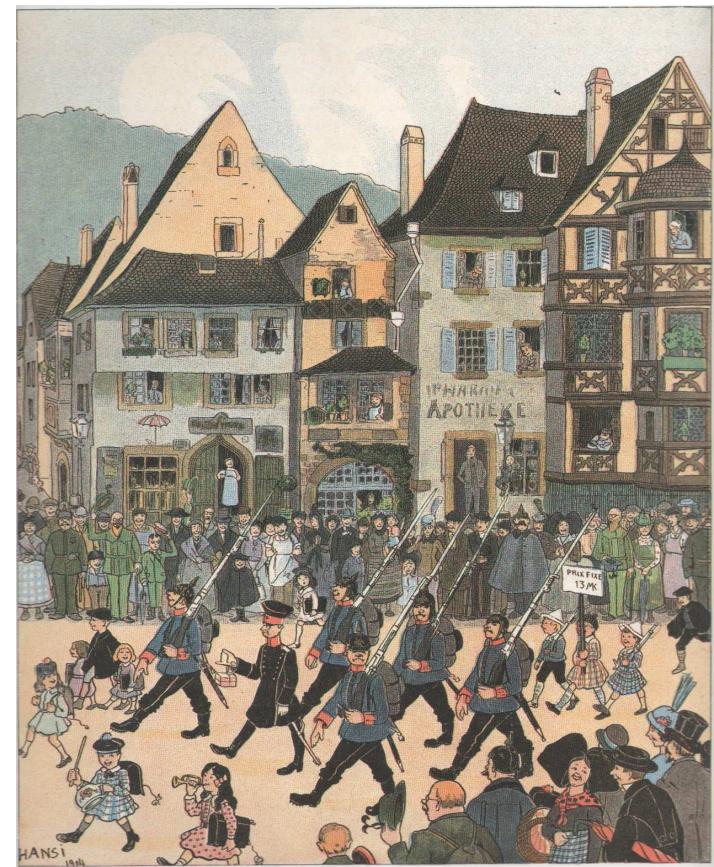
actuel. Après l'annexion de 1871, le château sert de caserne à l'un des bataillons du 99ème Régiment d'Infanterie (l'autre occupera les casernes dites nouvelles de la rue St-Nicolas - de nos jours lycée J. Verne et Ets. Hager).

L'affaire de Saverne" éclate en novembre 1913 un jeune officier prussien insulte et malmène des recrues



alsaciennes. Émoi dans la population, arrestations de civils. Le Parlement de Berlin est saisi. Militaires et immigrés allemands font progresser sensiblement la population (1871 5905 habitants ; 1910 9153 habitants). L'architecture de nombreux bâtiments atteste de cette période.

Après 1918, la vie s'écoule tranquillement. Le château accueille le 10ème Bataillon de Chasseurs à Pied (1922). La Société des Amis des Roses, fondée en 1898, organise le premier corso fleuri en 1923. La ville se dote d'un nouvel hôpital, d'un collège (l'actuel lycée Leclerc).



L'affaire de Saverne

Château de Greiffenstein

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Greiffenstein.htm>

Deux châteaux accolés. A l'ouest, restes de logis, et surtout du plus grand donjon roman conservé en Alsace (13 m de côté ; il fait saillie sur l'enceinte au bord du rocher, mais primitivement le rocher s'étendait peut-être plus en avant). A l'est, restes de logis, du donjon, datant sans doute du 14ème siècle, avec une grande basse-cour. Entre les deux, une tour étroite, petit donjon bizarrement placé (belle vue depuis le sommet) semble n'appartenir ni à l'un ni à l'autre ; il n'est pas impossible qu'il y ait eu un petit château entre les deux grands, mais aucun texte n'en parle.

L'ancien château (ouest) date du 12ème siècle. Il est habité par des ministériels liés aux Ochsenstein, qui possèdent une partie du château. A partir du 14ème siècle, les Greiffenstein tiennent le château en fief des évêques de Strasbourg. Le Nouveau Greiffenstein est cité pour la première fois en 1351. A l'extinction de la famille, les évêques inféodent les deux châteaux à divers nobles. En 1643, après la Guerre de Trente Ans, ils sont en ruines et en 1670 ils servent de carrière de pierres pour le château des Rohan à Saverne. Après avoir envisagé de les restaurer, Turenne en ordonne la destruction complète en 1675.



Château de Hohbarr

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2782



Le Haut-Barr occupe une barre rocheuse de 250 mètres de long, surveillant un des principaux passages entre la plaine

d'Alsace et le plateau lorrain ; c'est cette position qui lui vaudra le surnom d'«œil de l'Alsace» depuis le concile de Constance en 1415. Le château de Borre ou Borra apparaît dans les textes en 1112 et en 1168. A la fin du XVe siècle, il est appelé Bar ou Barr. C'est à la fin du XVIe siècle qu'est utilisé pour la première fois le nom de Hohenbarr d'où vient le nom actuel de Haut-Barr. En 1168, l'évêque de Strasbourg achète le rocher sud, le «Markfels», à l'abbaye de Marmoutier pour améliorer la défense du château. Au XIVe siècle, des travaux sont menés sous l'impulsion de l'évêque Jean de Lichtenberg qui y réside ; en 1394 deux châtelains s'engagent envers l'évêque Guillaume de Diest (1394-1439) à défendre et à entretenir la forteresse. En 1525, les paysans révoltés tentent en vain de s'emparer du Haut-Barr. A partir de la fin du XVIe siècle, le château se délabre progressivement, faute d'entretien suffisant. A l'issue de la guerre de Trente Ans et de l'intégration progressive de l'Alsace dans le royaume de France les troupes françaises le démantèlent (novembre 1649-octobre 1650), mais la chapelle est préservée. La place, qui n'est plus occupée que par un fermier, est restituée à l'évêché de Strasbourg. Au XVIIIe siècle, lors de la guerre de succession d'Espagne, puis celle d'Autriche, il est envisagé de restaurer le Haut-Barr en raison de sa position stratégique. Une partie seulement des travaux projetés est réalisée par les français. Un poste militaire y est maintenu jusqu'en 1772, puis le château, rendu une seconde fois à l'évêché, est loué à des fermiers.

De par sa position permettant d'avoir une vue très vaste sur les Vosges et la plaine d'Alsace, le Haut-Barr sert de relais au télégraphe Chappe ou encore de poste d'observation à l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, nécessitant à chaque fois de nouveaux aménagements.

Château du Grand-Geroldseck

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2785

Le premier avoué (protecteur) de l'abbaye de Marmoutier est cité en 1119/1122. Il se prénomme Otto. En 1141, deux de ses fils se nomment de Geroldseck, du nom du château connu aujourd'hui sous le nom de Grand-Geroldseck. Il existe donc avant 1141. Certains tronçons de murs indiquent qu'il a été en partie reconstruit dans la seconde moitié du XII^e siècle, donc après 1150 (Son donjon a été élevé vers 1200 et le logis (ou palais seigneurial) vers 1220. Le Petit-Geroldseck semble exister en 1235, même s'il n'est vraiment cité qu'en 1349. Après l'extinction des Geroldseck en 1390/1391, les châteaux sont possédés, par le biais d'inféodalités (actes par lesquels le seigneur donnait une part du château en fief à son vassal) ou de mariages, à différents seigneurs, destin partagé par la majorité des châteaux forts alsaciens. Malgré la rédaction de Burgfrieden (paix castrales,



règlements de copropriété), l'entretien des deux Geroldseck ne semble guère assuré. En 1471, le Grand-Geroldseck et la ville fortifiée de Marmoutier sont pris par le duc de Lorraine et

l'électeur palatin ; il s'agissait de mettre fins aux attaques menées par certains châtelains du Grand-Geroldseck contre les possessions ducales de la région situées à proximité. Si Grand-Geroldseck est démantelé à ce moment-là, il n'est rien dit de Petit-Geroldseck qui était vraisemblablement déjà à l'abandon.

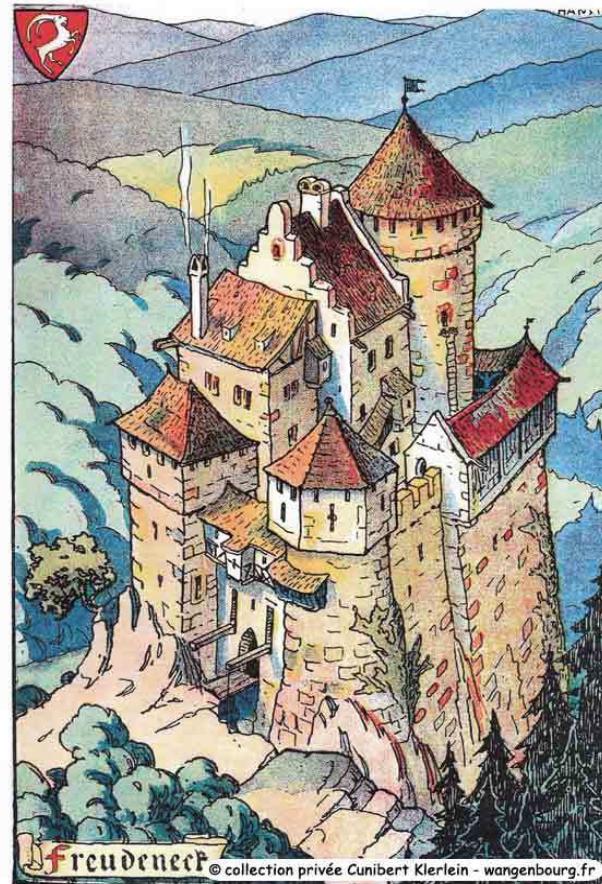
Toujours est-il que les deux châteaux sont mentionnés comme étant en ruines en 1507. Ils ne seront pas reconstruits et le donjon du Grand-Geroldseck sera frappé par la foudre en 1718, provoquant l'effondrement de sa façade ouest qui a été partiellement remontée vers 1900.

Château du Freudeneck

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Freudeneck.htm>

Sur un rocher au-dessus du hameau du même nom ; rares vestiges d'un petit repaire témoignant d'une certaine maîtrise de l'art de fortifier (enceinte irrégulière, facile à défendre par peu d'hommes, donjon rond, mur-bouclier)

Mentionné pour la première fois de manière sûre en 1301, il est peut-être le premier château des Dicka, avoués de l'abbaye d'Andlau avant qu'ils ne construisent le Spesbourg. En 1356, ils le donnent en fief aux Wasselnheim et les Wangen y gardent une part. Il est occupé par un chevalier de Wilsperg en 1373, et détruit par les strasbourgeois. Il serait en ruine depuis, mais aurait pu être reconstruit car il est cité à l'occasion d'une guerre menée par Obernai en 1450 ; il est définitivement ruiné en 1485.



Château d'Ochsenstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_d'Ochsenstein

The rise of the Ochsensteins

The construction and origins of the House of Ochsenstein

The castle is thought to have been built in the late 12th century. It is part of a chain of Vosges castles near Saverne which were built to defend the passage from the Alsace plain to Lorraine. The Fiefdom of Ochsenstein was carved out of the lands of the Marmoutier Abbey by the Bishops of Metz.

The first recorded mention of a Lord of Ochsenstein dates back to 1187: Bourcard Ochsenstein signed a charter by Frederick Barbarossa (Frederick I, Holy Roman Emperor) confirming his possessions[2] to the Koenigsbruck Abbey.

Therefore, the castle must have already been in existence as the custom at the time was that descendants took their surname from the name of their castle.



The succession of Otto I

When he became ill in 1217, Otto I shared his land among

his sons. Two of them entered the clergy and the other three inherited the castles. Otto II, the eldest, received Ochsenstein Castle - known then as 'der Fels' (the rock) - the service of the knights who guarded it (the Burgmänner) the mountain on which it is built and farms nearby. The second son, Eberhard, received the Château de Wachelheim: this castle was probably the one that was built on the third stone spur.[3] Conrad, the third son, received the Château de Greifenstein but had to recognise the usufruct of the nobles who occupied it. Otto I survived his illness and lived until 1241. At that point, his children inherited his legacy according to the plans he had laid out in 1217. House of Habsburg

Alliance with the Habsburgs

Otto III,[4] the son of Otto II, married Cunégonde of Habsburg. She was the sister of Rudolph of Habsburg who was elected King of the Romans in 1273. The Ochsenstein home thus gained great influence and the castle became the centre of a large Fiefdom that included Marlenheim and Barr (1321).

Otto IV,[4] son of Otto IIId, remained loyal to Rodolphe of Habsburg, accompanying him in his military campaigns. As a reward for this loyalty, Rodolphe appointed him landvogt of Alsace and Breisgau (a provincial bailiff). Otto IV's zeal and his growing influence caused him to make many enemies, including the Bishop of Strasbourg, Conrad of Lichtenberg, and Guillaume III of Hohenstein.

The destruction of the Petit Ochsenstein

In 1284, Guillaume of Hohenstein captured the Château d'Échéry (or Eckerich) from Frederick III, Duke of Lorraine. Otto IV tried to restore the castle to the Duke. In his absence, Guillaume of Hohenstein and the Bishop of Strasbourg attacked Ochsenstein. The Burgmänner who defended it were hunted and the castle was destroyed (most likely burned). It is probably the Petit Ochsenstein which was destroyed but it was quickly rebuilt by Otto VI.[5]

The Decline of the Ochsensteins and the castle's importance

The progressive estrangement of the castle

The Lords of Ochsenstein did not always live in their castles: Otto IV lived mostly in Haguenau Palace, the residence of the Landvogt. Otto V,[4] appointed Landvogt of Alsace and Speyergau when the Habsburgs returned to power, lived in Landau.

The Ochsensteins owned another residence in Strasbourg since 1259. It stood in the current Rue Brûlée ("burnt street"), which was named after Ochsensteinergasse and occupied part of the current Town Hall site. The Burgmänner who had guarded the Châteaux d'Ochsenstein no longer lived there. The castle was used by the Ochsensteins as collateral for loans (around 1400, Otto VII hired out his castles for a thousand florins).

Another destruction of the Petit Ochsenstein

The Ochsenstein decline began in the late 14th century. Rudolph II lead many conflicts including the one which caused the city of Strasbourg to besiege the castle in 1382. Once conquered, a small garrison was added, but then the castle staff was cut as their maintenance was deemed too expensive. Trendel, like Lehmann, assumes this happened in the Petit Ochsenstein castle.[6]

Whichever it was, the castle had been rebuilt when, in 1403, Frédéric of Ochsenstein signed an agreement with his brothers on the sharing of the Ochsenstein castles' maintenance costs. It mentions that they should contribute to the expenses concerning "the three castles" if they wanted to come and live there.[7]

The sharing of the castle

Like his father, Frédéric was involved in many conflicts, notably with the Margrave of Baden. Frédéric was obliged to give him half of the Château d'Ochsenstein in 1411 after an arbitration which was conducted by his stepfather, Hanemann II, Count of Deux-Ponts-Bitche. One clause provided for the return of the entire castle to Frédéric in case of the Margrave's death. However, Frédéric died first, on 17 October 1411, without an heir. His brother, Volmar, inherited the castle and left holy orders to start a family.

This did not affect the tensions between the Ochsensteins and the Margrave of Baden. Hence, Volmar was forced to give up half of the Château d'Ochsenstein on 11 November 1411. Volmar tried to fight against its influence by Louis IV of Lichtenberg the right to his castle, but he also had to give this right to the Margrave and his sons in 1417. In addition, to help his brother, Jean, to become provost of the general chapter of Strasbourg, Volmar yielded to the bishop of Strasbourg, Guillaume II of Diest, half of the castle.

The post-Ochsenstein period and demolition

The legacy is passed to the Deux-Ponts-Bitches

Georges of Ochsenstein, who succeeded his father, Volmar, in 1426, also came into many conflicts. The ransoms he had to collect when he was captured contributed to the ruin of his home. In 1485 after he died, it was his sister Cunegonde, the wife of Henry I of Deux-Ponts-Bitche, who inherited the estate. Guillaume de Ribeaupierre attempted to challenge this legacy by arguing that the Ochsenstein legacy was "masculine" and could not fall to a woman. Henry obtained the backing of the Bishop of Metz for three years (1487 -1490]), before the bishop retracted it.[8]

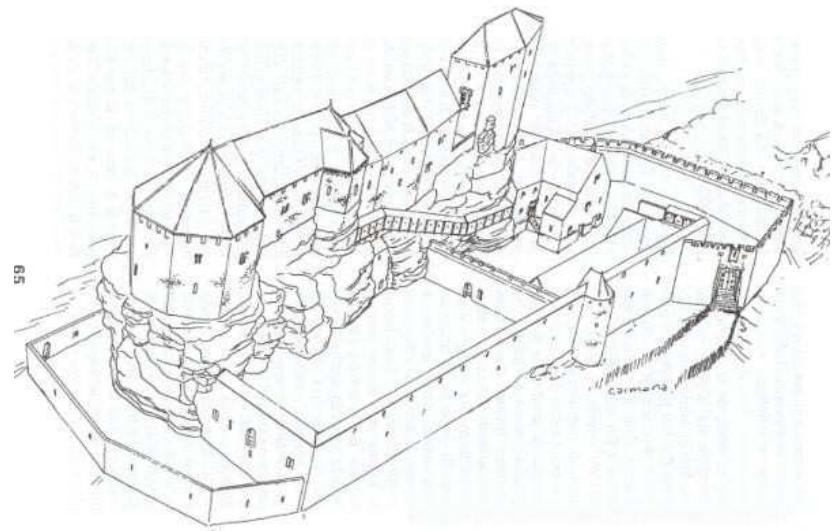
Successive re-purchasing and reconstruction

Economic problems lead George de Deux-Ponts-Bitche to mortgage the castle with Ulric of Rathsamhausen-zum-Stein for a value of 2800 florins. The castle was then passed to Sébastien de Landsberg who had received a dowry from his wife, Anne of Rathsamhausen; the couple settled in the castle in 1527 although it is described as being dilapidated.

In 1555, Jacques de Deux-Ponts-Bitche redeemed the Landsberg's mortgage. Four years later, when receiving the oath of allegiance of the subjects of the lordship of Ochsenstein, he launched the renovation work (it is likely that the castle was adapted to accommodate firearms at this time). However, in 1559, whilst he was preparing to live there, a fire consumed the castle, reducing it to ruins.

Demolition

The Philip V, Count of Hanau-Lichtenberg, inherited the ruined castle after Jacques' death in 1570; the Linange-Wesburg family protested and it was only in 1691 that a compromise was reached. In the 18th century, the castle's stones were used to build a hunting lodge near the Haberacker farm; it has since been in a state of collapse.



Château du Petit-Geroldseck

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/PtGeroldseck.htm>

On y a vu longtemps les restes d'une ancienne base d'attaque du grand château sur un sommet voisin ; cette interprétation est contestée (par exemple, le donjon est tourné dans le mauvais sens). Il s'agirait plus probablement d'un rocher fortifié pour une extension de la famille ou pour éviter qu'un assaillant s'en empare.

Restes de deux tours et du logis sur un petit rocher.

Le château ne date sûrement que du 14ème siècle, époque de sa première mention (1349). Comme le grand château, il est tenu par diverses familles nobles au nom des Geroldseck, en fief de l'Eglise de Metz. En 1391, il est acheté par les évêques de Strasbourg. On ignore le sort du petit château quand le grand est détruit. Il est peut-être tombé en ruines peu après par abandon. Des travaux de consolidation à la fin du 19ème siècle ont légèrement altéré son apparence.



Château de Dabo

<http://www.chateaux-forts-de-france.fr/chateau-de-dabo>



Dachsbourg à l'époque (Dagsburg en allemand).

L'imposant rocher de Dabo, culmine à 664 mètres, en haut d'un sommet de grès. Des vestiges appuient la supposition d'une présence humaine dès l'âge de pierre, puis des Celtes, des Triboques, des Romains et enfin des Francs.

Les murailles encerclaient l'ensemble du rocher et comprenaient divers éléments : une tour d'habitation, de petites tours de guet et un bâtiment pour les réserves et les écuries, ainsi qu'un puits pour la réserve d'eau (citerne encore visible aujourd'hui derrière la chapelle).

Helwige, petite-fille d'Eberhard, apporta le comté de Dagsbourg à son époux Hugues VII, comte d'Eguisheim (mort en 1048). Le personnage le plus connu de cette branche d'Eguisheim-Dabo fut leur fils Brunon ou Bruno de Dabo, évêque de Toul puis pape, canonisé en 1087 (saint Léon IX).

Le comté passa en 1234 à la famille de Linange (Leiningen en allemand) lorsque l'héritière du comté, Gertrude de Dabo, fille et héritière d'Albert II de Dabo-Moha et de Gertrude de Bade, laissa veuf son troisième époux, Simon de Linange, qui reprit le titre en 1234. Ce sont les Linange-Dabo qui régnèrent sur le comté jusqu'à la Révolution.

Le château de Dabo fut détruit totalement en 1679 sur ordre de Louis XIV et de Louvois, son ministre d'État. Le rocher restera nu durant un siècle et demi jusqu'à ce qu'en 1825 une chapelle consacrée à Saint-Léon y fut construite.

Suite à de violentes intempéries, le bâtiment fut démolie en 1889 puis reconstruit dans un style roman avec ajout d'une tour qui servira de belvédère (selon les vœux de Strieve, fondateur du Club Vosgien). La nouvelle chapelle fut inaugurée le 12 octobre 1892.

Un sommet informel franco-allemand s'est tenu le 19 juillet 1983 à Dabo entre le président François Mitterrand et le Chancelier Helmut Kohl.

Site sacré des Vosges du nord, l'accès à la plateforme de grès offre une vue imprenable sur les vosges mosellanes et le plateau lorrain.



Château de Wangenbourg

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Wangenbourg

The castle was built in the 13th century on a rocky outcrop in south east of the commune of Wangenbourg-Engenthal, by the lords of Wangen on the site of an older castle whose history is lost. The fortress was mentioned for the first time in 1357 in a charter of the abbey at Andlau.



In the 14th century, the Wangens lost control of their castle and, ruined a century later, they were unable to maintain it.

In 1504, Holy Roman Emperor Maximilian I, having vanquished the Prince-elector, Philipp, in the war of succession of Bavaria, confiscated the castle from the cousins Hans and Stephan von Wangen for the count Tiestein, who himself gave it to the Archbishop of Strasbourg, Wilhelm III von Hohnstein, in 1516. Nevertheless, a branch of descendants of the von Wangens, Georg and Hartmann, continued to occupy the castle. Between 1535 and 1550, they reconstructed their logis in the Renaissance style (see photograph below).

From 1578, the Archbishop of Strasbourg and the lords of Wangen disputed property rights concerning the castle. The Wangens were expelled in 1578, but re-established their rights in 1595. In 1680, the castle was occupied by French troops. In 1702, it was in ruins.



Brasseries Kronenbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Brasseries_Kronenbourg

Brasseries Kronenbourg, parfois simplement appelée Kronenbourg, est une entreprise brassicole française. Son siège social se situe à Obernai en Alsace. Fondée en 1664 à Strasbourg par Jérôme Hatt, c'est l'une des plus anciennes entreprises françaises. Elle a fêté ses 350 ans en 2014.

Elle tire son nom du quartier de Cronenbourg, à Strasbourg, où la Brasserie Hatt s'est installée au milieu du XIXe siècle.

Brasseries Kronenbourg est le premier brasseur de France avec 30 % de part de marché ; une bière sur trois consommée en France est produite par la Brasserie K2 d'Obernai³.

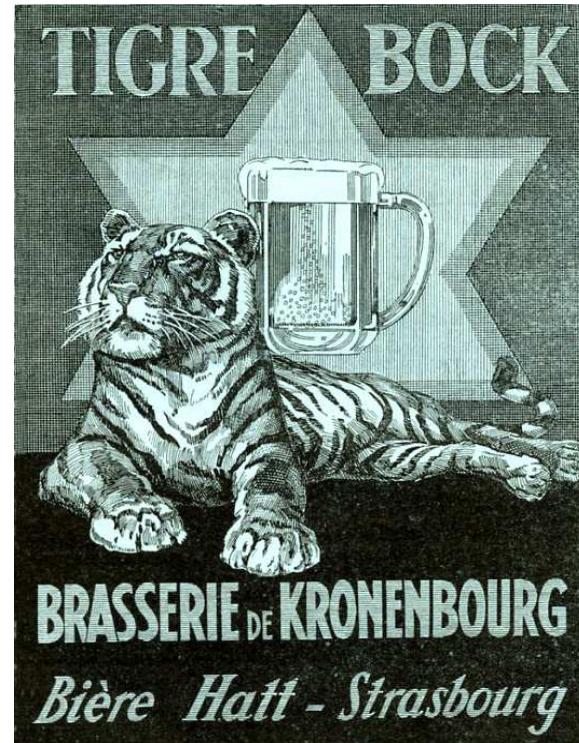
Après avoir appartenu au groupe BSN puis à Scottish & Newcastle, Brasseries Kronenbourg entre dans le groupe danois Carlsberg, 4e brasseur mondial, le 29 avril 2008. L'entreprise dispose d'un portefeuille de marques locales et internationales comprenant notamment Kronenbourg, 1664, Grimbergen, Kanterbräu ou Carlsberg.



XVIIe siècle

C'est en juin 1664 que Jérôme Hatt, quatrième du nom, fils de teinturier admis à la corporation des tonneliers, obtient sa maîtrise de brasseur et loue, le 9 juin⁴, la brasserie du Canon autrefois Zur Cathaunen puis Zur Kanone qui était dès 1647 brasserie, place du Corbeau à Strasbourg⁵ : il frappe de son sceau son premier tonneau de bière. Il n'aura de cesse d'améliorer les

techniques de brassage, pionnier d'une dynastie qui sera au service de la bière pour huit générations. En 1669, Jérôme Hatt achète l'établissement⁴.



XIXe siècle

Dès 1857, la brasserie livre par train les fûts à Paris. On trouve alors les premières bières Hatt chez Lippn 1, célèbre brasserie parisienne créée par un Alsacien. Elle produit des bières en verre à la marque Hatt vendue dans la région ou à Paris. En 18626, Frédéric Guillaume Hatt transfère la brasserie sur les hauteurs de Strasbourg dans le quartier de Cronenbourg. Cet emplacement présente un double intérêt : protéger les installations des crues fréquentes de l'Ill, et grâce aux caves profondes, il peut appliquer le procédé de la fermentation basse⁴. Ce procédé nécessite de conserver les bières en sous-sol de manière à ce que la température ambiante n'excède pas 10 °C. Le site de Cronenbourg devient le siège social de l'entreprise. Entre les deux guerres au siècle suivant, la commercialisation s'étend à toutes les grandes villes françaises.

XXe siècle

En 1922, Maurice-Georges Hatt achète la Brasserie-restaurant du Grand Tigre et donne à sa bière le nom de Tigre Bock. Sur l'étiquette figurera

l'appellation « Bière Hatt, Strasbourg (parfois Strasbourg-Kronenbourg ou Cronenbourg) »⁷ jusqu'en 1986. Mais c'est Jérôme Hatt, sixième du nom, présent depuis 1935 au sein de l'entreprise, qui va être le réel instigateur de l'expansion de celle-ci⁴.

En 1941 la brasserie acquiert des wagons isothermes construits par De Dietrich⁸.

Le 15 septembre 1947, la bière Tigre Bock est déposée sous la marque de Kronenbourg avec un « K », le quartier de Cronenbourg étant appelé « Kronenbourg » durant le rattachement de l'Alsace-Lorraine à l'Empire allemand de 1871 à 1919. Cette orthographe germanique peut également faire référence à la qualité allemande de la bière. Jérôme Hatt commercialise peu après sa bière en bouteilles de 33 cl puis 25 cl consignées et capsulées. La fameuse étiquette à damiers rouges et blancs reprend les couleurs traditionnelles de l'Alsace et de la ville de Strasbourg. L'entreprise adopte également le nom de Kronenbourg. En 1952, est lancée la bière spéciale Kronenbourg 1664n² à l'occasion du couronnement de la reine d'Angleterre⁹. L'année suivante, Kronenbourg lance sa première bière en boîte métallique, dite « facile à transporter, facile à ranger et plus pratique ». La fin des années 1950 marque le développement de l'entreprise en Europe.

Anticipant les tendances de consommation de masse avec le développement des hypermarchés, Kronenbourg lance en 1963 le premier pack de six bouteilles en verre non consigné. Ce premier contenant recyclable de l'histoire du packaging dans le monde de la bière sera surnommé la « canette »¹⁰. Dix ans plus tard, en 1973, Kronenbourg continue à faire évoluer le pack avec les premiers packs de 10 bouteilles de 25 cl, pour parvenir en 1988, à des packs de 26 bouteilles.



À la fin des années 1960, une nouvelle brasserie est construite à Obernai¹¹ qui devient le plus important site brassicole de France, produisant chaque année près de 7 millions d'hectolitres soit 40 % de la production de bière française¹². Kronenbourg rentre dans le groupe Bousois-Souchon-Neuvesel (qui deviendra le groupe Danone) en 1970.

Les années 1970 sont celles du développement: la production passe de 3 millions d'hectolitres en 1971 à 4 millions en 1973, 5 millions en 1975 et 6 millions en 1976. Les 7 millions d'hectolitres sont atteints en 1983¹³.

En 1986, Kronenbourg fusionne avec la Société Européenne de Brasserie (S.E.B), qui comptait plus de vingt sites de production en France dont la Brasserie de Champigneulles et la marque Kanterbraü, et devient Brasseries Kronenbourg¹⁴.

En 1989 Kronenbourg lance en France la bière Grimbergen, détenue en partie par BSN via sa participation dans le groupe belge Alken-Maes. Elle est alors brassée sur le site de Champigneulles¹⁵.



XXI^e siècle, années de crise

Début 2000 Brasseries Kronenbourg compte quatre sites de production: K1 à Strasbourg-Cronenbourg, K2 à Obernai, Champigneulles et Rennes.

Alors qu'en 2000, sort la première bière sans alcool de la marque, Kronenbourg Pur Malt, le groupe Danone revend Brasseries Kronenbourg au groupe britannique Scottish & Newcastle. La même année, la Brasserie K1 de Cronenbourg cesse toute activité d'embouteillage.

Le début du XXI^e siècle est une période de crise profonde pour Kronenbourg. Selon le quotidien français Le Monde en 2008, « En moins de 10 ans, les Brasseries Kronenbourg ont perdu 30 % de leurs volumes, passant de près de 10 millions d'hectolitres vendus en 1999 à 7 millions en

200716. » La marque Kronenbourg elle-même est concurrencée par les bières bas de gamme et possède peu de potentiel de repositionnement vers le haut de gamme. La part de marché du groupe est revenue de 41 % en 2000 à 34 % vers 200716. Entre temps, les innovations se multiplient avec en 2005, une boîte 100 % recyclable qui se rebouche, puis l'année suivante la colonne « Superfresh » permettant de servir la bière à 3 °C, suivie en 2007 de la boîte « 1664 Instant Pressure » utilisant un système pression intégré à base de bille d'azote ou encore le fût de 5 litres pression deux ans après.

En difficultés, le groupe se recentre sur le site K2 d'Obernai : en 2003, la Brasserie de Rennes est fermée¹⁷ et détruite en 2005¹⁸, à l'exception du château d'eau et du silo à malt. Ces structures seront conservées et répertoriées au patrimoine d'intérêt local. En 2010 les derniers bâtiments sont détruits¹⁹. En 2006 Kronenbourg revend la Brasserie de Champigneulles (au nord de Nancy) au brasseur allemand TCB Beverages¹⁶. En avril de la même année, l'usine de mise en bouteille du site K1 de Cronenbourg est démolie ; la zone deviendra un parc immobilier. Le site historique de l'entreprise conservent toutefois les bureaux de la direction, une salle de brassage, les laboratoires de conception et de recherche ainsi qu'un musée.

Le 29 avril 2008, Brasseries Kronenbourg est intégré dans le groupe danois Carlsberg à la suite du rachat de Scottish & Newcastle en janvier 2008 par un consortium formé par Carlsberg et Heineken²⁰.

Le groupe se recentre aussi sur son activité de production de bières : il cède la chaîne de restaurants Taverne de maître Kanter au groupe Flo²¹ ainsi que sa filiale de distribution Elidis¹⁶. En juin 2008, Roland Ries et Brasseries Kronenbourg inaugurent et rouvrent l'ancien établissement Au Canon devenu brasserie, restaurant et musée de la bière²². Quatre mois plus tard en octobre, le groupe Carlsberg annonce dans le cadre d'un plan de restructuration organisationnel de l'entreprise, la suppression de 214 postes d'ici la fin de l'année 2010¹⁶.

Après les années 2010, Brasseries Kronenbourg lance de nouveaux produits, dont des bières aromatisées ou sans alcool^{4,23}, ainsi que de nouveaux contenants en plastique ou aluminium²⁴.

Brasseries Kronenbourg occupe un peu plus de 30 % de part de marché en France, dont environ 17 % rien que pour sa bière de la marque éponyme^{1,24}, se disputant ainsi la place de leader avec Heineken^{25,26,27,28}. 70 % des ventes sont réalisées dans le circuit alimentaire et 30 % dans le circuit Hors domicile.



Kronenbourg aujourd'hui

Environ 1 200 collaborateurs travaillent pour Brasseries Kronenbourg et sont répartis principalement entre la production et la fabrication à Obernai, la force de vente présente partout en France, le centre de Recherche et Développement et les fonctions centrales à Obernai et à Boulogne.

Les principales marques de Brasseries Kronenbourg sont, par ordre alphabétique, 1664, Carlsberg, Grimbergen, Kronenbourg et Skøll Tuborg.

Début 2015 le logo Kronenbourg est modernisé. La part de marché de l'entreprise dans les grandes et moyennes surfaces a augmenté de 0,7 point sur l'année 2014, une première depuis près de quinze ans, le chiffre d'affaires est en augmentation de 4,7% à 976 millions d'euros. Kronenbourg annonce également le retour de la marque Tigre Bock et un investissement de 12 millions d'euros pour la Brasserie d'Obernai²⁹.

Kronenbourg réalise environ 40% de la production nationale de bière¹³ et exporte 20% de sa production, notamment la 1664 qui est commercialisée dans 70 pays et serait la bière française la plus vendue au monde³⁰.

Chaque jour, Brasseries Kronenbourg alimente 7 000 grandes surfaces et 40 000 cafés, hôtels, restaurants en France.



Brasserie de Cronenbourg K1

Le site historique de Kronenbourg, qui a donné son nom actuel à l'entreprise, se trouve depuis 1862 dans le quartier de Cronenbourg, au n°68 route d'Oberhausbergen, à l'ouest de Strasbourg. La brasserie est agrandie à la suite du lancement de la bière Tigre Bock en 1922. Endommagée par un bombardement en 1944, elle est reconstruite et à nouveau agrandie à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Au début des années 1960, la Brasserie de Cronenbourg s'étendait sur 7 hectares, comportait 4 salles de brassage, 650 tanks de 200 à 1000 hectolitres, 5 groupes d'embouteillage et 3 soutireuses-fûts. À son apogée en 1968 elle produit 2 millions d'hectolitres de bière et emploie 800 personnes.

À la suite de la construction de la Brasserie d'Obernai dite K2, en 1969, la Brasserie de Cronenbourg est alors nommée K1.

Elle disposait également d'entrepôts dans le quartier voisin de Hautepierre et d'un embranchement ferroviaire, relié à la ligne de Hausbergen à Graffenstaden³¹, dont le trafic était traité par la gare de Strasbourg-Cronenbourg.

La brasserie ne produit plus que 600 000 hectolitres de bière en 2000. La production est stoppée et transférée à Obernai la même année mais le siège social de l'entreprise, le centre de recherche et développement et un musée occupent toujours le site. Chaque année la Brasserie K1 accueille près de 25 000 visiteurs.

En 2007, plusieurs bâtiments (notamment l'usine de mise en bouteilles) sont démolis pour permettre la construction d'un écoquartier. La démolition du château d'eau surmonté du logo Kronenbourg, considéré comme un emblème du quartier, suscite une vive émotion auprès des riverains.

Le musée ferme définitivement ses portes le 31 décembre 2012³². Une vente aux enchères du mobilier et de divers objets est organisée en mars de l'année suivante. Finalement le siège social ainsi que le centre de recherche et développement déménagent à la Brasserie K2 d'Obernai courant 2013/début 2014. Le site est depuis en friche. Un projet immobilier est en cours, les travaux devraient démarrer en 2015. Seules la villa Hatt et une ancienne salle de brassage (comportant 8 cuves en cuivre) seront conservées, les autres bâtiments seront démolis³³.

Les noms des rues du nouvel écoquartier rappellent le passé du site : rue du Brassin, rue Hatt.



Histoire de Strasbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_Strasbourg

Strasbourg est une ville du Nord-Est de la France, située sur la rive gauche du Rhin. Fondée par les Romains en 12 av. J.-C. la ville passe sous le contrôle des Mérovingiens au VIIIe siècle avant d'être rattachée au Saint-Empire romain germanique. Rayonnante durant tout le Moyen Âge, elle est conquise par Louis XIV en 1681. Puis, entre 1870 et 1945, Strasbourg va changer cinq fois de nationalité. Elle est aujourd'hui une ville symbole de la réconciliation franco-allemande.



Les premières traces d'occupation humaine sur Strasbourg et ses alentours remontent à -600 000 et de nombreux objets du Néolithique, de l'âge de Bronze et de Fer ont été retrouvés lors de fouilles archéologiques. Mais c'est aux environs de 1300 av. J.-C. que date l'installation durable de peuples protoceltes. Vers la fin du IIIe siècle av. J.-C. le site est devenu une bourgade celte du nom d'Argentorate, dotée d'un sanctuaire et d'un marché. Grâce à d'importants travaux d'assèchement, les maisons sur pilotis cèdent leur place à des habitations bâties sur la terre ferme2.

Les Romains arrivent en Alsace en 58 av. J.-C. et s'installent sur le site de Strasbourg. En 12 av. J.-C. Le général romain Nero Claudius Drusus, frère de Tibère, y fait construire un camp militaire sur l'emplacement d'une forteresse gauloise. Le nom de la ville est romanisé en Argentoratum3. C'était alors un camp militaire fortifié positionné sur le limes du Rhin faisant partie des castella Drusi, les forts de Drusus. Il abrite dans un premier temps une aile de cavalerie, l'Ala Petriana Treverorum. Au fil du temps, la ville va prendre de l'importance. Le camp est agrandi et les fortifications en bois cèdent leur place à un mur en pierre. La ville abrite la IIe légion puis, en 88 la VIIe légion Auguste4. Promue au rang de colonie militaire, Argentorate est déjà un carrefour commercial important. Aux alentours de l'an 20 la population est estimée à près de 10 000 habitants, armée romaine incluse5. La ville reste néanmoins essentiellement militaire et donc totalement dépendante de cette activité. Au cours des IIe et IIIe siècles, avec l'agrandissement de l'Empire romain, Argentoratum va servir de base de repli pour les troupes romaines installées en Germanie. Mais en 260, les légions quittent la Germanie et Strasbourg redevient une ville frontière6.

En 355, la ville est saccagée par les Alamans. Le césar Julien reconquiert la ville en 357 après une victoire décisive sur les Alamans lors de la bataille de Strasbourg. Mais en 406 les Germains envahissent à nouveau la Gaule puis, en 451, la ville est complètement détruite par Attila7.

Elle est restaurée sous le nom de Strateburgum en 496 par les Francs qui favorisent le développement de la ville, après la conversion de Clovis au christianisme. En effet, Argentorate est l'une des rares villes de la région à être le siège d'un évêque, véritable gouverneur de l'époque8. En cette période de paix, la ville se développe à nouveau. Les évêques successifs étendent leur pouvoir dans toute l'Alsace. Dès le VIe siècle, sous l'impulsion de l'évêque Arbogast de Strasbourg, une première cathédrale et un couvent sont édifiés. Vers 720, la première abbaye est construite à la demande du duc d'Alsace Adalbert. La majorité des travaux d'urbanisme étaient alors effectués par les moines qui, par ailleurs, soignaient les malades et travaillaient la terre9.

Sous l'ère mérovingienne, Strasbourg devient ville royale mais reste de taille très modeste. Au VIIIe siècle, la ville compte 1 500 habitants. Les activités sont essentiellement agricoles mais on exporte déjà du vin, du blé et du bois de chêne vers l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la Scandinavie. En 842, la ville accueille Charles le Chauve et Louis le Germanique qui s'allient contre leur frère Lothaire pour le partage de l'Empire légué par leur grand-père Charlemagne et prononcent les serments de Strasbourg, le plus ancien texte rédigé en langue romane (ancêtre du français, entre autres) et en langue tudesque (ancêtre de l'allemand)10. À l'issue de ce conflit en 843, le traité de Verdun attribue Strasbourg à Lothaire. Mais peu après sa mort, en 870, la ville revient à Louis le Germanique. Strasbourg obtient alors le droit de justice et celui de battre monnaie. En 962, Otton le Grand fonde le Saint-Empire romain germanique et s'appuie sur l'Église en lui octroyant des pouvoirs temporels forts. Strasbourg va alors connaître une période d'expansion : une nouvelle enceinte fortifiée est construite vers 1100 et un premier hôpital voit le jour11.

En 1160 on décide de remplacer la cathédrale Wernher (du nom de l'évêque qui demanda sa construction), qui est pourtant de dimensions imposantes, par un édifice grandiose12. En seulement deux siècles, la ville passe de 3 000 à 10 000 habitants et devient l'une des plus grandes villes du Saint-Empire. À partir de 1228, les quartiers maraîchers font à leur tour partie intégrante de la cité. De nombreux couvents sont édifiés et plusieurs églises reconstruites. Les franciscains arrivent en 1222 et s'installent sur l'actuelle place Kléber. Les dominicains s'implantent deux ans plus tard sur le site du temple neuf13.

Le Finkwiller, le quai des bateliers, la rue des bouchers ou la rue d'or témoignent des nombreuses corporations présentes à l'époque et indispensables à la vie quotidienne des Strasbourgeois. Ces axes étaient entourés d'une enceinte fortifiée qui sera agrandie aux XIIe et XIIIe siècles.

Le système défensif des ponts couverts est édifié. Les quatre tours actuelles faisaient partie des remparts (qui comptaient 80 tours) et étaient reliées par des ponts couverts d'une toiture en bois, disparue au XVIII^e siècle. Elles abritaient les corps de garde mais servaient aussi de prison. En 1201, Philippe de Souabe élève Strasbourg au rang de ville libre sous l'impulsion de riches seigneurs alsaciens. Peu après, en 1220, naît le conseil municipal. Il est alors chargé de fonctions jusque-là attribuées au clergé, notamment l'administration et la justice. La bourgeoisie acquiert une autonomie remarquable vis-à-vis du pouvoir épiscopal. Mais en 1260, Walter de Geroldseck est élu évêque de Strasbourg et exige qu'on lui restitue les pleins pouvoirs. Très vite, une guerre éclate entre les Strasbourgeois et l'armée épiscopale. En 1262, le prélat est vaincu à la bataille de Hausbergen, par les troupes strasbourgeoises, bien aidées par Rodolphe Ier du Saint-Empire¹⁴.

Strasbourg tombe alors entre les mains des plus grandes familles nobles de Strasbourg : les Zorn et les Mullenheim. Les rivalités incessantes entre ces deux familles, ainsi que le mépris des nobles à l'égard des bourgeois finissent par agacer, et en 1332 une guerre civile éclate. Le pouvoir revient alors à la classe marchande. Au milieu du XIV^e siècle, la peste envahit toute l'Europe et atteint Strasbourg. Comme dans de nombreuses villes, les juifs sont accusés d'avoir empoisonné les puits. Pierre Schwarber, l'ammeister de Strasbourg, tente de protéger les juifs de la ville ordonnant notamment qu'une enquête soit menée. Mais le 9 février 1349, lui et la plupart de ses alliés sont bannis de la ville. Le 13 février de cette même année, près de 2 000 juifs sont brûlés vifs à l'endroit de l'actuelle rue Brûlée^{15,16}.

Affranchie du pouvoir épiscopal, Strasbourg est proclamée ville libre impériale par Charles IV. En cette période de trouble politique, la cité va cependant accroître sa notoriété et de nombreux édifices vont voir le jour. L'Ancienne Douane, inaugurée en 1358, est un élément essentiel du développement de la ville. En effet, le Rhin est déjà un lieu de passage majeur pour le transport des marchandises. La puissante corporation des bateliers exerce un contrôle strict sur les marchandises en transit (notamment du vin) et prélève des taxes qui participeront dans une large mesure au développement de Strasbourg¹⁷. À la fin du XIV^e siècle, un nouvel agrandissement de la ville est entrepris. Toute la cité se transforme en un véritable chantier d'églises, fondées par des moines ou des familles nobles. Parmi les plus anciennes, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Pierre-le-Jeune, Saint-Thomas. À côté des églises, une vingtaine de couvents voient le jour. De cet ensemble demeure le cloître de l'église Sainte-Madeleine et celui de Saint-Pierre-le-Jeune. En 1441, un nouveau grenier à blé est édifié pour faire face à la demande croissante. D'une hauteur de cinq étages, et long de 131 mètres, il peut accueillir 4 000 rézeaux de grains. Le quartier de

la Krutenau est intégré dans l'enceinte fortifiée de la ville¹⁸. En 1404, la ville de Strasbourg s'étend sur 2 km², mais son agglomération atteint une surface de 40 km²¹⁹.

En 1414, deux événements ont lieu lors de la visite du roi de Hongrie et de Germanie Sigismond : la foudre tombe sur la tour aux Pfennings et provoque un incendie. L'empereur est toutefois plus effrayé par le rassemblement en son honneur de tous les hommes valides sur la place de la cathédrale, qu'il prend pour une émeute²⁰.

À cette époque, de nombreux tournois ont lieu à l'endroit de l'actuelle place Broglie. En 1390, la fête dure quatre jours et réunit quelque 3 000 visiteurs, 300 chevaliers et 2 200 chevaux. Entre 1415 et 1422 les habitants de la ville remportent contre l'évêque Guillaume II de Diest la guerre de Dachstein. En 1439, après quatre siècles de construction, la flèche de la cathédrale Notre-Dame est achevée. Elle est alors le monument le plus haut de la chrétienté et symbolise la puissance de la ville. Cinq ans plus tard, en 1444, Strasbourg compte 26 000 habitants - dont 10 000 réfugiés de la guerre de Cent Ans qui vivent extra-muros¹⁹ - et peut soulever, à tout moment, une armée de 4 500 hommes¹⁵. Son enceinte fortifiée et son impressionnant dispositif d'artillerie en font une place fortifiée de tout premier plan. La ville est à son apogée²¹.

ARGENTINA Strasbourg
1493



S'ensuit au début du XV^e siècle une période de conflits qui oppose les bourgeois strasbourgeois, qui gouvernent la ville, à la noblesse alsacienne. Ville bancaire par excellence, Strasbourg est en effet une ville riche qui suscite la convoitise. Puis, en 1469, le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire se met en marche en direction de l'Alsace. Il ambitionne

d'unifier ses possessions, écartelées entre la Bourgogne et les Pays-Bas, mais meurt à Nancy en 147722.

La vie intellectuelle est marquée au XVe siècle par la révolution de l'imprimerie. Né à Mayence et installé à Strasbourg depuis 1434, Johannes Gensfleisch, dit Johannes Gutenberg conçoit l'imprimerie à caractères mobiles. On note cependant que Gutenberg est retourné à Mayence entre 1444 et 1448 ce qui fait qu'on ignore exactement où a été finalisée cette invention majeure. Toujours est-t-il que Strasbourg devient très vite un des grands centres de l'imprimerie, puisque dès la fin du XVe siècle la ville compte une dizaine d'ateliers d'imprimerie, notamment la prestigieuse officine des Grüninger. De fait, Strasbourg va attirer nombre d'intellectuels et d'artistes. Sculpteurs, architectes, orfèvres, peintres, horlogers, la ville excelle dans de nombreux domaines²³.

Le développement de l'imprimerie favorise le courant humaniste qui fait jour à Strasbourg. Jakob Wimpeling, Geiler von Kaysersberg ou Sébastien Brant sont des grands noms de l'humanisme strasbourgeois. Cependant, aucun d'entre eux n'adhère à la Réforme, mais par leur esprit critique et leur dénonciation des abus de l'Église, ils ont préparé l'avènement de la Réforme protestante. Car l'humanisme et la Réforme sont les faits marquants de l'époque et Strasbourg est une des premières villes qui appelle au changement. Dès 1519, les thèses de Martin Luther sont affichées aux portes de la cathédrale et les dirigeants de la ville, notamment Jacques Sturm, sont favorables à ce changement. La ville adopte la Réforme en 1525 et devient protestante en 1532 avec l'adhésion à la Confession d'Augsbourg. Strasbourg accueille les dissidents religieux, et propage leurs idées grâce à l'imprimerie. La ville est alors l'un des principaux bastions de la Réforme protestante, ce qui va largement contribuer à son rayonnement. En 1605, Johann Carolus commence à publier le premier journal imprimé du monde, *Relation aller Fürnemmen und gedenkwürdigen Historien* (en français, « Communication de toutes histoires importantes et mémorables »)²⁴. Mais le début du XVIe siècle est aussi une période de trouble.

Parallèlement au mouvement de la Réforme, une révolte paysanne éclate : la révolte des rustauds. Ils sont 50 000 en 1525, issus d'Alsace et des régions alentour, excédés par les abus des nobles et du clergé. Ils parcourent la campagne mettant à feu et à sang châteaux et abbayes qui se trouvent sur leur passage. Strasbourg, effrayée par l'ampleur de la rébellion, se met en état d'alerte et prend contact avec l'armée rebelle. Devant l'échec des pourparlers, le duc Antoine de Lorraine se met en marche en direction de l'Alsace. La campagne est courte, mais sanglante ; le 16 mai 1525, la ville de Saverne est saccagée et 6 000 paysans sont brûlés. La ville de Strasbourg, n'intervint pas directement dans ce conflit mais finança néanmoins cette campagne²⁵.

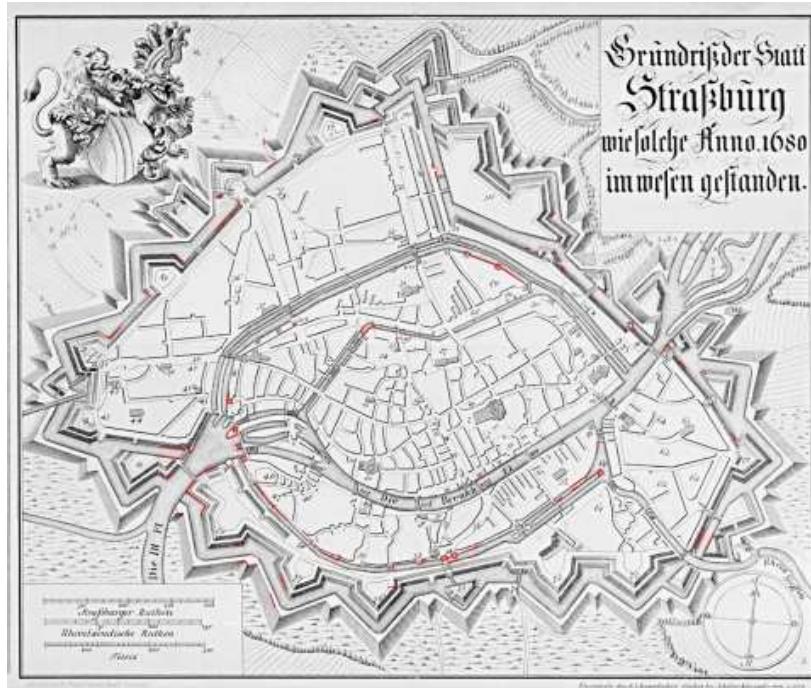
L'introduction de la Réforme ralentit la production artistique, partiellement privée de son mécène habituel, l'Église catholique, et plusieurs édifices mettent la clé sous la porte. La ville va alors devenir une terre d'accueil pour les huguenots, ces protestants chassés de France pour leur croyance. Parmi eux, on retiendra notamment Jean Calvin qui s'installera plus tard à Genève. Le roi de France fait pression sur Strasbourg et la ville va rapidement étudier la langue française à des fins diplomatiques. Parallèlement, l'enseignement public va se développer rapidement tout au long du XVIe siècle et, à l'aube du XVIIe siècle, la ville compte sept écoles pour garçons et deux pour filles. Malgré cela, seulement un enfant sur dix est scolarisé²⁶. Par ailleurs, en devenant ville protestante, Strasbourg ne sera pas autorisée à créer sa propre université. La ville propose déjà de nombreux enseignements, notamment en médecine et en théologie depuis 1538 grâce au gymnase de Jean Sturm, mais ceux-ci ne donnent pas lieu à un grade universitaire reconnu²⁷.

Dans les années 1530, l'empereur Charles Quint, catholique, entre en guerre contre les princes protestants et leurs alliés et les vainc en 1547 à la bataille de Muehlberg. Parallèlement, le protestantisme gagne du terrain à Strasbourg jusqu'à la fin du XVIe siècle. La ville va alors conclure plusieurs alliances, notamment avec Zurich. En 1592, après d'interminables délibérations, la cathédrale est partagée en deux avec l'élection de deux évêques : un catholique et un protestant. Commence alors la longue et ridicule guerre des évêques qui va plonger la ville dans d'importantes difficultés financières. Ce conflit qui durera jusqu'en 1604 se soldera par la victoire des catholiques et Charles de Lorraine deviendra le seul et unique évêque de la ville. Dans toute l'Europe, la tension monte entre les protestants et les catholiques et en 1618, la guerre de Trente Ans éclate. L'Alsace est ravagée une première fois en 1621 par l'armée du comte Ernst von Mansfeld, puis par les Suédois à partir de 1633. Strasbourg, est alors une ville très puissante. À l'abri dans ses fortifications modernisées par Daniel Specklin, elle n'intervient pas dans le conflit. En effet, dès 1621 la ville conclut un accord avec l'empereur Ferdinand II s'engageant à ne pas prendre part au conflit, en échange de quoi Strasbourg pourrait fonder son université²⁸.

À l'issue de la guerre en 1648, par les traités de Westphalie, une partie de l'Alsace (les possessions des Habsbourg) est rattachée à la France, mais Strasbourg demeure ville libre impériale. Épargnée par la guerre, la ville est néanmoins isolée, financièrement affaiblie, et n'a rien à attendre de l'Empire germanique vaincu. Le 28 septembre 1681, la ville est assiégée par une armée de 30 000 hommes sous le commandement de Louis XIV et deux jours plus tard²⁹, après de rapides négociations, Strasbourg accepte la reddition. Le roi fait alors abattre symboliquement un pan de la fortification

de la ville. L'Alsace tout entière est rattachée au royaume de France et la cathédrale est rendue aux catholiques³⁰.

Un accord est passé entre Louis XIV et Strasbourg visant à préserver les libertés essentielles de la cité, sur les plans politique, administratif et religieux. Par contre, elle est privée de son artillerie et de ses milices et doit accepter l'installation d'une troupe de garnison. De surcroît, un préteur royal doit veiller à ce qu'aucune décision ne soit préjudiciable aux intérêts du roi. En 1716, Strasbourg est convertie au système monétaire français. En 1725, François-Joseph de Klinglin succède à son père. Ce mégalomane se fera construire aux frais de la ville l'actuel hôtel de la préfecture (ou hôtel Klinglin) et détournera des sommes considérables à son profit. Il est emprisonné en 1752 et meurt un an plus tard³¹.



Si la ville a changé de nationalité, elle reste une ville frontière et un point de passage important pour rejoindre l'empire germanique. De fait, Louis XV séjournera à Strasbourg durant la guerre de Succession d'Autriche. La société aristocratique se développe et de nombreux hôtels particuliers voient le jour. Si l'allemand reste la langue courante, Strasbourg accueille de nombreux immigrants : entre 1681 et 1697, la ville passe de 22 000 à 26 500 habitants. Par ailleurs, Strasbourg abrite environ 6 000 soldats français,

basés pour la plupart à la citadelle de Vauban dont les travaux ont débuté dès 1682³².

Au niveau religieux, la ville prend un tournant important. En 1704, un prince de la famille Rohan devient évêque de la ville. La famille conservera le pouvoir épiscopal jusqu'en 1790 et fera construire le fameux palais des Rohan (ou palais Rohan), situé tout près de la cathédrale, sur les rives de l'Ill. Durant toute cette période, le catholicisme va se développer et six paroisses catholiques vont voir le jour. La ville reste cependant majoritairement protestante et lorsque Maurice de Saxe meurt, en 1750, Louis XV n'a d'autre choix que de le faire enterrer à Strasbourg, dans un mausolée situé à l'église Saint-Thomas³³.

Assoupie depuis l'annexion de Strasbourg à la France, l'université de Strasbourg retrouve peu à peu son éclat d'antan et entre 1721 et 1755 la ville va accueillir plus de 4 000 étudiants. L'université est déjà tournée vers l'international : les étudiants étrangers viennent généralement d'Allemagne, de Scandinavie ou des Pays-Bas mais aussi de Grande-Bretagne et de Russie. Certains d'entre eux sont devenus célèbres, comme Goethe qui y fit des études de droit. Le rayonnement universitaire de Strasbourg est important et certains enseignements comme le droit et la médecine sont très réputés³⁴. Si Strasbourg possède une école de chirurgie depuis le XVe siècle, elle est longtemps restée dans l'ombre de la prestigieuse université de Bâle. Mais au XVIIIe siècle, grâce à un enseignement pratique, la ville va rapidement devenir un grand centre universitaire. Les étudiants assistent aux dissections, aux accouchements et aux soins, ce qui est exceptionnel à l'époque³⁵.

Durant tout le XVIIIe siècle, Strasbourg est une ville prospère et rayonnante. Cependant, l'ambitieux plan d'urbanisation dessiné par Jacques-François Blondel à la demande de Louis XV en 1765 sera partiellement abandonné, faute de moyens. Seule l'Aubette est construite, sur l'actuelle place Kléber.

Lorsque le 14 juillet 1789 la Bastille tombe aux mains des révolutionnaires, la population strasbourgeoise se soulève. Le 21 juillet, l'hôtel de ville est saccagé. Strasbourg perd certaines possessions, comme les villes de Wasselonne et de Barr. En 1790, les biens du clergé sont confisqués ; l'université, qui est luthérienne, perd ainsi la majeure partie de ses revenus³⁶.

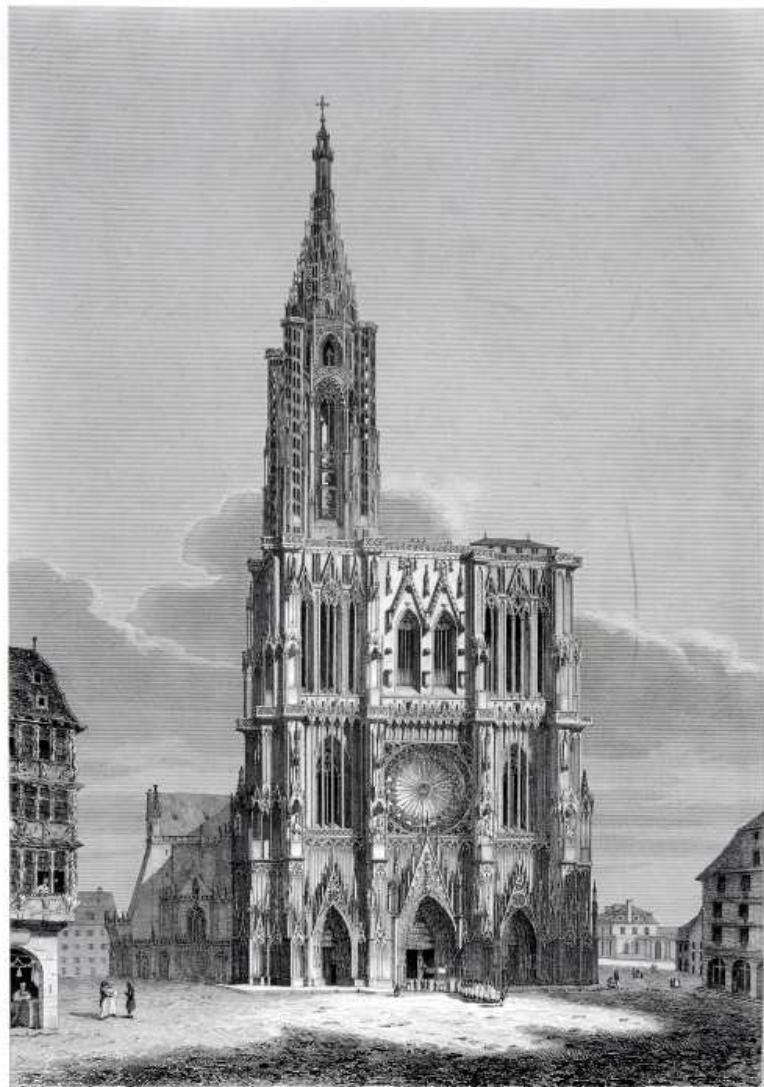
Le calme revient très vite, jusqu'en 1792, date à laquelle la France entre en guerre contre la Prusse et l'Autriche. Le 26 avril, le jeune Rouget de l'Isle compose à la demande du maire de Strasbourg, Un chant pour l'armée du Rhin sans se douter qu'il deviendra un symbole de la Révolution française

en devenant la Marseillaise. Sur le pont du Rhin, un panneau est planté sur lequel on peut lire : « Ici commence le pays de la liberté ». Pourtant, à Strasbourg comme dans toute la France, la guillotine est mise à contribution. Le maire de Strasbourg, Philippe-Frédéric de Dietrich est guillotiné en décembre 1793. Les femmes sont contraintes de s'habiller à la française et les cultes chrétiens sont interdits³⁷.

En 1797, l'armée française prend plusieurs villes allemandes, notamment Kehl et Offenbourg. Strasbourg est hors de danger, mais la révolution a profondément désorganisé la ville. Deux ans plus tard, Napoléon Bonaparte prend le pouvoir et plusieurs institutions voient le jour : la préfecture, la bourse de commerce en 1801, la chambre de commerce en 1802. Un nouveau pont sur le Rhin est construit et les routes sont rénovées. Autant d'évolutions qui vont rapidement favoriser les activités commerciales de la ville.



Plan-relief de 1725/27, conservé au Musée Historique de Strasbourg.



Façade principale de la Cathédrale de Strasbourg.

Château du Nideck

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2792

Les châteaux du Nideck dominent la falaise du cirque du Nideck et l'impressionnante cascade qui en jaillit. Le château du haut (appelé aussi Haut- ou Grand-Nideck) est érigé vers 1200, celui du bas (appelé aussi Bas-Nideck) l'est vers le milieu du XIII^e siècle, ce qui correspondrait à la première mention du Nideck en 1262.



En 1393, Haut-Nideck fait l'objet d'une paix castrale (règlement de copropriété) par ses coposseesseurs qui, en 1422, sert de modèle à celle conclue par les châtelains de Bas-Nideck («unser gemeine vesten zu Nidern Nidecke» «notre forteresse commune de Bas-Nideck»). En 1441, un acte de Nicolas Dutschmann, coposseisseur du Haut-Nideck, mentionne la nouvelle maison bâtie par le défunt Jean Adolf dans la partie supérieure du château sur le rocher («das nuwe husz gelegen obnan in der vesten uff dem fels...») et «l'écurie sise dans la partie inférieure du château que l'on surnomme le Royaume des Cieux» («eine stall gelegen nidenan in der vesten den man sprichet das hymelreich» «la nouvelle maison construite en haut dans le château sur le rocher»). L'histoire du château est marquée par les combats du chevalier André Wirich, issu de la noblesse strasbourgeoise. Il, tient, à partir de 1447, une part du château supérieur en fief de l'évêque de Strasbourg.

L'année suivante, ayant combattu la ville de Strasbourg aux côtés de l'évêque son suzerain et de Jean de Fénétrange, il est contraint de se réfugier au Nideck. Les Strasbourgeois l'y assiègent et le contraignent à capituler. Wirich s'engage alors à ne plus soutenir les ennemis de la ville et à ne plus ouvrir son château au sire de Fénétrange et à ses alliés. En 1450, Wirich s'engage aux côtés de Georges d'Ochsenstein contre Jacques et Louis de Lichtenberg. C'est à nouveau un mauvais choix qui lui vaut d'être assiégié par les Lichtenberg dans Grand-Nideck («das slosz gross Nidecke») en 1454. Ce serait l'épouse de Wirich, alors enceinte, qui aurait sauvé la vie de son mari en se jetant, en larmes, aux pieds du vainqueur. Est-ce à un de ces sièges qu'il faut rattacher l'enceinte sur le proche Schieferberg, depuis laquelle les Nideck se présentent sur toute leur longueur ? Nideck est probablement délaissé dans la seconde moitié du XV^e siècle – on n'en entend plus parler après 1508.

Château de Hohenstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Hohenstein

Constructed at the start of the 13th century, the site spreads over a rocky outcrop at an altitude of 444 m. The castle was built by the Hohenstein family and the Bishop of Strasbourg was one of the joint owners at the end of the 13th century. Bishop Berthold de Buchek was imprisoned in the castle in 1337 by Rodolphe de Hohenstein. On his release, the bishop took the castle which did not recover from its ruin.



Château du Grand Ringelstein

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2795

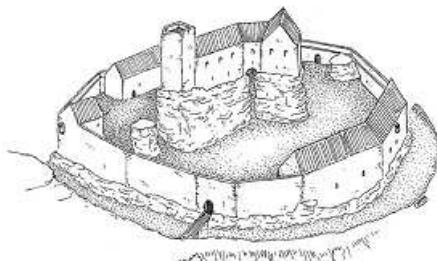


d'administration domanial. Au XIVe siècle, il sert de centre d'administration domanial : est-ce pour cela que, en 1366, le château de Ringelstein est exclu de la vente de la vallée de la Bruche par l'évêque au comte de Salm ? Il est possible qu'il ait été laissé à l'abandon dès le XVe siècle : en effet, il ne figure pas parmi les forteresses épiscopales qui sont passées en 1448 sous le contrôle de la ville de Strasbourg.

A environ 1300 mètres se trouvent les vestiges de l'enceinte communément appelée Petit-Ringelstein. Construite en pierres sèches, son plan adopte une forme d'amande dont la pointe est orientée vers le nord. Elle est entourée d'un fossé au nord et à l'ouest. Un étroit passage, côté nord-est, pourrait correspondre à l'ancienne porte. On ne décèle pas de traces de bâtiments ou d'une tour. Son fossé a servi de carrière de pierres lors de la construction du Grand-Ringelstein (vers 1200). Divers indices montrent que la partie haute l'enceinte a été élevée à la hâte pour servir d'enceinte de siège lors de celui du proche château de Hohenstein en 1338 (un boulet de catapulte y a été découvert). Il est très probable que le petit château que possède le noble Anselme de Ringelstein, dont le nom apparaît dans une charte de 1137, et auquel a succédé Grand-Ringelstein.

Sur ce même massif du Ringelsberg sont visibles, outre les châteaux déjà

mentionnés, les deux enceintes de la Schwedenschanz et du Spiess (auxquelles s'ajoute celle du Kastel sur la rive droite de la Hasel). Elles sont toutes les trois contemporaines du siège du Hohenstein de 1338.

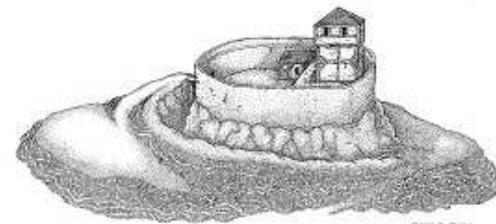


Château du Petit-Ringelstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Petit-Ringelstein

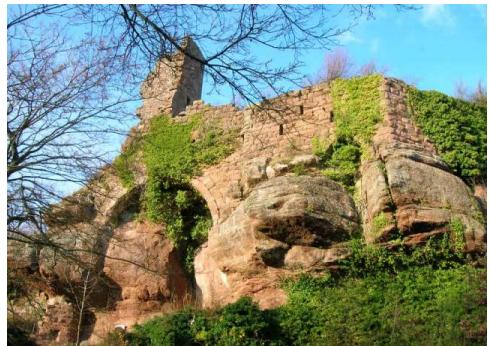
Nothing is known of the history of the Petit-Ringelstein. It could have been a primitive form of castle. Its present aspect probably results from a later alteration, perhaps during a siege of the Château de Hohenstein.[1][page needed]

Sur un sommet proche du Grand Ringelstein, restes d'un Ring (enceinte circulaire de pierres sèches), qui peut être l'emplacement primitif du château de Grand Ringelstein. Il aurait été remanié au 14ème siècle pour servir de camp d'attaque du Hohenstein.



Château de Guirbaden

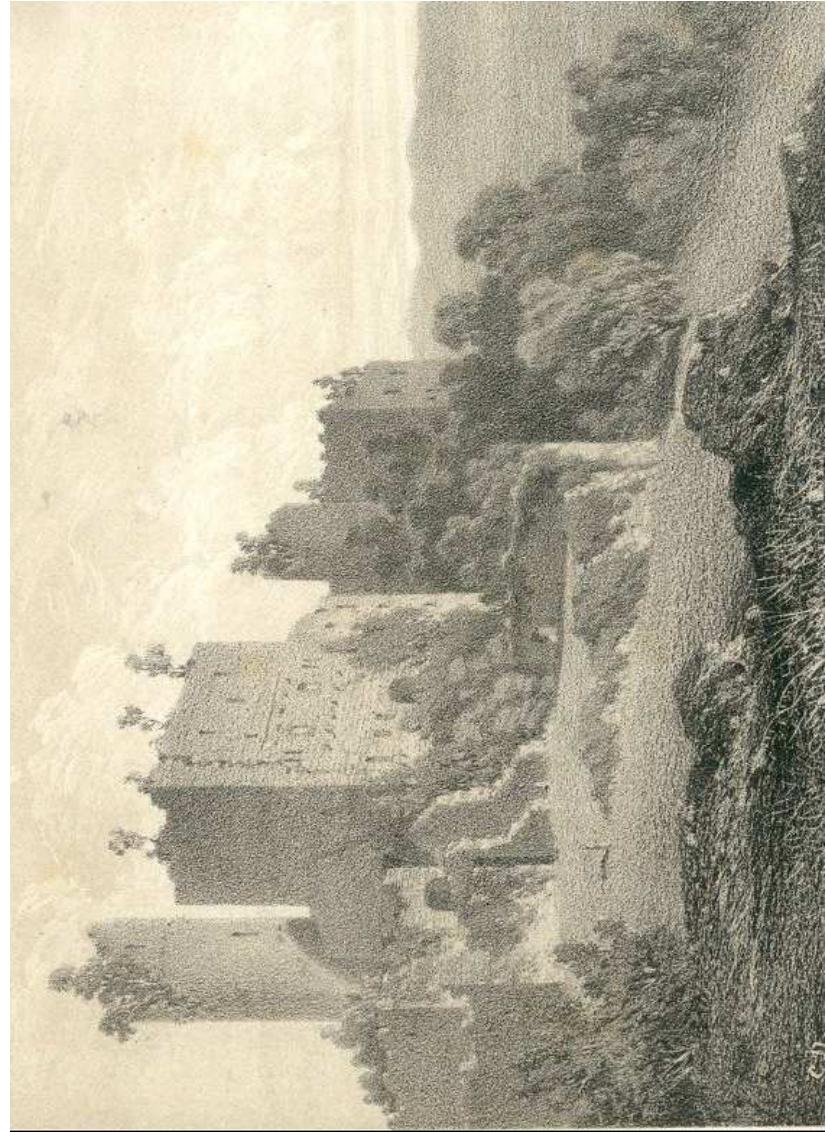
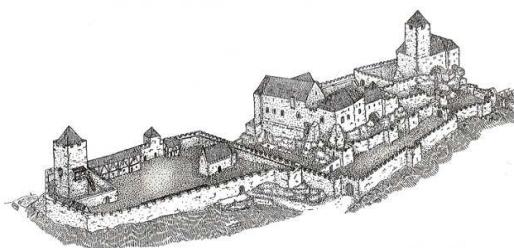
<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Guirbaden.htm>



Surveillant la vallée de la Bruche, Girbaden est le plus grand château d'Alsace. Il est cité pour la première fois en 1137. C'est alors une possession des comtes de Dabo-Eguisheim, une des familles comtales les plus puissantes de la région .Il est détruit en 1162 par Frédéric 1er Barberousse pour libérer des prisonniers qui y étaient

retenus par le comte Hugues. Lorsque le dernier comte de Dabo décède en 1211, le château passe par mariage au duc de Lorraine. En 1218, Mathieu, duc de Lorraine, lance une attaque depuis le Girbaden contre la ville impériale de Rosheim. Son échec le constraint à céder une partie du château à l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. C'est probablement lui qui fait construire le nouveau château ouest (qui englobe la chapelle Saint-Valentin) et sans doute le palais du « vieux château » est. En 1226, le roi Henri, fils de Frédéric II, renonce à ses droits sur Girbaden au profit de l'évêché de Strasbourg. En 1239, l'évêque en devient l'unique possesseur et en confie la garde à des vassaux. Au début du XIV^e siècle, l'évêque fait renforcer les défenses extérieures. En 1375, les sires de Hohenstein reçoivent Girbaden en gage, avec l'autorisation d'utiliser les pierres du « nouveau château » pour restaurer le «vieux châteaux» ; le « nouveau château » était donc déjà à l'abandon à cette date. En 1471, Jacques de Hohenstein, alors conseiller du duc de Lorraine, cède en gage à ce dernier une part du château. L'évêché et de la ville de Strasbourg s'y opposent et assiègent et Girbaden en 1473. En 1475, Antoine de Hohenstein souhaite vendre le château au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. En réaction, la forteresse lui est confisquée et confiée successivement aux Landsberg, puis, en 1477, aux Rathsamhausen qui le conservent jusqu'à la fin du XVII^e siècle. En 1633, lors de la guerre de Trente Ans (1618-1648), une garnison épiscopale est assiégée par les Suédois. Rendu inhabitable par un incendie qui aurait été

allumé par les défenseurs eux-mêmes, le château est définitivement démantelé après la Guerre de Trente ans par les Français .



Château de Lutzelbourg

Château de Lutzelbourg

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Lutzelbourg

The castles of Ottrott were built on the plateau of Elsberg about 500 metres in height. Two ruins, separated hardly from about fifty metres, raise



themselves nowadays in this place: the "Rathsamhausen" on the West of the site and the "Lutzelbourg" in the East.

Recent searches allowed to unearth the bases of a primitive castle situated between the current ruins of both castles. This primitive castle, named Old

Lutzelbourg, was built very certainly by 1076 on the initiative of the counts of Eguisheim solicitors of Hohenbourg's monastery (Sainte-Odile) located some kilometres from there.

This first mansion will be destroyed by the Hohenstaufen at the beginning of the 12th century but will immediately raised again by them to be finally enfeoffed to Conrad de Lutzelbourg in 1196. In 1198, it was then arsoned by the party of the Eguisheim-Dabo.

The construction of the new castle, which will be called in the middle of the 16th century "Rathsamhausen", begins by the beginning of the 13th under Otto of Burgundy firmly decided to take back the hand on the region.

The works had to end after 1220, the Lutzelbourg being always present on the scene because in 1230 Elisabeth de Lutzelbourg is appointed abbess of the monastery of Hohenbourg. By the middle of the 13th century the castle presently called "Lutzelbourg" is built just under the nose of "Rathsamhausen".

During the visit of the site, we notice that the defences of "Lutzelbourg" are turned towards its neighbour, always in the hands of the Hohenstaufen. The historians suppose that it was built on the initiative of the bishop of Strasbourg, Henri de Stahleck, to gain control on the imperial possessions.

During the works, the defenders of "Rathsamhausen" do not stay crossed arms and build an impressive keep turned too towards its neighbour. We guess the atmosphere, far from being cordial, who had to prevail on the construction site!

By the end of the 13th century, the Hohenstaufen has already lost all their influence on the empire and some kind of agreement was probably found between Rudolph of Habsburg and the episcopal party. In 1392, "Lutzelbourg" is enfeoffed to the counts of Andlau who shall retrocede their rights next year to the Rathsamhausen-Ehenweier already in ownership of the nearby castle. They shall undertake to reconstruct both mansions at the beginning of the 15th century.

"Lutzelbourg" will again be destroyed between 1470 and 1570, probably in 1525 during the War of the Boorish, whereas "Rathsamhausen" will successively be enfeoffed in 1424 to Henri de Hohenstein then to his son-in-law, Daniel de Mullenheim.

Important Renaissance looking style renovation works are begun by the Mullenheim between 1520 and 1530. Conrad de Rathsamhausen finally buys back the castle by 1557 to Caspar de Mullenheim.

It will definitively wear from then its name of "Rathsamhausen" which we know it even today. Without that it is a certainty, the castle will be plundered and ruined during the Thirty Years' War.



Château de Dreistein

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Dreistein.htm>



Ruines de deux châteaux (et non trois) construits sur deux rochers près du mur païen ; restes de l'enceinte, des corps de logis, belles fenêtres ; la ruine est en assez mauvais état.

Le château est (côté montagne) ne date pas d'avant le 14ème siècle ; le château ouest a été construit vers 1200 et partagé vers la fin du 14ème siècle, mais les deux parties, même gardant leur indépendance, ne sont pas défendues l'une contre l'autre et ne constituent donc pas vraiment deux châteaux distincts.

Avant le partage, le château s'appelait sans doute Stein, comme une famille de ministériels de Ste Odile qui par la suite se nommera Rathsamhausen zum Stein et construira un autre château dans le Ban de la Roche, le Steinschloss (Château de la Roche). Ces seigneurs abandonnent les Hohenstaufen en 1246, ce qui provoque peut-être le premier partage. En 1442, ce sont leurs parents, les Rathsamhausen-Ehnwihr, qui tiennent le château et fief impérial.



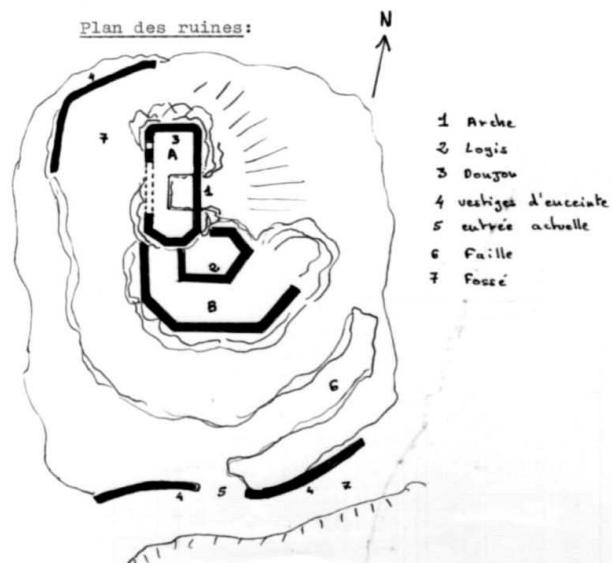
Château du Hagelschloss

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Hagelschloss.htm>

Ruine d'un ou peut-être deux châteaux, aussi dénommé Waldsberg ; l'espace disponible sur l'étroit rocher a été agrandi en reliant les rochers au-dessus d'une faille par un impressionnant arc de décharge qui est le reste le plus spectaculaire du château. En avant de ce rocher escarpé, s'étend un vaste espace rocheux qui était sans doute un autre château où ne retrouve presque rien (reste d'une courtine et peut-être base d'un donjon)



Le château date des environs de 1200, époque de faiblesse des Hohenstaufen qui ont arraché la région aux comtes d'Alsace ; il est partagé entre les Beger et les Rathsamhausen. En 1406, il est occupé par Walther Erb qui y séquestre des délégués de Strasbourg ; la ville met alors le siège au château et le détruit de fond en comble. Il n'est sans doute pas reconstruit.



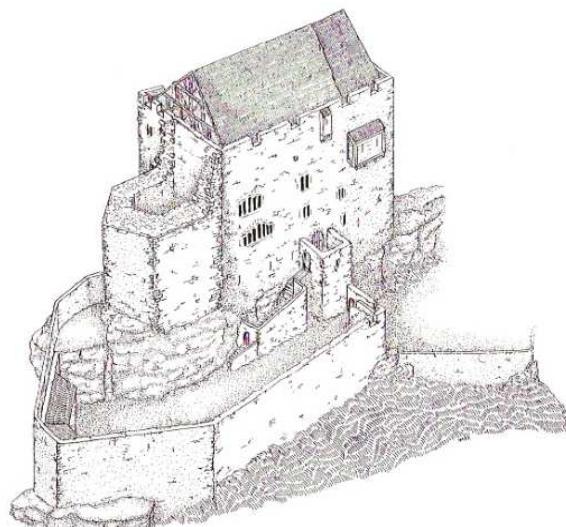
Château du Birkenfels

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2808



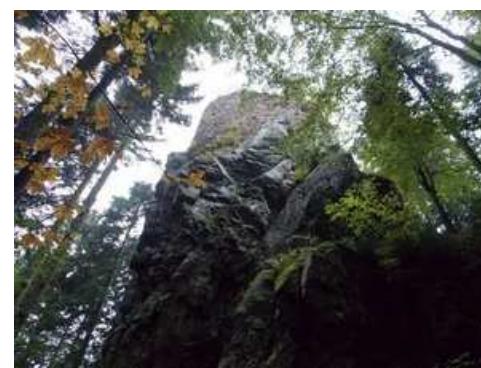
Le château occupe une petite éminence gréseuse au flanc nord du Kienberg, à 675 mètres d'altitude. Il est construit en toute illégalité, peu avant 1262, par Albrecht Beger, ministériel (chevalier-serv/chevalier non noble) de l'évêché de Strasbourg, sur un terrain appartenant à la ville d'Obernai. En 1289, le roi Rodolphe de Habsbourg doit intervenir pour régulariser la situation : le «Bergfels» est remis en fief à Bourcard Beger avec l'accord d'Obernai. On ne sait plus rien sur le château jusqu'en 1434 : c'est alors un fief d'empire et il est dit en ruine – «die zarge Birkenveltz», «la ruine Birkenfels» – sans que l'on puisse définir depuis quelle date. En 1441, les Beger concluent une paix castrale (règlement de copropriété) pour deux de leurs châteaux : Geispolsheim et Schwarzenberg. Il n'y est pas question de Birkenfels, ce qui permet de supposer qu'il est toujours en ruine. Un châtelain y est cependant mentionné en 1465. Birkenfels est à nouveau décrit comme ruiné en 1521 et il ne semble pas avoir été rebâti par la suite. Les fouilles archéologiques n'ont effectivement pas trouvé de traces d'occupation après la seconde moitié du XVIe siècle.

Birkenfels est très certainement le seul château fort alsacien dont la construction du donjon n'a pas été achevée. C'est aussi un château qui privilégie l'aspect résidentiel et non l'aspect militaire.



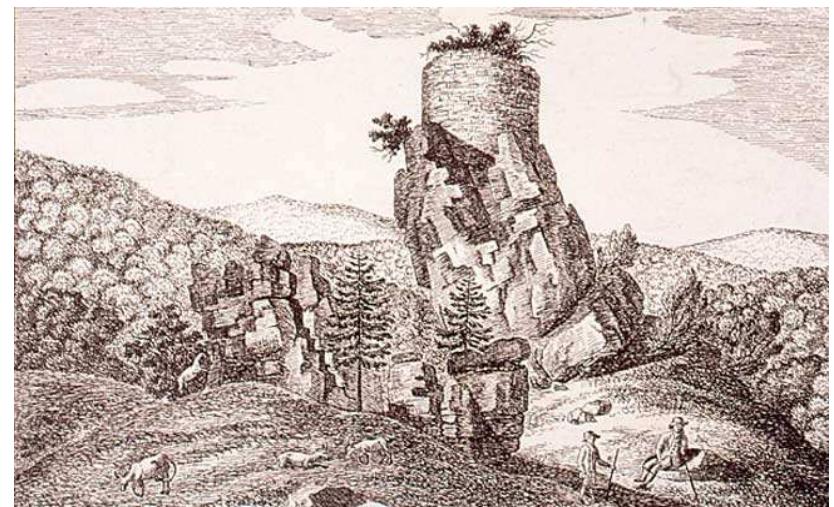
Château de la Roche

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Steinschloss.htm>



De l'autre côté du Champ du Feu : quelques restes d'un petit château campé sur un rocher (petit logis et donjon, reste d'une vaste basse-cour avec bâtiments et tour d'angle au pied du rocher), aux mains d'une branche de la famille de Rathsamhausen.

La première mention en 1178 concerne sans doute le Dreistein (avant son partage en trois). C'est un fief d'empire, que les Andlau cèdent en 1371 aux Rathsamhausen. En 1469, le château sert de repaire à un brigand ; il est pris et détruit. Les Rathsamhausen le relèvent sans doute peu après mais il leur est confisqué en 1488.



Château de Salm

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Salm

The Château de Salm was built between 1205 and 1225 by Henry III, Count of Salm (of Haute Lorraine), on the territory of the Senones Abbey of which he was the lawyer. The Salm dynasty originated in the 13th century with the Counts of Bar (Bar-le-Duc), one of the more powerful families of Lorraine. The Salm-Lorraine dynasty came from the Luxembourg family.

Henry IV, grandson of the builder, reorganized the saltpans of Morhange as well as the Framont forges which were situated close by. Industrial politics provoked a military reaction around 1259 from the Bishop of Metz, who

occupied the installations and forced the count to sell him the castle at Salm and the Château de Pierre-Percée and to swear fealty to him. When the bishop left the castles, the count retook the fortresses.



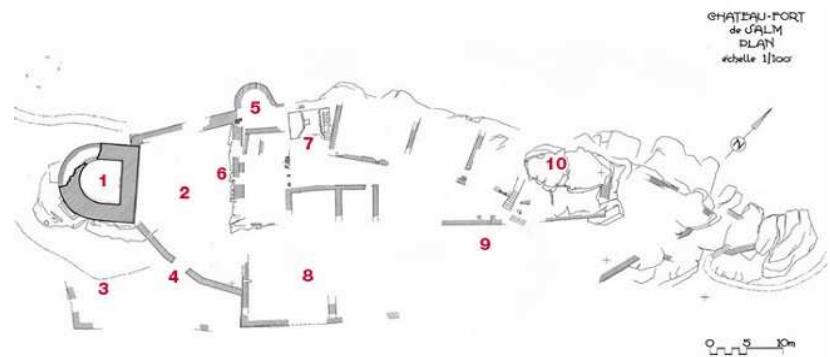
In 1285, the trouvère from Lorraine, Jacques Bretel, spent several days at the castle where he met Count Henry IV. He recounted his stay in his work le Tournoi de Chauvency.

The area was the site of an important occupation throughout the 14th and 15th centuries (with foundry, metallurgy and pottery activities), without a doubt the after-effects of the acquisition by Jean de Salm of the lower valley of Bruche in 1366, from Mutzig to Schirmeck. The large works completed around 1400 considerably altered the castle's defences with the construction of a thick shielding tower, a barbican and a new gate. The old shield wall was torn down and adapted for new functional requirements.

The castle seems, however, to have been ruined around 1500 because it is recorded as a ruin in 1564, though no documentary record of violent destruction is known. Prince Constantin Alexander of Salm-Salm visited the castle in 1779 in the company of the prince of Hohenlohe-Schillingsfürst, to see an inscription on the bas-relief of an outside wall.

The ruins served as a quarry soon after the annexation of the Principality of Salm-Salm by the French Republic in 1793. It was bombarded by French artillery during the First World War in 1914 because a German observation post had been established there.

Integrated into German territory by the Treaty of Frankfort in 1871, the vestiges of it were classified as a historic monument by the Imperial Administration of Alsace-Lorraine on 6 December. In 1919, the territory was attached to the French département of Bas-Rhin.

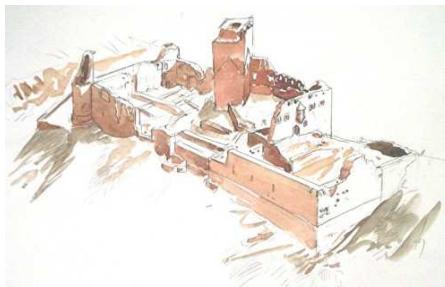


Château du Landsberg

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Landsberg.htm>

Importants restes d'un beau château : vaste enceinte flanquée de tours, grand corps de logis portant un bel oriel (abside de la chapelle ?), cour intérieure, importante basse-cour. La construction montre plusieurs étapes sur tout le 13ème siècle et des extensions ou transformations ultérieures.

Primitivement n'existe que le donjon placé en angle du côté de l'attaque, abritant un petit palais qui ne lui est relié qu'ultérieurement. Plus tard sont ajoutées des extensions vers le nord et le sud, au pied du rocher, pour ajouter des logements. Le palais très large avait un toit double, appuyé sur une poutre médiane dont on voit encore le logement sur la façade et dans le donjon.



Dans la basse-cour, on trouve au printemps un important parterre de fleurs (éranthes d'hiver) qui passent pour avoir été ramenées des croisades.

Les Landsberg sont des ministériels de Hohenbourg ; vers 1200, à l'instigation des Hohenstaufen, ils construisent un premier château sur une terre de l'abbaye. Puis la famille se met au service des évêques puis de la ville de Strasbourg. Au début du 15ème siècle, les Landsberg cèdent leur château au comte palatin, qui l'engagent à divers nobles ; à cette époque, il est en mauvais état.

En 1504, il est confisqué par l'empereur Maximilien qui le rend partiellement aux Landsberg. Le château est probablement détruit pendant la guerre de Trente Ans.

Château du Kagenfels

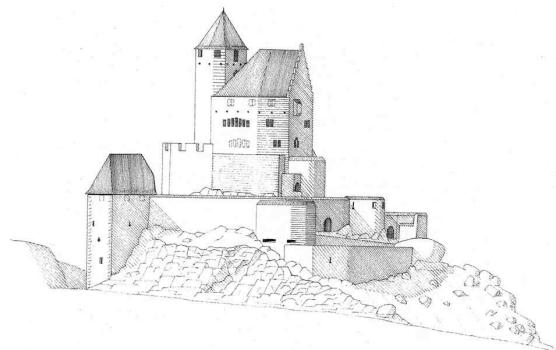
http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2805



Bâti sur un sommet granitique à 667 mètres d'altitude, Kagenfels est contemporain de son voisin le Birkenfels. Les circonstances de sa construction sont également les mêmes : les bourgeois d'Obernai cèdent à Albrecht Kage, ministériel (chevalier-servant/chevalier non noble) de l'évêque de Strasbourg, avec l'accord de Rodolphe de Habsbourg, le terrain sur lequel il a bâti le château et le droit d'usage de la forêt (1285). En contrepartie, les Kage s'engagent, entre autre, à soutenir la ville d'Obernai en cas de guerre. Le Kagenfels n'est plus cité jusqu'à la fin du XIVe siècle. A cette époque, Obernai a déjà assiégié le château à trois reprises du fait des agissements des châtelains ; un nouveau siège aura lieu en 1424 par l'évêque de Strasbourg en guerre avec un vassal rebelle : ce dernier lui avait volé du bétail qu'il avait ensuite conduit au Kagenfels.

A partir de 1430, les sires de Hohenstein, possesseurs du château, y entreprennent d'importants travaux ; on sait qu'une scierie se trouve alors dans la basse-cour. En 1507, les Uttenheim de Ramstein y effectuent des restaurations, puis le vendent en 1559 à Lux Visebock. Ce dernier le cède, en 1563, avec la grange, la scierie et le moulin à blé

nouvellement construits à la ville d'Obernai. En 1599, une grange y est reconstruite et un garde forestier occupe les lieux. Kagenfels est en ruine en 1664.



Obernai

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Obernai>



La région d'Obernai, propriété des ducs d'Alsace au VIIe siècle, est connue pour être le lieu de naissance de sainte Odile, fille d'Etichon-Adalric et patronne de l'Alsace.

Obernai apparaît pour la première fois dans les textes en 778 ; elle dépend des abbayes de Hohenbourg et de Niedermunster.

Les Hohenstauffen auraient fait construire un château à Obernai à la fin du XIe siècle.

Le XIIe siècle est une période de prospérité qui a laissé de nombreuses traces dans le paysage urbain : l'église romane dont il reste des vestiges (1140), la "Cour des Rathsamhausen".

Vers 1240, Obernai accède au rang de ville, et devient ville impériale vers 1280. C'est également à cette époque que les bourgeois de la ville érigent une chapelle dédiée à la Vierge, et dont le clocher sert de beffroi : le Kappelturm.

La ville prospère à cette époque. Pour se prémunir des convoitises, elle devient membre de la Décapole en 1354, ligue d'entraide de dix villes impériales d'Alsace.

En tant que ville impériale, Obernai dépend directement de l'empereur, ce dernier s'engageant à protéger la ville qui, en échange, lui assure son appui et lui fait parvenir subsides et hommes d'armes.

Obernai devient un petit état dans l'Empire : elle s'administre elle-même, se dote de statuts,lève les impôts, perçoit des taxes, possède une juridiction propre, érige un gibet.

La ville atteint son apogée au XVe et XVIe siècles. En 1562, l'empereur Ferdinand Ier du Saint-Empire se rend à Obernai.

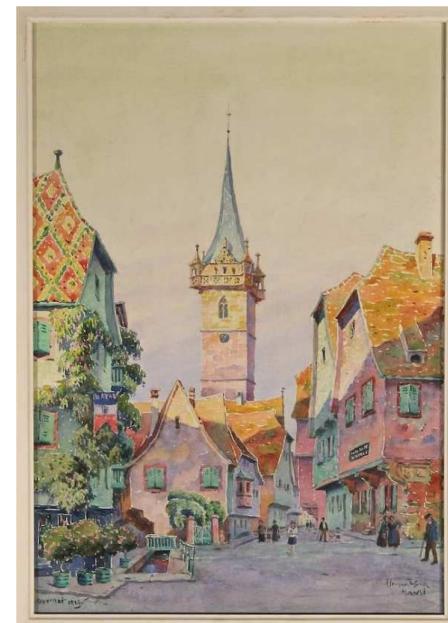
Obernai a un Schultheiss depuis 1178, mais son pouvoir est restreint puisque dès le XIVe siècle son rôle se limite à la présidence du tribunal des roturiers. Les revenus de la ville sont assurés par la perception de taxes sur le débit de vin, sur la vente du sel et du fer, par les droits de mouture, de péage, les taxes perçues aux foires annuelles, et par l'impôt sur la fortune payé par les bourgeois.

Obernai a un règlement municipal qui régit l'ordre public ; ce règlement, d'abord oral, est mis sur parchemin vers le milieu du XIVe siècle, et la ville perçoit des amendes versées par les contrevenants.

Obernai agrandit son territoire en absorbant les villages à l'entour ou en les acquérant ; il en est ainsi de Oberlinden, Finlay et Haywiller, Urnheim, Hohenburgweiler et Ingmarsheim, Bernardswiller.

La ville possède une léproserie dès le XIIIe siècle, et un hôpital est fondé au XIVe siècle ; au XIVe siècle on y trouve également trois établissements de bains.

Mur d'enceinte avec sa tour.



À la fin du Moyen Âge, Obernai est entourée d'une double enceinte qui est munie de 38 tours et de 12 portes, le tout entouré d'un fossé irrigable. Au XVIIe siècle, la Guerre de Trente Ans fait des ravages dans la ville, Obernai est prise par les troupes de Mansfeld, puis par les Suédois et les Impériaux.

En 1679, à la suite du traité de Nimègue, Obernai devient ville royale française et perd l'autonomie politique qu'elle avait au sein du Saint-Empire romain germanique (c'est-à-dire le premier empire allemand). Mais le XVIIIe siècle est à nouveau une période de prospérité pour la ville.

La ville est reprise, comme le reste de l'Alsace, par l'Allemagne en 1871, avant d'être réintégrée à la France en 1918.

Andlau

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Andlau>



Andlau est une déformation du mot Andelaha en Andelaw ou Andlaw. Le premier mot pourrait provenir du nom primitif de la rivière dont on trouve des traces dans les anciennes cartes établies aux XVe et XVIe siècles. Cette rivière de 42,8 km coule depuis le Champ du Feu jusqu'à l'Ill et se trouve être à l'origine du nom de la commune. La ville a ensuite pris le nom de la rivière. Le 30 juillet 1857, Andlau s'appelait Andlau-au-Val pour la distinguer de celui de Andelot dans la Haute-Marne. Au début du XXe siècle, le nom redevient Andlau.

Le village est sans doute déjà occupé à l'époque gallo-romaine. Ensuite, c'est autour de l'abbaye de moniales fondée en 880 par Richard de Souabe, fille du comte d'Alsace connue sous le nom d'Erchangar, que se développe le village. Sainte Richarde épouse par la suite l'empereur Charles le Gros, petit-fils de Louis le Débonnaire.



déclara l'abbaye exempte de toutes charges et contributions et accorda à l'abbesse Adélaïde de Gérolseck et à celles qui lui succéderent, le titre de princesse de l'Empire. On ne connaît pas précisément l'époque précise de sa sécularisation ; on croit qu'elle eut lieu entre les XIIe et XIVe siècles. Outre la charte de l'empereur Charles IV, un grand nombre d'autres diplômes antérieurs et postérieurs ont été concédés à cette abbaye, soit pour confirmer les priviléges qu'elle avait déjà obtenus, soit pour lui en accorder de nouveaux. Les récipiendaires étaient obligés de faire preuve de seize quartiers de noblesse sans mésalliance, et les familles les plus illustres d'Alsace et d'Allemagne brigaient l'honneur d'y faire admettre leurs filles ; elles n'étaient assujetties à aucun vœu et pouvaient quand bon leur semblait, rentrer dans leurs familles et même se marier.

Cette abbaye reçut, presque dès son origine, une illustration qui n'a pas peu contribué à sa prospérité et à sa considération. On sait que l'empereur Charles-le-Gros, trop faible pour gouverner le vaste empire qu'il avait réuni sous son sceptre par la mort de ses deux frères, en laissa les soins à l'impératrice Richarde, son épouse ; elle avait pour conseiller Liutward, évêque de Vercceil. Les courtisans, jaloux de l'autorité de l'évêque et de la confiance que lui accordait l'impératrice, méditaient depuis longtemps sa ruine et trouvèrent le moyen d'allumer dans le cœur du faible monarque une jalousie que la piété, les talents, les éminentes qualités de son épouse et vingt-cinq ans de mariage constamment heureux furent impuissants à écarter. Liutward fut chassé de la cour ; l'impératrice répudiée se retira dans le monastère d'Andlau. La légende de sainte Richarde porte qu'elle subit l'épreuve du feu, et que revêtue d'une chemise enduite de cire, à laquelle ont mis le feu en quatre endroits, elle ne fut point atteinte par les flammes qui s'éteignirent miraculeusement. Quoi qu'il en soit, ce fut dans cette abbaye que l'épouse de Charles-le-Gros finit ses jours dans la prière et les bonnes œuvres. Elle trouva aussi une source de consolations dans les lettres, qu'elle cultivait avec une grande distinction ; plusieurs belles poésies, qui sont parvenues jusqu'à nous, peignent sa résignation et la pureté de son âme. Elle mourut avant la fin du IXe siècle et fut enterrée dans une chapelle latérale de l'église d'Andlau ; un siècle et demi plus tard, elle fut canonisée par le pape Léon IX, qui s'étant trouvé en Alsace, sa patrie, vint à Andlau bénir l'église nouvellement construite sous l'abbesse Mathilde, sœur de l'empereur Henri III.

On trouve les premières références à la maison d'Andlau au XIIe siècle, ce qui fait de cette famille une des lignées les plus anciennes de France. La ligne d'Andlau fait partie des 0,5 % de la noblesse française dont les origines remontent au bas Moyen Âge ; elle est ainsi considérée comme noblesse d'épée - noblesse de race ou noblesse ancienne -. Les nobles d'Andlau ont peut-être donné leur nom à la ville. Selon certaines sources, la famille d'Andlau serait arrivée en Alsace à l'époque romaine avec une autre famille, les Dandolo de Venise. Cette famille aurait fondé le château du Bas-d'Andlau. Une autre version attribue à un dénommé Balthasar d'Andolo natif de Bologne la création de la ville. Il aurait suivi Charlemagne qui se dirigeait vers le nord vers le VIIIe siècle. Il se serait alors fixé au val d'Eléon et pourrait donc être à l'origine de la fondation de la lignée de la famille noble des Andlau qui a donné le nom à Andlau. Bathasard et son fils auraient fondé un petit couvent dans la vallée, près de la rivière Andlau. Cette théorie irait donc à l'encontre de la version qui veut que ce soit sainte Richarde qui ait fondé l'abbaye. Une autre proposition parle d'un chevalier d'Andlau qui aurait aidé Richarde à trouver l'emplacement où l'ours grattait le sol. La famille des Andlau accédera au statut de chevaliers à partir du IXe siècle. Ils prendront le nom de la cité et feront ainsi des legs à l'abbaye. Mais on peut aussi prétendre que cette

famille a pris le nom de la ville, qui par la suite lui a donné ses armoiries. Le premier personnage, Gunther d'Andlau, cité en 1141, devient abbé de Saint-Blaise. Les sires d'Andlau s'illustrent durant la bataille de Sempach, le 9 juillet 1386, durant laquelle le comte d'Andlau perd quatre de ses fils. Elle est particulièrement affectée par la guerre de Trente Ans.

La famille d'Andlau est liée à de nombreux personnages de l'histoire de France, comme par exemple Claude-Adrien Helvétius, Jacques Necker, Germaine de Staël, Jean Le Marois, Hardouin-Gustave d'Andlau ou encore Albert de Mun.

Peu à peu, il se forma aux alentours de l'abbaye une petite ville que l'abbesse donna en fief, en 1364, à la famille noble d'Andlau, une des plus illustres de l'Alsace, dont l'histoire fait mention pour la première fois en



considération dont elle jouissait, c'est qu'en vertu d'un antique privilège, renouvelé par Charles Quint, en 1550, l'aîné portait le titre de chevalier héréditaire du Saint-Empire.

Un pèlerinage fut dédié très tôt à la Vierge Marie dans la crypte de l'église où les chanoinesses se réunissaient chaque jour pour prier. Au XIV^e siècle une tour — souvent confondue avec le château de Spesbourg — est attestée appartenir aux nobles de Dicka. Entre le XIII^e et le XIV^e siècle quatre châteaux sont édifiés à Andlau. L'un de ces château est celui du Wibelsberg-Crax dont il ne subsiste que quelques vestiges. Construit entre 1232 et 1249 il est démolie une première fois par Eberhard d'Andlau, puis reconstruit à partir de 1293. Il prend alors le nom de château de Crax, mais est définitivement démolie en 1298 sur ordre de l'évêque de Strasbourg. Les sires d'Andlau fortifient la ville au XV^e siècle. En 1695 le garde forestier d'Andlau, Frantz Ettighoffen, tue l'un des derniers ours des Vosges. Au milieu du XIX^e siècle, Andlau compte encore dix-huit moulins. La commune est entourée de forêts et de vignes.

Château d'Andlau

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2817

La silhouette si particulière du château de Haut-Andlau, avec ses deux tours encadrant le logis seigneurial, se découpe sur le ciel alsacien depuis le XIII^e siècle. En effet, si la première mention du château d'Andlau (l'actuel Haut-Andlau) remonte à 1274, sa construction par Eberhard d'Andlau se place entre 1250 et 1264. A cette époque, les Andlau sont des ministériaux (chevaliers serfs) de l'abbaye d'Andlau surveillée par le château du Spesbourg construit, lui aussi au XIII^e siècle, par les nobles de Dicka, avoués (protecteurs) de cette abbaye. En 1438, les troupes de la ville d'Obernai s'en emparent nuitamment afin de capturer le châtelain (Burgmann). Thenie Lamrecht. Ce dernier, bourgeois d'Obernai, avait failli au serment qui lui interdisait de prendre du service ailleurs qu'à proximité de la ville. Mais Thenie parvient à s'échapper et le château n'a pas été endommagé. Les sires d'Andlau ont porté plainte contre Obernai pour cette agression, mais le différend s'est arrangé à l'amiable. Le château est modernisé au XVI^e siècle en vue de l'adapter à l'usage des armes à feu et petites pièces d'artillerie. Pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648), le château est occupé par les Suédois, puis par les troupes de la ville de Strasbourg (1633-1635). En 1673, une garnison strasbourgeoise de sept hommes s'y installe à nouveau, mais cette fois-ci à la demande des Andlau. En 1678, après le rattachement de l'Alsace à la France, Haut-Andlau est pillé par les troupes du maréchal de Créqui. Confisqué à la révolution, il est occupé par des gardes forestiers jusqu'en 1796. A cette date, il est racheté par un commerçant qui, à partir de 1806, vend le château « pour pièces » : boiseries, toitures, planchers, pierres... Ce n'est plus qu'une ruine que la famille d'Andlau retrouve en 1822 lorsqu'elle le réacquiert.



Au pied du château, la ville d'Andlau a été fortifiée avant 1442 (les remparts conservent encore quelques tours), englobant le château de Bas-Andlau construit entre 1334 et 1340 et dont il subsiste notamment le portail d'entrée.

Château de Spesbourg

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Spesbourg.htm>



comme le montre l'utilisation du mur-bouclier (et non au milieu du 13ème siècle comme on l'a prétendu). Au 13ème siècle, les Hohenstaufen sont avoués de l'abbaye d'Andlau ; ce droit leur est contesté par l'évêque de Strasbourg Henri de Stahleck-Dicka, mais rien n'indique qu'elle passe à sa famille dès l'Interrègne ; on sait simplement que Henri de Dicka, sans doute le constructeur du château, en est investi en 1321 : il se construit "une tour" sur le Spesberg pour répliquer à la construction du Haut-Andlau, entreprise vers 1311.

Dès la fin de ce siècle, la famille s'éteint (Walter de Dicka est tué sans descendance à la bataille de Sempach). L'avouerie et une moitié du château passent alors aux Andlau qui le laissent vide.

En 1431, il est pris par le duc de Bavière, mais les Andlau le reprennent la même année à la tête d'une armée de 2000 hommes !

Au milieu du 16ème siècle, le château est occupé ; il est attaqué et incendié par les bourgeois de Barr pour libérer une femme de la ville enlevée par le châtelain. Le château est restauré dès 1550. Il est sans doute définitivement ruiné pendant la guerre de Trente Ans.



Château du Bernstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Bernstein

Restes imposants : le château est protégé du côté de la montagne par un donjon pentagonal dont l'angle aigu est dirigé vers la pente dont il est séparé par un large fossé, et derrière lequel les bâtiments, construits en granit assez petit, à bossage et large liseré, s'abritent. Les logis, construits sur un rocher raide couronnant une pente abrupte, sont protégés de ce fait des machines de siège et sont percés de belles fenêtres. Une tour en partie effondrée contenait une chapelle. La basse-cour elle-même est dans le prolongement du château haut. Belle vue depuis le sommet du donjon. C'est un exemple remarquable de l'art de fortifier du 13ème siècle.

Le palais est réservé au seigneur ; ses fenêtres sont en retrait de la façade pour éviter qu'une flèche perdue puisse pénétrer ; la défense était assurée par des ministériels qui avaient des logements dans la basse-cour. L'accès au palais est défendu par une tour flanquante carrée, sans doute plus récente, qui contenait une chapelle dédiée à sainte Catherine et sainte Marguerite, citée depuis 1453 ; la chapelle placée à cet endroit était aussi une défense symbolique de la porte. Le château a été remanié aux 15ème et 16ème siècles pour l'adapter aux armes à feu.

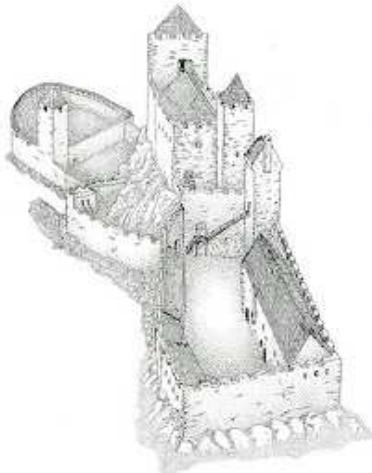


Un château de Bernstein est cité dans le premier quart du 12ème siècle, mais il n'en subsiste aucune trace ; le château actuel pourrait avoir été construit entre 1214 et 1230, soit en réaction à la politique des Hohenstaufen, soit lors de la guerre de succession des Eguisheim-Dagsbourg. Pour cette époque, le château est très moderne ; il garde

d'ailleurs des traces de l'esthétique romane puisque toutes les fenêtres sont en plein cintre.

A cette époque, les châtelains sont dans l'entourage des Eguisheim-Dagsbourg et des ducs de Lorraine. Après la mort de Gertrude de Dagsbourg, le château est disputé entre son troisième époux le comte de Linange, l'empereur Frédéric II et l'évêque de Strasbourg qui remporte la partie. A partir de ce moment divers baillis se succèdent au château jusqu'à la fin du 15ème siècle. Pendant tout ce temps, le château sert plusieurs fois de défense à la ville de Dambach.

A la fin du 16ème siècle, le siège du bailliage est transféré à Benfeld et le château est alors abandonné. Il est ruiné pendant la guerre de Trente ans et démantelé en 1789.



Château de Ramstein

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Ramstein_%28Bas-Rhin%29



The Château de Ramstein is a ruined castle in the commune of Scherwiller, in the Bas-Rhin département of France. Its name is probably derived from the German Ram (crow) and Stein (stone) and signifies 'rock of the crow'.

The Château de Ramstein is built on the same crest as the

Château de l'Ortenbourg. Standing at an altitude of 384 m, it is dominated by the Château de l'Ortenbourg from which it is separated by a few hundred metres.

It was built around 1293 as a rear base during the siege of Château de l'Ortenbourg by Otto von Ochenstein, during the conflict between Adolf of Nassau and Albert of Habsburg. Originally built as a simple tower to support a siege engine, it grew at the start of the 14th century into a true castle with the strengthening of the tower and an extra wall. In 1421, it was attacked and pillaged by Strasbourg. It was destroyed in 1633 by the Swedes during the Thirty Years' War. At the start of the 19th century it became the property of baron Mathieu de Fabvier, who also owned Ortenbourg. Today, all that remains are the exterior wall and two turrets, built of granite.

Château de l'Ortenbourg

<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Ortenbourg.htm>

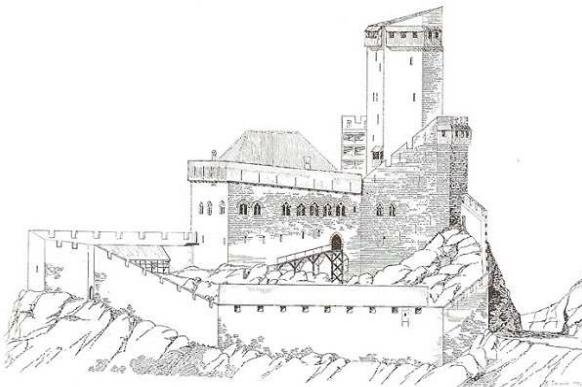


qui a été rehaussée après 1300 en mur-bouclier et qui est séparée de la montagne par trois fossés défensifs. Le réduit défensif entourant le donjon était séparé du palais ; il comprenait plusieurs étages de meurtrières à niche et une chapelle.

Un premier château a pu être construit ici vers 1167 mais rien n'est sûr. Le château actuel a été reconstruit en totalité vers 1260. C'est le comte Rodolphe de Habsbourg, en guerre contre l'évêque Walther de Geroldseck, qui en est le constructeur. En 1261, l'évêque tente de freiner le chantier et dévaste le Val de Villé, mais il est vaincu. Mais en 1273 Rodolphe devient empereur et le château est délaissé. En 1293, après la mort de Rodolphe, le château est détruit par le bailli Othon d'Ochsenstein qui construit pour cela un camp de siège à Scherwiller et une bastide sur le Ramstein. Ce n'est que vers 1300 que le château est relevé.

En 1314, les ducs d'Autriche, petit-fils de Rodolphe, vendent le château aux Mullenheim. A partir de là, il est occupé par des baillis qui s'en servent de base d'attaque pour des pillages jusqu'à la fin du 15ème siècle. Au début du

16ème siècle, le château semble en ruine ; il est restauré par les Bollwiller vers 1550. Il sera définitivement ruiné en 1632 par les Suédois.



Château du Frankenbourg

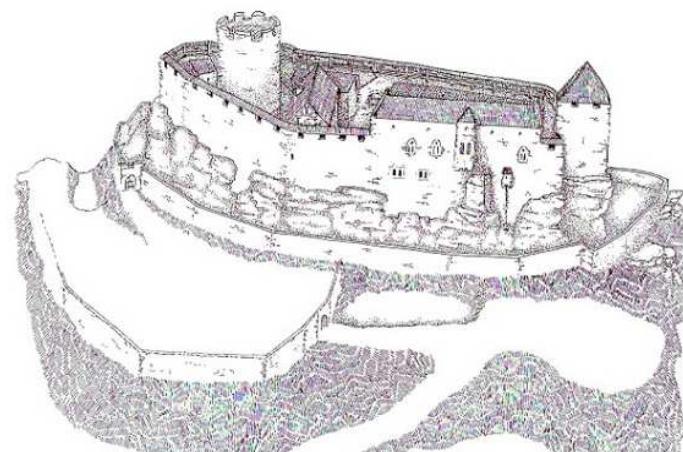
<http://als.vosges-rando.net/Chateaux/TxtCh/Frankenbourg.htm>

Au sommet d'un éperon de l'Altenberg, une large enceinte comtale, souvent remaniée, enserre des logis et la base d'une tour ronde, assez récente et succédant sans doute à une tour carrée ; restes d'un tour de canonnière protégeant l'entrée. Les murs ne sont conservés qu'au plus à la hauteur du premier étage. Belle vue depuis les bords de la terrasse. Une vaste basse-cour occupe la plateforme à l'ouest.

L'endroit était occupé dès le néolithique : le sommet est entouré de deux enceintes préhistoriques ("mur païen") partiellement conservées.

Les comtes de Frankenbourg sont issus des comtes de Sarrebrücken au 11ème siècle et font partie de l'entourage des Hohenstaufen qu'ils représentent dans des fonctions d'avoués. Mais le château existe déjà quand ils s'y établissent et en prennent le nom ; ils construiront ensuite le château de Werde près d'Erstein et en prendront alors aussi le nom. Au début du 13ème siècle, ils succèdent aux Hunebourg dans la fonction de landgrave de Basse-Alsace. Peu après, ils changent de camp et font obligation du Frankenbourg à l'Eglise de Strasbourg. Après la chute des Hohenstaufen, ils prétendent à exercer l'autorité d'empire sur la région et pour en témoigner, ils remplacent la tour carrée par un donjon rond, symbole du pouvoir impérial.

Au 14ème siècle, la famille s'éteint et le château passe de mains en mains (Oettingen, Mullenheim, Linange, Uttenheim), avant de passer en engagère à la ville de Sélestat, pour revenir enfin en 1481 au Grand Chapitre. Pendant la guerre de Trente ans, le château est occupé par les Suédois après avoir abrité le trésor du Chapitre puis définitivement abandonné et tombe en ruines.



Château de Kintzheim

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Kintzheim



Kintzheim was known in the 6th century under the name of Regis Villa. The Merovingian kings had made it into the center of a vast domain including the valley of the Liepvre River and the forests of Haut-Koenigsbourg.

In 774, the emperor Charlemagne made a gift to the Abbey of Liepvre of one part of his forests at Gunigesheim (the former name of Kintzheim).

In 775, Charlemagne spent the Christmas holidays in the Palatium selestatis, probably located at Kintzheim.

In 843, the Emperor Lothair I, the grandson of Charlemagne, gave Kintzheim to Erchangar, the Count of Nordgau and father of Richarde, the future abbess of Andlau.

From the 12th to the 16th centuries

The construction of the castle began around 1250 on the order of Emperor Frederick II of Hohenstaufen. The keep and the rampart which belongs to it were finished at the end of the 13th century. The residential structures were built during the 14th and the 15th centuries. In 1341, Emperor Louis IV, known as "The Bavarian", gave the village of "Kinsen" to the town of Sélestat.

In 1492, on the order of Emperor Frederick III of Habsburg, the landvogt of Alsace, Gaspard de Morimont, sold the castle to the town of Sélestat.

In the 17th and 18th centuries

In 1633, the castle was partly destroyed by the Swedes during the Thirty Years' War.

In 1649, the town of Sélestat sold the castle for 3,000 florins to J. G. de Gollen, a former mayor of the town, who had been the minister of Ferdinand III of Habsburg to the Peace of Westphalia, which ended the Thirty Years' War.

Between 1650 and 1670, J. G. de Gollen restored the residential buildings and the chapel, but never actually lived in there.

Between 1760 and 1780, the last resident of the castle was a hermit monk who took care of the chapel.

18th and 19th centuries

Taken care of during the 18th century by J. G. de Gollen, then by the marquis de Broc, his heir, the castle was abandoned following the French Revolution of 1789. The roofs disappeared around 1830. In 1801, the marquis de Broc put it up for sale. The town of Sélestat tried to regain possession of the property. In 1807, a decree of Emperor Napoleon I gave the Château de Kintzheim to Mathieu de Favier, who was obliged to pay 2,000 silver marks to the town of Sélestat to settle their claim.

19th and 20th centuries

In 1802, the future Baron of the Second Empire, Gaetan Mathieu de Fabvier, bought the castle,[1] and below it he built a manor house in the Directory style. Between the two structures he built a park in the English style, which today is classified by the French Ministry of Culture, as one of the Notable Gardens of France.[2] He created a romantic landscape garden, or jardin tableau, to highlight the view of the ruined castle, inspired by the paintings of Nicolas Poussin, Claude Lorraine and Hubert Robert.

The family of Mathieu de Fabvier was close to the family of a Minister of Finance of France, Jean-Georges Humann (1780-1842), whose descendants later became responsible for preserving the Château de Kintzheim.

During the 19th century, the romantic movement brought medieval castles back into style. Many castles in France were restored by Viollet-le-Duc while in Germany Bodo Ebhardt restored many castles, including the castle of Haut-Koenigsbourg, inaugurated by the Emperor William II of Germany in 1908. In 1876, German architects carried out a consolidation of the ruins of Kintzheim.

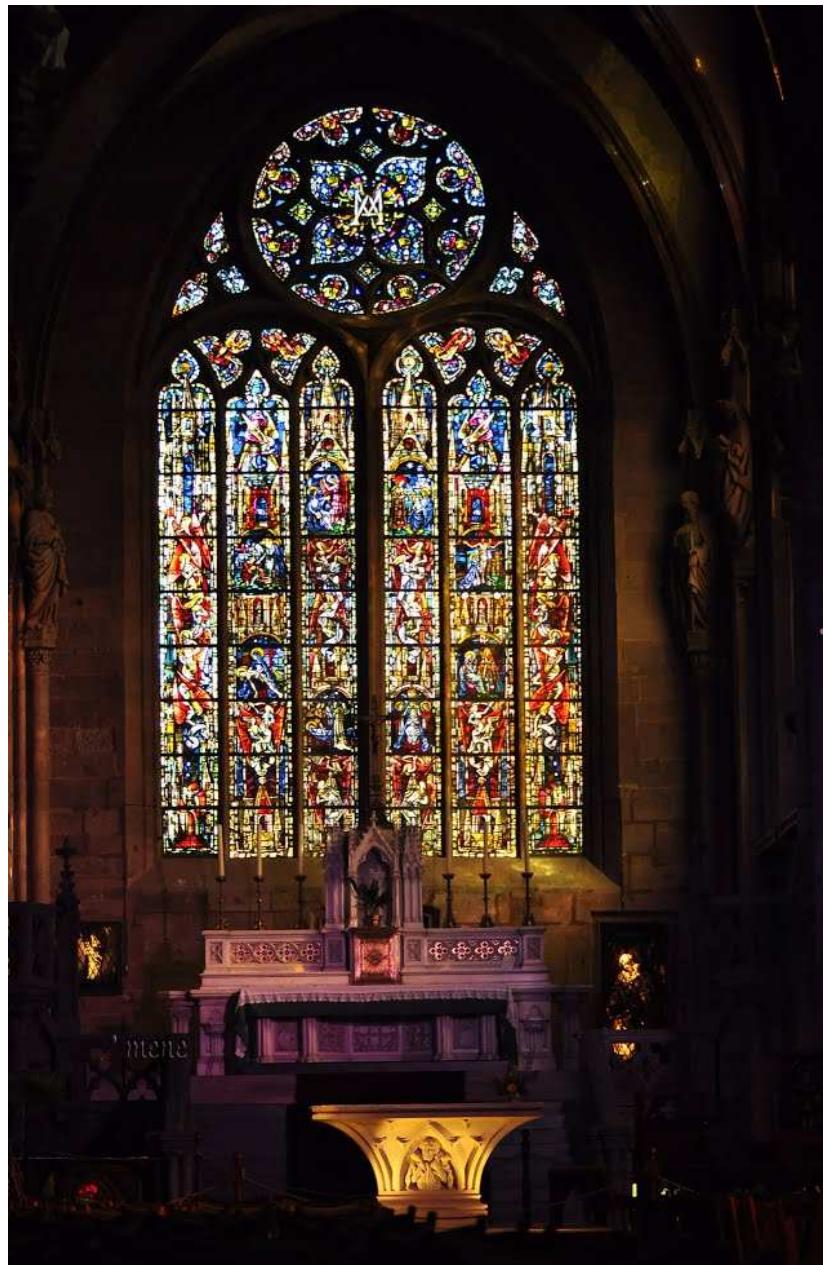
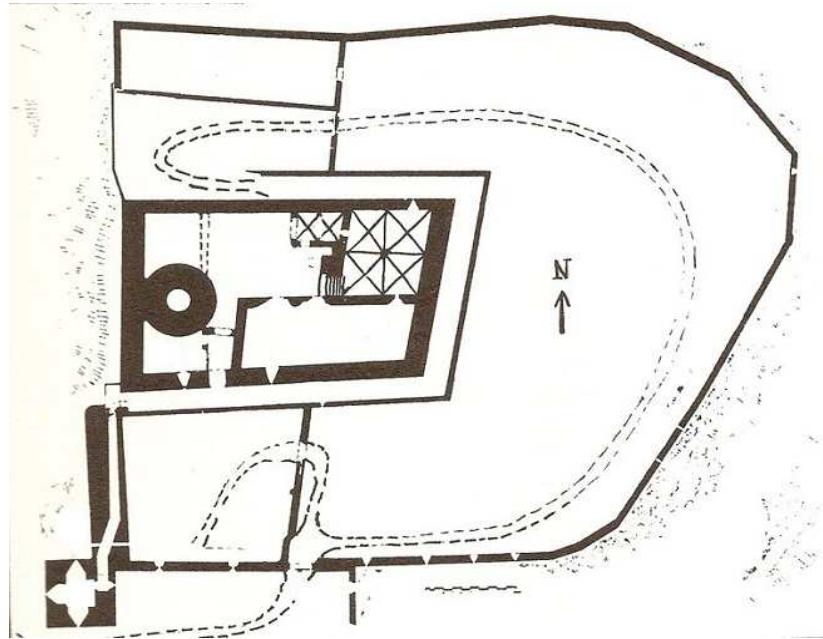
* In 1945, during the Second World War battle for Alsace, the castle was used as an observation post, and the tower was hit by artillery shells.

* In 1965, the ruins were classified as a monument historique by the Ministry of Culture.[1]

* In 1968, "The Eagle's Nest" was installed at the ruins,[1] and became a tourist attraction drawing about 150,000 visitors each year.

The Château de Kintzheim today

Since 1968, the castle features "La volerie des aigles" (Eng: The Eagles' Nest), which presents species of predatory birds, such as eagles, falcons and vultures, which are in danger of extinction. Spectators can attend daily flights of the birds.



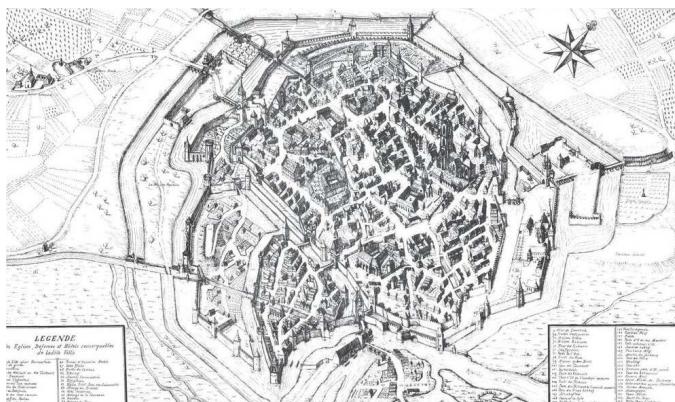
Église Saint-Georges, Sélestat

Sélestat, 13 siècles d'histoire

<http://www.selestat.fr/les-atouts-de-selestat/selestat-13-siecles-d-histoire.html>



Des peuplades migrantes jusqu'à l'Empire Romain Terre fertile aux possibilités d'exploitation variées, le territoire sélestadien a connu très tôt l'implantation de l'homme. Si l'on peut dire avec certitude qu'il s'y est sédentarisé dès le néolithique (env. 8000 à 3000 av. J.-C.), on a néanmoins retrouvé des traces de son passage remontant au paléolithique supérieur (env. 35000 et 10000 av. J.-C.). Sélestat et ses environs abritent ainsi une société humaine sans discontinuité jusqu'à l'âge de fer (env. 800 à 50 avant J.-C.). Elle connaît également l'occupation romaine, ce que l'on peut notamment constater grâce aux monnaies impériales retrouvées lors de fouilles.



Entre légende et réalité

La légende veut que la ville ait été fondée par un géant du nom de Sletto (ou Schletto) dont nous conserverions l'une des côtes à la Bibliothèque Humaniste. Cela expliquerait le nom allemand de Sélestat : Schlettstadt : ville de Sletto.

En réalité, l'existence de Sélestat est attestée dès le 8e siècle avec la présence d'une chapelle carolingienne et d'un domaine royal. C'est à Sélestat que Charlemagne, alors en route vers la Lombardie, vient passer Noël en l'an 775.

L'arrivée des moines bénédictins

Il faudra toutefois attendre la fin du 11e siècle pour que Sélestat connaisse un nouveau développement. A cette époque, la comtesse Hildegarde de

Buren, mère du premier des Hohenstaufen, fait construire sur ses terres, à l'emplacement de l'actuelle église Sainte-Foy, une chapelle dont elle fait don aux moines bénédictins de Conques en Rouergue. Quelques moines viennent s'installer à Sélestat dès 1094 et fondent ainsi le prieuré Sainte-Foy, dépendance de leur abbaye bénédictine, l'abbaye Sainte-Foy.

L'essor de la bourgeoisie locale

La ville connaît un nouvel essor en 1217 lorsque l'empereur du Saint-Empire Romain Germanique, Frédéric II de Hohenstaufen, fait de Sélestat une ville impériale. Le prieuré bénédictin perd ainsi progressivement de ses priviléges au profit de la bourgeoisie locale. C'est au 13e siècle que la construction de l'église Saint-Georges est entreprise à proximité de l'église Sainte-Foy. C'est également à cette époque que la ville s'entoure d'un premier mur d'enceinte qui sera reconstruit, à la fin 13e siècle, pour englober de nouvelles communautés religieuses. Le développement de la ville est très important au Moyen Age, les corporations sont nombreuses. On en compte jusqu'à quatorze au 14e siècle. Les foires et marchés se multiplient. Les places de la ville ont d'ailleurs gardé le nom des marchés qu'elles accueillaient autrefois (place du marché aux poissons, place du marché aux pots, place du marché aux choux, etc.)

Une ville membre de la Décapole

En 1354, Sélestat fait partie des villes qui constituent la Décapole, ligue rassemblant dix villes libres alsaciennes au sein du Saint-Empire Romain Germanique, avec pour vocation le conseil et l'entraide dans un but sécuritaire et défensif. La position centrale de Sélestat fait d'elle le siège des archives et des réunions de la ligue.

Le rayonnement d'une ville humaniste

À la Renaissance, Sélestat atteint son apogée. C'est une ville qui a un certain poids en Alsace et dans le Saint-Empire Romain Germanique grâce à son école latine fondée en 1452. Véritable foyer de l'humanisme rhénan, l'école latine de Sélestat forme de grands humanistes dont les plus célèbres sont Beatus Rhenanus, Martin Bucer, Jacques Wimpfeling. Erasme lui-même sera subjugué par le bouillonnement intellectuel de la ville au 16e siècle et lui dédiera un poème : "L'éloge de Sélestat".

17e et 18e siècles : sous les Fleurs de Lys

Lors de la Guerre de Trente Ans (1618-1648), Sélestat est occupée par les Suédois puis par les Français. En 1648, elle est rattachée au Royaume de France. Rapidement, les fortifications médiévales vont être démantelées pour finalement être remplacées, à partir de 1675, par une nouvelle enceinte dont les plans sont conçus par Vauban. Jusqu'à la Révolution, Sélestat connaît paix et prospérité. La présence d'une garnison n'est pas étrangère à cette croissance économique.

De la Révolution à l'Empire

Les troubles révolutionnaires affectent Sélestat aussi bien que tout le Royaume. Cela dit, bien qu'aucune résistance significative à l'avancée de la République ne soit à noter, c'est avec une certaine réticence que les habitants embrassent ses idéaux, notamment en ce qui concerne le clergé. La Terreur est tiède à Sélestat avec "seulement" deux exécutions. Plus enthousiaste est l'accueil réservé à l'Empire de Bonaparte : Sélestat devient d'ailleurs sous-préfecture en 1806, à la place de Barr. De même, l'industrie et l'économie sélestadiennes prospèrent. La gloire militaire du régime peut s'appuyer sur la résistance acharnée de Sélestat, qui subit siège sur siège en 1814, mais ne se rend jamais, malgré les bombes et les épidémies, sous le commandement notamment de Charles Schweisguth.

De l'Empire à la guerre franco-prussienne

Après la chute de l'Empire, Sélestat voit d'assez loin les régimes se succéder. Les révoltes de 1830 et 1848 ont relativement peu d'influence sur la cité, bienveillante envers la patrie, mais réservée envers ses dirigeants. Le plébiscite de 1851, qui installe en quelque sorte Louis-Napoléon Bonaparte sur le siège d'Empereur, est toutefois un grand succès, comme un peu partout en province. Plus surprenant est le résultat du dernier plébiscite du Second Empire, en 1870, quelques mois avant la guerre qui bouleversera la face de l'Alsace et de l'Europe : à rebours de l'Alsace, pour le "oui" à 81%, Sélestat se prononce pour le "non".

19e siècle : briser les murs

En 1815, Sélestat joue un rôle régional important dans le sud du département en se positionnant comme chef lieu d'arrondissement et pôle de services. Le premier développement industriel est modeste mais original.

La ville se spécialise, dans un premier temps, dans le tissage de toiles métalliques pour la papeterie, une invention sélestadienne. Cette activité prendra un caractère industriel par la suite avec la construction de deux grandes usines hors les murs.

La croissance démographique générale au cours de la première moitié du 19e siècle est bonne. Celle-ci est alimentée par une excellente natalité et des migrations. Néanmoins, cette ville de garnison manque d'air car elle est prise dans le carcan de ses remparts, ce qui va peu à peu la faire décliner et précipiter l'exode rural de la deuxième moitié du siècle. Ce n'est qu'à partir de 1875 que commence le démantèlement des remparts ce qui va permettre l'extension de la ville hors les murs.



20e siècle : guerres et paix

Ce décloisonnement ne permet pas à Sélestat de rattraper son retard démographique sur les grandes villes d'Alsace. Toutefois, les aménagements dont elle bénéficie (lignes ferroviaires, renforcement du service public) lui permettent de tenir une place importante de carrefour dans le département.

La guerre de 1914-1918 lui coûte un millier d'habitants ; en contrepartie, le retour à la France lui est profitable : la population s'accroît significativement et la ville s'étend, tandis que les industries s'installent en nombre et que les voies d'accès se multiplient : ligne Paris-Sélestat, tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines.

La seconde Guerre Mondiale marque un coup d'arrêt à cette progression, mais encore une fois Sélestat rebondit et observe, lors des quinze années suivant la fin du conflit, sa plus grande croissance depuis le début du 19e siècle.

L'Humanisme en Alsace

<http://als.vosges-rando.net/Art/Humanisme.htm>



L'humanisme en Alsace

Le 15ème siècle voit les érudits, les savants et les artistes s'émanciper de la tutelle rigide des institutions politiques et religieuses, jusqu'alors seules détentrices de la diffusion du savoir et de l'art. Le mécénat de princes et de cités italiennes favorise ce mouvement de renouveau qui sort du cadre officiel et qui profite de l'invention de l'imprimerie pour se diffuser dans toute l'Europe.

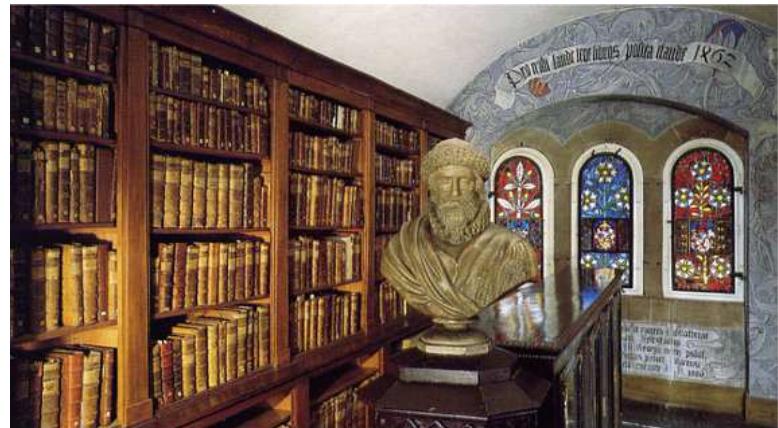
Ce courant culturel, scientifique, philosophique voire politique qui propose

un «modèle humain» défini comme synthèse des qualités intellectuelles, sociales, affectives, caractéristiques de la «nature humaine» prend le nom d'humanisme. C'est un courant de pensée idéaliste et optimiste qui place l'Homme au centre du monde, et honore les valeurs humaines.

Né en Italie avec Pétrarque (1304-1374), le mouvement fleurit dans toute l'Europe au 15ème siècle et atteint son âge d'or au début du 16ème siècle avec les grandes figures d'Erasme de Rotterdam, de Thomas More ou de Guillaume Budé ; il s'installe en Alsace, notamment à Strasbourg et à Sélestat. Les humanistes du XVe siècle s'efforcent de dégager la pensée des Anciens des présentations et interprétations chrétiennes des deux siècles précédents, ils étudient les langues anciennes (grec, hébreu, latin classique, syriaque) et recherchent des manuscrits dans tout le monde méditerranéen.

L'humanisme du 16ème siècle aspire à la connaissance des possibilités humaines et la réflexion de l'homme sur lui-même ; au refus de tout ce qui fait obstacle au développement de l'esprit, au rejet de toute autorité arbitraire à la volonté d'une nouvelle organisation de la vie qui se manifestera sur le plan politique, social, esthétique et même religieux, ce qui contribuera à la Réforme protestante, en cherchant à se libérer du carcan

des dogmes et des pratiques contraignantes par un retour aux sources de l'Evangile.



En Alsace, l'école de Sélestat contribuera à ce mouvement, d'où émergent les noms de Sébastien Brant, de Beatus Rhenanus et de Jean Geiler de Kaysersberg.

Beatus Rhenanus (Beat Bild ; Sélestat, 1485 - 1547)
Ecrivain et avocat humaniste.

Issu d'une famille d'artisans aisés originaire de Rhinau (d'où son surnom Rhinower, que son fils latinisera en Rhenanus quand il aura vingt ans), il s'installe à Sélestat dont il devient citoyen puis bourgmestre. Il fait des études poussées à l'Ecole Latine puis obtient des titres universitaires à Paris.

En 1507 il s'installe à Strasbourg où il devient correcteur chez l'imprimeur Mathias Schurer, lie connaissance avec les grands humanistes alsaciens et fait ses débuts d'écrivain. En 1511 il s'installe à Bâle, et fait la connaissance d'Erasme qui exercera sur lui une profonde influence.

Il revient à Sélestat en 1524, où il poursuit son activité littéraire ; tenté un moment par la Réforme, il rompt avec Bucer. Sa santé s'altère rapidement en 1546. Il lègue son immense bibliothèque (devenue la Bibliothèque Humaniste) à la ville de Sélestat où il est enterré.

Sébastien Brant (Strasbourg, 1458 - Strasbourg, 1521)
Poète satirique et humaniste alsacien, auteur notamment de *La Nef des fous* (*Das Narrenschiff*), illustrée par Albrecht Dürer.
Fils d'aubergistes strasbourgeois, il fait des études de droit à Bâle, où il devient professeur de droit et de poésie et occupe par intermittence la fonction de doyen.

En 1485, il épouse la bâloise Elisabeth Bürgis avec qui il a sept enfants. En 1494, il crée un nouveau genre littéraire, celui de la Narrenliteratur, le genre bouffon, en publiant son œuvre majeure, *La Nef des fous*, critique de la faiblesse et de la folie de ses contemporains. Son succès est immédiat, au point qu'il est immédiatement traduit en plusieurs langues.

Il revient s'installer à Strasbourg en 1500.

Jean Geiler de Kaysersberg (Schaffhouse 1445-1511)

Jean Geiler vint tout jeune à Ammerschwihr où son père exerçait la fonction de notaire impérial. Il passa sa jeunesse chez son grand-père à Kaysersberg, d'où son nom. Après ses études à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, puis à celle de Bâle où il acquit le grade de docteur (1475), il préféra la prédication à l'enseignement en voyant les difficultés et les abus que traversait l'Eglise et des travers des hommes. Il prêcha d'abord avec succès à Wurzbourg, puis l'ammeister de Strasbourg le fit venir comme prédicateur de la cathédrale. Dès 1478-1479, il commença des sermons très vigoureux qui eurent immédiatement un grand succès. Aussi le magistrat fit-il créer pour lui la chaire, chef-d'œuvre de Hans Hammer (1485-1487). Pendant 32 années, Geiler resta le prédicateur de Strasbourg et exerça une très forte influence sur le peuple mais n'obtint pas beaucoup d'effet sur le clergé et la noblesse.

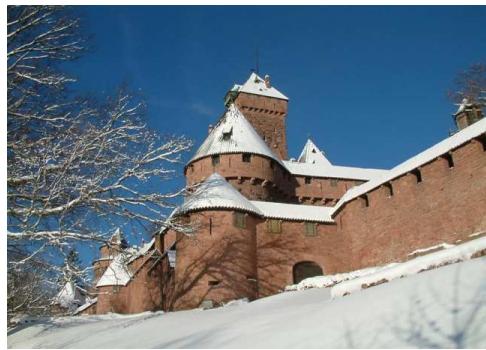


Beatus Rhenanus, écrivain et avocat humaniste.

Château du Haut-Koenigsbourg

https://en.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_du_Haut-K%C3%93nigsbourg

The Buntsandstein rock was first mentioned as Stophanberch (Staufenberg) in a 774 deed issued by the Frankish king Charlemagne. Again certified in 854, it initially was a possession of the French abbey of St Denis and the site of a monastery.



Middle Ages Castle ruins, 1851

It is unknown when a first castle was built; a Burg

Staufen is documented in 1147, when the monks complained to King Louis VII of France about the illegal erection by the Hohenstaufen duke Frederick II of Swabia. As Frederick's younger brother Conrad III had been elected King of the Romans in 1138, succeeded by Frederick's son Frederick Barbarossa in 1152, the castle was called Kinzburg (Königsburg, "King's Castle") in 1192.

In the early thirteenth century the fortification passed from the Hohenstaufen family to the dukes of Lorraine, who entrusted it to the local Rathsamhausen knightly family and the Lords of Hohenstein, who held the castle until the fifteenth century. As the Hohensteins allowed some robber barons to use the castle as a hideout, and their behaviour began to exasperate the neighbouring powers: it was occupied by Elector Palatine Frederick I in 1454 and set ablaze by the unified forces of the cities of Colmar, Strasbourg and Basel in 1462.

In 1479 the Habsburg emperor Frederick III granted the ruins in fief to the Counts of Thierstein who rebuilt them with a defensive system suited to the new artillery of the time. When in 1517 the Thiersteins became extinct, the castle as a reverted fief again came into the possession of the Habsburg emperor Maximilian I. In 1633, during the Thirty Years' War which opposed Catholics to Protestants, the Imperial castle was besieged by Protestant Swedish forces. After a 52-day siege the castle was burned and looted by the Swedish troops. For several hundred years it was left unused and the ruins became overgrown by the forest. Various romantic poets and artists were inspired by the castle during this time.

Reconstruction

The ruins had been listed as a monument historique of the Second French Empire since 1862 and were purchased by the township of Sélestat (Schlettstadt) three years later. When after the Franco-Prussian War of 1870/71 the region was incorporated into the German Imperial Territory of Alsace-Lorraine, the citizens granted the remnants of the castle to the German emperor Wilhelm II in 1899. Wilhelm wished to create a castle lauding the qualities of the medieval time of Alsace and more generally of German civilization stretching from Hohkönigsburg in the west to (likewise restored) Marienburg Castle in the east. He also hoped it would reinforce the bond of Alsatians with Germany, as they had only recently been incorporated into the newly established German Empire. The management of the restoration of the fortifications were entrusted to the architect Bodo Ebhardt, a proven expert on the reconstruction of medieval castles. Work proceeded from 1900 to 1908. On May 13, 1908, the restored Hohkönigsburg was inaugurated in presence of the Emperor. In an elaborate reenactment ceremony a historic cortege entered the castle, under a torrential downpour.

Ebhart's aim was to rebuild it, as near as possible, as it was on the eve of the Thirty Years' War. He relied heavily on historical accounts, but, occasionally lacking information, he had to improvise some parts of the stronghold. For example, the Keep tower is now reckoned to be about 14 metres too tall. Wilhelm II, who regularly visited the construction site via a specially built train station in nearby Saint-Hippolyte, also encouraged certain modifications that emphasised a romantic nostalgia for Germanic civilization. For example, the main dining hall has a taller roof than it did at the time, and links between the Hohenzollern family and the Habsburg rulers of the Holy Roman Empire are emphasized. The Emperor wanted to legitimate the House of Hohenzollern at the head of the Second Empire, and to assure himself as worthy heir of the Hohenstaufens and the Habsburgs.

After World War I, the French state confiscated the castle according to the 1919 Treaty of Versailles; since 2007 the premises are held by the Bas-Rhin department. In 1993, the restored castle was officially designated as a national historic site by the French Ministry of Culture. Today, it is one of the most famous tourist attractions of the region.

For many years it was considered fashionable in France to sneer at the castle because of its links to the German emperor. Many considered it to be nothing more than a fairy tale castle similar to Neuschwanstein. However, in recent years many historians have established that, although it is not a completely accurate reconstruction, it is at least interesting for what it shows about Wilhelm II's romantic nationalist ideas of the past and the architect's work. Indeed, Bodo Ebhardt restored the castle following a close

study of the remaining walls, archives and other fortified castles built at the same period.

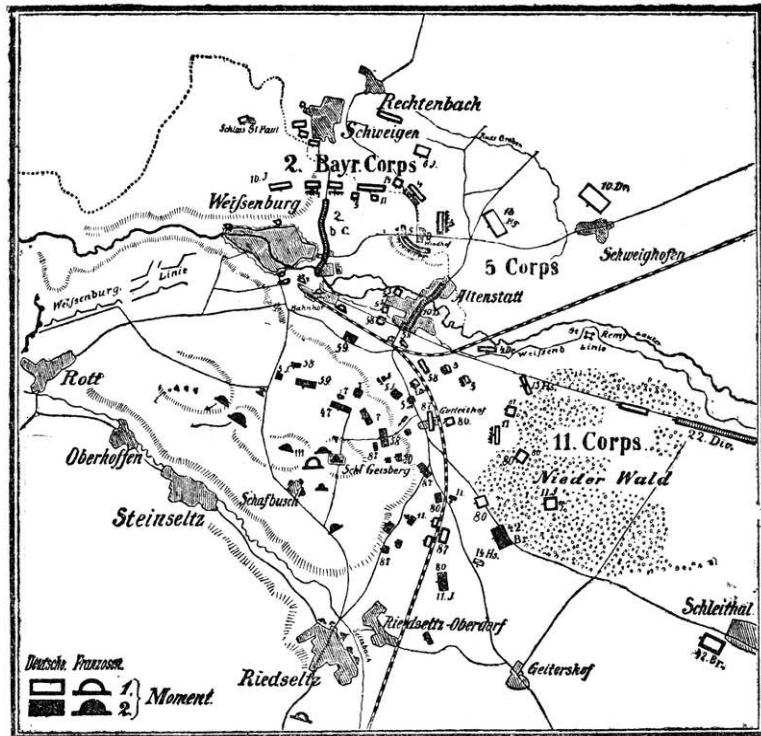
Parts of the 1937 movie The Grand Illusion by Jean Renoir were shot at Haut-Koenigsbourg.



Battle of Wissembourg (1870)

[https://en.wikipedia.org/wiki/Battle_of_Wissembourg_\(1870\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Battle_of_Wissembourg_(1870))

The Battle of Wissembourg or Battle of Weissenburg, the first of the Franco-Prussian War, was joined when three German army corps surprised the small French garrison at Wissembourg on August 4, 1870.[Note 1] The defenders, greatly outnumbered, fought stubbornly before being overwhelmed; nevertheless, the fall of Wissembourg allowed the Prussian army to move into France and compelled Marshal Mac-Mahon to give battle, and suffer defeat, at the Battle of Wörth August 6.



In June, 1870 Napoleon III had moved the French army into Lorraine and occupied Saarbrücken. Napoleon wished to win a significant battle on German soil and ordered Marshal Patrice Mac-Mahon to bring up the French I and V Corps. Mac-Mahon's objective was to reach Wissembourg where he already had one division stationed under General Abel Douay. Once there he would concentrate his forces for a strike into Germany. The German III Army under Crown Prince Friedrich Wilhelm and his able Chief of Staff, General von Blumenthal, was already moving towards Wissembourg. Neither side was fully aware of the other's movements.

At the outbreak of war, General Ducrot, commanding the 6th French Division at Strasbourg, issued orders to withdraw the elements of his forces stationed at Wissembourg and Lauterbourg. The sub-prefect of Wissembourg protested this decision, not sharing Ducrot's doubts on the wisdom of diluting the 6th division along the German frontier. General Douay's 2nd French Division set off for Haguenau July 22, making it necessary to reoccupy Wissembourg to secure Douay's line of supply, a portion of his materiel being stored in the small frontier town.

In August, Marshal Mac-Mahon concentrated his effectives at Haguenau with the object of warding off any attempt on the strategic Strasbourg—Haguenau—Bitche—Metz rail lines, and established the following positions: Ducrot's 1st Division broke camp August 4 and established itself at Lembach in order to secure contact with General Failly's V Corps; Douay's 2nd Division reoccupied Wissembourg, Weiler and the nearby countryside, namely the soft hills by the Col du Pigeonnier. The 1st Cavalry Brigade would patrol the frontier east of Wissembourg up to Schleithal.

Prelude

Ducrot's familiarity with the terrain earned him the responsibility of overseeing the deployment of the various units in the area, including Douay's 1st Division. Accordingly, he instructed Douay to rearrange his with an emphasis on securing the heights commanding the valley of the Lauter: the main emplacements were set up on the Geisberg plateau to the east and the Vogelsberg plateau on the western side, leaving a single battalion in the town of Wissembourg proper. Finally, Douay was to relieve the 96th infantry regiment in the village of Climbach. At this point Ducrot received gravely flawed intelligence:

... suite aux reconnaissances effectuées par le colonel commandant le 96e régiment d'infanterie, il ne pense pas que l'ennemi soit en force dans les environs pour entreprendre quelques chose de sérieux dans l'immédiat....[Note 2]

Upon learning from captured Prussian soldiers and a local area police chief, that the Prussian Crown Prince's Third Army was just 30 miles (48 km) from Saarbrücken near the town of Wissembourg, General Le Bœuf and Napoleon III decided to retreat to defensive positions. General Frossard, without instructions, hastily withdrew the elements of Army of the Rhine in Saarbrücken back to Spicheren and Forbach.[2]

Marshal MacMahon, now closest to Wissembourg, spread his four divisions over 20 miles (32 km) to react to any Prussian invasion. This organization of forces was due to a lack of supplies, forcing each division to seek out

basic provisions along with the representatives of the army supply arm that was supposed to aid them. What made a bad situation much worse was the conduct of General Auguste-Alexandre Ducrot, commander of the 1st Division. He told General Abel Douay, commander of the 2nd Division, on 1 August that

The information I have received makes me suppose that the enemy has no considerable forces very near his advance posts, and has no desire to take the offensive.[3]

Two days later, he told MacMahon that he had not found

... a single enemy post ... it looks to me as if the menace of the Bavarians is simply bluff". Even though Ducrot shrugged off the possibility of an attack by the Germans, MacMahon tried to warn the other divisions of his army, without success.[4]



Battle

The battle saw the unsupported division of General Douay of I Corps, with some attached cavalry, which was posted to watch the border, attacked in overwhelming but un-coordinated fashion by the German 3rd Army. During the day, elements of a Bavarian and two Prussian corps became engaged and were aided by Prussian artillery, which blasted holes in the defenses of

the town. Douay held a very strong position initially, thanks to the accurate long-range fire of the Chassepots but his force was too thinly stretched to hold it. Douay was killed in the late morning when a caisson of the divisional mitrailleuse battery exploded near him; the encirclement of the town by the Prussians threatened the French avenue of retreat.^[5]

The fighting within the town had become extremely intense, becoming a door to door battle of survival. Despite a never-ending attack of Prussian infantry, the soldiers of the 2nd Division kept to their positions. The people of the town of Wissembourg finally surrendered to the Germans. The French troops who did not surrender retreated westward, leaving behind 1,000 dead and wounded and another 1,000 prisoners and all of their remaining ammunition.[6] The final attack by the Prussian troops also cost c. 1,000 casualties. The German cavalry then failed to pursue the French and lost touch with them. The attackers had an initial superiority of numbers, a broad deployment which made envelopment highly likely but the effectiveness of French Chassepot rifle-fire inflicted costly repulses on infantry attacks, until the French infantry had been extensively bombarded by the Prussian artillery.[7]

Aftermath

Crown Prince Frederick Wilhelm contemplating the corpse of French general Abel Douay, by Anton von Werner (1888)

The battle had been a victory for the Germans and allowed them to invade France. Shortly after the battle the German III Army was on the move towards Wörth where they ran into the main body of Mac-Mahon's army.

Histoire de la ligne Maginot

https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_ligne_Maginot



L'histoire de la ligne Maginot désigne le récit et l'analyse de l'évolution des fortifications françaises appelées ligne Maginot, qui s'étend le long des frontières de la France avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie.

Elle couvre la période qui va des premiers projets dans les années 1920 jusqu'à nos jours, avec notamment la période de construction de la ligne pendant les années 1930, l'épreuve du feu en mai et juin 1940, l'occupation allemande et italienne de 1940 à 1944, les combats de 1944-1945 et le réemploi de la ligne lors de la guerre froide.

Après les fortifications édifiées par Vauban sous Louis XIV et le système Séré de Rivières après la guerre franco-allemande de 1870, la ligne Maginot est historiquement le troisième ensemble fortifié de défense des frontières dont s'est dotée la France¹.

Nouveaux fronts (1934-1935)

Le 3 janvier 1935, le nouveau ministre de la Guerre Louis Maurin (homme politique, 1869-1956) prend trois décisions : d'abord que les travaux dans le Nord-Est passent sous l'autorité des commandants de régions militaires, tandis que les délégations de la CORF dans le Sud-Est sont maintenues ; ensuite que le financement se fait désormais sur les budgets d'instruction générale des cadres et de la troupe ; enfin que les travaux sont à faire réaliser par la main-d'œuvre militaire (MOM), avec du matériel prélevé dans les parcs mobiles constitués grâce à la loi Maginot. En 1935, la CORF prépare un nouveau cycle de constructions très restreint, prévoyant d'abord l'achèvement des aménagements intérieurs des ouvrages, ensuite la mise en place des réseaux barbelés et antichars (ces derniers composés de rails enterrés), la construction des casernement de sûreté, le rattachement par galerie des quelques blocs isolés^{N 18}, la mise en place de deux tourelles surnuméraires^{N 19} et enfin l'organisation du front de Barst à Vahl-Ebersing (partie occidentale du secteur défensif de la Sarre). Mais les galeries sont à peine ébauchées et les tourelles restent finalement en dépôt.

En 1935, la situation internationale évolue : si le gouvernement Pierre Laval tente un rapprochement avec l'Italie, au même moment l'Allemagne rétablit le service militaire obligatoire (décision du 16 mars 1935) et lance son programme de réarmement. En conséquence, le général Gamelin (nouveau vice-président du Conseil supérieur de la guerre) ordonne le 19 mars 1935 que les travaux du Nord-Est s'orientent vers de la « fortification de campagne durable » : d'une part par l'édification d'un obstacle continu de

Dunkerque à Belfort (par des réseaux de fils de fer barbelés, doublés par des réseaux de rails enterrés et la préparation du barrage de toutes les voies), d'autre part par la construction de petits blockhaus pour former la position principale de résistance dans les secteurs peu fortifiés ou pour renforcer les intervalles dans les secteurs plus solides³². Désormais, les Français font de la fortification légère. Quant au Sud-Est, le général Gamelin décide le 7 août 1935 l'arrêt des travaux dans les Alpes ainsi qu'en Tunisie. Le 31 décembre 1935, la Commission d'organisation des régions fortifiées, devenue inutile, est dissoute³³.

Travaux complémentaires (1936-1939)

L'année 1936 est marquée par plusieurs changements importants : d'abord le 7 mars 1936, l'armée allemande réoccupe ses garnisons sur la rive gauche du Rhin ; le général Gamelin fait mettre en alerte les troupes de forteresse françaises (13 RIF, 5 RAP et 3 RAMF), qui occupent pour la première fois tous les ouvrages le long de la frontière du Nord-Est, jusqu'au mois d'avril. Ensuite le 4 juin 1936, le gouvernement Albert Sarraut, avec Louis Maurin (homme politique, 1869-1956) comme ministre de la Guerre, est remplacé par le gouvernement Léon Blum avec Édouard Daladier comme ministre de la Défense nationale et de la Guerre. Un programme de financement sur quatre ans du ministère de la Défense pour un total de 21 milliards (basé sur des emprunts de la Défense nationale, lancés en mars 1937) permet de lancer le réarmement français, avec priorité sur les chars, l'équipement individuel, l'armement de l'infanterie et les avions ; la fortification n'est pas oubliée avec un dixième des ressources annuelles du ministère qui lui sont désormais attribuées (soit 1,5 milliard de francs de 1936 à 1938³⁴, équivalent à un milliard d'euros de 2010¹²).

Tout aussi important, le 14 octobre 1936 le Royaume de Belgique abandonne son alliance militaire avec la République française et le Royaume-Uni, retournant à une stricte neutralité. Enfin le 1er novembre 1936, l'Italie s'allie avec l'Allemagne (axe Rome-Berlin). En conséquence, les chantiers reprennent dans le Sud-Est (sous la direction du général Mittelhausser, successeur de Degoutte), tandis que dans le Nord-Est sont commencés, toujours grâce à la MOM (main-d'œuvre militaire) :

une ligne continue légère le long de la frontière franco-belge dans la 1^e région militaire^{N 20} (secteurs des Flandres, de Lille, de l'Escaut et de Maubeuge) ;

une avancée autour de Rocroi, une ligne continue sur la rive gauche de la Meuse, une série de « maisons fortes » sur chaque route venant de la frontière franco-belge et une ligne sur le plateau de Marville dans la 2^e région militaire^{N 21} (secteurs des Ardennes et de Montmédy) ;

le renforcement des intervalles de tous les secteurs fortifiés le long de la région fortifiée de Metz dans la 6e région militaireN 22 (secteurs de la Crusnes, de Thionville, de Boulay et de Faulquemont) ;

deux lignes de casemates barrant la trouée de la Sarre (secteur défensif de la Sarre) et le renforcement des secteurs de la région fortifiée de la Lauter (secteurs de Rohrbach, des Vosges et de Haguenau) dans la 20e région militaireN 23 ;

la construction d'une ligne de casemates en Haute-Alsace de Sierentz à Oberlarg (ligne qui prend le nom de secteur défensif d'Altkirch en 1939) et de quelques barrages de route le long du Jura (secteurs de Montbéliard et du Jura) dans la 7e région militaireN 24, pour protéger le flanc droit des fortifications du Rhin d'une possible invasion allemande par la Suisse.

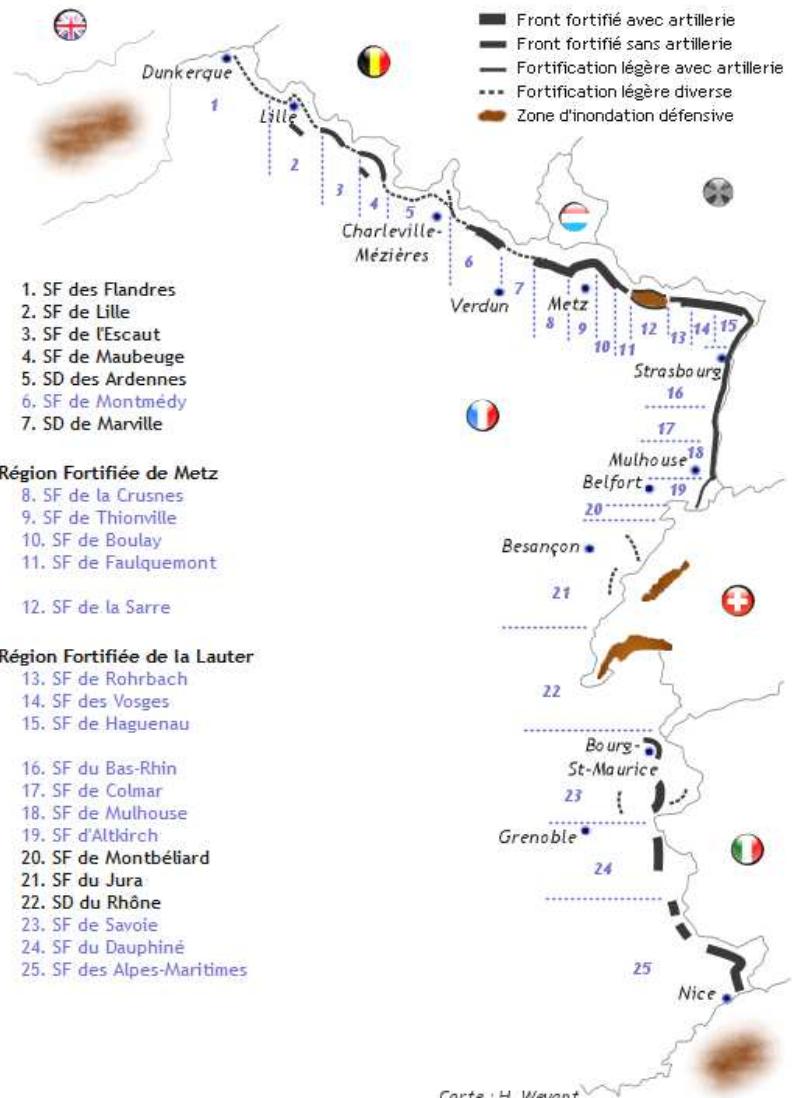
Toutes ces nouvelles fortifications sont basées sur la construction de petits blockhaus armés de mitrailleuses (dont les plans sont établis par chaque région militaire, les modèles portant parfois les noms des commandants : Barbeyrac dans la 2e ou Garchery dans la 7e), quelques casemates plus solides (appelées STG d'après le nom de la « Section technique du génie »N 25, à partir de 1937), des petites tourelles de mitrailleuses, des abris en tôle, des fossés antichars (plus économiques que les réseaux de rails enterrés) et des réseaux de barbelés.

En septembre 1938, la crise des Sudètes a deux conséquences sur les fortifications françaises : d'une part les troupes de forteresse françaises sont mis en alerte du 18 au 22 septembre, puis de nouveau à partir du 24 du même mois, alerte complétée par la mobilisation partielle le 25 et la mobilisation générale le 27, avant que les accords de Munich du 29 et 30 septembre ne fasse redescendre la pression et que l'alerte soit levée le 6 octobre. D'autre part, l'annexion par l'Allemagne de la région des Sudètes leur livre les fortifications tchécoslovaques, ces dernières réalisées à partir de 1935 avec l'aide technique française (quatorze ouvrages, 539 casemates et près de 10 000 petits blockhaus), ce qui permet à l'armée allemande de faire dessus des essais de perforation.

En 1939, le général Prételat (membre du CSG, commandant désigné du groupe d'armées de l'Est) et les généraux Griveaud puis Philippe (successivement inspecteurs généraux du génie et des fortifications) font poursuivre la fortification linéaire dans le Nord-Est avec un budget pour 1939 évalué d'abord à 300 millions de francs, puis porté à 700 millions dès le mois de mai. Dans le Sud-Est, le général Besson (successeur du général Mittelhauser depuis juillet 1938) fait accepter par le gouvernement en mai 1939 un « programme des 200 millions », moitié pour la 14e région militaireN 26 (secteurs de la Savoie et du Dauphiné) et moitié pour la 15eN 27 (secteur des Alpes-Maritimes et Corse), permettant d'achever les

ouvrages commencés, de rajouter des casemates STGN 28 et d'aménager la position (réseaux de barbelés, déboisement des champs de tir, transmissions).

Le 21 août 1939, les troupes de forteresse sont de nouveau mises en alerte et les ouvrages sont encore une fois occupés.



Seconde Guerre mondiale

Mobilisation

La première mission de la ligne étant d'empêcher une attaque brusquée pendant la mobilisation (qui dure quinze jours), elle doit donc être opérationnelle avec la totalité de ses effectifs avant la déclaration de guerre. En conséquence, les ouvrages sont mis en alerteN 29 dès que la situation internationale devient tendue, c'est-à-dire que les ouvrages et casemates sont occupés en une heure par le personnel d'active (l'échelon A, composé de conscrits et de professionnels) et la moitié de l'armement est mis en service. Ce fut le cas de mars à avril 1936 (remilitarisation de la Rhénanie), de mars à mai 1938 (Anschluss), de septembre à octobre 1938 (crise des Sudètes) et à partir du 21 août 1939 (crise du corridor de Dantzig).



La mesure suivante est l'alerte renforcée, correspondant au rappel des réservistes frontaliers (échelon B1), ce qui permet en une journée de mettre l'ensemble de l'armement opérationnel. Elle est suivie par l'ordre de mise en sûreté, correspondant au rappel des réservistes non-frontaliers affectés aux unités de fortresse (échelon B2) et l'occupation sous trois jours de toutes les positions avec des effectifs de guerre. Ensuite c'est l'ordre de couverture généraleN 30, c'est-à-dire le rappel de tous les réservistes affectés aux unités d'active permettant l'établissement sous six jours de 25 divisions le long de la frontière. Cette mobilisation partielle avait déjà été déclenchée du 23 septembre 1938 au 6 octobre de la même année. Le 24 août 1939, l'alerte renforcée est ordonnée en même temps que le dispositif de sûreté35.

Le 25 août, l'Allemagne décrète la mobilisation générale pour le 26. Le 27 à minuit commence l'application de la couverture générale. Le 1er septembre,

à la suite de l'attaque allemande contre la Pologne, la mobilisation générale française est décidée, applicable à partir du 2 à minuit ; la frontière avec l'Allemagne est fermée, les habitants de la zone frontalière sont évacués (notamment Strasbourg). Le 3 septembre 1939 à 17 h, la France déclare la guerre à l'AllemagneN 31.

Drôle de guerre

Les premiers jours de la guerre, les forces françaises et la Wehrmacht allemande restent sur leurs positions respectives, à plusieurs kilomètres de la frontière. Du 9 au 21 septembre 1939, les 4e et 5e armées françaises, y compris quelques éléments d'infanterie de fortresse, sont engagées dans l'offensive de la Sarre.

Les ouvrages n'interviennent pas, faute d'objectifs à détruire, mis à part quelques tirs des tourelles pour soutenir les corps francs (de la part des ouvrages du Simserhof, du Grand-Hohékirkel, du Four-à-Chaux et du Hochwald).

Travaux de renforcement

Les travaux de fortification se poursuivent pendant toute la drôle de guerre, freinés par l'hiver 1939-1940 très rude. Dès la mobilisation, les troupes d'intervalle (41 régiments d'infanterie de fortresse, 22 bataillons alpins de fortresse, 21 régiments d'artillerie de position et 9 régiments d'artillerie mobile de fortresse) organisent leurs positions en installant des barbelés supplémentaires, en creusant des tranchées, en coulant de petits blockhaus, en nettoyant les glacis, en installant des lignes téléphoniques ou en posant quelques mines.

À cette préparation du champ de bataille s'ajoutent l'ébauche de nouvelles positions défensives, certaines en avant de la ligne principale (cas des avant-postes, des « brisants » et de la position avancée de Longwy) et surtout juste en arrière, avec le lancement des lignes CEZT (du nom de la « Commission d'étude des zones fortifiées », présidée par le général Belhague, secondé par le nouvel inspecteur général du génie Philippe) qui doivent servir de « deuxième position d'armée »36 :

« bretelle de Cassel » (de la forêt de Clairmarais à Téteghem) dans le secteur fortifié des Flandres ;
position du Cateau dans le secteur fortifié de l'Escaut ;
barrage de Signy-l'Abbaye à Poix-Terron dans le secteur défensif des Ardennes ;
position « est du Chesne » (d'Omont à Stonne), de Dun-sur-Meuse (forêt de Belval à Brandeville) et « bretelle d'Étain à Spincourt » (de Mangiennes à Pierrepont) dans le secteur fortifié de Montmédy ;

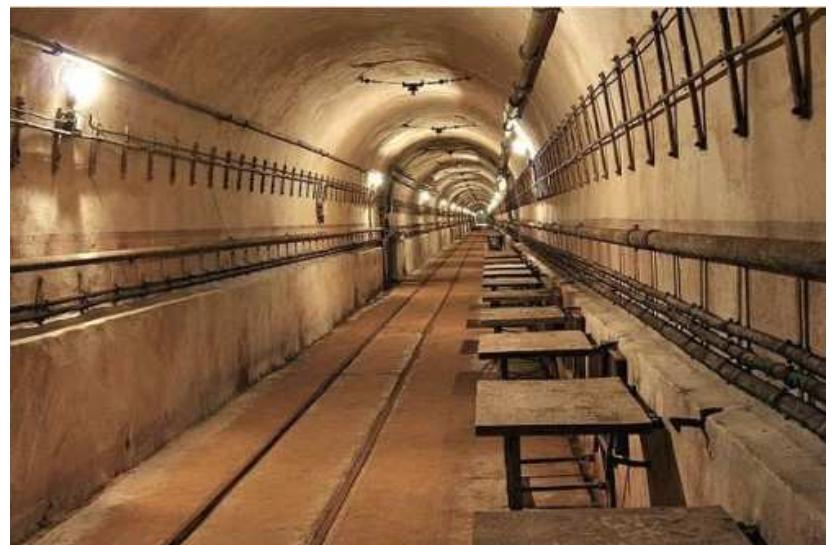
position « nord de Morhange » (de la forêt de Rémy au bois de Guessling) et position « ouest de Sarre-Union » (de Sarre-Union à Butten) dans le secteur défensif de la Sarre ;
 position de Froeschwiller à Wœrth, position de Soultz à Rittershoffen et bretelle de Hatten à Seltz dans le secteur fortifié de Haguenau ;
 bretelle de Diebolsheim à Hilsenheim dans le secteur fortifié de Colmar ;
 position de Morteau (de Consolation aux Fins et de Colombière à La Longeville) et position de Pontarlier (Granges-Sainte-Marie à Remoray) dans le secteur fortifié du Jura ;
 position de défense de la région parisienne (appelée « ligne Chauvineau », du nom du chef du génie du gouvernement militaire de Paris), coupant les vallées de l'Oise, de la Nonette, de la Grivette, de l'Ourcq et de la Marne.

Les Alpes bénéficient aussi de cet aménagement du terrain, avec notamment des secondes lignes constituées de casemates STGN 28 et d'un modèle de petit blockhaus appelé « abri pour mitrailleuse type Briançon » et surnommé « pilule », de 2,60 m de diamètre seulement.



Les travaux de fortifications effectués d'octobre 1939 à avril 1940 sur la principale ligne de résistance (sans compter les lignes CEZT et la défense de Paris) représentent un total de 2 700 blockhaus (de la grosse casemate STGN 28 au petit bloc pour canon antichar) réalisés et 820 en chantier. Les évaluations des effectifs militaires employés sont autour de 248 000 hommes, appelés « main-d'œuvre militaire » (MOM, auxquels se rajoutent

les civils de plusieurs entreprises privées) : ils sont fournis par les unités combattantes (180 000), les régiments et bataillons de travailleursN 32 (52 000) et les compagnies de travailleurs espagnols (républicains réfugiés et anciens des brigades internationales) ou de pionniers nord-africains (16 500)37.



Mai 1940

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht passe à l'offensive à travers le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas. Son axe principal évite les secteurs les plus puissants de la ligne Maginot, longeant la position avancée de Longwy (11 au 13 mai, finalement évacuée par les Français) avant de percer à travers le secteur défensif des Ardennes (à Monthermé) et le secteur fortifié de Montmédy (à Sedan) du 13 au 15 mai.

Les fortifications au nord-ouest de cette percée sont prises à partie au fur et à mesure de la progression allemande : d'abord le secteur de Maubeuge (du 16 et 23 mai), ensuite le secteur de l'Escaut (22 au 27 mai) et enfin le secteur des Flandres (lors de la bataille de Dunkerque, du 25 mai au 3 juin). Ces différents secteurs sont faiblement fortifiés, ils ne comptent aucun ouvrage d'artillerie : les casemates sont rapidement prises par les troupes allemandes attaquant sur leurs arrières tandis que les quelques ouvrages d'infanterie (Les Sarts, Bersillies, La Salmagne, Boussois et Eth) doivent se rendre après leur neutralisation par des tirs dans les embrasures et la destruction des bouches d'aération. Il y a un cas particulier, l'ouvrage de La Ferté qui se trouve à l'extrémité du secteur de Montmédy : il s'agit d'un petit

ouvrage d'infanterie (deux blocs), qui se retrouve isolé, dont tous les cuirassements (sept cloches et une tourelle) se font détruire par des pionniers allemands armés d'explosifs (17-19 mai) et dont l'équipage meurt asphyxié.

Juin 1940

Les 5 et 9 juin, les armées allemandes percent de nouveau le front sur la Somme et l'Aisne. Le 12 juin, les troupes françaises en Lorraine reçoivent l'ordre de décrocher progressivement vers le sud pour éviter l'encerclement^{N 33}. Au même moment le groupe d'armée C allemand a ordre de se lancer frontalement à l'attaque des secteurs les plus faibles de la ligne Maginot en Alsace-Lorraine, c'est-à-dire dans la trouée de la Sarre et sur le Rhin.

Dans la Sarre (opération Tiger), la 1^{re} armée allemande attaque la première ligne de casemates STGN 28 le 14 juin, avant d'emporter les deux lignes le 15 à la suite de l'évacuation des troupes d'intervalle françaises dans la nuit du 14 au 15. Les forces allemandes se déploient donc sur les arrières des ouvrages de Lorraine dès le 17 : l'évacuation des ouvrages est annulée. Sur le Rhin (opération Kleiner Bär), la 7^e armée allemande établit des têtes de pont sur la rive gauche entre Rhinau et Neuf-Brisach le 15 juin, juste avant que les Français évacuent (le 17), ce qui permet la prise de Colmar, puis de Belfort le 19. Quant aux troupes françaises battant en retraite vers le sud, elle finissent par se rendre entre le 21 et le 25 juin. Les ouvrages sont désormais encerclés, ce qui va permettre aux Allemands de les attaquer plus facilement.

Le 19 juin, une percée est réussie dans le secteur des Vosges, malgré les tirs du Four-à-Chaux. Le 20, c'est au tour des casemates du plateau d'Aschbach, qui résistent grâce à l'appui de l'artillerie du Schoenenbourg. Les casemates et surtout les ouvrages sont bombardés par des Stukas et par l'artillerie lourde notamment la Grosse Bertha (le Schoenenbourg reçoit 160 bombes, 50 obus de 420 mm et 33 de 280 mm)³⁸.

Dans les autres secteurs, les Allemands se limitent principalement à des tirs tendus contre les murs arrières et contre les embrasures des blocs, ce qui, au bout de plusieurs heures de tir, finit par percer le béton et l'acier des cloches. Dans le secteur de Faulquemont, le Bambesch est attaqué le 20, un canons de 88 mm perce le bloc 2, ce qui entraîne la reddition de l'ouvrage. Le 21, c'est au tour du Kerkent dont le bloc 3 est perforé à coups de 88 mm, tandis qu'à l'Einseling un assaut sur les dessus est repoussé par les mortiers de 81 mm du Laudrefang. Ce dernier, ainsi que le Teting, seront vivement canonnés jusqu'à la conclusion de l'armistice³⁹.

Dans le secteur de la Crusnes, les ouvrages de la Ferme-Chappy et de Fermont sont attaqués le 21 : après une préparation d'artillerie lourde (210

mm Krupp et 305 mm Skoda), des bombardements par stukas et des tirs de canons de 88 mm, les sections d'assaut sont repoussés par les tirs du Latiremont (1 577 obus tirés en un jour)⁴⁰. Dans le secteur de Boulay, l'ouvrage du Michelsberg est attaqué le 22 juin, mais les tirs des ouvrages voisins (Hackenberg et Mont-des-Welsches) nettoient rapidement les approches⁴¹. Dans le secteur de Rohrbach, après la reddition le 21 du Haut-Poirier (bloc 3 percé par un obus perforant de 150 mm), la même chose se produit au Welschhof le 24 avec le bloc 142.



L'armistice entre la France et l'Allemagne est signé le 22 juin 1940, mais il n'entre en application que le 25 juin à 0 h 35, après qu'un armistice entre la France et l'Italie ne soit signé (le 24 au soir). Les Allemands prennent possession des ouvrages du Nord-Est du 26 juin au 2 juillet, les Italiens ceux du Sud-Est, tandis que les équipages sont fait prisonniers ; les plans des ouvrages sont livrés à l'occupant.

Dans les Alpes

Les secteurs fortifiés du Sud-Est dépendent en temps de paix des 14^e et 15^e région militaire (QG respectifs à Lyon et Marseille). Ils sont mis en alerte en même temps que ceux du Nord-Est le 22 août 1939, puis dès le lendemain les réservistes des unités de forteresse sont appelés ; la mobilisation générale commence le 2 septembre, portant en quinze jours la 6^e armée (appelé aussi l'armée des Alpes), à qui est confiée la défense de la frontière du Sud-Est, à son effectif maximal. Les troupes occupent alors leurs positions face au royaume d'Italie avec laquelle la République française n'est pas en guerre. Cette situation se poursuit jusqu'à la déclaration de guerre de l'Italie à la France et au Royaume-Uni le 10 juin

1940. Dès le premier jour des hostilités, tous les ponts et tunnels des cols sont détruits par le Génie. Étant donné l'enneigement tardif pour la saison, les Italiens retardent leur attaque. L'offensive ne commence qu'à partir du 20 juin, malgré le mauvais temps (interdisant les bombardements aériens).

En Savoie, les attaques du Corpo d'Armato Alpino en Tarentaise (cols de la Seigne et du Petit-Saint-Bernard : opération Bernardo) et du 1^o Corpo d'Armata en Maurienne (col du Mont-Cenis) sont bloquées par les avant-postes et l'artillerie des ouvrages jusqu'à l'armistice.

Dans le secteur du Dauphiné, le 4^o Corpo d'Armata, chargé de prendre le Briançonnais, est lui aussi bloqué au col de Montgenèvre ; le 21 juin, quatre mortiers français de 280 mm neutralisent le fort italien du Chaberton (dont les huit tourelles d'artillerie bombardaien l'ouvrage du Janus). En Ubaye, le 2^o Corpo d'Armata (opération Maddalena) est arrêté juste après le col de Larche par les avant-postes soutenus par les tirs des ouvrages de Saint-Ours Haut et de Roche-la-Croix.

Dans la partie montagneuse des Alpes-Maritimes, les avant-postes ne sont presque pas inquiétés, rapidement dégagés par les tirs des ouvrages (de Rimblas et de Flaut). Les attaques sont plus importantes le long de la côte, dès le 14 juin, en raison de l'absence de neige (opération Riviera menée par le 15^o Corpo d'Armata) : les points d'appui le long de la frontière doivent être évacués le 22, une partie de Menton est prise par les Italiens, mais là aussi les avant-postes français résistent grâce aux tirs de soutien des ouvrages (notamment ceux du Mont-Agel et du Cap-Martin) et des batteries d'intervalle.

L'armistice du 24 juin 1940 entre l'Italie et la France est signé à Rome, avec application le 25 juin à 0 h 35. Les fortifications du Sud-Est se trouvent dans la zone d'occupation italienne en France et sont évacuées (avec une partie du matériel) avant le 5 juillet 43.

De juillet 1940 à 1945

Occupation allemande

À la suite de l'armistice, les ouvrages du Nord-Est sont occupés par l'Armée allemande, qui maintient sur place des petites équipes de prisonniers de guerre pour assurer le déminage, l'entretien et expliquer le fonctionnement des équipements. Début 1941, les services de propagande allemands organisent quelques reconstitutions filmées des combats de 1940 : bombardements lourds, tirs dans les embrasures et assaut au lance-flammesN 34.

À partir de l'été 1941, commencent les opérations de récupération d'une partie de l'armement et de l'équipement, pour équiper les fortifications

allemandes (entre autres le mur de l'Atlantique) ou être stocké. Sont enlevés :

la totalité de l'armement d'infanterie (fusils-mitrailleurs, jumelages de mitrailleuses, armes mixtes et canons antichars de 47, 37 et 25 mm) ; deux tourelles pour canons de 75 mm, une tourelle de mitrailleuses, huit tourelles pour deux armes mixtes et six tourelles pour une arme mixte et un mortierN 35 ; seize cloches pour arme mixte, vingt-sept cloches GFM et deux cloches lance-grenade ; la majorité des tourelles démontables se trouvant dans les intervalles ; la majorité des stocks de munitions (les projectiles de 75 mm et de 81 mm étant utilisables pour les pièces allemandes et roumaines, ceux de 135 mm servant d'explosifs ou de mines) ; la majorité des groupes électrogènes (plusieurs vont se retrouver dans les bases de sous-marins) ; les instruments d'optique (pointage et observation), le matériel de transmission, les câbles et appareils électriques ; tous les réseaux de rails (sauf autour de certains ouvrages).



À partir de 1944, à la suite des bombardements anglo-saxons sur l'Allemagne et la France, quelques ouvrages sont réutilisés, trois sont transformés pour servir en cas de besoin de PC souterrain pour des états-majors (Rochonvillers, Molvange et Soétrich), deux autres comme dépôts

(pour la Reichspost au Mont-des-Welsches, pour la Kriegsmarine au Simserhof) et cinq autres comme usines d'armement (Métrich, Hackenberg, Michelsberg, Anzeling et Hochwald). Ces usines étaient installées dans le magasin à munitions des ouvrages et employaient des prisonniers ou des déportés soviétiques.

Combats de 1944-1945

À la suite de la défaite allemande en août 1944 lors de la bataille de Normandie, le haut-commandement allemand ordonne de remettre en état les fortifications le long des frontières occidentales du Reich⁴⁴, soit non seulement la ligne Siegfried, mais aussi celles se trouvant en Alsace-Moselle (territoires annexés en juillet 1940)^{N 36} : les vieux Festen autour de Metz et de Thionville (formant « l'arsenal de Metz-Thionville ») et des éléments de la ligne Maginot.



Les forces américaines arrivent en Lorraine au début de septembre 1944 : il s'agit des éléments de la 3^e armée du général Patton, qui sont bloqués devant Metz jusqu'au début de novembre. Certains éléments de la ligne sont alors utilisés par les Allemands pour retarder l'avance américaine, les autres

sont sabotés. Le 15 novembre 1944, les Américains de la 90th ID (en) sont repoussés par les tirs du bloc 8 de l'ouvrage du Hackenberg (trois canons de 75 mm en casemate servis par des éléments de la 19. VGD) : le bloc est neutralisé le 16 par un canon-automoteur de 155 mm qui perce la façade, avant que l'ouvrage ne soit occupé le 19. Le 25, les casemates et ouvrages du secteur fortifié de Faulquemont défendus par quelques éléments de la 36. VGD allemande sont pris par la 80th ID (en) américaine après un pilonnage au canon de 90 mm antichar (notamment contre le bloc 3 de l'ouvrage du Bambesch). Le 7 décembre, les casemates du secteur fortifié de la Sarre entre Wittring et Achen sont prises d'assaut par la 12th AD et la 26th ID⁴⁵.

En Alsace, la majeure partie de la plaine est libérée en novembre 1944, mise à part la poche de Colmar. Les casemates de la berge gauche du Rhin étant inutiles pour les Allemands, elles sont systématiquement neutralisées. Au nord de l'Alsace, c'est la 7^e armée américaine du général Patch qui doit percer ; son XV Corps (en) doit passer par la région de Bitche, où la défense est beaucoup plus sérieuse⁴⁶. La 44th ID (en) s'occupe de l'ouvrage du Simserhof du 13 au 19 décembre 1944 et la 100th ID (en) de l'ouvrage du Schiesseck du 17 au 21 : après d'importants bombardements à coup d'obus et de bombes, puis des tirs dans les embrasures par des Tanks Destroyers (bloc 5 du Simserhof⁴⁷), il faut recouvrir de terre les cuirassements avec des chars-bulldozers (des M4 Dozer-Tank (en)) et lancer des assauts d'infanterie sur les dessus pour que les garnisons allemandes (éléments de la 25.PGD) évacuent. Les Américains rendent immédiatement inutilisables les différents blocs.

Toutes les opérations offensives sont suspendues à la suite des contre-offensives allemandes dans les Ardennes et dans le nord de l'Alsace, les forces américaines sont même évacuées d'Alsace. Lors de cette nouvelle occupation de janvier à mars 1945, les Allemands vont saboter systématiquement les casemates et les ouvrages qui sont encore en état (Hochwald et Schœnenbourg). La région de Bitche est reprise une seconde fois par les Américains de la 100th ID les 15 et 16 mars 1945.

Après 1945 Guerre froide

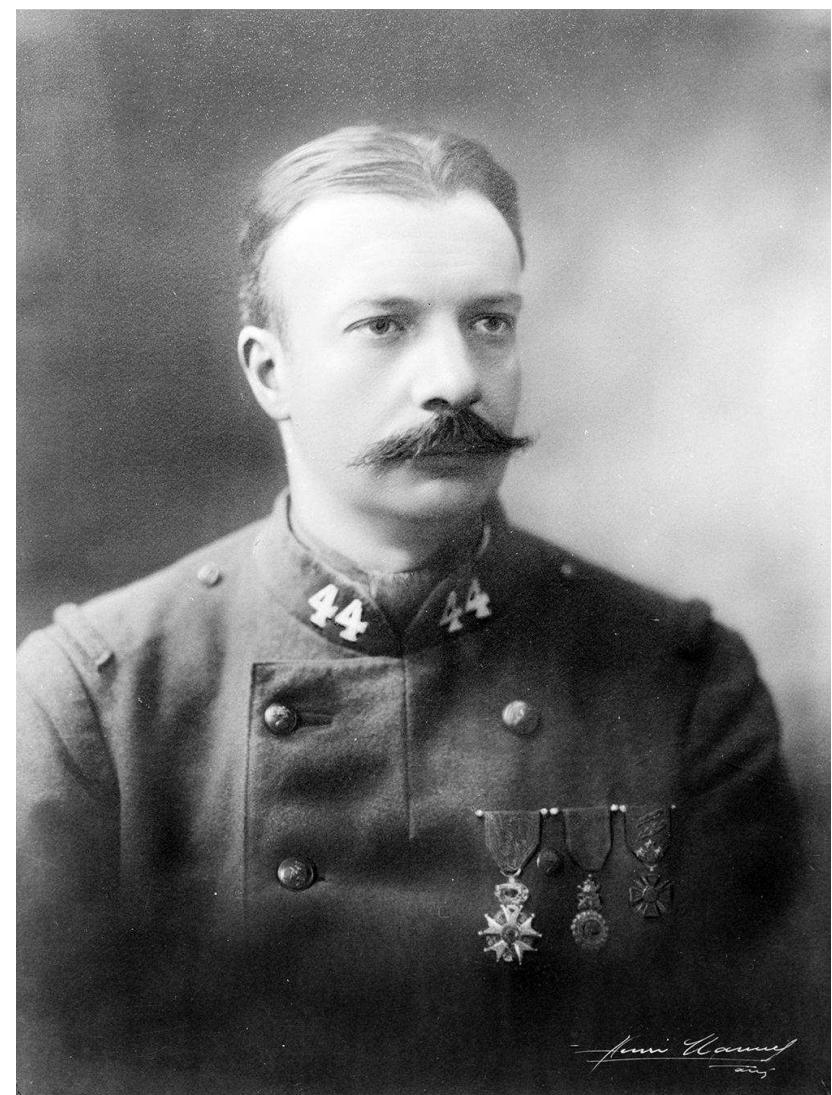
Après la guerre, l'armée française réinvestit la ligne, qui n'est plus opérationnelle en raison d'une part des dégâts subis lors des combats de 1940 et 1944, d'autre part des démontages (au profit du mur de l'Atlantique) et des essais. Dès mars 1946, après inventaire, le génie entreprend pour certains cas une remise en état partielle (à partir des pièces de rechange), pour les autres, des mesures de conservation (nettoyage et fermeture) sont prises.

À partir de 1949, le début de la guerre froide et la création de l'OTAN face à la menace soviétique motivent l'accélération de la remise en état de la ligne Maginot (priorité aux groupes électrogènes et aux tourelles d'artillerie). En 1950 est créé un organisme chargé des fortifications : le « Comité technique des fortifications » (CTF). En plus de la remise en état, le comité doit moderniser la ligne, notamment par des projets de protection contre le souffle des explosions nucléaires, de développement de matériels nouveaux (missiles antichars ; remplacement des canons de 75 mm par des 105 mm), d'arasement des cloches, de meilleurs réseaux de transmission, d'installation de champs de mines, de prise d'air à travers la rocallie, etc.). Dans le cadre théorique du dispositif arrière des forces de l'OTAN, sont prévus par les Français trois « mèles fortifiés » remis en état en priorité entre 1951 et 1953 : môle de Rochonvillers (Rochonvillers, Bréhain, Molvange et Immerhof), de Bitche (Simserhof, Schiesseck, Otterbiel et Grand-Hohékirkel) et d'Haguenau (Four-à-Chaux, Lembach, Hochwald et Schœnenbourg). Trois autres mèles sont prévus en priorité secondaire : môle de Crusnes (Fermont et Latiremont), de Thionville (du Soétrich au Billig) et de Boulay (du Hackenberg au Dentig). Les travaux ne se limitent pas à ces mèles, les ouvrages du Sud-Est (Alpes) sont remis en état, la zone d'inondation du secteur de la Sarre est réparée (étangs-réservoirs et digues), de nombreux blocs d'ouvrages ayant été matraqués par des obus sont rebétonnés. Comme une partie de l'armement manque, la production des différents modèles est relancée en 1952N 37.

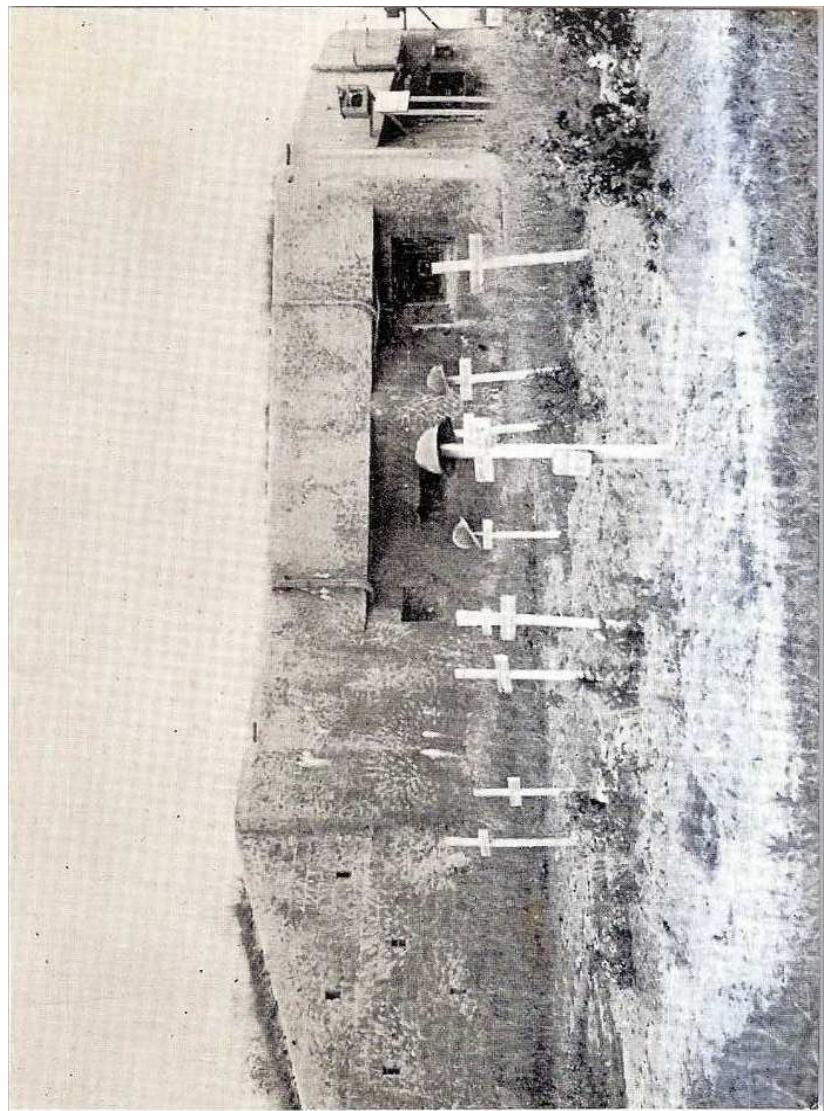
Deux ouvrages sont cédés à l'Armée de l'air pour en faire des bases radars : en 1954 le Mont-Agel (devient en 1960 la base aérienne 943 de Roquebrune-Cap-Martin) et en 1956 le Hochwald (devient en 1960 la base aérienne 901 de Drachenbronn).

En 1960, tous les travaux sont arrêtés, les projets sont annulés, avant que les ouvrages ne soient progressivement déclassés à partir de 1964, car « n'ayant aucun rôle à jouer dans les plans de l'OTAN »⁴⁸ : le contexte est à la détente, les missiles à tête nucléaire (explosion de la première arme nucléaire française en février 1960) servant de dissuasion rendent obsolètes les fortifications linéaires. L'armée abandonne les ouvrages (sauf le Hochwald, le Rochonvillers, le Molvange et le Soétrich), en y faisant d'abord que du gardiennage, avant de commencer à vendre les terrains (première vente de casemates en 1970, de l'ouvrage d'Aumetz en 1972, du Mauvais-Bois en 1973, etc.). La majorité des casemates et les blocs ont leurs cuirassements ferraillés, ils sont généralement vandalisés et pillés (notamment les câbles en cuivre), d'où le remblayage de certaines entrées. Dans le cas de l'ouvrage de Rochonvillers, les installations souterraines sont utilisées par l'OTAN de 1952 à 1967 (PC du CENTAG : Central Army Group), avant de connaître en 1980 des travaux visant à le transformer en PC souterrain pour la 1re armée française : protection NBC pour les entrées,

usine et caserne modernisées, le magasin à munitions transformé en centre opérationnel et des antennes placées sur les dessus. En mai 1997, le PC est démantelé⁴⁹.



André Maginot 1919

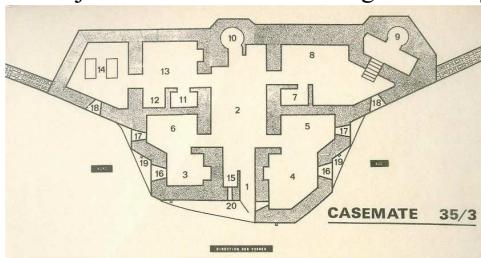


Casemate de Marckolsheim Sud

https://en.wikipedia.org/wiki/Casemate_de_Marckolsheim_Sud

The Casemate de Marckolsheim Sud is a pre-World War II fortified position near the Rhine river in eastern France. The casemate was part of an extension of the Maginot Line fortifications along France's border with Germany. As a unit of the Fortified Sector of Colmar, the casemate was part of French defenses during the German assault of 15–18 June 1940, Operation Kleiner Bär. It has been preserved and is part of a museum focusing on the Rhine section of the Maginot Line. The museum is located at the eastern edge of the town of Marckolsheim.

Marckolsheim Sud's numerical designator was 35/3, referring to its place in the third, or "village" line of fortifications, about 2 kilometres (1.2 mi) back from the river bank. It was built in the mid-1930s by the Commission d'Organisation des Régions Fortifiées (CORF), which was responsible for the major fortifications of the Maginot Line.[1]

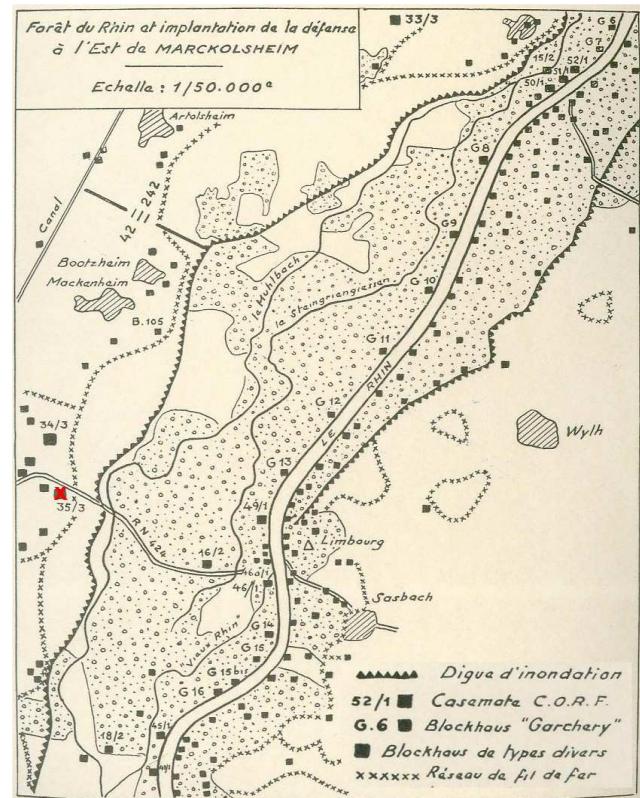


Unlike other portions of the Maginot Line, the Rhine defenses were not interconnected, consisting of individual casemates or blockhouses a few hundred meters apart, arranged to fire along the length of the

defended frontier. The Marckolsheim Sud casemate is a double casemate, designed to fire laterally in either direction along the front, supporting its neighbors to the north and south. The position was armed with two twin heavy machine guns, type JM and, two 47mm anti-tank gun/JM combinations, one of each firing laterally. The faces of these firing positions were defended by two automatic rifle embrasures. A further automatic rifle position defended the casemate's entrance. On top of the fort, two cupolas or cloches were situated to fire in all directions, with a JM cloche mounted centrally and a GFM automatic rifle cloche to one side. The Marckolsheim Sud casemate, and its companion, Marckolsheim Nord, were not typical of the sector, being somewhat larger than most, with two cloches rather than the usual single GFM cloche. The design category was "SBFM special." [2]

Marckolsheim Sud was commanded in 1940 by Lieutenant Marois of the French 42nd Fortress Infantry Regiment. On 15–17 June, the sector was attacked by German forces of the German 360th Infantry Regiment, 221st Infantry Division. Marckolsheim Sud and Nord put up particularly fierce resistance to German attack. The Germans brought up 8.8 cm guns, disabling one cloche, and called in Stuka attacks, which buried the other in

debris from bomb blasts. Without the means to defend itself in all directions, and with German assault teams throwing explosives into the casemate openings, the garrison was forced to surrender on the 17th.[3]



Libération de Strasbourg

<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/en/revue/liberation-and-defence-strasbourg>



After heavy fighting in Dompierre and Baccarat in Lorraine, the 2nd Armoured Division (2e division blindée or DB), which had forced its way over the River Meurthe at General Leclerc's sole initiative, needs to take a breather and reorganise. This interlude allows them to incorporate and train recruits from the French Forces of the Interior (Forces Françaises de l'intérieur – FFI) and replace equipment. Incorporated into the US 3rd Army XV Corps commanded by General Patton, the 2nd Armoured Division consists of three heavy battle groups—Colonel Dio's GTD, the GTL commanded by Colonel de Langlade, Lieutenant-Colonel de Guillebon's GTV and a light battle group—the GTR—commanded by Lieutenant-Colonel Rémy.

There is just one obstacle remaining between the 2nd Armoured Division and Strasbourg, but it is a big one: the Vosges mountains in wintertime! On 10 November, Leclerc calls Colonel de Langlade and tells him his mission: to cross the Vosges via the Dabo road while avoiding the pockets of German resistance at Sarrebourg and Saverne that will be attacked by the GTD and swoop down on Wasselonne and Marmoutier. "The enemy will be waiting for you on the roads to Saverne but not via Dabo as no-one could expect an armoured division to tackle this mountain route..." On 15 November, Leclerc orders his light cavalry to attack Cirey-sur-Vezouze and its bridges. The Morel-Deville sub-group of the 1st RMSM (infantry regiment of "Spahi" Moroccan foot soldiers) seizes the target on the 18th, after bitter fighting during which Lieutenant-Colonel La Horie is killed after liberating Badonviller. On 19 November, the 2nd Armoured Division marches on Strasbourg. The GTD pushes onward towards Sarrebourg, Phalsbourg and Saverne via the Nationale 4 main road. While the Quilichini sub-group is tackling fierce resistance at Phalsbourg, Lieutenant-Colonel Rouvillois bypasses the obstacle, runs into the 316th Infantry Division and arrives in Alsace, to the north of Saverne, in the evening. The GTL, followed by the GTV, enters the Vosges mountains and seizes Dabo on 21 November. Despite the enemy's defences and resistance, the atrocious weather and unfavourable terrain, the barrier formed by the Vosges has been crossed and the battle groups swoop down into Alsace. After fierce fighting, Marmoutier, Saverne and Phalsbourg are liberated in the evening of 22 November.

The attack is launched at 6:45 a.m. on 23 November 1944 via four routes, with the River Rhine and Kehl bridge as the final target. Three hours later,



three of the four columns are held up by the forts on the square which are occupied and interconnected by ditches and anti-tank defences. The stalemate is ended by Lieutenant-Colonel Rouvillois' fourth column which has taken the Hochfelden – Brumath – Schiltigheim route and surprises the German defence by arriving from this unexpected direction. In a deafening tumult, Rouvillois crosses the city with his tanks at top speed. The 5th squadron of the 1st RMSM regiment is first to arrive at the cathedral. Rouvillois then issues the famous coded message: "Tissu est dans iodé" (The cloth is in the iodine) and hurries on towards the Rhine but is unable to prevent the destruction of Kehl bridge.

While the 501st RCC (Combat Tank Regiment), the RBFM (Armoured Marine Regiment) and troops from the RMT (Chad Infantry Regiment) are mopping up pockets of resistance and snipers in the city, the Bompard platoon of the 5/1st RMSM regiment reaches the pink granite cathedral and can finally honour the oath sworn at Koufra. Spahi foot soldier Maurice Lebrun volunteers to climb the steeple and hang an improvised flag from the summit. Covered by his brothers in arms, he climbs ever upwards... "I suddenly realise that I'm not used to this sort of activity. And then there's the icy wind, the vertigo: 142 metres up and... what a perfect target! I keep climbing until I finally reach the top. I start out on the lightning conductor... and I now I'm really shaking. I take the flag out of my jacket; that's it, it's properly fastened but it takes me a while to get it free. I've been standing still in the wind for thirty seconds now and I believe I can hear a zip, zip, zip noise... I'd forgotten all about them. For a moment now they've had me in their sights without me realising it". The mopping up operations continue and the forts surrender, one after the other. Finally, the German garrison surrenders to a detachment of the 2nd Armoured Division on 25 November. The following day, General Leclerc presides over a military parade on the Place Kleber.



Au centre du dispositif américain, la 2e DB s'élance vers Strasbourg à la mi-novembre ; la capitale alsacienne tombe le 23 novembre. Le serment de Koufra est tenu. Le lendemain, Leclerc adresse une proclamation à la population : « Pendant la lutte gigantesque de quatre années menée derrière le général de Gaulle, déclare-t-il, la flèche de votre cathédrale est demeurée notre obsession. Nous avions juré d'y arborer de nouveau les couleurs nationales. C'est chose faite. » Cependant, faute de renforts et de matériels, Leclerc ne peut ni franchir le Rhin ni faire sa jonction, vers le Sud, avec la 1re armée française du général de Lattre (remontée de Provence). Ce n'est qu'à la fin de janvier 1945 que la 2e DB est mise à la disposition de la 1re armée pour participer à la réduction de la poche allemande de Colmar (3 février 1945)



First tanks of the 2nd French Armored Division enter Strasbourg - Nov 23, 1944

23 Novembre 1944
Il est 10h30 A le QG de Leclerc, un motocycliste ruisselant de pluie remet un carré de papier jaune au général. Quatre mots ont été griffonnés à la hâte:

<< Tissu est dans l'odeur >>, << tissu >>, c'est le sous-groupement commandé par Rouvillois << iodé >>, c'est le nom de code de Strasbourg.

Les détachement Briot et Lenoir traversent en trombe les faubourgs de Schiltigheim (au nord de Strasbourg), pénètrent au centre ville où les tramways et les voitures allemandes circulent comme si de rien n'était. Ils foncent vers le sud par la rue de la Nuée Bleue, passent devant la cathédrale, oblique vers l'est en direction du pont de Kehl. En chemin, ils font 800 prisonniers, soldats et fonctionnaires.

Pendant ce temps, Rouvillois emprunte le chemin le plus direct pour s'assurer le contrôle du pont de Kehl/ l'avenue de la Forêt Noire.

Au passage, il laisse le soin au sous-lieutenant Garnier d'obtenir la reddition de << Kaiserpalast >>, le siège du gouverneur militaire de Strasbourg. Deux chars de tête sont réduits par des éléments retranchés. Il faut renoncer à établir une tête de pont sur l'autre côté du Rhin.

Une note de malaise:

Responsable de Strasbourg la 2e DB n'a pratiquement pas d'infanterie pour tenir. Le pont de Kehl résiste, les forts de la ceinture tiennent, le gouverneur militaire-le général Veterrodt- s'est retranché avec 600 hommes dans le fort Ney protégé par les inondables de la Wantzenau. Le centre de Strasbourg reste vide et... << la présence muette de quinze mille civils allemands met une note de malaise >> <note Repiton-Préneuf, chef du 2e bureau de la 2e DB>. Ce dernier à la nuit, s'en va à l'hôtel de ville trouver des autorités civiles qui pourront administrer la cité. << Ces hommes seront extrêmement efficaces >> observe-t-il.

Tout comme à Strasbourg, les allemands résistent dans les casernes à Mulhouse. Le Sherman M4A3 105 mm de l'escadron d'état-major du 12ème régiment de cuirassiers était commandé par le maréchal des logis Zimmer. Son char sera détruit à proximité du pont de Kehl. Un autre char, le "Meknes ", sera détruit à ses côtés. Aujourd'hui, à l'emplacement de cet événement, un Sherman M4A3 75 mm baptisé " Cherbourg " rappelle cet épisode de la libération de Strasbourg Le 23 novembre 1944.

Operation Nordwind

https://en.wikipedia.org/wiki/Operation_Nordwind

Operation North Wind (Unternehmen Nordwind) was the last major German offensive of World War II on the Western Front. It began on 31 December 1944 in Alsace and Lorraine in northeastern France, and it ended on 25 January.

In a briefing at his military command complex at Adlerhorst, Adolf Hitler declared in his speech to his division commanders on 28 December 1944 (three days prior to the launch of Operation Nordwind):

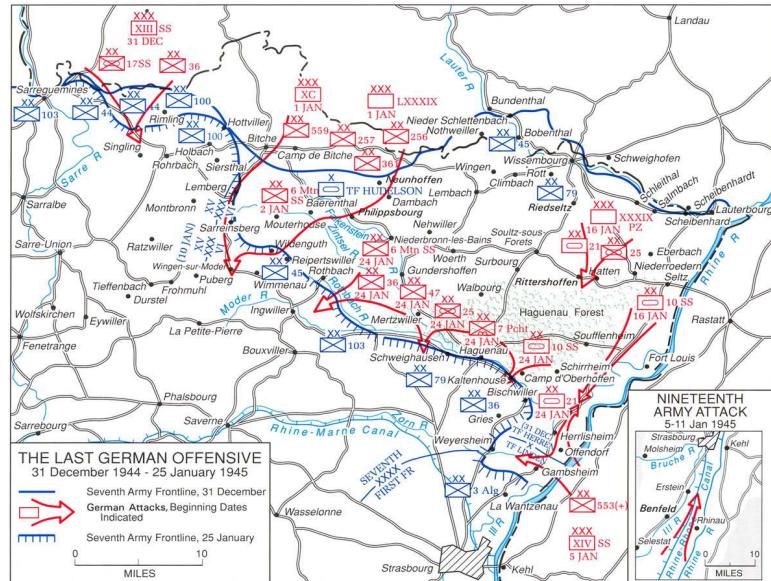


"This attack has a very clear objective, namely the destruction of the enemy forces. There is not a matter of prestige involved here. It is a matter of destroying and exterminating the enemy forces wherever we find them. The question of liberating all of Alsace at this time is not involved either. That would be very nice, the impression on the German people would be immeasurable, the impression on the world decisive, terrific psychologically, the impression on the French people would be depressing. But that is not important. It is more important, as I said before, to destroy his manpower."

The goal of the offensive was to break through the lines of the U.S. 7th Army and French 1st Army in the Upper Vosges mountains and the Alsatian Plain, and destroy them. This would leave the way open for Operation Dentist (Unternehmen Zahnarzt), a planned major thrust into the rear of the U.S. 3rd Army which would lead to the destruction of that army.

On 31 December 1944, German Army Group G (Heeresgruppe G)—commanded by Generaloberst (Colonel General) Johannes Blaskowitz—and Army Group Upper Rhine (Heeresgruppe Oberrhein)—commanded by

Reichsführer-SS Heinrich Himmler—launched a major offensive against the thinly stretched, 110 kilometres (68 mi)-long front line held by the U.S. 7th Army. Operation Nordwind soon had the understrength U.S. 7th Army in dire straits. The 7th Army—at the orders of U.S. General Dwight D. Eisenhower—had sent troops, equipment, and supplies north to reinforce the American armies in the Ardennes involved in the Battle of the Bulge.



On the same day that the German Army launched Operation Nordwind, the Luftwaffe (German Air Force) committed almost 1,000 aircraft in support. This attempt to cripple the Allied air forces based in northwestern Europe was known as Operation Baseplate (Unternehmen Bodenplatte). Bodenplatte failed without achieving any of its key objectives.

The initial attack was conducted by three Corps of the German 1st Army of Army Group G, and by 9 January, the XXXIX Panzer Corps was heavily engaged as well. By 15 January at least seventeen German divisions (including units in the Colmar Pocket) from Army Group G and Army Group Upper Rhine, including the 6th SS Mountain, 17th SS Panzergrenadier, 21st Panzer, and 25th Panzergrenadier Divisions were engaged in the fighting. Another, smaller, attack was made against the French positions south of Strasbourg, but it was finally stopped.

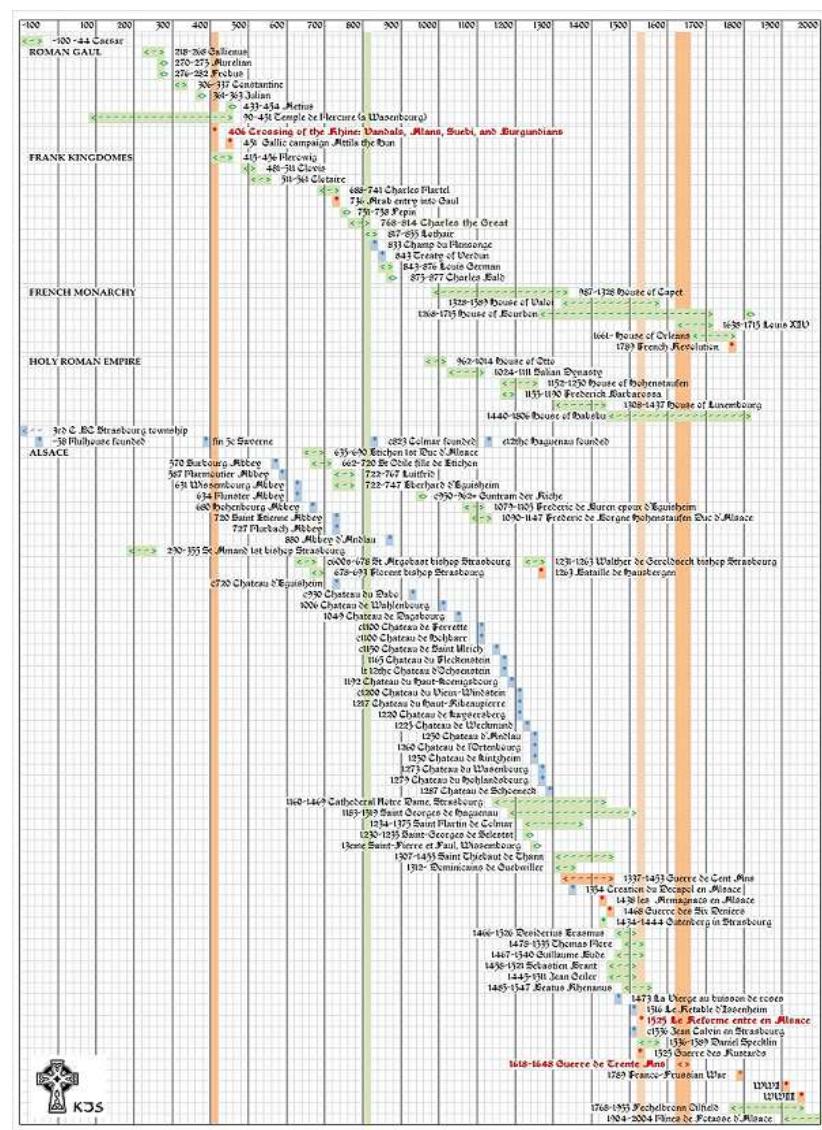
The U.S. VI Corps—which bore the brunt of the German attacks—was fighting on three sides by 15 January. With casualties mounting, and running severely short on reinforcements, tanks, ammunition, and supplies,

Eisenhower, fearing the outright destruction of the U.S. 7th Army, rushed already battered divisions hurriedly relieved from the Ardennes, southeast over 100 km (62 mi), to reinforce the 7th Army. Their arrival was delayed, and the Americans were forced to withdraw to defensive positions on the south bank of the Moder River on 21 January. The German offensive finally drew to a close on 25 January, the same day that the reinforcements began to arrive from the Ardennes. Strasbourg was saved but the Colmar Pocket was a danger which had to be eliminated.

The VI Corps suffered 14,716 casualties. The total number of casualties for the U.S. 7th Army as a whole remains unclear, but is estimated to amount to approximately 3,000 killed, 9,000 wounded, and 17,000 sick and injured.[1]

Operation Nordwind, although costly for both sides, was ultimately unsuccessful, and the failure of the offensive allowed the U.S. 7th Army to contain the German push towards Strasbourg. Any gains attained by the offensive were negated by the later Operation Undertone.

In February, with the assistance of the U.S. XXI Corps, the French 1st Army collapsed the Colmar Pocket and completely cleared the west bank of the Rhine River of German forces in the area south of Strasbourg.



les Magyars

<http://www.cosmovisions.com/ChronoMagyars.htm>

Ce fut aussi en 910 que les Magyars envahirent la France pour la première fois. Charles le Simple était alors roi. La Lorraine fut dévastée; les monastères de Remiremont, Saint-Dié, Moyenmoutiers, Etival, Liepsies, furent pillés.

En 915, les Magyars revinrent; cette fois, l'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, furent saccagées. Charles le Simple, abandonné de tous ses vassaux, ne put empêcher les envahisseurs de rester près de trois ans dans ces provinces, et d'y exercer d'affreux ravages. Flodoard dit que l'archevêque de Reims, Héribert, fut le seul de tous les princes ecclésiastiques qui vint se joindre au roi avec quinze cents hommes. Avec cette faible troupe, Charles n'osa pas s'écartez de la montagne de Laon, sa résidence habituelle, et il attendit que les Hongrois, chargés de butin, se fussent retirés d'eux-mêmes.

Invasions hongroises

<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F8722.php>

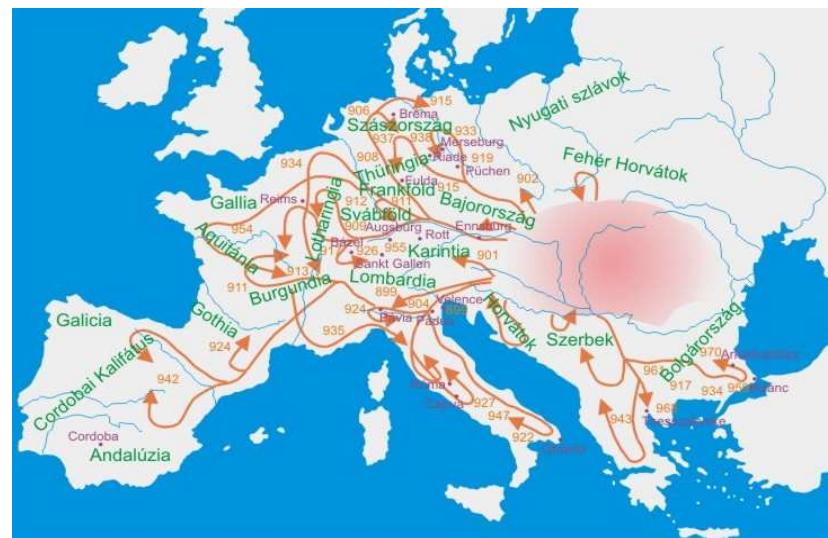
Peuple de cavaliers d'origine finno-ougrienne, les Magyars ou Hongrois (souvent appelés Huns dans les sources, par erreur), venus d'Asie, envahirent au IX^e s. la plaine du Danube. Ils devinrent alors pour plusieurs décennies, tout comme les Sarrasins avec lesquels ils sont souvent confondus, la terreur de l'Europe centrale et occidentale. Dès 899 et surtout entre 909 et 933, des pillards hongrois pénétrèrent jusqu'au Danemark, en France, en Provence et dans les Pouilles. Ils ravagerent aussi le Rhin supérieur.

Gozpert, abbé de Rheinau, mourut en combattant contre eux en été 910. L'évêque de Bâle Rodolphe II subit probablement le même sort le 20 juillet 917, lors du sac de la ville. En 926, les Hongrois prirent Saint-Gall, Rheinau, Säckingen et assiégèrent Constance. L'abbaye de Saint-Gall fut incendiée. Grâce à une vision de la recluse Wiborada (tuée lors de l'attaque du 1^{er} mai 926) et sous la conduite de l'abbé Engilbert, les moines purent mettre la bibliothèque à l'abri à Reichenau et se sauver eux-mêmes en se réfugiant à la Waldburg sur la Sitter (comm. Häggenschwil).

Ces événements sont abondamment relatés par les chroniqueurs de l'abbaye (*Vita sanctae Wiboradae d'Ekkehard Ier*, *Casus sancti Galli d'Ekkehard IV*). Difficile à estimer, l'ampleur des dommages paraît avoir été exagérée dans des récits ultérieurs. Jusqu'à ce que les mesures défensives de l'Empire deviennent efficaces (dispositions de l'empereur Henri Ier sur les places

fortes en 926), la protection des populations incomba aux seigneurs locaux, qui firent construire ou réparer des refuges (comme le "Chastel" de Lostorf).

Les incursions diminuèrent, puis cessèrent, après les défaites infligées par Henri Ier (bataille de Riade en 933) et Otton le Grand (Lechfeld en 955). Envoyé par ce dernier, l'évêque missionnaire Brun (Prunwart), ancien moine de Saint-Gall, baptisa vers 974 Géza, grand-duc de 970/972 à 997 et père du roi Etienne (qui régna de 997 à 1038), ce qui donna le signal de l'intégration de la Hongrie à l'Europe chrétienne de rite latin.



Hungarian invasions of Europe

https://en.wikipedia.org/wiki/Hungarian_invasions_of_Europe

After the conquest of Hungary (10th century)

Around 896, probably under the leadership of Árpád, the Hungarians (Magyars) crossed the Carpathians and entered the Carpathian Basin (the plains of Hungary, approximately).

In 899, these Magyars defeated Berengar's army in the Battle of Brenta River and invaded the northern regions of Italy. They pillaged the countryside around Treviso, Vicenza, Verona, Brescia, Bergamo and Milan. They also defeated Knez (Prince) Braslav of Pannonian Croatia. In 901, they attacked Italy again. In 902, they led a campaign against northern Moravia and defeated the Moravians whose country was annihilated. Almost every year after 900 they conducted raids against the Catholic west and Byzantine east. In 905, the Magyars and King Berengar formed an amicitia, and fifteen years passed without Hungarian troops entering Italy.

The Magyars defeated no fewer than three major East Frankish armies between 907 and 910 in fast and devastating raids, as follows. In 907 they defeated the invading Bavarians near Brezalauspurg, destroying their army, successfully defending Hungary and laying Great Moravia, Germany, France and Italy open to Magyar raids. On 3 August 908 the Hungarians won the battle of Eisenach, Thuringia. Egino, Duke of Thuringia was killed, along with Burchard, Duke of Thuringia and Rudolf I, Bishop of Würzburg. The Magyars defeated Louis the Child's united Frankish Imperial Army at the first Battle of Lechfeld in 910.

Smaller units penetrated as far as Bremen in 915. In 919, after the death of Conrad I of Germany, the Magyars raided Saxony, Lotharingia and West Francia. In 921, they defeated King Berengar's enemies at Verona and reached Apulia in 922. Between 917 and 925, the Magyars raided through Basel, Alsace, Burgundy, Provence and the Pyrenees.

Around 925, according to the Chronicle of the Priest of Dioclea from the late 12th century, Tomislav of Croatia defeated the Magyars in battle, however others question the reliability of this account, because there is no proof for this interpretation in other records.

In 926, they ravaged Swabia and Alsace, campaigned through present-day Luxembourg and reached as far as the Atlantic Ocean. In 927, Peter, brother of Pope John X, called on the Magyars to rule Italy. They marched into Rome and imposed large tribute payments on Tuscany and Tarento. In 933, a substantial Magyar army appeared in Saxony (the pact with the Saxons

having expired) but was defeated by Henry I at Merseburg. Magyar attacks continued against Upper Burgundy (in 935) and against Saxony (in 936). In 937, they raided France as far west as Reims, Lotharingia, Swabia, Franconia, the Duchy of Burgundy and Italy as far as Otranto in the south. They attacked Bulgaria and the Byzantine Empire, reaching the walls of Constantinople. The Byzantines paid them a "tax" for 15 years. In 938, the Magyars repeatedly attacked Saxony. In 940, they ravaged the region of Rome. In 942, Hungarian raids on Spain, particularly in Catalonia, took place, according to Ibn Hayyan's work. In 947, Bulcsú, a chieftain of Taksony, led a raid into Italy as far as Apulia, and King Berengar II of Italy had to buy peace by paying a large amount of money to him and his followers.



The Battle of Lechfeld in 955, in which the Magyars lost approximately 5,000 warriors, finally checked their expansion, although raids on the Byzantine Empire continued until 970. Lechfeld is south of Augsburg in present-day southern Germany.

According to the contemporary sources, the researchers count 45 (according to Nagy Kálmán) or 47 (According to Szabados György) raids in different parts of Europe. From these campaigns only 8 (17,5 %) were unsuccessful (901, 913, 933, 943, 948, 951, 955, 970) and 37 ended with success (82,5 %).

Bataille du Lechfeld (bavière)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_du_Lechfeld

La bataille du Lechfeld (Schlacht auf dem Lechfeld en allemand, Augsburgi csata en hongrois) eut lieu le 10 août 955 en Souabe. Elle opposa les Magyars, cavaliers finno-ougriens installés depuis 895 à la place des Avars dans le bassin du moyen-Danube et commandés par leur horka (en) Bulcsú (de), aux armées carolingiennes commandées par le futur empereur Otton le Grand.

Contexte

La bataille du Lechfeld s'inscrit dans la longue série d'affrontements qui ont émaillé l'histoire des empires de Rome, de Byzance, d'Occident ou de Chine, face aux Huns, aux Avars, aux Khazars, aux Onoghoures, aux Péchénergues, aux Coumans, aux Tatars, aux Mongols et à bien d'autres peuples cavaliers venus des steppes à la recherche des richesses de ces empires. Originaires de l'Oural et passés par l'Etelköz (région steppique située au nord de la Mer Noire), les Magyars, après s'être installés en 895 à l'intérieur de l'arc carpathique, entreprirent, durant soixante ans, des campagnes de pillage en Moravie (gravement défaite à Bratislava en 907) et dans le domaine carolingien (passant par la trouée pannonienne et ravageant l'Allemagne, la vallée du Rhône et l'Italie, jusqu'au sud de la péninsule, en 922-24, 933 et 947), ramenant un énorme butin et d'innombrables prisonniers, dont ils firent leurs serfs. Il fallait mettre fin à cette guerre (dans le sens médiéval de harcèlement) par une grande bataille décisive obligeant l'ennemi à négocier : celle-ci eut lieu près d'Augsbourg, entre les rivières Lech et Schmutter. Lechfeld signifie "champ de la Lech".

La bataille

Le Lechfeld vit s'affronter d'un côté environ 10 000 cavaliers lourds rassemblés, selon les sources d'époque, par Otton (en fait, probablement 3500 à 4000), et de l'autre environ 50 000 (plutôt 6000 à 8000) archers et cavalerie légère des Magyars.

À l'approche de l'ennemi, Otton fut pris de flanc par une partie des forces adverses : il se trouvait ainsi enserré par deux forces plus nombreuses, ce qui aurait pu causer sa défaite. Mais les Hongrois qui l'attaquaient sur son aile céderent à la tentation et mirent pied à terre pour faire main basse sur la caravane de bagages germaniques. C'est ce qui les perdit : Otton envoya alors une partie de ses forces contre ces pillards, et, une fois ceux-ci éliminés, ses cavaliers lourds se regroupèrent et chargèrent les lignes hongroises. Malgré les flèches magyares, en grande partie détournées par les boucliers et les armures germaniques, l'armée d'Otton frappa la ligne

adverse et l'enfonça. Horka Bulcsu tenta de feindre la retraite pour attirer les Germains dans une éventuelle poursuite afin de les désorganiser, mais les troupes d'Otton maintinrent leur ligne et les mirent en déroute. Les prisonniers furent soit exécutés, soit libérés avec les oreilles et le nez coupés.

Conséquences

Leur défaite contraignit les Magyars à cesser leurs campagnes de pillage en Occident : la dynastie Arpadienne entreprit d'organiser son pays, de sédentariser les tribus magyares, puis se convertit au christianisme et, en 1001, leur chef Vajk se fit couronner roi, en accord avec la papauté. Il fut baptisé sous le nom d'Étienne et ultérieurement canonisé (Szent István). Le couronnement d'Étienne Ier marque la fin de la période nomade du peuple Magyar et inaugure l'histoire de la Hongrie royale.

Boleslav Ier de Bohême, qui participa à la bataille avec sa troupe de 1 000 hommes aux côtés de Otton Ier du Saint-Empire, profite de la déroute des Magyars pour occuper la Moravie, la Slovaquie occidentale, la Silésie, et la Croatie blanche avec Cracovie.



La Bataille du Lechfeld, enluminure de 1457 par Sigmund Meisterlin

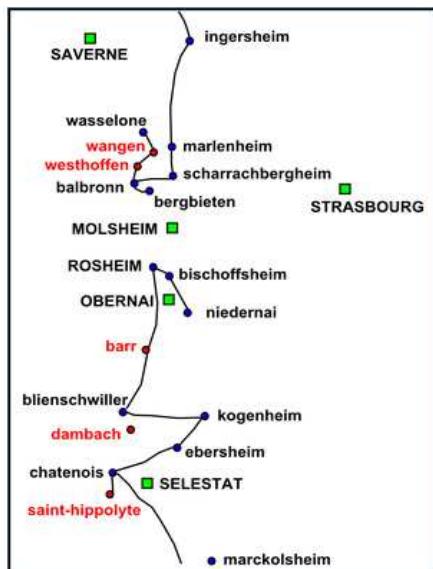
Les Ecorcheurs (Armagnacs) devant Rosheim

<http://autour-du-mont-sainte-odile.overblog.com/les-ecorcheurs-devant-rosheim>

Les Ecorcheurs devant Rosheim

Appelés par l'Empereur Frédéric contre les Suisses, les Ecorcheurs du Dauphin Louis ont vite délaissé leur mission et envahi l'Alsace. Septembre 1444, le futur Louis XI s'installe à Châtenois et envoie ses troupes à la triste et sanglante renommée vers le Nord de l'Alsace. Quelques deux mille soldats réguliers et vingt cinq mille suppléants : les Ecorcheurs.

L'avance du Dauphin Louis



La guerre que Louis mène en Alsace est singulière. On l'a vu renoncer devant Bâle, il fera de même en Alsace et évitera soigneusement Mulhouse et Colmar. La Chronique de Schilter est précise, et nous permet de proposer la carte ci-jointe. Louis s'en prend aux villages qui sont rançonnés et détruits, et aux petites villes comme Saint-Hippolyte. Parallèlement à son avance, une deuxième vague d'Ecorcheurs a attaqué au Nord, évitant Saverne et Molsheim, pour s'en prendre à des petites places telles que Wangen et Westhoffen. Certaines cités ouvrent leurs portes, séduites par des promesses de merci, jamais tenues. D'autres indiquées en rouge sur la carte, résistent avant de devoir se rendre. Une seule Ville Impériale sera attaquée par les Ecorcheurs, Rosheim.

La prise de Rosheim

Voici le déroulement des faits du 29 septembre 1444, rapportés par Johann Schilter.

Die von Rossheim haben die Gecken ingellossen!

<<Le passage suivant est véritable, et ceci ressort du dicton encore utilisé que j'ai entendu de la bouche même d'un habitant de Rosheim le 3 décembre 1612 : 'Die von Rossheim haben die Gecken ingellossen !' Ceux de Rosheim ont laissé entrer les Ecorcheurs !

Le jour de la Saint Michel, les Français se sont dirigés en grand nombre vers la Ville de Rosheim et le Maréchal de France a exigé de par son maître le Roi qu'on lui ouvre la ville. Alors la ville et ce pays seraient siens. Il voulait que ce fut ainsi, ou alors il saurait bien la prendre par la force avec les arquebuses et les armes à feu dont il disposait là, et alors il les tuerait tous. S'ils voulaient bien lui ouvrir gentiment et être obéissants, alors il leur laisserait le profit de cette bonne volonté, il se comporterait amicalement et les protégerait, alors il ne se passerait aucun malheur. De plus, pour les remercier de les voir laissé entrer, ils seraient quittes de toutes taxes et de toutes représailles, et devraient servir ensuite que leur seigneur, le roi de France, exclusivement et dans tout ce qu'il serait possible de faire. Attirés d'une telle façon par la promesse de leur sécurité et aussi par le beau discours, les cinq conseillers les plus importants se décidèrent à accepter et à prêter hommage au Seigneur et ils décidèrent un bon nombre de leur amis qui les suivirent et ils livrèrent donc la Ville Impériale, sans que les gens de la contrée le sachent ou le veuillent, ceux qui étaient sur les murs et les défendaient jusqu'à leurs dernières heures, ils durent abandonner leur garde et perdre la ville sans nécessité, sans combat ni résistance.>>

Le récit est représentatif des méthodes des Ecorcheurs. Intimidation, étalage de leur nombre et de leur forces, Louis dispose de l'artillerie royale de Charles VII, promesse de laisser la vie sauve à ceux qui se soumettent et de massacer ceux qui résisteraient. Dans tous les cas, le résultat est le même, sauf paiement d'un énorme tribu, les Ecorcheurs se répandent dans la ville, violent, massacrent, tuent et pillent. Rosheim sera mise à sac, comme il fallait s'y attendre. De plus, Philippe de Jalognes, le Maréchal de France, décidera d'y installer ses quartiers, à l'abri des murs, et 'ceux de Rosheim' devront supporter l'occupant tout au long de la campagne. La reddition sans combat de Rosheim eut un grand retentissement dans toute l'Alsace.

La réaction des villes du Piémont

Louis a évité Sélestat. Saint-Hippolyte a été prise d'assaut. Le château de Barr a été enlevé, et les habitants ont payé une forte somme pour éviter le pillage. L'abbaye d'Ebermunster a négocié avec le Dauphin et évité le passage des Ecorcheurs dans ses dépendances. La famille d'Andlau a fait de même.

Après Rosheim, Philippe de Jalognes a pris Bischoffsheim, et les Landsberg lui ont ouvert les portes de Niedernai. Quatre mille cavaliers à Rosheim, les

trois mille hommes du sire d'Orval à Niedernai, cernée de toutes parts, la Ville d'Obernai a fermé ses portes et se prépare à résister.

Le 7 octobre, le Dauphin, âgé alors de 21 ans, participe à l'attaque des remparts de Dambach. La défense de la ville est longue et l'artillerie royale ouvre deux brèches dans les murs. Lors de l'assaut final, le Dauphin est cloué à sa selle par une flèche qui lui traverse le genou. Il se retire à Châtenois. Charles VII, informé et inquiet, presse son fils de rentrer en France.

L'hiver 1445

La blessure est légère, mais Louis se retire néanmoins, laissant sur place son armée, installant ses garnisons dans les villes occupées. Les Ecorcheurs resteront en Alsace jusqu'en février 1445, mettant le pays à sac.

Pendant toutes ces opérations, l'empereur Frédéric sera absent, l'armée tant attendue ne viendra pas et les Villes ne pourront compter que sur elles-mêmes. Plusieurs réunions se tiennent pour organiser la défense, sans réussir à réunir efficacement leurs forces. Des opérations de guérillas et de représailles sont cependant organisées par les Villes Impériales. Strasbourg, Sélestat et Obernai sont les plus actives. Ulric de Rathsamhausen zum Stein est alors prévôt d'Obernai. J. Gyss raconte les opérations conduites par Ulric cet hiver 1445 : Saint Hippolyte, Barr, Bernardswiller, reprise du château de Bischoffsheim... la résistance obernoise était bien réelle.

La déroute des Ecorcheurs

Parallèlement les négociations continuaient entre l'Empereur et Charles VII. La conférence de Trèves aboutit à un accord et les Ecorcheurs commencent leur repli, tout en continuant leurs dévastations et leurs crimes. Les Français stationnés au nord de l'Alsace se regroupent vers Blienschwiller, et rejoignent la Lorraine par le Val de Lièpvre. Au lieu-dit le 'Geckenfelsen', Gunther qui mène les troupes de Sélestat et Ulric celles d'Obernai ont tendu une embuscade, ils attaquent l'arrière garde des français dans ce défilé étroit. Les Ecorcheurs sont lourdement défait, et une grosse partie de leur butin est récupéré par les Alsaciens. Trophée inespéré de ce combat, l'artillerie de Charles VII est aux mains des assaillants et ramenée à Sélestat !

Après de longs mois d'une guerre sanglante, l'Alsace n'oubliera pas les 'Gecken', les 'Kelsnider', ainsi qu'on nommait les Ecorcheurs en dialecte.

Terminons par cette terrible anecdote rapportée par Schilter, bien révélatrice des haines de l'époque.

<<Un jour, un Ecorcheur fit prisonnier un Suisse, mais il ne savait pas un mot d'allemand, de même que le Suisse ne parlait pas un mot de français.

Alors vint à passer un habitant du Sundgau qui connaissait bien les deux langues. Comme l'Ecorcheur tenait le Suisse à la gorge et en exigeait cent couronnes de rançon, celui-ci consentait à les payer et eut même donné davantage, le Français demanda à l'Alsacien ce que le Suisse disait. L'Alsacien répondit qu'il ne voulait pas donner un pfennig, et l'étranger tua le malheureux sans autre forme de procès.

Interrogé pourquoi il n'avait pas dit la vérité, l'habitant du Sundgau répondit qu'il était bon alsacien et que ces deux-là n'étaient point de ses amis. Il aurait eu regret de laisser au Suisse la vie et au Français l'argent.>>

Sources

- A. Sablon, Louis XI, 2011
- P. M. Kendall, Louis XI, 1971
- J. Gyss, Histoire de la Ville d'Obernai, 1866
- A. Tuetey, Les écorcheurs sous Charles VII, 1874
- J. Schilter, Chroniques de Koenigshoven, 1698

Strasbourg : la ville au Moyen Age (Alsace)

Encyclopédie B&S Editions ©2007-2010

[http://www.encyclopedie.bseditions.fr/article.php?pArticleId=171&pChapitreId=37405&pSousChapitreId=37407&pArticleLib=Strasbourg+et+la+querelle+des+investitures+%5BStrasbourg%A0%3A+la+ville+au+Moyen+Age+\(Alsace\)-%3ELe+Moyen+Age%A0%3A+la+ville+%E9piscopale%A0%3A+1002-1334%5D](http://www.encyclopedie.bseditions.fr/article.php?pArticleId=171&pChapitreId=37405&pSousChapitreId=37407&pArticleLib=Strasbourg+et+la+querelle+des+investitures+%5BStrasbourg%A0%3A+la+ville+au+Moyen+Age+(Alsace)-%3ELe+Moyen+Age%A0%3A+la+ville+%E9piscopale%A0%3A+1002-1334%5D)

Strasbourg et la querelle des investitures

Le cours des événements change brusquement lorsque le fils de Henri III, le futur empereur Henri IV (1056- 1106), à peine âgé de seize ans, nomme au siège de Strasbourg, en mars 1065, un adversaire acharné de la cause grégorienne, Werner d'Achalm (1065-1077), originaire d'un modeste comté de Souabe, aux environs de Reutlingen. C'est un prélat indigne : souvent absent de Strasbourg, il se conduit de façon scandaleuse, vivant en concubinage et recommandant à ses prêtres de prendre femme. Le pape Alexandre II (1061-1073) lui interdit temporairement l'exercice des fonctions épiscopales ; en 1074 Grégoire VII le prive de sa charge épiscopale et presbytérale ; ces sanctions ne le font pas changer de conduite. En janvier 1076, il participe à la diète de Worms, où Henri IV fait déposer le pape par les évêques à sa botte. Il est excommunié avec les autres prélats partisans de l'empereur. En janvier 1077, il accompagne son maître à Canossa, mais il n'en demeure pas moins fidèle à la cause impériale. Le 14 novembre 1077, la mort le frappe, alors qu'il partait à l'assaut de l'abbaye de Hirsau, restaurée par le comte Adalbert II de Calw - un neveu du pape Léon IX -, et gagnée à la Réforme grégorienne. Aux yeux de l'évêque Werner, Hirsau n'était là qu'un « repaire du papalisme ».

Pour Henri IV l'humiliation de Canossa le renforce dans sa volonté de combattre le pape et de garder la haute main sur la nomination de l'évêque. D'Achalm mort, il investit Thiepald, prévôt du chapitre de Constance malgré l'opposition du chapitre cathédral qui désirait que la nomination se fasse en son sein. Mais à la mort de Thiepald en 1082, le chapitre se prononce pour une élection canonique, dans le sens de la réforme grégorienne. Le projet est sans doute contrarié par Frédéric Hohenstaufen « le Borgne », que l'empereur venait de nommer duc d'Alsace et de Souabe et auquel il avait donné mission d'éradiquer les champions du pape, les puissants Eguisheim.

Frédéric obtient de l'empereur la nomination au siège épiscopal de son frère, Otton de Hohenstaufen (1083-100) qui aussitôt s'engage dans la lutte contre le pape et dans le schisme en reconnaissant l'antipape Clément III, une créature de Henri IV. Otton envahit en 1086 le domaine de Hugues VII

d'Eguisheim, Dabo ; mais il se laisse surprendre et se voit dépouillé des insignes de sa charge. Une tentative de conciliation aboutit au meurtre d'Henri VII dans les appartements même de l'évêque le 4 septembre 1089. Ce meurtre discrédite la cause épiscopale, et Otton finit par prendre ses distances avec l'empereur et à se rapprocher du Pape Urbain II qui l'oblige sans doute à se croiser (1096-1099). De retour de croisade il rallie cependant à nouveau la cause impériale ; peut avant sa mort en 1100, l'empereur lui confère le titre de prince d'Empire... La cause impériale semble l'emporter alors à Strasbourg, malgré les violentes diatribes du fougueux Manegold de Lautenbach et de sa « Lettre à Gebhart ».... Jamais la position épiscopale n'a été aussi puissante en Alsace qu'à cette époque : « les droits épiscopaux, très dispersés, s'étendaient sur une centaine de villages ; il étaient groupés en huit districts, dont quatre en Basse Alsace, un à Rouffach, et trois dans l'Ortenau ; l'administration en était assurée par des baillis, siégeant dans des châteaux, sous la direction d'un vidame épiscopal installé au palais de Strasbourg, tandis que la collecte des récoltes et des revenus était effectuée par les maires. En outre l'évêque était le seigneur de multiples vassaux dont le nombre n'avait cessé de croître depuis le X^e siècle ». (Philippe Dollinger).

Otton mort, Henri IV impose encore deux évêques à Strasbourg : Baudouin qui meurt rapidement (100) et Cunon (1100-1123), chanoine de Spire, Goslar et Strasbourg. Le pape refuse son consentement à la nomination, et malgré l'opposition du chapitre, l'empereur passe outre. En 1106 Henri V succède à son père ; il se rend aux arguments du chapitre et dépose l'évêque en 1023 alors que ce dernier se fut rallié à la cause papale. Désavoué par l'empereur, haï par le chapitre et par la population, accusé par le clergé de la ville d'avoir dilapidé les biens de l'évêché, Cunon est chassé, victime pitoyable d'intrigues qui le dépassent totalement...

Le 23 septembre 1122 est signé le « concordat de Worms » : ce compromis marque théoriquement la fin de la querelle des investitures, l'empereur renonçant toute nomination par la crosse et l'anneau, mais restant maître du jeu en matière temporelle. Le texte est cependant assez ambigu quant au rôle de l'empereur dans l'élection épiscopale, refusée par ailleurs au chapitre.

Aussi les principes de Worms sont immédiatement mis de coté aussi bien par l'empereur que par le chapitre. L'empereur nomme évêque de Strasbourg le chanoine de Bamberg Brunon qui est aussi son chancelier. Ce qui déplaît hautement au chapitre, assez puissant pour estimer s'assurer le monopole des candidatures à l'évêché. Le chapitre est alors assez puissant, car tout au long du XI^e il s'était acquis une autorité assez importante pour disposer d'une mense capitulaire (patrimoine en terres, villages et biens)

qu'il gérait lui-même depuis le début du XI^e et indépendamment de l'évêque.

La querelle des investitures : l'empereur Henri IV, soutenu par Hugues de Cluny, implore Mathilde de Toscane pour qu'elle intervienne auprès du pape Grégoire VII. Parchemin de 1144 « Vie de Mathilde ». Rome, Bibliothèque Vaticane

La querelle des investitures : l'empereur Henri IV, soutenu par Hugues de Cluny, implore Mathilde de Toscane pour qu'elle intervienne auprès du pape Grégoire VII. Parchemin de 1144 « Vie de Mathilde ». Rome, Bibliothèque Vaticane

Aussi lorsque Henri V meurt en 1125 et que se querellent pour sa succession Frédéric de Hohenstaufen « le Borgne » et Lothaire III de Supplimbourg, les adversaires du Hohenstaufen chassent Brunon du siège épiscopal de Strasbourg. Est élu Eberhard chanoine de la cathédrale et partisan du nouvel empereur Lothaire (1123-1137). Eberhard meurt en 1127 et Brunon, rentré en grâces auprès de Lothaire, retrouve son siège. Mais au synode de Mayence, en juin 1131, Brunon doit subir les attaques du chapitre de Strasbourg et tombe en disgrâce auprès de Lothaire qui, face aux menaces des Hohenstaufen, a besoin de 'appui de la bourgeoisie de Strasbourg, de plus en plus influente, et donc d'un évêque qui s'entendit avec elle. Brunon est assez intelligent pour éviter une honteuse déposition autoritaire : il se retire à Bamberg où il va mourir en 1162.



C'est ainsi que s'achève à Strasbourg la querelle des investitures. Elle signe en fait la victoire de deux grandes factions dont l'influence à Strasbourg va aller en grandissant : le chapitre cathedral qui va se réserver progressivement l'exclusivité de la nomination de l'évêque de la ville, et la bourgeoisie, de plus en plus puissante et influente.



Dagobert Ier investit Audomar à la tête de l'évêché de Thérouanne. Vie de Saint Omer, XI^e siècle.

Querelle des Investitures

https://fr.wikipedia.org/wiki/Querelle_des_Investitures

Querelle des Investitures

La querelle des Investitures est le conflit qui opposa la papauté et le Saint-Empire romain germanique entre 1075 et 1122. Elle tire son nom de l'investiture des évêques. Au Moyen Âge, l'investiture est un acte par lequel une personne met une autre en possession d'une chose. Au XIe siècle, les souverains estiment que le fait de confier à un évêque ou à un curé des biens matériels leur permet de choisir l'officiant et de lui accorder les investitures spirituelles. Cette mainmise du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel a comme conséquence une défaillance profonde du clergé, qui n'assure plus son rôle.

La réforme grégorienne qui débute au milieu du XIe siècle entend lutter contre les manquements du clergé à ses devoirs, ce qui incite le pape à vouloir le contrôler, au détriment du pouvoir politique. Les monarques du Saint-Empire romain germanique, pour qui les évêques sont aussi des relais de l'autorité impériale, s'opposent alors à cette prétention. Après une lutte sans merci entre les empereurs et les papes, la querelle des Investitures aboutit à une victoire provisoire du spirituel sur le temporel.

Les origines de la querelle

Le règne des Ottoniens, à la tête du Saint-Empire romain germanique, commence le 2 février 962 par le couronnement à Rome d'Otton Ier par le pape Jean XII. Ils vont exercer un contrôle total sur l'élection des papes et sur la nomination des évêques dans l'Empire. Pour asseoir leur autorité, les souverains germaniques ont dévolu des pouvoirs régaliens aux prélates. Les évêques présentent l'avantage de ne pas avoir d'héritier. Ne concéder les charges qu'à titre viager permet de récupérer les terres à la mort du vassal et évite donc la perte progressive des possessions. Cela permet aussi de conserver un moyen de pression sur ses vassaux dont la jouissance des terres accordées en précaire peut être retirée. Louis le Pieux avait précipité la fin de l'empire carolingien en rompant l'équilibre entre les biens fonciers fiscaux et les biens fonciers accordés en jouissance à la noblesse. Dès lors, l'empereur n'était plus assez riche pour entretenir ses vassaux dont plus rien ne bridait les velléités naturelles d'indépendance. Dès sa fondation, le Saint-Empire est entravé par le peu d'institutions sur lesquelles l'empereur peut asseoir son autorité et par la faiblesse de ses revenus car les empereurs ne disposent que de leurs propres domaines pour financer leur politique.

Les Ottoniens évitent ce problème en donnant les investitures temporelles et spirituelles à des hommes de leur choix, souvent issus de la chapelle royale

où ils ont pu être jaugés, fidèles à leur personne et à leur pouvoir. Ainsi, les évêques de la Reichskirche (littéralement « l'Église impériale ») forment l'ossature de l'administration impériale. Cette investiture est symbolisée par la remise de l'anneau et de la crosse par l'empereur à l'évêque entrant en charge. Cette pratique ne concerne pas que les diocèses mais aussi les monastères royaux, les grands chapitres séculiers. L'arrivée au pouvoir de la dynastie salienne ou franconienne en 1024, avec l'élection de Conrad II ne change rien à cette organisation. Jusqu'au règne d'Henri III (1039-1056), ce système institutionnel fonctionne parfaitement.

La réforme grégorienne et les prérogatives impériales

Au XIe siècle, cette politique va se trouver en totale opposition avec la réforme grégorienne mise en œuvre par la papauté qui estime que les difficultés dont souffre le clergé trouvent leur source dans la mainmise du pouvoir temporel.

Depuis le Xe siècle, un courant de réforme monastique porté par des abbayes comme Cluny, Brogne ou Gorze s'efforce de moraliser la conduite du clergé. Henri III, pensant qu'il est l'oint du Seigneur et qu'il doit faire appliquer strictement ses préceptes, place directement sous sa protection les couvents réformés, les soustrayant à l'appétit des seigneurs laïcs.

À Rome, au même moment, les grandes familles de la ville se disputent la papauté. Ainsi, trois papes revendiquent la tête de l'Église catholique. Le synode de Sutri démet ces trois papes en décembre 1046. L'évêque de Bamberg, devenu pape sous le nom de Clément II, couronne Henri et sa femme. Il nomme ensuite Léon IX, son cousin imprégné comme lui d'esprit de réforme, pour lui succéder au Saint-Siège. Ce dernier s'entoure de réformateurs (Hildebrand, le futur Grégoire VII, est l'un de ses principaux conseillers) et son pontificat marque le début de la réforme grégorienne dès octobre 1049 lorsqu'il réunit un concile à Reims condamnant la simonie et le nicolaïsme. La coopération entre « les deux moitiés de Dieu » profite, dans un premier temps, aux deux parties. Elle renforce le caractère sacré de l'empereur, qui doit être élu par les grands seigneurs du Saint-Empire.

Mais, en 1054, Léon IX meurt. À son tour, Henri III décède en 1056, ne laissant qu'un héritier de six ans. Profitant de la minorité d'Henri IV, alors roi des Romains, le pape Nicolas II décide en 1059 de réservier l'élection du pape aux seuls cardinaux. Le pape n'est donc plus l'homme de l'empereur. Parmi les réformateurs, certains, à la suite de Humbert de Moyenmoutier, pensent que l'inconduite du clergé est due à l'investiture laïque. Ils estiment que les laïcs ne nomment pas toujours la personne la plus compétente mais celle qui servira le mieux leurs intérêts. L'investiture laïque est donc condamnable, même si elle ne se fait pas en échange d'argent.

Hildebrand continue à s'opposer énergiquement à l'investiture laïque aux côtés des papes successifs puis en tant que souverain pontife après son élection en 1073. Mais il a face à lui un jeune roi qui a une haute idée de ses devoirs et de ses droits et qui entend bien revenir sur les concessions faites aux princes germaniques et au pape pendant sa minorité.

Lors du concile du Carême de 1074, des décisions sont prises pour écarter les prêtres simoniaques ou concubinaires. Mais les évêques nationaux, principalement les germaniques, ne montrent aucun empressement à appliquer les décisions du concile. Dans un premier temps, le roi des Romains, Henri IV, propose de jouer les médiateurs entre les légats pontificaux et les évêques germaniques. Lors du concile du Carême de 1075, non seulement les prêtres simoniaques et concubinaires sont menacés d'excommunication mais des évêques sont aussi condamnés : « Si quelqu'un désormais reçoit de ta main de quelque personne un évêché ou une abbaye, qu'il ne soit point considéré comme évêque. Si un empereur, un roi, un duc, un marquis, un comte, une puissance ou une personne laïque a la prétention de donner l'investiture des évêchés ou de quelque dignité ecclésiastique, qu'il se sache excommunié¹⁶. »

Grégoire VII publie également un décret interdisant aux laïcs de choisir et d'investir les évêques. C'est la première fois que l'Église prend position sur la question des investitures laïques.

Henri IV, qui vient de vaincre une rébellion en Saxe, veut compter sur le soutien d'une Église impériale dévouée face à la turbulence des grands seigneurs. Pourtant, dans un premier temps, Henri IV, qui n'est pas hostile à la réforme, cherche à négocier tout en continuant à nommer les évêques. Il a comme objectif de renforcer en Italie une Église d'Empire, Reichskirche, qui lui serait totalement fidèle¹⁷. Deux évêchés vacants sont donnés à deux fidèles d'Henri IV, ainsi que l'archevêché de Milan, contre l'avis du pape et des bourgeois de la ville. Le pape proteste en des termes très vifs. Alors éclate le conflit. Au-delà de la question des investitures, c'est le sort du dominium mundi qui se joue, la lutte entre le pouvoir sacerdotal et le pouvoir impérial. Les historiens du XII^e siècle appellent cette querelle Discidium inter sacerdotium et regnum.

Les Dictatus papæ

En 1075, Grégoire VII, pour mettre un terme à l'alliance entre le spirituel et le temporel, écrit 27 propositions regroupées dans les *Dictatus papæ*. Il interdit les investitures par des laïcs sous peine d'excommunication des contrevenants. Il assied donc son pouvoir sur l'Église en étant le seul capable d'investir les prélat. Dans ce document, jamais promulgué, le pape

soutient que, dans la société chrétienne dont le ciment est la foi, le pouvoir appartient à l'ordre sacerdotal. L'ordre laïque doit exécuter les commandements de l'ordre sacerdotal²¹. Grégoire VII affirme qu'il est, de par le Christ, le seul à avoir un pouvoir universel, supérieur à celui des souverains, qu'il peut déposer, et qu'il est le seul maître de l'Église. Il doit exécuter ses directives. Le pape s'estime l'héritier de l'Empire romain et par là même « l'empereur suprême ». Tous les détenteurs du pouvoir temporel lui doivent donc obéissance. L'empereur n'est plus le coopérateur du souverain pontife, mais son subordonné. C'est au pape de se prononcer sur l'aptitude des princes à exercer leur fonction. L'empereur n'est plus un personnage sacré, car il n'est qu'un laïc. Cela remet en cause l'Église impériale et le mode de gouvernement mis en place par les Ottoniens. Il n'y a plus de relation de collaboration mais de sujétion. Grégoire VII pense que les papes ont certes des pouvoirs sans limites mais aussi des devoirs écrasants. Il écrit d'ailleurs à l'abbé de Cluny : « Les temps sont d'une extrême gravité, et nous portons le poids énorme des affaires spirituelles et séculières. »

Les monarques y voient une atteinte à leur pouvoir et refusent de publier les *Dictatus papæ* dans leurs États[réf. souhaitée]. Les *Dictatus papæ* donnent naissance à une science canonique et à la progression de la puissance papale comme monarchie centraliste. Dans l'Église, le pape se fait législateur unique ; même les décrets des conciles lui sont attribués.

L'abaissement d'Henri IV

Un synode d'évêques germanique, réuni à Worms en janvier 1076, reproche au pape son ingérence dans les affaires épiscopales. Il le déclare indigne de ses fonctions et lui refuse obéissance. En réaction à la lettre qui le conviait avec une grande brutalité à renoncer à sa charge, Grégoire VII fait déposer Henri IV par un autre synode en février 1076. L'empereur, dont les sujets sont déliés de leur serment de fidélité, est finalement excommunié tout comme l'archevêque de Mayence Sigefroi Ier de Mayence. L'évêque Adalbéron de Wurtzbourg le bannit de son diocèse. De plus, les évêques signataires de la lettre de Worms sont invités à se soumettre avant le 1er août 1076. Très vite, des prélates germaniques déclarent leur soumission au pape; les ducs de Souabe, Carinthie et Bavière se déclarent contre Henri IV, avec l'appui des Saxons, qui reprennent les armes. Le 16 octobre 1076, à Trebur, les princes décident qu'un nouveau monarque sera élu si la sentence papale n'est pas levée dans un an et demandent au pape de venir juger le souverain déchu. Ils font bloquer les passages des Alpes pour empêcher Henri IV de rencontrer Grégoire VII.

À l'idée de voir se révolter une noblesse trop heureuse de contester le pouvoir impérial, Henri IV recule. Il quitte Spire en cachette avec une garde

réduite, passe le col du Mont-Cenis par un froid intense et chevauche à la rencontre de Grégoire VII à Canossa, au nord de l'Italie. Le souverain pontife, qui se rendait à Augsbourg pour assister à une assemblée impériale, s'est réfugié dans cette ville car il se croit menacé. Henri IV attend trois jours, en habit de pénitent, que le pape daigne le recevoir, puis il s'agenouille devant lui pour implorer son pardon. En réalité, les trois jours se passent en négociations au cours desquelles Mathilde de Toscane et l'abbé de Cluny Hugues, parrain d'Henri IV, jouent un rôle fondamental. Le pape, en tant que représentant d'une religion qui prêche le pardon, n'a d'autre choix que de lever l'excommunication. Grégoire VII fait cependant savoir que si le pécheur a reçu l'absolution, il ne lui a pas pour autant restitué son pouvoir¹¹. Par sa pénitence à Canossa, Henri IV est parvenu à écarter le danger d'une entente entre le pape et l'opposition des princes germaniques, mais le pape a pu s'ériger en juge des princes, droit que Grégoire VII juge naturel. Cependant la réhabilitation d'Henri IV n'empêche pas l'élection d'un nouvel empereur, Rodolphe de Rheinfelden, par les princes révoltés en 1077.

Henri IV reprend l'avantage

Soutenu par ses vassaux lombards, Henri IV renforce le nombre de ses partisans dans son royaume. Il ne modifie pas son comportement politique et religieux. Le synode du Carême de 1080 est l'occasion pour Grégoire VII d'interdire une nouvelle fois les investitures et de l'excommunier à nouveau. Pourtant, le clergé germanique reste aux côtés de son souverain. Il défait Rodolphe une première fois le 27 janvier 1080. Rodolphe est tué à la bataille de Mersebourg en octobre de la même année. Dans la même période, Henri IV réunit un synode qui dépose le pape et élit un antipape, Clément III, qui ne parvient pas à s'imposer en dehors de l'Empire romain germanique, malgré l'appui des rois de Hongrie et d'Angleterre. Il cherche surtout à concilier les objectifs de la réforme grégorienne et ceux d'Henri IV et rédige un faux privilège d'Adrien Ier à Charlemagne, attestant que le pape a donné à l'empereur le droit d'élection pontificale.

En mars 1081, Henri quitte la Germanie pour l'Italie, où il se fait couronner roi d'Italie à Pavie alors qu'au même moment ses détracteurs élisent le 26 décembre de la même année Hermann Ier, comte de Salm-Luxembourg, anti-roi de Germanie. Il met à sac les possessions de la comtesse Mathilde, puis marche sur Rome, qu'il ne parvient à prendre qu'en 1084 grâce à l'aide des nobles romains, qui lui ouvrent les portes de la ville. Il se fait couronner empereur par Clément III le jour de Pâques. Grégoire VII est enfermé dans le château Saint-Ange, mais il est délivré par Robert Guiscard, le roi normand de Sicile qu'il avait excommunié en 1074 et avec qui il s'est réconcilié pour résister à Henri IV. Mais les Normands pillent la ville, ce qui vaut au pape l'hostilité des Romains. Grégoire VII quitte donc Rome

pour Salerne. Il y mourra épuisé, le 25 mai 1085. La situation devient confuse. Certains évêques germaniques répugnent à soutenir l'élection d'un antipape. La plupart des évêques de l'Italie du Nord ont été suspendus par Grégoire VII en 1085. Henri IV révoque tous les évêques germaniques partisans du pape. Dans plusieurs diocèses, les fidèles se retrouvent avec deux évêques, comme à Minden, où sont nommés le grégorien Reinhard et Folmar, partisan de l'empereur. À Metz, les bourgeois prennent le parti de l'empereur et interdisent l'entrée de la ville aux évêques grégoriens jusqu'en 1122. Les monastères germaniques sont eux aussi entraînés dans la querelle. Le mouvement du renouveau monastique va dans le sens de la réforme grégorienne.

La lutte idéologique

Entre 1080 et 1085, 24 libelles polémiques sont écrits de part et d'autre. En tout, à peu près 150 écrits en latin ont circulé sur le thème de la querelle des Investitures. Aux violentes dénonciations de la chancellerie d'Henri IV répondent les longues lettres que Grégoire VII envoie aux clercs d'Occident. Les uns interdisent de recevoir des sacrements d'un prêtre marié ou non chaste, les autres mettent en avant la menace de priver les fidèles de sacrements. L'interdiction de la simonie suscite elle aussi de nombreux débats sur la place du pouvoir royal dans l'Église, sur l'élimination du clergé de tous ceux qui tiennent leur pouvoir d'un antipape ou d'un partisan d'Henri. Le pape peut compter

sur un grand nombre des plumes ecclésiastiques, à une époque où le clergé est le principal dépositaire du savoir. Les monastères acquis aux thèses du pape sont un relais efficace en particulier Reichenau, Schaffhouse et l'abbaye de Hirsau. Manegold de Lautenbach attribue même l'autorité royale à une délégation de pouvoir du peuple que celui-ci peut annuler si le monarque se conduit comme un tyran et n'agit pas dans l'intérêt du peuple. Le parti impérial reprend les thèses de l'institution divine de la royauté et de la mission sacrée de l'empereur, chef et protecteur du peuple chrétien. Les juristes de Bologne et de Padoue mettent en avant une nouvelle lecture du droit romain qui fait de l'empereur, le monarque suprême et du pape un sujet comme les autres. Sigebert de Gembloux place le débat dans une perspective historique. L'Empire est passé des Romains aux Francs, puis des Francs aux Germains. Tôt ou tard tous les royaumes rejoindront l'Empire, c'est la volonté de Dieu. Il est difficile de mesurer l'impact de ces traités. Ils circulent en petit nombre et touchent surtout le clergé. Il ne faut pas oublier que l'enjeu de la lutte est surtout la fidélité du clergé à l'empereur.

La fin du règne d'Henri IV

À la mort de Grégoire VII, aucun pape n'est élu pendant deux ans. Ensuite le faible Victor III règne pendant dix mois. Henri IV commence à penser

que la victoire est dans son camp. Il n'est cependant pas au bout de ses difficultés. Il s'oppose à Urbain II, le successeur de Victor III. Il doit faire face à un soulèvement de la Bavière en 1086 et, à l'instigation de la comtesse Mathilde, à une première révolte de son fils Conrad, duc de Lorraine, qui se fait élire roi de Germanie en 1087. Entre 1093 et 1097, son fils Conrad lui interdit tout retour en Germanie en occupant les cols des Alpes. Urbain II, au même moment, entreprend un voyage en France et, au concile de Clermont (1095), appelle la chrétienté à la première croisade. Il prend ainsi la tête d'une entreprise mobilisant toute la chrétienté occidentale. Il profite également de ce voyage pour, entre autres, inaugurer l'impressionnante Église Saint Sernin de Toulouse le 24 mai 1096. La Porte Miègeville qui y donne accès utilise un programme iconographique inspiré directement de la réforme grégorienne.

En 1099, Pascal II, un moine clunisien succède à Urbain II.

La femme d'Henri IV, Praxède, puis son second fils, le futur Henri V qu'il a fait élire empereur en 1099, l'abandonne et soutiennent le pape. Henri V fait déposer en 1100 son frère Conrad et prend la tête de la noblesse germanique. Après avoir fait prisonnier son père, il l'oblige à abdiquer lors de la diète de Mayence en 1105. Henri IV meurt en 1106 à Liège, toujours excommunié : il ne recevra une sépulture religieuse qu'en 1111. L'Église germanique, lasse du conflit, se laisse convaincre des effets négatifs de la simonie. Les évêques attachent désormais moins d'importance aux affaires politiques et se montrent plus soucieux des aspects religieux de leur ministère. Malgré la résistance opiniâtre d'Henri IV, la réforme grégorienne fait donc des progrès en Germanie.

Le compromis

Quand Henri V arrive au pouvoir, la question des investitures a été résolue en France comme en Angleterre. Il sait donc que négocier est possible. L'évêque français Yves de Chartres, spécialiste de droit canonique, avait en effet amorcé une solution en distinguant pouvoir spirituel et pouvoir temporel. Les monarques avaient renoncé à donner les investitures aux évêques en utilisant des symboles religieux.

Le conflit entre Henri V et Pascal II

Henri V s'était appuyé sur les partisans de la réforme grégorienne pour affirmer son pouvoir face à son père, mais, dès que son autorité est solidement assise, il s'oppose au pouvoir pontifical en se mêlant comme son père des nominations d'évêques. Il estime que, vu la symbiose entre l'Église et l'Empire, il était dangereux de trop desserrer les liens. Le pape Pascal II, qui a renouvelé l'interdiction des investitures laïques, pense pouvoir

négocier. En effet, Henri V veut être couronné empereur par le pape. Le souverain se rend en Italie pour négocier directement avec le pape. Le pape propose une solution radicale qui vise à rompre définitivement les liens entre l'épiscopat et l'Empire. Les deux hommes signent le concordat de Sutri en février 1111. L'empereur renonce alors aux investitures laïques. En échange, les évêques renoncent aux regalia, c'est-à-dire aux villes, duchés, marquisats, péages, monnaies, marchés qu'ils tenaient de leurs fonctions administratives dans l'Empire. En contrepartie, les églises sont libres avec toutes leurs possessions propres. L'accord est ratifié par le roi sous réserve de l'adhésion des évêques germaniques. Les concessions accordées par Pascal II suscitent une vive opposition de la part de la Curie romaine et des évêques germaniques.

Le 12 février 1111, lors de la cérémonie du couronnement, devant la protestation bruyante des évêques, Henri V déclare l'accord inapplicable. Le pape refuse donc de le couronner. Pascal II est emprisonné. Il est obligé de couronner Henri V et de signer l'accord du Ponte Mummolo le 11 avril 1111. Ce nouvel accord permet à l'empereur de donner les investitures à sa guise³⁶. Le camp impérial semble triompher. Mais Le concile de Latran de 1112 revient sur toutes les concessions faites pendant la captivité du pape. De plus, Henri V doit faire face à un mécontentement général en Germanie. À l'est les Saxons se révoltent. Les troupes impériales sont battues à deux reprises. Henri V est excommunié en 1114 et le clergé germanique se range cette fois du côté du pape. Deux évêques réformateurs sont même nommés à Metz et à Magdebourg. Ceci n'empêche pas Henri V d'incorporer dans les domaines de l'Empire les fiefs italiens ayant appartenu à Mathilde de Toscane en 1115. Pascal II meurt en 1118. Le nouveau pape Gélase II refuse de rencontrer Henri V de peur d'être emprisonné et quitte Rome à l'arrivée de ce dernier. Comme son père précédemment, l'empereur fait élire un antipape, Grégoire VIII.

Le concordat de Worms

Gélase II meurt en exil à Cluny en janvier 1119. Les prélats germaniques, las du conflit, espèrent une solution qui satisfasse les deux partis. Le nouveau pape Calixte II entame, en 1119, des négociations avec l'empereur, qui n'aboutissent pas. Alors que l'armée impériale et les rebelles venus de Saxe sont prêts à s'affronter, les princes germaniques, réunis à l'initiative de l'archevêque de Trèves, enjoignent à Henri V de se soumettre au pape si celui-ci préserve « l'honneur de l'Empire ». Une année de difficiles négociations commence. Lambert d'Ostie, légat du pape Calixte II, sait ménager l'empereur. Henri V, excommunié, est absous sans faire acte de pénitence. Un accord est trouvé en 1122. Il est connu sous le nom de concordat de Worms. L'empereur renonce à l'investiture par la crosse et l'anneau. Il accepte la libre élection des évêques par le Chapitre canonial de

la cathédrale. En cas de conflit lors de cette désignation, il peut arbitrer en faveur du candidat le plus digne. Il donne ensuite l'investiture temporelle sous la forme d'un sceptre pour les biens fonciers et les fonctions régaliennes de l'évêque. Ce dernier a l'obligation de s'acquitter des tâches que lui imposent les terres concédées par l'empereur. Mais ce droit de regard sur l'élection épiscopale ne s'exerce que sur les possessions germaniques de l'empereur. Il perd donc son influence sur la nomination des évêques en Bourgogne et en Italie. Or, dans cette dernière région, les évêques étaient les plus fidèles soutiens de l'empereur et de gros pourvoyeurs de fonds pour le trésor impérial. Cet accord met fin à la querelle des Investitures et sonne le glas du césaropapisme en Occident⁴⁸. Toutefois, dans les faits, il est difficilement applicable.

La papauté a réussi, pour un temps, à soustraire les clergés nationaux au pouvoir des souverains. Elle renforce ainsi son prestige. Le pape Calixte II s'empresse d'ailleurs de réunir un concile œcuménique, le premier depuis celui de Constantinople en 843. Il reprend les dispositions du concordat de Worms et condamne de nouveau la simonie, le concubinage des clercs et la mainmise des laïcs sur les biens et les revenus de l'Église. La papauté acquiert les éléments et les caractéristiques d'une monarchie. Mais le Saint-Siège n'a pas réussi à imposer son dominium mundi. En séparant le temporel du spirituel, il permet la laïcisation progressive du pouvoir impérial, pouvoir qu'il contribue grandement à affaiblir. En effet, les excommunications et les interdits commencent à saper les structures de la pyramide féodale. Le compromis est largement une défaite pour l'Empire. Les prélats ne sont plus les officiers du souverain temporel, mais des vassaux, comme les princes laïques. L'armature administrative des Ottoniens a perdu de sa solidité.

Le conflit n'est pas fini pour autant. Il rebondit dès 1154 avec le début de la Lutte du sacerdoce et de l'Empire et se solde par la défaite totale des empereurs germaniques, un siècle plus tard. Vers 1220, Frédéric II finit même par renoncer aux priviléges que lui avait concédés le concordat de Worms en terre germanique.



Henri et l'antipape Clément III. Mort de Grégoire VII

L'Alsace, Berceau des Habsbourg

Philippe Nuss

<http://www.wessenberg.at/menuseiten/gespraech/ExposeNuss.pdf>



Exposé donné au Comité de Pilotage du Forum Carolus à Strasbourg, le 13 juin 2006 Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chers Amis, Permettez-moi tout d'abord de remercier Monsieur Henri de Grossouvre et le Comité de Pilotage du Forum Carolus de me donner l'occasion d'évoquer ici un sujet qui me tient particulièrement à cœur, l'histoire des Habsbourg en Alsace.

Les Habsbourg, faut-il le rappeler, est cette Maison prestigieuse qui durant des siècles réigna successivement ou concomitamment sur le Saint-Empire Romain Germanique, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, l'Espagne, Naples et la Sicile, ou encore la Bourgogne et les Flandres. Citons parmi ses membres les plus éminents : François-Joseph Ier, créateur infatigable de l'Autriche moderne ; Joseph II, monarque mais aussi révolutionnaire par la grâce de Dieu ; Marie-Thérèse, aînée impératrice aux seize enfants ; Charles-Quint, administrateur d'un empire sur lequel le soleil était réputé ne jamais se coucher ; Maximilien Ier, le "dernier des chevaliers", un Rhénan de coeur tant passionné par l'Alsace. Toutes ces figures impériales entrèrent dans l'Histoire par des hauts-faits glorieux et s'installèrent durablement dans notre mémoire collective par les nombreuses légendes qui les entourent.

Tout le monde donc connaît les Habsbourg. En revanche beaucoup de gens ignorent l'existence de liens profonds et organiques qui unissent les Habsbourg à l'Alsace. Non seulement convient-il, nous le verrons, de localiser les origines de l'illustre lignée dans notre province, mais encore faut-il se souvenir que l'Alsace est devenue française grâce à, ou à cause de, la Maison d'Autriche. Par le biais des droits et possessions détenus par les Habsbourg en Alsace, le royaume de France prit pied dans notre région en 1648, moins

d'ailleurs par visées annexionnistes que par stratégie politique : n'oublions pas que Louis XIV et la diplomatie française dirigée par le Cardinal de Richelieu caressaient le rêve de faire carrière dans les plus hautes instances de l'Empire. Le moyen le plus sûr et le plus efficace pour arriver à cette fin consistait à acquérir les possessions et surtout les droits habsbourgeois sur les rives du Rhin, essentiellement la dignité landgraviale en Haute-Alsace, qui confère à Louis XIV le rang de Prince d'Empire. Au-delà du beau jardin alsacien, le Roi-Soleil dirigeait son regard vers une cour, la cour impériale.

Pour mieux cerner la nature des droits confisqués par Louis XIV à la Maison d'Autriche au lendemain de la terrible Guerre de Trente Ans, il nous faut remonter aux origines médiévales de la Maison de Habsbourg.

Au milieu du Xe siècle apparaît dans les chroniques Guntram, surnommé le Riche, le premier membre attesté du lignage des Proto-Habsbourg (c'est ainsi que je nomme les ancêtres des Habsbourg avant qu'ils n'adoptent le nom de leur château d'Argovie). On ne sait, pour ainsi dire, rien de ce personnage sauf qu'il est susceptible de s'identifier à un seigneur bien connu des sources, le comte Guntram, un membre de la famille des comtes du Nordgau (je rappelle que le Nordgau est, grossièrement parlant, la Basse-Alsace, l'ancêtre du département actuel du Bas-Rhin). En raison de l'indigence des sources, la preuve formelle de l'identité des deux hommes ne peut être établie, mais au vu d'un faisceau d'arguments solides, elle relève du probable pour ne pas dire du certain. Ce point de la généalogie des hommes n'est pas dénué d'intérêt, car si l'ancêtre des Habsbourg appartient à la famille des comtes du Nordgau, la Maison d'Autriche se rattache à une lignée alsacienne fort prestigieuse, celle des Etichonides, les descendants d'Etichon (Adalric), duc d'Alsace à l'époque mérovingienne et père de sainte Odile. Il faut savoir que les Etichonides régnaient en maîtres absolus sur l'Alsace du Haut Moyen Âge. Ils disposaient de possessions étendues dans notre province. Fait troublant, une partie importante de ce patrimoine se retrouvera aux mains des Habsbourg quelques siècles plus tard. Cette évolution dans la généalogie des possessions se présente d'ailleurs comme un des arguments essentiels en faveur de l'identification de Guntram le Riche au comte Guntram, en faveur du rattachement des Habsbourg aux Etichonides.

Dans sa quête généalogique, la Maison d'Autriche n'avait de cesse de revendiquer l'ascendance étichonide, surtout à l'époque de l'empereur Maximilien Ier, fier de son origine rhénane. Maximilien chargea certains de ses thuriféraires, tels Jakob Mennel de Bregenz, ou l'Alsacien Jérôme Gebwiler, d'asseoir par leurs recherches l'idée de la connexion de sa lignée au réseau dynastique des Etichonides. Le rattachement à la race des ducs d'Alsace permettait aux Habsbourg de produire un arbre généalogique aussi ancien et grandiose que celui des Capétiens ou des Lorraine, deux illustres lignées irriguées par le sang étichonide.

Au-delà de ces élucubrations généalogiques, si révélatrices des mentalités de la Renaissance mais finalement insignifiantes pour l'Histoire, il convient de souligner le rôle central joué en Alsace par les Proto-Habsbourg au moment de la genèse du Saint-Empire Romain Germanique. Rappelons que le Saint-Empire s'est formé en deux temps : en 951 d'abord, avec l'union sous le sceptre d'Otton Ier des royaumes de Germanie et d'Italie du Nord ; en 1032 ensuite, avec la fusion de l'imperium ottonien et du royaume de

Bourgogne. Et chacune de ces phases fut le témoin de l'implication d'un Proto-Habsbourg. Passivement en 952, lorsque Otton Ier comprit l'intérêt géopolitique que venait d'acquérir l'Alsace avec ses routes commerciales reliant la Germanie et l'Italie en passant par les cols alpins des Grisons et du Valais. Et pour se rendre maître de ces voies souvent antiques, jadis construites par les Romains, le roi confisqua les biens fonciers stratégiquement gênants appartenant à Guntram. Activement ensuite, lorsque, au début du XIe siècle, un autre Proto-Habsbourg, l'évêque de Strasbourg Wernher Ier, bâtisseur de la cathédrale de notre ville, spécialiste écouté et respecté des questions bourguignonnes, érigea en Argovie, entre Bâle et Zurich, une forteresse, la Habichtsburg, le "château des autours", qui donnera son nom à la dynastie. A sa fondation, la Habsburg se présente comme un simple avant-poste militaire de la politique impériale face à la Bourgogne, une Bourgogne mûre pour tomber dans l'escarcelle de l'Empire.

Ainsi, contrairement aux idées reçues, le berceau de la Maison d'Autriche ne se trouve pas dans le château éponyme de la Habsburg! A aucun moment, la forteresse n'avait été conçue comme une résidence. Jamais les Habsbourg n'habitèrent l'inconfortable et excentrée forteresse argovienne. La Habsburg ne constitue donc nullement une Stammburg, un château des origines. Où donc naquirent les Habsbourg? Le titre de mon exposé casse évidemment le suspense en vous donnant d'emblée la réponse : en Alsace.

Au début du XIe siècle, deux membres de la famille des Proto-Habsbourg, contemporains de l'évêque Wernher, entrèrent en scène comme de très actifs bâtisseurs. Ils étaient frères et avaient pour noms Radbot et Rodolphe. En Argovie, à une vingtaine de kilomètres de la Habsburg, Radbot jeta les bases du monastère de Muri ; parallèlement en Alsace, son frère, Rodolphe, fonda une abbaye à Ottmarsheim. Observons de suite la différence de nature des deux établissements religieux à leur origine. Tout d'abord la terre sur laquelle fut érigé le couvent de Muri n'était pas allodiale, pire encore, le lieu faisait l'objet d'une contestation de la part de ses divers propriétaires. Sur le plan institutionnel ensuite, la fondation entreprise par Radbot s'organisait comme un modeste prieuré placé sous la dépendance de l'abbaye bénédictine d'Einsiedeln. A l'opposé, en Alsace, l'abbaye d'Ottmarsheim, construite par Rodolphe à ses propres frais et sur des terres allodiales, cumule les gloires. Du point de vue architectural, l'église consacrée à la Vierge se présente comme une réplique certes simplifiée et réduite, mais réplique quand même d'un monument carolingien de toute première importance, la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle, le sanctuaire qui, selon la tradition, aurait recueilli les restes mortels de Charlemagne. Avec son plan octogonal fort rare dans nos régions, l'abbatiale d'Ottmarsheim est, je cite, « peut-être la seule église carolingienne bien authentique et bien pure qui existe en France », selon le mot de Prosper

Mérimée. Sur le plan politique ensuite : entre novembre 1049 et février 1051 (on ne connaît pas la date exacte), c'est le pape alsacien Léon IX en personne qui consacra le monastère d'Ottmarsheim à la demande du fondateur. Qui plus est, l'établissement religieux acquit le statut d'abbaye papale régie par le droit apostolique, une disposition qui offrit au couvent la possibilité de se soustraire à la férule du proche évêque de Bâle, de qui dépendait alors la Haute-Alsace. Enfin Rodolphe dota, à sa fondation, l'abbaye d'Ottmarsheim de biens fonciers conséquents situés essentiellement en Haute- et Moyenne-Alsace, mais aussi dans le Brisgau et dans l'Ortenau, voire bien au-delà de la Forêt-Noire, dans la Schwäbische Alb, le Frickgau et le Klettgau. Nous le voyons, les deux établissements religieux se plaçaient à des niveaux très différents. A ses débuts, Muri n'était guère en mesure de concurrencer Ottmarsheim.

La double fondation de Muri et d'Ottmarsheim atteste de la naissance de deux lignages Proto-Habsbourg : une branche basée en Argovie, avec Radbot à sa tête ; une autre installée en Alsace, celle de Rodolphe. Hélas pour Ottmarsheim, le rameau alsacien devait connaître un triste sort : Rodolphe et son épouse Cunégonde moururent dépourvus d'enfants. La branche, ou plutôt le bourgeon, d'Ottmarsheim étant mort-né, le patrimoine de la lignée alsacienne revint à la descendance de Radbot, ce qui explique le rôle surdimensionné de la composante helvétique dans l'historiographie habsbourgeoise.

Le déplacement du chef-lieu habsbourgeois d'Ottmarsheim à Muri n'éclipsa toutefois pas l'Alsace. Les Habsbourg, qui entre-temps avaient adopté le nom du château argovien, continuèrent de tenir une place déterminante dans notre province. Au début du XIIe siècle, ils furent chargés du landgraviat de Haute-Alsace, c'est-à-dire du comté provincial de Haute-Alsace, ils acquirent l'avouerie sur la puissante abbaye de Murbach, un établissement religieux richissime qui possédait des terres jusque sur les rives du Lac des Quatre-Cantons ; à Strasbourg, ils se montrèrent alliés indéfectibles de la bourgeoisie. L'ascension des Habsbourg, désormais irrésistible, était ponctuée par les acquisitions d'héritages de grandes lignées, Lenzbourg, Zähringer ou Kybourg, qui, peu à peu, s'éteignaient.

En 1273, la dynastie de Habsbourg changea radicalement de statut social. Le comte Rodolphe IV accéda au trône impérial sous le nom de Rodolphe Ier. Son lignage prit alors le relais des Hohenstaufen dans l'Empire et se hissa au rang des grandes dynasties européennes.

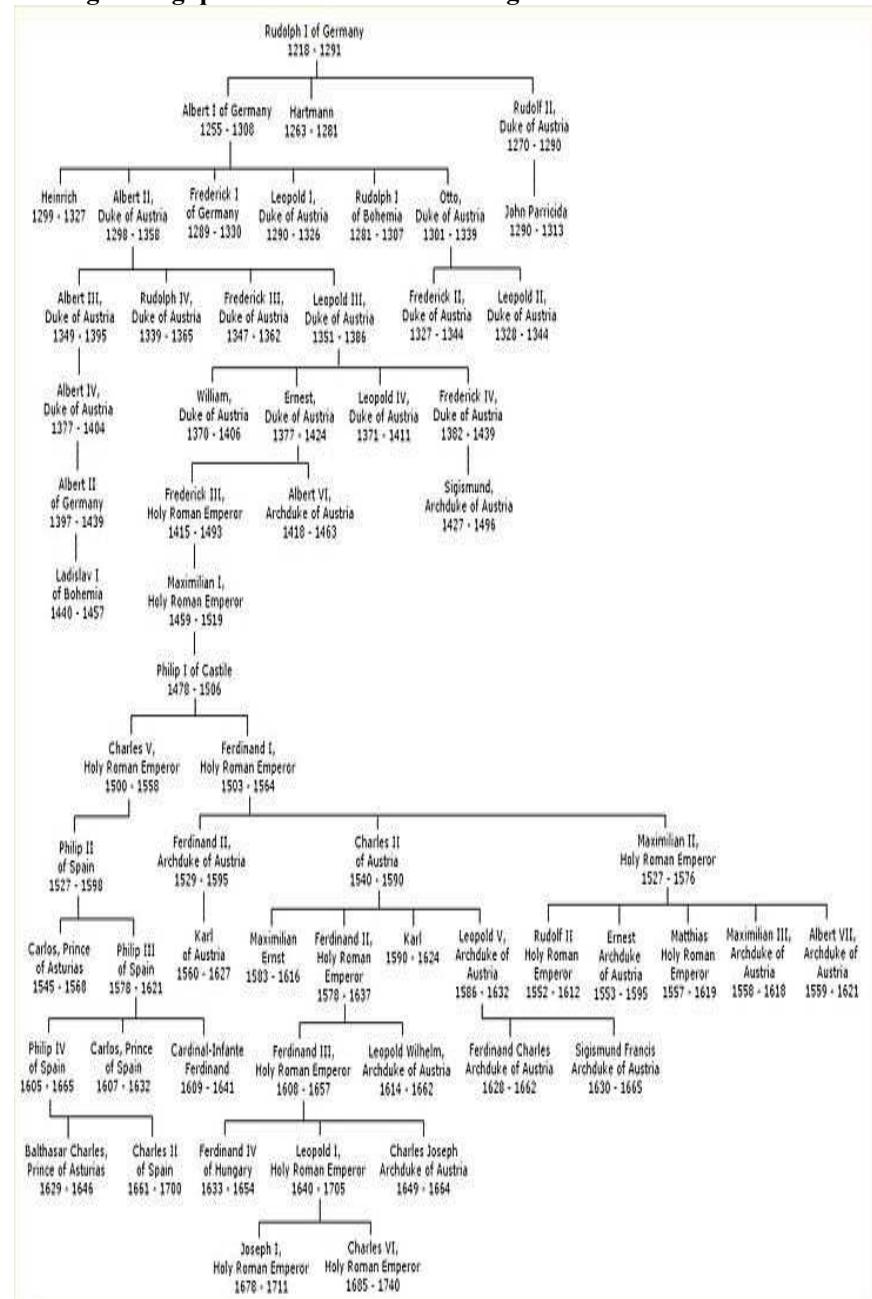
En 1278, en raison d'une conjoncture complexe en Europe Centrale, Rodolphe Premier conquit, un peu par hasard, l'Autriche et la Styrie, deux duchés qui étaient tombés de manière illégitime aux mains du roi de Bohême Ottokar II. Dès lors, le centre de gravité de la puissance

habbourgeoise bascula d'Alsace vers l'Autriche progressivement, insensiblement, inéluctablement et définitivement. Ottmarsheim, Muri, Ensisheim cédèrent peu à peu leur place à Vienne, Graz, Linz et, ultérieurement, Innsbruck. La dynastie des Habsbourg s'identifiait désormais à la Maison d'Autriche, la Domus Austriae. Elle régnait sur deux composantes disjointes de terres, la première, rhénane, groupée autour du noyau originel, à l'Ouest (en Alsace, dans le Brisgau et en Suisse septentrionale), et la seconde, danubienne, à l'Est, avec l'Autriche et la Styrie, puis le Tyrol. Les territoires habsbourgeois occidentaux furent organisés en une entité politique complexe se déployant des Vosges aux Alpes, le Vorderösterreich ou Vorlanden (en français Autriche antérieure). Ils furent gouvernés par un grand-bailli d'abord, par la Régence ensuite, qui se fixa en Haute-Alsace, à Ensisheim. Les pièces du puzzle Vorderösterreich s'éparpillaient en Bade, dans le Wurtemberg, en Suisse, dans le Vorarlberg. Et jusqu'en 1648, le landgraviat de Haute-Alsace constituait la dignité la plus éclatante ---- après le titre impérial s'entend ---- revêtue par les Habsbourg en Autriche antérieure. Voilà pourquoi Louis XIV la convoitait avec tant de passion.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, il est temps de passer aux conclusions. Au cours de cet exposé, nous avons brossé un tableau sommaire duquel se dégagent les éléments suivants. Une famille puissante, possessionnée en particulier en Haute-Alsace et en Argovie, se rattache à la lignée aristocratique alsacienne des Etichonides. Ses biens sont répartis sur une zone de clivage et de passage, une région en laquelle se rencontrent Allemagne, Italie et Bourgogne, les trois royaumes constitutifs du futur Saint Empire romain germanique. Étudier les origines de ce lignage revient à assister à la gestation du Saint Empire. Pas moins. Le tronc de la famille se scinde en deux branches. L'une d'elles prend racine en Alsace, mais s'éteint en raison de l'absence d'enfants. L'héritage est phagocyté par sa soeur jumelle établie en Argovie. Les descendants de celles-ci acquièrent une charge éminente, le landgraviat de Haute-Alsace, qu'ils conserveront durant plus de cinq siècles. Cinq cents ans. A titre de comparaison, des régions d'importance majeure de l'ancienne monarchie danubienne, telles la Bohême et la Hongrie, étaient soumises à la tutelle habsbourgeoise pour une durée inférieure à quatre cents ans, alors qu'un territoire universellement perçu comme "typiquement autrichien", Salzbourg et sa région, était placé sous la dépendance des Habsbourg à peine plus d'un siècle.

Je vous remercie, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, de votre attention.

Table généalogique de la Maison Habsbourg



La vie Seigneuriale alsacienne

Encyclopédie B&S Editions ©2007-2010

<http://www.encyclopedie.bseditions.fr/article.php?pArticleId=10&pChapitreId=3626&pSousChapitreId=3641&pArticleLib=La+vie+Seignuriale+%5BLes+ch%20teaux+d%20Alsace-%3ELes+ch%20teaux+d%20Alsace%5D>

1.3.1. La noblesse et ses moeurs

Seigneurs et vassaux forment la noblesse. Le vassal est avant tout un combattant à cheval, un chevalier. Rapidement, l'ordre est de plus en plus « fermé » et bientôt seul un fils de chevalier peut devenir chevalier à son tour.

La grande majorité des nobles ne se soucie guère des choses de l'esprit. Le vrai chevalier doit d'abord faire montre de qualités physiques. Il doit être souple et musclé, bon et loyal, hardi et preux. A partir du XII^e, les cours des seigneurs du Midi de la France connaissent un idéal nouveau, la courtoisie, qui oppose au sire belliqueux et violent le gentilhomme vaillant, respectueux des plus faibles et fidèle à sa dame. Cet idéal va peut à peu atteindre la noblesse du nord.

Mais en général, les mœurs sont d'une brutalité féroce. Brutalité et violence restent les arguments de base. Priorité est donnée à la guerre, à la chasse et aux exercices guerriers. La chasse avec meute ou faucon fait partie du quotidien du chevalier et du seigneur. En temps de paix ou durant l'hiver, il s'exerce sur la quintaine ou participe à des tournois, au demeurant très rares en Alsace.

Un des objectifs de l'Eglise est d'atténuer la violence des mœurs en instituant la Paix de Dieu et la Trêve de Dieu et en donnant un sens « chrétien à la cérémonie de l'adoubement.

La « paix de Dieu » fixe le code « moral » de la conduite du chevalier : « Je n'envahirai en aucune manière les églises. Je n'assailirai pas les clercs et les moines ne portant pas les armes. Je n'enlèverai ni bœuf, ni vache, ni aucune bête de somme. Je n'arrêterai ni le paysan, ni la paysanne, ni les marchands ; je ne leur prendrai pas leur argent ; je ne les ruinerai pas. Je n'assaillirai pas les femmes nobles. » (diocèse de Beauvais, 1023).

La « Trêve de Dieu » tend à limiter les périodes de guerres et de conflits entre les seigneurs : « Par l'entente de l'évêque et du comte de Flandre, que ni homme, ni femme n'en attaque, en quelque lieu que ce soit, un autre, ni

n'attaque un château, un bourg ou un village, du mercredi au coucher du soleil au lundi à l'aurore. Que si quelqu'un venait à enfreindre cette trêve, qu'il soit excommunié par Dieu et exclu de la chrétienté toute entière. » (diocèse de Thérouanne vers 1063).

1.3.2. La noblesse alsacienne

En Alsace, les conflits entre grandes familles se traduisent en général par la prise de l'un ou l'autre de leurs châteaux. C'est le cas des Eguisheim, des Hohenstaufen, des Ferrette, des Ribeaupierre ou des Habsbourg. Certains castels sont confiés à des ministériels d'Empire anoblis comme les Rathsamhausen, les Fleckenstein, les Reich de Reichenstein, les Morimont, les De Werde, les Hunebourg, les Windstein, les Géroldseck et les Ochsenstein, deux familles qui à partir du XII^e dominent l'immense marche de l'évêché de Metz, dont l'abbaye de Marmoutier et toutes ses possessions, abbaye qu'ils finiront par acculer à la ruine.

L'évêque de Strasbourg est au Moyen Age le seigneur suzerain le plus puissant du Kochersberg, avec ses 9 châteaux, dont 4 forteresses : Haldenbourg, Kochersberg, Gougenheim, Breuschwickersheim. Il s'appuie également sur ses châteaux du Haut-Barr, de Guirbaden, de la Petite Pierre, avec toute l'organisation féodale que cela suppose. Plusieurs villes fortifiées dépendent de lui : Saverne, Mutzig, Molsheim, Rhinau, Ebersmunster, Eguisheim (après l'extinction de la famille au XIII^e) Marckolsheim, Sainte-Croix-en-Plaine, Rouffach, Soultz. Leurs vassaux sont des familles nobles auxquels ils confient la garde d'un château ou d'un village.

A côté de cette noblesse « castrale », existe la noblesse « roturière », qui dans presque chaque bourg possède une maison plus ou moins fortifiée : on peut citer parmi ces chevaliers qui portent le nom d'un village sans qu'il y ait un château connu ceux de Furdenheim (1097, 1137, 1147), Fessenheim Kochersberg (1147), Hurtigheim (1147), Vendenheim (1148), Olwisheim (1193), Schaffhouse (1194), Zehnacker (1198), Lampertheim (1202), Neugartheim ; et parmi ceux qui portent le nom du village avec un château : Ittenheim (1147), Gougenheim (1147), Quatzenheim (1148, 1155), Truchtersheim (1188, 1194), Berstett (1120), Scharrach (1194), Ingenheim (1377), Kolbsheim (1265), Mittelhausen (1322), Oberschaeffolsheim (1321) Osthoffen (1256)...

En fait il n'y aurait que huit familles véritablement « nobles » en Alsace : les Andlau, les Reich de Reichenstein, les Reinach, les Waldner de Freundstein, les Wangen de Géroldseck, les Müllenheim-Rehberg, les Schauenbourg et les Zorn de Bulach.

1.3.3. La vie quotidienne au château

Au palas, l'unique salle habitée est loin d'être confortable ; la grande cheminée monumentale apparaît très tardivement. Il n'y a pas de carreaux de verre aux fenêtres, mais des feuilles de parchemin huilé ou de la vessie de porc tendue. Le seigneur, ses compagnons et ses hôtes mangent coude à coude, assis sur des bancs devant une table dressée sur tréteaux. Dans la grisaille des journées interviennent parfois, mais rarement, des acrobates, des montreurs d'animaux ou des jongleurs qui, de château en château, récitent des poésies, content des fabliaux ou chantent, accompagnés de la vielle, les exploits guerriers de Roland, de Parzifal, de Siegfried, de Lancelot, parti à la quête du Graal, ou des héros du Waltharius... La nuit venue, toute la compagnie s'endort par terre autour de la couche du seigneur. En Alsace le seigneur ne vit généralement pas dans le donjon en temps de paix.

Parmi la quantité d'objets recueillis dans les ruines des châteaux forts, les armes occupent une place modeste. Hormis les couches archéologiques correspondant à des sièges, incendies et destructions à la suite de batailles, bien souvent on ne voit dans les restes de ces constructions que de grosses maisons où la vie quotidienne occupe plus de place que la guerre.

1.3.4. La vie dans la seigneurie

La plupart des paysans dépendent du seigneur propriétaire du domaine. Aux X^e et XI^e on constate un fort accroissement du nombre des serfs qui demeurent sur les tenures : le servage est héréditaire. Mais la situation s'améliore au XII^e. Une minorité de paysans, les laboureurs, vit libre et relativement aisée, sur leurs propres terres, les alleux. On les nomme « vilains », du mot latin « villa », grand domaine à la campagne.

En contrepartie de la sécurité qu'il procure, le seigneur impose à tous son « ban », le droit de commander et de rendre la justice ; il fait respecter les usages et astreint ses tenanciers aux droits seigneuriaux, les cens et les corvées. Soumis à des obligations communes, les paysans se regroupent non loin du château autour d'une église paroissiale et près de la cour domaniale. Ainsi apparaissent de nombreux villages entourés de pierre, de palissades en bois, avec leurs potagers et les communaux, pâtures communes.

Les paysans vivent dans des conditions difficiles. La plupart ne possède pas de terres, mais doit cultiver celles des seigneurs ou des abbayes. En plus des loyers de la terre, ils sont obligés de porter le blé à moudre et le pain à cuire au moulin et au four « banal » du seigneur, utilisent le pressoir du seigneur

à qui ils paient pour cela des droits, les « banalités » : le paysan est « taillable et corvéable à merci ».

La justice seigneuriale utilise peu la prison. L'individu est soit déclaré innocent, soit accusé et racheté, soit condamné à être pendu au gibet. Les « oubliettes » des châteaux sont pure invention. Le pouvoir judiciaire est exercé par un « Schultheiss » ou un « Meyer » (maire). La justice de sang est déléguée au « Vogt » (bailli).

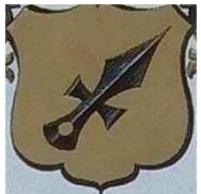
La seigneurie est généralement divisée en trois parts : le seigneur se réserve l'une pour son usage personnel, appelée la « réserve ». Il en partagea une autre en un certain nombre de parcelles, qu'il donne à cultiver aux paysans qui se recommandent à lui : ce sont les « tenures ». Enfin il divise le reste en « fiefs » et il y installe ses vassaux.

Le seigneur et ses vassaux vivent du travail de leurs paysans, c'est à dire des impôts et charges que ces derniers leur versent. Le principal impôt est le cens (« Zins »), le loyer payé contre le droit d'exploiter les terres de la seigneurie. Autres taxes, variables selon les seigneuries : la mainmorte (« die tote Hand ») sur les successions, les taxes « banales » (four à pain, pressoir, foulon, moulin, taureau, verrat), les impôts indirects sur le vin, les péages. Toutes ces contributions sont collectées dans des cours seigneuriales (« Fronhof ») ou des cours colongères (« Dinghof ») ; ces structures sont administrées par un maire (« Meyer ») nommé par son seigneur. A partir du XIII^e, les grandes seigneuries sont progressivement divisées en bailliages (« Amt ») à la tête desquels se trouve un bailli (« Vogt ») chargé de surveiller plusieurs cours seigneuriales. S'ajoutent les nombreux jours de corvée (« Fronen ») auxquels le paysan est astreint, sur les terres privées du seigneur et pour les équipements collectifs (fossés, chemins, ponts, garde et entretien du château).

Encore des familles nobles d'Alsace

les Reich de Reichenstein

<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F20014.php>



Famille de chevaliers dont le premier représentant connu, Rudolf Dives (soit "riche" en latin), est mentionné à Bâle entre 1166 et 1179. Dès le début du XIII^e s., les Reich furent chambellans de l'évêque de Bâle, dont ils reçurent en fief le château de Reichenstein près d'Arlesheim en 1250. Ils furent représentés au Conseil de Bâle du XIII^e s. au début du XVe s. Ils donnèrent six bourgmestres (Hans, -> 2), un évêque (Pierre, -> 4) et un recteur de l'université (Hans Arnold, décès apr. 1482). A l'époque moderne, ils firent partie de l'élite dirigeante de la principauté épiscopale, avec quatre chanoines et des détenteurs de hautes charges, comme François Xavier Joseph Antoine (-> 1) et Joseph François Ignace Fridolin (-> 3). A partir du XVe s., on trouve plus souvent des R. au service des ducs d'Autriche et des Hochberg, margraves de Bade. Leurs possessions, situées dans le nord du pays bâlois, le Sundgau et le sud de la Forêt-Noire, consistaient en fiefs épiscopaux, autrichiens et badois; elles comprenaient les châteaux et seigneuries de Reichenstein (avec Arlesheim), Brombach dans le Wiesental (début du XIII^e s.), Buschwiller en Alsace et Inzlingen près de Riehen (tous deux à partir du XIV^e s.). Après 1450, ils acquirent la seigneurie de Landskron avec les deux localités alsaciennes de Leymen et Biederthal et rachetèrent, à titre de gage, Thann (1457) et Ferrette (1503-1504). Après la Réforme, restés fidèles à l'ancienne foi, ils se retirèrent sur leurs terres du Sundgau et de la Forêt-Noire, tout en conservant leur maison patrimoniale en ville de Bâle jusqu'en 1748. Le roi de France leur reconnaît le titre de barons en 1773.

Famille Reinach

https://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_de_Reinach-Hirtzbach



La famille de Reinach, qu'il ne faut pas confondre avec les Reinach (sans particule) originaires d'Allemagne, est une famille noble française originaire d'Argovie, dont les membres se sont illustrés dans la carrière militaire et politique depuis le XIII^e siècle. Son histoire ancienne est marquée par le changement d'allégeance au lendemain de la Guerre de Trente Ans, qui vit les Reinach passer, avec l'Alsace, sous la tutelle française, puis sous la domination allemande, entre 1871 et 1918, après l'abandon de l'Alsace par la France.

La famille de Reinach remonte à Hamann von Reinach, chevalier, cité en 1210 et à Hesso von Reinach, son frère, cité en 1212. Elle habitait plusieurs châteaux-forts (?) situés auprès de ce qui est actuellement la ville de Reinach, commune suisse du canton d'Argovie, située dans le district de Kulm en Suisse alémanique. Elle quitta cette région à la suite de la bataille de Sempach, en 1386.

La famille apparaît en Alsace au XVe siècle. Hans Diebold de Reinach, bailli allégeant des Habsbourg à Altkirch, épousa l'héritière du fief de Hirtzbach, Ursula Vay (ou Bay, du sobriquet de son père Johannes Beat Graß, dit Vay, assesseur de la chambre d'Ensisheim et homme de lettres). Leur troisième fils, Melchior, fut élevé à la dignité de baron du saint Empire par l'empereur du Saint-Empire Ferdinand II en 1635, pendant la Guerre de Trente Ans. Melchior donnera naissance à la branche de Reinach-Hirtzbach. La famille de Reinach a vécu dans plusieurs villages et villes du Haut-Rhin, tels que Thann, Montreux, Heidwiller, Foussemagne, Steinbrunn et Hirtzbach.

Depuis des siècles, la famille de Reinach est intimement liée à l'histoire de Hirtzbach, village du Sundgau. En ayant obtenu la seigneurie du duc de Mazarin, François de Reinach-Hirtzbach a fait construire et agrandir vers 1720 le château de Hirtzbach, à partir du château existant. Des travaux de surélévation du premier étage central furent entrepris par Antoine de Reinach-Hirtzbach, neveu de Jean-Conrad de Reinach-Hirtzbach, prince-évêque de Bâle en 1762.

Il est classé Monument historique en 2000. Plusieurs membres de la famille ont assuré les fonctions de maire de la commune aux XIX^e et XX^e siècles, de député, sénateur et membre du Landtag à la suite de la perte de l'Alsace par la III^e République, cédée à la Prusse.

Famille de Waldner von Freundstein

https://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_de_Waldner_von_Freundstein



La famille von Waldner de Freundstein est une famille noble alsacienne d'extraction chevaleresque (1235).

La famille Waldner entre en possession du château fort de Freundstein en 1280. À partir du XIV^e siècle, ils furent au service des évêques de Strasbourg et de Bâle, des Habsbourg, des ducs de Wurtemberg et des rois de France. Les Waldner sont acceptés comme bourgeois de Bâle en 1450 et d'Aarau en 1547. Elle fut admis aux honneurs de la cour en 1755.

Famille Zorn de Bulach

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Osthouse>

Dans des trouvailles récentes, 2012, les plus anciennes proviennent de l'époque du second âge du fer qui s'étend du IV^e siècle au I^{er} siècle av. J.-C.. En 1349, le village d'Osthouse était un fief impérial concédé aux Zorn de Bulach. Cette famille noble resta présente au château d'Osthouse jusqu'au XX^e siècle.

Durant la guerre de Trente Ans, le général suédois Horn, qui dirigea le siège de Benfeld, élit domicile au château d'Osthouse, tandis que Jean-Louis Zorn de Bulach défendait Benfeld.

Müllenheim

http://www.mairie-osthoffen.fr/index.php?page=1&menu1=222&menu2=231&menu3=252&arbo_id=1&code_commune=222



En 735, le nom de COLOBOCISHEIM apparaît dans un acte de vente de terres à l'Abbaye de Murbach. L'origine du village est certainement plus ancienne puisqu'on y a retrouvé des vestiges de l'âge néolithique (fragments de poteries). En 1224, on signale des possessions de l'évêché de STRASBOURG à COLBOTESHEIM. Le nom du village a encore évolué au cours des siècles : KOBOLZHEIM en 1357 puis KOLBSHEIM.

Le château actuel comprend deux ailes dont la plus ancienne, l'aile Ouest fut construite en 1703 sur un site qui avait antérieurement abrité une demeure de maître appartenant à la famille MüLLENHEIM-RECHBERG.

Famille Schauenburg

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Jungholtz>



nobles des Schauenburg, connu sous le nom de Thiergarten

Thiergarten est une municipalité Beuron dans le district de Sigmaringen dans le Bade-Wurtemberg .

Andlau, un village chargé d'histoire

Klein Jean-Pierre et Fils

<http://www.klein-andlau.fr/andlau.html>

C'était vers l'an 880. Selon la légende, l'impératrice Richardde, épouse de Charles le Gros, arrière petit fils de Charlemagne et Empereur d'Occident était au Mont St Odile où elle vit en rêve un ange lui dire : « à l'endroit où tu verras une ourse gratter la terre, tu élèveras une abbaye dédiée à la Vierge ». C'est en passant par la forêt du Val d'Eleon (plus tard Andlau) que Richardde vit une ourse gratter la terre puis venir se coucher à ses pieds. Richardde fit immédiatement déblayer le terrain et bientôt s'éleva une Abbaye attirant les jeunes filles de la noblesse. En souvenir de cette légende, l'ours est omniprésent à Andlau : dans l'église, dans les bâtiments conventuels, dans les cours et les jardins où il surmonte puits et fontaines.

On entretint longtemps un ours vivant dans un enclos qui fut remplacé par un ours de pierre toujours visible dans la crypte. Dès avant la mort de Ste Richardde en 896, l'Abbaye devient un lieu de pèlerinage dédié à la Vierge auquel se rajoute le culte à Ste Richardde. Notre Dame de la crypte d'Andlau est un des plus anciens pèlerinages d'Alsace. L'église fut consacrée en 1049 par le pape alsacien Léon IX. Réduite en cendres par un incendie, rebâtie puis restaurée plusieurs fois à travers les siècles, l'église est un des monuments les plus importants de l'art roman en Alsace.

L'afflux des pèlerins nécessite alors la construction de maisons massives tout autour de l'Abbaye (encore visibles aujourd'hui) formant la Cour de l'Abbaye. À l'extérieur, on construit les dépendances. Profitant d'une cascade sur la rivière l'Andlau on édifie le moulin de l'Abbaye. Plus tard ce moulin devient une saboterie, propriété de Marcel Wach, le grand père des actuels exploitants du Domaine du Moulin de l'Abbaye.

Pour pourvoir aux besoins de tous ces pèlerins des vignes sont replantées sur les versants ensoleillés tout autour du Val d'Eleon. La tradition de la vigne ne s'est jamais démentie depuis.

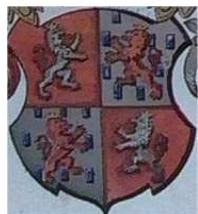
Andlau est un des seuls villages d'Alsace à pouvoir s'enorgueillir d'avoir trois grands crus : le Kastelberg, le Wiebelsberg et le Mönchberg.

L'ancienne Confrérie des Hospitaliers du Haut d'Andlau réactivée pour le 11^e centenaire d'Andlau en 1980 témoigne de cette longue tradition vinique d'Andlau.

Wangen de Geroldseck

Geroldseck

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Geroldseck>



Geroldseck est le nom d'une famille noble germanique qui a laissé trois châteaux dans l'est de la France, en Alsace et en Moselle.



Étymologiquement, le nom veut dire qui vient du « coin » ou du domaine appartenant à Gerold. Le XIXe siècle a d'ailleurs voulu établir une filiation légendaire avec Gerold de Vintzgau (ou Englachgau) ou avec les "Udalrichinger".





Les sires de Geroldseck apparaissent au XIIe siècle comme avoués de l'abbaye de Marmoutier en Alsace. L'origine de la famille n'est pas connue avec certitude, mais ils semblent apparentés aux Ochsenstein, et sont surnommés « Geroldseck-ès-Vosges » (en allemand Geroldseck am Wasichen) pour les distinguer de la famille homonyme allemande (dite Hohengeroldseck), originaire quant à elle du pays de Bade et avec laquelle plusieurs unions matrimoniales furent contractées.

En tant qu'avoués, ils veillaient sur la Marche de Marmoutier (soit la souveraineté temporelle de l'abbaye, don royal du VI^e siècle, qui jouissait de l'immédiateté impériale). Cette charge devint en leur faveur un fief de l'évêché de Metz, dont peu à peu ils constituèrent une seigneurie de Geroldseck qui leur appartint jusque vers 1390. Le fief se composait de treize villages et comprenait deux châteaux : le Grand-Geroldseck et le Petit-Geroldseck, qui abritaient les différents membres de la famille qui se partageaient le pouvoir.

Entre 1109 et 1387, on distingue trois lignées :

celle de Othon Ier jusqu'au vers 1193;

celle de Bourcard II jusque vers 1362;

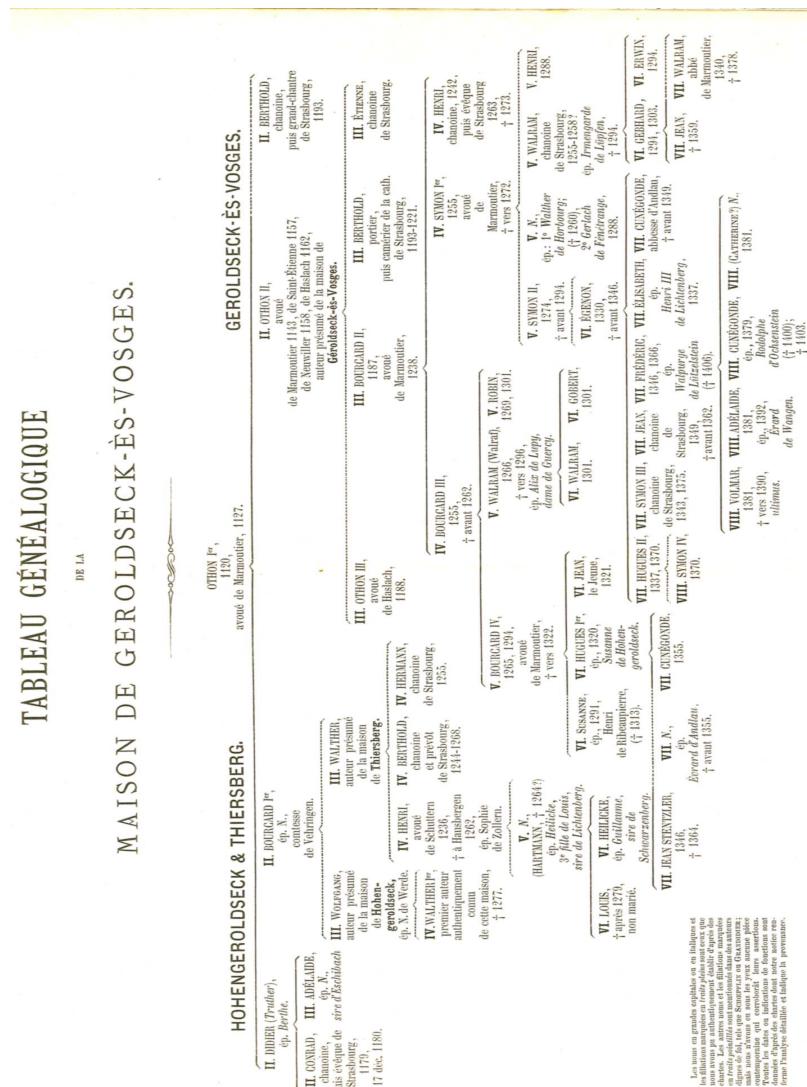
celle de Simon Ier jusqu'en 1390: la lignée mâle est alors éteinte.

Jean de Geroldseck acquit au XIV^e siècle la seigneurie de Steinsel (aujourd'hui Niederstinzel en Moselle) ; il laissa son nom au château de Geroldseck ou «Geroldseck-sur-Sarre» dont les ruines sont encore visibles.

La seigneurie fut ensuite partagée entre plusieurs familles nobles et influentes de Basse-Alsace, dont les Wangen (de Wangenbourg) qui

obtinrent au début du XVI^e siècle le droit d'accoller le nom de Geroldseck au leur. Les Rappoltstein prirent également l'écu de Geroldseck, avant de vendre leur part au duc de Lorraine et aux Landsberg.

Occupés par des seigneurs chevaliers brigands, les châteaux furent ruinés après un siège le même siècle. La Marche de Marmoutier et la seigneurie de Geroldseck passèrent sous domination française dès l'Ancien Régime.



L'héritage de Gertrude de Dabo et le château de Bernstein

20 Janvier 2015 , Rédigé par PiP vélodidacte

<http://autour-du-mont-sainte-odile.overblog.com/2015/01/l-heritage-de-gertrude-de-dabo-et-le-chateau-de-bernstein.html>

Au début du treizième siècle, la lutte entre les Eguisheim et les Hohenstaufen a déjà largement tourné au profit des seconds. Frédéric Barberousse (1166) et Henri VI le Cruel (1191) sont devenus empereurs et nombreux sont les domaines et châteaux des Eguisheim qui sont déjà tombés sous l'emprise de Staufen. Un des derniers épisodes de la lutte entre les deux dynasties se déroulera au dessus de Dambach-la-Ville, au château de Bernstein.

La dernière des Eguisheim, Gertrude de Dabo

L'héritage de Gertrude de Dabo et le château de Bernstein
Lors du Petit Interrègne, à la mort d'Henri VI, Philippe de Souabe représente les Hohenstaufen pour l'élection impériale. Les Eguisheim, comme l'évêché de Strasbourg, prennent le parti opposé, celui d'Otton de Brunswick. C'est alors Albert II d'Eguisheim le chef de la famille, Albert est comte de Dabo, comte de Metz, comte de Sulzbach (en Bavière) et comte de Moha (en Belgique). Il cumule aussi les avouerises de plusieurs riches abbayes : Andlau, Altorf, Neuwiller, Hesse... C'est un grand seigneur et sa descendance semble assurée par ses deux fils Henri et Guillaume. Albert a également une petite fille Gertrude qui est mariée, très jeune, au futur duc de Lorraine, Thibault. L'avenir semble sourire aux Eguisheim.

L'héritage de Gertrude de Dabo et le château de Bernstein
Las, lors d'un tournoi, en Flandres, les deux jeunes frères s'entretuent au plus fort d'une joute. Quelques années plus tard, à la mort d'Albert, en 1211, c'est donc Gertrude qui hérite de l'ensemble des titres et possessions de son père. Ce n'est alors qu'une toute jeune fille et son mari Thibault de Lorraine est le garant de la fortune de son épouse.

Nous avons déjà rapporté la vie de Thibault sur ce site. Ses démêlés avec Frédéric II concernent l'héritage de Gertrude : Thibault est le héros malheureux de la Guerre des Caves à Rosheim. Nous avons aussi raconté son conflit avec son oncle, Maheu, l'évêque scandaleux de Toul.

Thibault meurt, probablement assassiné sur ordre de Frédéric II en 1220. Gertrude est veuve, sans enfant, et à la tête d'un important héritage.

A cette époque, une jeune femme, noble et riche, ne peut rester seule et Gertrude se remarie, la même année, contre l'avis de Frédéric II, avec le comte de Champagne, prénommé lui aussi Thibault. L'union se sera pas

heureuse, Gertrude est répudiée en 1222, pour cause d'infertilité. Un dernier mariage aura lieu l'année suivante, Gertrude épouse Simon, comte de Linange. Ils n'auront pas d'enfants.

Gertrude de Dabo était trouvère. La Bibliothèque de Berne possède le manuscrit d'une de ses œuvres, rédigée en vieux français 'Un petit devant le jour'. Une version est accompagnée de notes de musique.

La mort de Gertrude, en mars 1225, au château de Herrenstein, près de Saverne, verra le début de luttes terribles pour s'approprier l'important héritage de la dernière des Eguisheim.

Gertrude de Dabo fut inhumée, à l'instar de plusieurs ducs de Lorraine, dans l'abbaye de Sturzelbronn, détruite après la Révolution Française.



Le siège du château de Bernstein par l'évêque Berthold de Teck en 1227

Princes, comtes et ducs vont se disputer l'héritage de Gertrude, en Bavière, en Flandres et Outre Vosges. Mais, en Alsace, les évêques de Metz et de Strasbourg, les sires de Linange vont s'intéresser aux châteaux de Dabo, de Guirbaden et de Bernstein, places fortes stratégiques. Les Linange se sont fortifiés au Dabo.

L'héritage de Gertrude de Dabo et le château de Bernstein
Le jeune évêque Berthold de Teck vient mettre le siège au Guirbaden, puis devant le



Bernstein qui domine la ville de Dambach. Voilà des siècles que le Bernstein est possession des Eguisheim et l'évêque tient à s'imposer en enlevant ce symbole de la puissance de Dabo-Eguisheim. Les troupes de Simon de Linange soutiendront un siège d'un mois avant de devoir capituler devant les forces de l'évêque.

‘ Donoch über vier ior belag er Bernstein einen monot un gewan es.’ nous dit Koenigshoven.

Le château incendié fut reconstruit par Berthold, et l'essentiel des fortifications que le visiteur peut admirer aujourd'hui date de cette reconstruction du XIIIème siècle.

Le puits souterrain du château de Bernstein

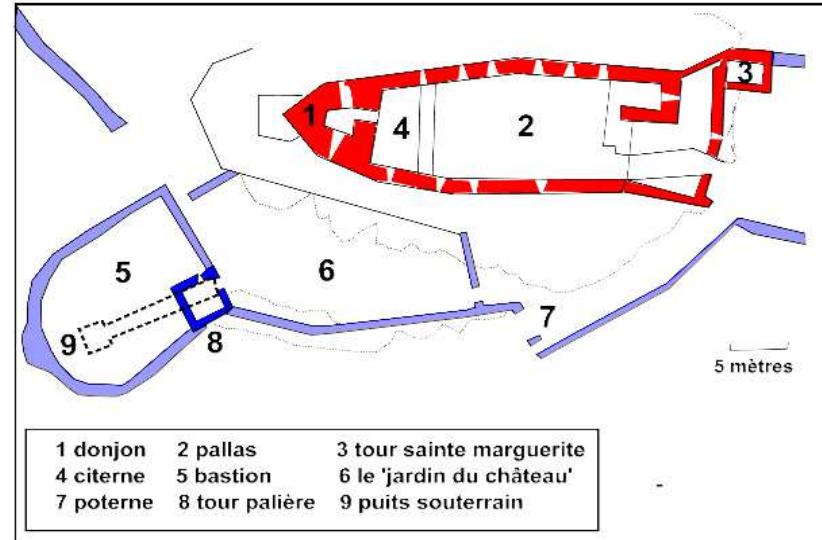
Le visiteur du Bernstein est souvent surpris par la position de la forteresse. Pourquoi le château se trouve-t-il à mi-pente, alors que la plupart de ruines se trouvent au sommet des Vosges, sur la ligne de crêtes ? La réponse est simple, le massif vosgien au dessus de Dambach est sec, voire aride. Une seule source au dessus de Dambach ! Alors, les Eguisheim ont cherché une solution pour l'approvisionnement en eau de leur forteresse. La solution adoptée est astucieuse, curieuse.

Les constructeurs du burg ont choisi un éperon rocheux situé à mi-pente. Les eaux de pluies infiltrées sur la partie supérieure du massif s'accumulent devant la barrière rocheuse. Un puits de faible profondeur, bien situé, donne un débit suffisant pour soutenir un siège.

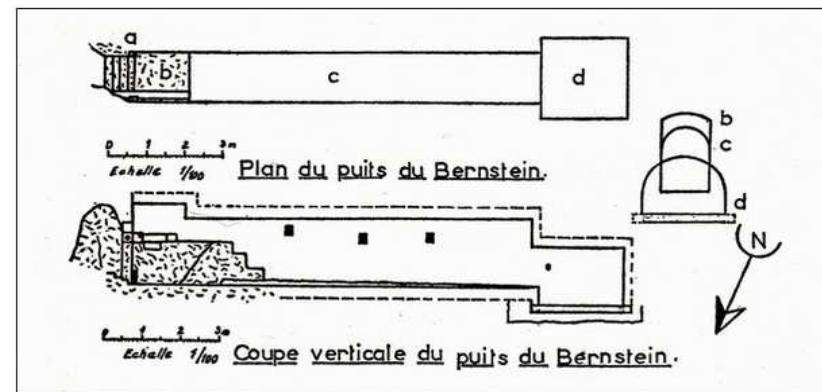
L'héritage de Gertrude de Dabo et le château de Bernstein

Regardez le schéma proposé. Le burg est posé à même le roc, le puits est creusé à proximité immédiate, dans le ‘jardin’, hors des murs, donc vulnérable. Pour le rendre discret, pour le protéger en cas d'assaut, les architectes du moyen âge ont creusé un puits souterrain, accessible à partir d'une galerie enterrée. Cette disposition est inattendue, unique en Alsace. Le dispositif de défense est complété par une tour palière qui dominait l'entrée de la galerie et un bastion qui cerne l'ensemble.

Voici le plan et la coupe du puits, publié par J.M. Gall en 1967.



L'héritage de Gertrude de Dabo et le château de Bernstein



Lors du siège de 1227, qui dura un mois, les troupes de Linange ont-elles manqué d'eau ? Le puits était-il tombé aux mains de l'évêque Berthold ? Etais-il sec ?

Note : une citerne apparaît sur le plan de J.M.Gall. Elle fut aménagée au XVème siècle, bien après le siège de 1227.

Les châteaux d'Alsace dans l'histoire

Encyclopédie B&S Editions ©2007-2010

<http://www.encyclopedie.bseditions.fr/article.php?pArticleId=10&pChapitreId=3661&pSousChapitreId=3676&pArticleLib=Les+châteaux+d%92Alsace+dans+l%92histoire+%5BLes+châteaux+d%92Alsace-%3ECh%20teaux+en+Alsace%5D>

2.3. Les châteaux d'Alsace dans l'histoire

En matière de ruines castrales, l'Alsace est une région privilégiée. Elles s'égrènent sur une ligne continue de la frontière du Palatinat au Sundgau. Ces ruines ne suivent pas la ligne sommitale de la crête principale, mais occupent toujours des points dominant un passage est-ouest, de manière à interdire rapidement ce passage tout en gardant le contact avec les ressources du fief.

Si quelques châteaux sont perchés près des sommets (Herrenfluh, 855m ; Hohnack, 940m ; Freundstein, 948m) la plupart ont été érigés sur des mamelons subvosgians, des crêtes secondaires et même à mi-chemin d'une pente à l'entrée d'une vallée.

2.3.2. Origine des châteaux

Les châteaux sont probablement d'origine franque. A la fin du VI^e, en Alsace, les Francs dominent les Alamans qui forment l'essentiel de la population locale. Les Francs sont la classe dominante, et bientôt « émergent » quelques grandes familles en lien avec la royauté mérovingienne qui forment la future « noblesse » d'Alsace. Parmi ces familles, la plus puissante est celle des Etichonides d'Obernai.

Les premiers « châteaux » forts sont probablement ces demeures franques de ces paysans libres (« Bauernburgen »), mottes féodales construites en bois sur des bases en pierre, sur les hauteurs pour se défendre contre les invasions hongroises au cours des IX^e et X^e siècles. Avant l'an mil il n'y a que peu de mentions de ces châteaux : le Wasenbourg est cité au IX^e siècle, le Rothenbourg, près Philipsbourg en Moselle, existe en 912, le Wangenbourg en 880, Dabo en 890, Morimont (Castrum Morsperg) dans le Sundgau en 797, et l'Isenbourg, le plus ancien, aurait été offert par Dagobert II à l'évêque Arbogast en 656. De ces castels rien n'est resté.

L'Alsace faisant partie de l'empire germanique, seul le roi a le droit d'élever un château. Il peut donner ce droit à un vassal. Mais dès le XI^e siècle, aussi bien les comtes que les abbayes et les évêchés usurpent ce droit, et souvent sur terrain d'autrui. Ces usurpations deviendront courantes aux XIII^e et XIV^e siècles.

Le morcellement politique consécutif à la mort de Charlemagne et aux invasions hongroises contribue à rendre indépendants ces fortins. La nécessité de contenir la poussée des Slaves et de mettre fin aux raids magyars font de la Saxe la zone clé de l'empire. Dans l'Alsace délaissée, une noblesse de souche locale prospère rapidement en et les premières familles nobles apparaissent : les Ortenbourg, Ferrette, Hunebourg, Frankenbourg, Eguisheim...

De plus, dans cette situation d'insécurité, à partir du IX^e siècle, certains hommes libres deviennent les vassaux d'un seigneur riche et puissant en acceptant de perdre leur liberté afin d'être protégés et d'avoir une terre pour se nourrir. Par la suite, ce « vassal » se fait « l'homme » du seigneur par la cérémonie de l'hommage. Il lui jure aide et fidélité en échange d'une terre, le fief : c'est la naissance de la féodalité.

Les rois de France ne sont les vassaux de personne et exigent « l'hommage-lige » de tous les seigneurs. Le roi est le suzerain de tous les seigneurs. En Allemagne, les empereurs du Saint-Empire romain germanique sont élus, mais leur pouvoir est contesté par les princes allemands, par les villes italiennes et par le pape.

Petit à petit une hiérarchie s'établit parmi les nobles : les plus petits d'entre eux sont les barons (« Freiherr »). Plus haut, les vicomtes, les comtes (« Graf ») et ducs (« Herzog ») dont les fiefs sont nombreux ou étendus. Le marquis (« Markgraf »), entre le duc et le comte, est préposé à la garde d'une marche territoriale. Enfin, au sommet, il y a le roi, chef suprême de la hiérarchie féodale. Tous ces nobles sont de véritables souverains sur leurs terres : ils font la guerre, lèvent les impôts, rendent la justice et battent monnaie.

2.3.3. Sous les saliens

La situation géopolitique change au XI^e et le fossé rhénan prend de l'importance avec l'arrivée au pouvoir en 1024 des Saliens, une famille de Franconie. Elle possède des biens dans le Palatinat, aux limites du nord de l'Alsace. Les centres du pouvoir deviennent Spire, où les Saliens érigent leur église sépulcrale, l'abbaye de Limburg sur les contreforts du Palatinat, et les premiers châteaux en pierre dans ce même Palatinat avec, pour cœur et symbole du pouvoir, le Trifels, le château aux trois rochers, protégé à son tour par tout un système fortifié (châteaux voisins de l'Anebos et du Scharfenberg). Le Trifels surveille un important noeud de voies de communication : route reliant la vallée du Rhin à la Lorraine, axe nord-sud reliant le Palatinat à la plaine d'Alsace.

En Alsace, les nobles d'Eguisheim sont la plus puissante famille comtale du pays et entendent y jouer un rôle politique à la mesure de leurs ambitions. Elle est d'autant plus puissante que vers l'an 1000, Hugues IV d'Eguisheim, comte de Nordgau, épouse Heilwige, héritière du comté de Dabo. Ce mariage lui permet d'asseoir solidement son pouvoir en Basse-Alsace.

2.3.4.1. La querelle des investitures

En 1049, Bruno d'Eguisheim, fils de Hugues IV, évêque de Toul, est élu pape grâce au soutien actif de l'empereur Henri III. Il prend le nom de Léon IX. Mais rapidement il se heurte à l'empereur en décidant de revenir à l'élection du pape par les seuls dignitaires de l'Eglise. La « querelle des Investitures » est ouverte, et les Eguisheim prennent le parti du Pape, représentant dès lors un danger, certes encore confus, aux limites sud des biens impériaux du Palatinat.

A la mort de Léon IX en 1054, la noblesse romaine fait de la réforme électoralie son cheval de bataille et, lorsque Henri IV accède au trône en 1056, un synode avait mis fin au privilège qui lui aurait permis de désigner le nouveau pape, désignation désormais soumise à la « préférence du choix » du clergé romain. En réaction, le clergé allemand se range aussitôt du côté du roi. Le conflit s'envenime lorsque Grégoire VII est porté au trône pontifical par la foule de Rome en 1073. Il se fait le champion de la Réforme de l'église et de l'indépendance du Saint-Siège. Henri IV déclare illégale l'élection de Grégoire VII. Le pape réplique en l'excommuniant... Chaque clan en profite pour nommer, l'un un antipape, l'autre un anti-empereur ! La guerre est désormais ouverte entre les partisans de l'Empire et ceux du Saint Siège. Elle va diviser tout le Saint Empire.

2.3.4.2. La guerre en Alsace

En Alsace, la guerre oppose les évêques de Bâle et de Strasbourg aux Eguisheim, fervent défenseurs de la cause papale. Chaque camp compte ses alliés et fourbit ses armes. Les Eguisheim sont bien implantés en Alsace où ils disposent d'importants points d'appuis, leurs châteaux forts dont l'existence de 4 est attestée avant 1100 : Eguisheim, Thannvillé, Guirbaden et Haguenau. Leurs alliés tiennent le Lutzelbourg au-dessus d'Ottrott, le palais mérovingien de Hohenburg, le Saint Ulric au-dessus de Ribeauvillé. En 1081, par un coup de main audacieux, le noble Diemar, parent des Eguisheim prend le château de Trifels, qu'il remet aux mains de l'anti-empereur Hermann de Salm.

Henri IV, qui guerroie alors en Italie, se doit de réagir. Il nomme en Alsace « le plus courageux parmi ses chevaliers », Frédéric von Büren « le jeune », auquel il avait donné sa fille Agnès et mariage ainsi que sa belle dot, le

ducé de Souabe. Par une ironie de l'Histoire, la mère de Frédéric est Hildegarde d'Eguisheim... Frédéric ajoute à son titre le nom de duc d'Alsace et rebaptise son nom en Frédéric von Hohenstaufen, du nom de son château ancestral de Staufen. L'empereur lui donne pour mission de contrôler l'Alsace et de mettre au pas la famille de sa mère, menée de toute main ferme par le comte Hugues IV.

Frédéric de Hohenstaufen s'appuie sur son rôle d'avoué de la puissante abbaye de Wissembourg. Il possède un tiers de la forêt de Haguenau, des biens à Sélestat, Hochfelden, Schweighouse, Marlenheim et sans doute d'une partie de l'avouerie de l'abbaye de Munster. Il reçoit enfin une aide appréciable avec la nomination par l'empereur à la tête de l'évêché de Strasbourg de son frère Otton en 1082.

Les armes sont favorables à Hugues d'Eguisheim. Mais le 4 septembre 1089, lors d'une tentative de réconciliation, Hugues IV d'Eguisheim est assassiné à Niederhaslach dans une demeure de l'évêque Otton par l'échanson épiscopal. Cet assassinat arrange bien les affaires des Hohenstaufen qui rapidement prennent le contrôle du et vont s'employer à y affirmer leur pouvoir et à édifier à leur tour un système castral bien organisé.

2.3.5. Le système castral des Hohenstaufen :

Au début du XII^e, les Hohenstaufen, désormais conduits par Frédéric II « Le Borgne » (duc de Souabe et d'Alsace de 1105 à 1147) construisent le château d'Estufin (Haut-Koenisburg, 1114), symbole de leur domination, sur un terrain appartenant à l'abbaye de Saint-Denis, malgré les véhémentes protestations de l'abbaye royalefrançaise. La même année ils s'emparent du Saint Ulric « pour l'empereur » (même si ce dernier l'avait cédé à l'évêque de Bâle. Le Trifels avait été repris en 1112 et le Hohenbourg détruit la même année : ainsi les Hohenstaufen s'imposent comme les avoués de l'influente abbaye du Mont sainte Odile. Haguenau devient la ville d'élection des Hohenstaufen ou Frédéric édifie un nouveau château.

Une nouvelle menace surgit en la personne du grand électeur, l'archevêque Adalbert de Mayence, une des cités les plus riches de l'empire, qui, prisonnier des Saliens et libéré en 1113, entend faire faire payer à l'empereur ses 3 années de captivité pour s'être rallié à la cause papale. Il menace le Palatinat et l'Alsace sur deux fronts : le nord et le nord-ouest. Les Hohenstaufen se lancent donc à l'assaut de Mayence. Préalablement, ils barrent les défilés des Vosges du Nord en édifiant le Fleckenstein et le Falkenstein, érigé par leur allié, le comte de Lutzelbourg. Ajoutés aux châteaux du Palatinat voisin, ces verrous fortifiés constituent un obstacle suffisant pour contraindre l'archevêque grand électeur à revoir ses plans.

L'Empereur Henri V (1106-1125) qui mise sur les Hohenstaufen pour lui succéder, ordonne en 1125 à Frédéric le Borgne de transférer les insignes de la couronne au Trifels, qui devient ainsi le château symbole de l'empire. Ces insignes rassemblent ce que l'empire possède de plus précieux : le sceptre, la couronne de Charlemagne, le manteau du couronnement et d'innombrables reliques dont la « lance de Longinus » qui perça le flanc du Christ. Par la suite, Wolfram von Eschenbach fera du Trifels le « château du Graal » dans son Parzival.

2.3.6. Les châteaux des Landgraves et les Hohenstaufen

En 1125, Adalbert de Mayence tient sa revanche : à la mort de Henri V, dernier des Saliens, en 1125, il réussit à faire élire Lothaire de Supplimbourg et ainsi à écarter les Hohenstaufen du pouvoir. Le nouvel empereur (1125-1137) cherche immédiatement à contrôler les régions qui lui sont défavorables : il remplace les comtés du Nordgau et du Sundgau par deux landgraviats et crée la fonction du « Landgraf » qui a pour mission d'assurer à l'empereur les terres contestataires. Il confie le landgraviat de Haute Alsace aux comtes de Habsbourg et celui de Basse Alsace à la famille de Hunebourg à cette fonction. En même temps, il s'empare de la ville de Haguenau (1127) pour bien montrer aux Hohenstaufen qui est le maître.

Les landgraves tentent de se constituer leur propre force castrale. Les Hunebourg possèdent depuis le début du XII^e leur château du même nom ; ils y ajoutent une nouvelle place forte, le Grand Arnsberg. Les Habsbourg sont implantés en Alsace, principalement avec l'accession au siège épiscopal vers l'an 100 de Werner de Habsbourg et du côté d'Ottmarsheim où ils édifient vers 1025 la fameuse rotonde.

Mais l'action des landgraves reste limitée, faute de moyen et faute de temps, car Lothaire de Supplimbourg meurt en 1137. Aussitôt les rivalités se déchaînent. L'Alsace est dévastée lors de la lutte opposant Lothaire III de Saxe à Frédéric II de Hohenstaufen « Le Borgne », duc d'Alsace et de Souabe, tous deux prétendants au trône du Saint Empire Romain Germanique.

Cette situation explique la construction ou l'acquisition d'un certain nombre de châteaux par le Borgne, dont on disait qu'il traînait un Burg à chaque queue de cheval.

Les territoires staufériens à protéger se situent autour de Wissembourg et de Haguenau, dont le château est le centre administratif. Parmi les châteaux, placés en demi-cercle dans les Basses-Vosges du Nord, il y a le

Fleckenstein, le Hohenbourg, le Lutzelhardt, le Falkenstein, le Wasigenstein. Un deuxième centre stauférien est Sélestat, avec le prieuré de Sainte-Foy et une partie de Kintzheim. Ses châteaux protecteurs sont le Haut-Kamigsbourg et le Ribeaupierre. Les Hohenstaufen possèdent par ailleurs le Hohenbourg (Sainte-Odile) avec Obernai et dans le Haut-Rhin, des fiefs à Munster et Mulhouse.

La levée du siège de la ville de Haguenau voit la victoire de Frédéric II. Cette fois, les Hohenstaufen ne laissent plus échapper leur élection. Conrad III de Hohenstaufen, frère de Frédéric le Borgne devient empereur (1138-1152), et à sa mort son neveu et fils du Borgne, Frédéric I « Barberousse » accède au trône. Il fait transférer les insignes de la couronne du Trifels en sa Pfalz de Haguenau. Le rôle de l'Alsace, au cœur de l'empire, s'en trouve conforté. Le titre de landgrave est enlevé aux Hunebourg et le système des « Burgmänner » est développé : Frédéric I installe à Haguenau des chevaliers fidèles qui veillent sur sa cité préférée et qui, pour de courtes périodes, iront monter la garde dans les châteaux des Vosges du Nord.

Barberousse pousse l'évêque de Strasbourg à fortifier un rocher au-dessus de Saverne, qui deviendra le célèbre Haut-Barr. Sans le savoir, il donne le coup d'envoi à la création d'une nouvelle puissance castrale en Alsace, celle des évêques de Strasbourg, qui moins d'un siècle plus tard, se retournera contre la puissante famille. Mais, vers 1168-1170, Frédéric pense avant tout dresser une barrière fortifiée à l'ouest, face aux Dabo-Eguisheim qui, en 1162, avaient repris l'offensive contre les Hohenstaufen et leurs alliés. Ainsi en 1168 le château de Horbourg, près de Colmar, est détruit par Hugues VIII de Dabo-Eguisheim, provoquant la fureur de Barberousse. En représailles, le château de Guirbaden sera détruit par les troupes de l'empereur la même année.

Entre temps, à côté des deux puissantes familles d'Alsace, apparaissent de nouveaux puissants : dans le Sundgau, les comtes de Ferrette, une branche de la puissante famille des Montbéliard sont les nouveaux maîtres de la région en leurs châteaux d'Altkirch, de Ferrette, du Liebenstein, de Morimont... En moyenne Alsace, les comtes de Frankenburg érigent un splendide château dominant le val de Villé et le val de Lièpvre : le Frankenburg...

Barberousse meurt en croisade en 1190. Son fils Henri VI le Cruel (1190-1197) lui succède sans difficulté à 25 ans. C'est lui qui séquestre le roi Richard Coeur de Lion dans son château du Trifels (1193-1194) et qui organise son procès à Haguenau ; il y fixe une énorme rançon qui lui permet d'organiser son expédition militaire dans le sud de l'Italie et de conquérir la Sicile où il se montre particulièrement cruel. De son vivant, il doit faire face à la révolte de ses vassaux, particulièrement celle du Welf (Guelfe) Henri le

Lion, beau frère de Richard, qui veut récupérer ses possessions dont Barberousse l'avait dépossédé en 1180. En Alsace, Henri VI fait don de l'abbaye d'Erstein à Conrad de Hunebourg, évêque de Strasbourg, ce qui irrite Albert II de Dabo-Eguisheim dont le père portait le titre d'avoué de l'abbaye.

De nombreuses avouerias et alleux passent sous le contrôle des Hohenstaufen depuis la Forêt de Haguenau jusqu'à Mulhouse et Munster, avec de nouveaux ministériels comme les Girsberg (Ht-Rhin) ou les Hunebourg.

2.3.7. Le petit interrègne :1197-1214

La mort de Henri VI de Hohenstaufen à Messine déclenche une terrible lutte pour sa succession au trône impérial entre son frère, Philippe de Hohenstaufen (1177-1208), duc de Souabe et d'Alsace, et Othon de Brunswick pour récupérer la couronne impériale.

Le pape Innocent III prend position en faveur des Welfs, reconnaît Othon IV comme roi d'Allemagne et frappe d'excommunication Philippe de Souabe et ses partisans. Les princes de l'Eglise et le duc de Bohême se rapprochent d'Othon. La ville de Strasbourg prend le parti du Hohenstaufen tandis que l'évêque de Strasbourg apporte son soutien à Othon de Brunswick. Les Eguisheim, avec Albert II se rangent dans le camp de l'évêque de Strasbourg. L'Alsace se trouve plongée dans une longue suite de guerres féodales. Adalbert, pensant le moment venu pour redonner à sa maison une position dominante en Alsace, s'attaque au fleuron des Hohenstaufen, le Haut-Koenigsbourg, qu'il détruit. De son côté, Otton de Hohenstaufen (1171-1200), duc de Bourgogne et frère de Philippe attire Ulric de Ferrette, parent des Dabo-Eguisheim, dans un guet-apens et l'assassine ; il s'empare ensuite du château de Hunebourg... De son côté, Philippe de Souabe, dévaste l'Alsace, met le feu au château de Guirbaden (Dabo-Eguisheim) et au Haldenburg (Mundolsheim, à l'évêque de Strasbourg), assiège Strasbourg et oblige l'évêque à capituler.

Disposant du soutien du Roi de France Philippe Auguste, il réussit à se concilier le pape et en 1198 est couronné empereur. Aussitôt il charge son frère Otton de renforcer le maillage castral en Alsace : Le Haut-Koenigsburg est relevé ; au nord et à l'est du Mont Saint Odile sont édifiés le Landsberg et le Rathsamhausen ; enfin Otton prend le contrôle du Windstein dans les Vosges du Nord. Pour contenir encore plus l'évêque de Strasbourg, Philippe accorde à la ville de Strasbourg l'immediateté d'empire,

De leur côté, les Dabo-Eguisheim consolident leurs positions avec le Hohnack et le Bernstein, qui innove un nouveau système de défense : le donjon pentagonal. Le Guirbaden est relevé et devient un magnifique palais roman, reflet du rang de la lignée.

Quand, en 1208, Philippe de Souabe est assassiné, une véritable offensive est lancée contre les positions des Hohenstaufen. Les princes allemands reconnaissent Otton de Brunswick qui s'empare de Haguenau et obtient la cession des insignes de la couronne. Il fait au pape de grandes concessions, particulièrement sur la politique impériale de désengagement de l'Italie et de la Sicile. Couronné empereur, il ne tient strictement aucun compte de ses promesses. Aussi les princes allemands l'abandonnent, le pape suscite contre lui Frédéric II de Hohenstaufen, fils de Henri le Cruel et finit par l'excommunier. Allié à Jean Sans Terre d'Angleterre, Otton IV se fait écraser à Bouvines en 1214 par Philippe Auguste. Avec le soutien du pape, Frédéric n'a aucune peine à se faire reconnaître roi en 1215 et couronner empereur en 1226.

2.3.8. Frédéric II et la création du front ouest

Dès 1210 Frédéric fait alliance avec le duc Frédéric de Lorraine auquel il promet 4 000 marks pour son aide contre Otton de Brunswick. Cette alliance lui permet de reprendre Haguenau. Le duc de Lorraine meurt en 1213 ; son fils Thiébaut, qui vient d'épouser Gertrude, la seule héritière des Dabo-Eguisheim, âgée de 7 ans, réclame le paiement de l'importante somme promise à son père. Mais le Hohenstaufen refuse de transférer au fils la dette qu'il devait au défunt père.

Las d'attendre le paiement des 4 000 marks, Thiébaut décide d'agir et ordonne en 1218 à Lambacin d'Arches de s'emparer de Rosheim, cité des Hohenstaufen donnée en gage à Frédéric de Lorraine en attendant le versement de la somme promise. Thiébaut estime donc réclamer ce qui lui est dû ! Les Lorrains pénètrent sans difficultés dans la ville et trouvent des caves regorgeant de vin. Ils s'enivrent et se font massacrer par les habitants de la ville ragaillards. Frédéric II se met en campagne contre le duc qui est capturé et forcé de s'enrôler dans l'armée impériale. En 1219, Thiébaut est libéré. Il retourne en Lorraine et passe par ses terres alsaciennes de Saint-Hippolyte. Là, il meurt mystérieusement, sans doute empoisonné sur ordre du Hohenstaufen. Gertrude, toujours sans enfant, se retrouve veuve.

L'attaque sur Rosheim conforte l'empereur dans la nécessité de renforcer son propre réseau fortifié sur le flanc ouest de l'Alsace. Il charge son bailli en Alsace, Woelfelin, d'entreprendre ces travaux. Un nouveau type de château naît : il s'agit de constructions ayant de vastes enceintes afin de pouvoir y loger des détachements relativement importants de cavaliers.

Cette cavalerie pourra ainsi rayonner autour de son casernement et faire du nouveau château une arme offensive : ainsi est construit le « nouveau » Guirbaden, directement placé en avant des enceintes du vieux château des Dabo-Eguisheim ; suivent le château de Wangenburg gardant le col vers Dabo, celui de Kaysersberg, qui devra contrôler la route vers le col du Bonhomme, celui de Pflixbourg et le Haldenburg (près de Mundolsheim) qui surveillera la cité et son seigneur-évêque. A côté de ces « châteaux casernes » on construit des tours de guet comme le Kronenburg dominant le Kronthal et la route vers Dabo.

Les Hohenstaufen peuvent s'estimer être les véritables maîtres de l'Alsace.

2.3.9. Puissance et chute de l'évêque de Strasbourg

C'est compter sans l'ambition dévorante des évêques de Strasbourg. Gertrude d'Eguisheim Dabo est entre temps remariée en 1220 avec Thiébaud IV de Champagne contre le gré de Frédéric II, mais en 1222 le divorce est prononcé sous prétexte de stérilité de l'épouse et l'année suivant Gertrude se marie avec Simon de Linange pour décéder en 1225 sans descendance au château de Herrenstein. L'évêque de Strasbourg, Berthold de Teck, revendique aussitôt l'héritage, déclanchant une longue guerre de succession entre les prétendants à l'héritage, parmi lesquels les comtes de Ferrette ne sont pas les moins puissants. Le conflit va durer 15 ans : l'évêque Berthold de Teck se fait céder par Simon de Linange le Guirbaden, rachète également les parts du Haut-Eguisheim aux margraves de Bade et en 1228 bat le comte Frédéric II de Ferrette à Blodelsheim avec l'aide d'Albert de Habsbourg, son bailli.

De son côté l'empereur Frédéric est considérablement affaibli par sa politique italienne, car il ne tient aucune des promesses faites au pape pour obtenir son soutien et veut absolument rattacher l'Italie à la couronne. Bientôt tout l'empire entre en révolte (même son propre fils Henri) et à partir de 1245, sa puissance s'effondre. Lorsqu'il meurt en 1250 en Sicile, c'en est fait de la puissante dynastie. Dès 1245 Henri de Stahleck, nouvel évêque de Strasbourg, se proclame administrateurs des biens impériaux en Alsace et se rue sur le domaine castral des Hohenstaufen.

En peu de temps, le réseau fortifié de l'évêque de Strasbourg est extrêmement puissant : Haut-Barr, Dachstein, Molsheim, Guirbaden, Bernstein, Rouffach, Kaysersberg, Ringelstein, Illwickersheim, Zellenberg, Jungholtz, Rhinau, Soultz, La Petite-Pierre, Wineck, Honack, Thann... Le Kronenburg est rasé. En 1251, le comte Ulrich II de Ferrette renonce définitivement à la succession des Dabo-Eguisheim.

En 1260 Walter de Gérolseck devient évêque de Strasbourg. Aveuglé par l'ambition, il rêve de se constituer un puissant territoire constitué de

l'Alsace et des territoires badois de ses parents de l'Ortenau... Son ambition va le perdre.

Dans l'empire, la bataille fait rage pour le pouvoir durant ce « Grand interrègne ». L'un des prétendants, Rodolphe de Habsbourg, Landgrave de Haute-Alsace, ajoute en 1258 à ses maigres possessions alsaciennes par mariage le Val de Villé pour le contrôle de laquelle il fait construire le superbe Ortenbourg.

Par ailleurs les villes, gagnées par l'esprit d'indépendance et enrichies par le développement économique, n'entendent pas céder aux ambitions de l'évêque et rêvent d'indépendance... En 1261 et 1261 l'évêque fait construire Birkenfels et Kagenfels par Beger et Kagen, ses ministériels, en plein territoire impérial de la ville d'Obernai ; Dicka de Stahleck, frère de l'évêque construit le Spesbourg et Ollwiller près de Soultz est érigé contre Rodolphe de Habsbourg. L'évêque, de son côté veut contraindre les villes à la soumission. Mulhouse, Colmar et Strasbourg en appellent à Rodolphe qui accepte de devenir leur chef de guerre. L'affaire se termine sur le champ de bataille de Hausbergen en 1262 où les milices strasbourgeoises gagnent l'indépendance de la ville et mettent fin aux rêves de gloire de l'évêque qui, dit-on, en mourra de rage l'année suivante.

Rodolphe aurait pu élever d'autres châteaux et se constituer une puissance castrale mais, devenu roi des Romains en 1273, il tourne son regard vers la vallée du Danube où il fonde la grande maison autrichienne. Il doit cependant faire face lors de la dernière année de son règne à la révolte d'Adolphe de Nassau, dont il doit combattre en Alsace les partisans, les « Landvögte » (baillis) Bergheim et Ochsenstein avec l'aide de son allié l'évêque Conrad de Lichtenberg. Un grand nombre de châteaux surgissent encore dans cette deuxième moitié du XIII^e siècle : le Wasenbourg, les deux Ramstein (près de Baerenthal et près de l'Ortenbourg), le Lichtenberg en 1286, siège familial de l'évêque.

Les Habsbourg restent attachés à l'Alsace qui est leur berceau et en 1324, ils reçoivent par mariage les terres des comtes de Ferrette. Mais déjà, en ce XIV^e siècle, le château n'est plus l'indispensable forteresse pour contrôler un pays. Les villes sont devenues les centres de décision et, derrière leurs murs, s'accumulent les véritables richesses et le pouvoir économique.

2.3.10. La lente agonie des châteaux

Après la mort de Rodolphe en 1291, le système castral, en dépit de sa puissance, va progressivement se lézarder : Le morcellement territorial du à l'émancipation d'une multitude de petits et moins petits dynastes aboutit à

des situations invraisemblables où souvent un seigneur doit assiéger et reprendre son propre château (La Petite-Pierre, Lichtenberg en 1315).

Surtout, les centres de la vie sociale, économique, politique et culturelle se déplace : ce ne sont plus les seigneurs, mais les bourgeois qui possèdent le pouvoir réel ; ce ne sont plus les castes guerrières qui dominent désormais la société, mais les corporations d'artisans-bourgeois qui détiennent le véritable pouvoir, se libérant progressivement de la tutelle d'un seigneur plus préoccupé de guerre, de combats et de chasse que de faire prospérer son fief. L'entretien d'un château et d'une garnison coûte de plus en plus cher et le seigneur ne peut plus faire face... Certains seigneurs le comprennent, qui abandonnent leurs burgs montagnards pour construire en ville ! (les Ribeaupierre), tel ce vieux chevalier qui, en 1517, d'après la « Zimmerische Chronik », dit à ses semblables : « so lassen wir unsere Berghäuser abgehen, bewonnen die nicht, sondern vielmehr befleissen wir uns in der Ebene zu wonnen, damit wir nahe zum Bad haben » (Ainsi laissons dépeir nos demeures de montagne, ne les habitons pas, mais appliquons-nous plutôt à habiter dans la plaine, pour être plus près des bains »).

Enfin, à l'aube du XV^e apparaît l'arme « anti-château » par excellence : le canon à poudre, qui malgré les contre mesures prises par les tenants des châteaux forts, vont rapidement mettre fin à la vocation militaire des donjons et autres murs-boucliers... C'est cette transition vers les armes à feu qui a suscité, aux XV^e et XVI^e siècles, le plus de transformations : fenêtres réduites ou bouchées, fentes des meurtrières munies d'ouvertures pour canons à main. A côté de cela, la nature fait piètre figure en organisant un petit tremblement de terre en 1356, dont la chronique de Thiébaut conte : « en 1356 fut le grand crollolement à Metz et à Basle, et cheurent bien septante forteresses au long du Rhin »...

Les châteaux survivent toutefois, tant bien que mal ! Ils servent encore dans les guerres féodales, font encore étalage de la puissance de leurs maîtres. Mais déjà, ces seigneurs ne sortent plus des grandes familles. De simples chevaliers tiennent parfois les châteaux. Très vite, les frais d'entretien de ces énormes constructions deviennent prohibitifs et la petite noblesse ne peut y pourvoir. Le château se divise alors en parts, en « copropriété ». Il faut alors nommer des « gérants » pour trouver une juste répartition des charges. Les querelles de voisinage se multiplient, les paix castrales, qui régissent les châteaux ne sont plus respectées. Le château est souvent divisé en deux, voire en trois ; il se désagrège, est mal entretenu, devient une « mesure » dans laquelle quelques chevaliers brigands trouvent encore « l'outil nécessaire » à vie faite désormais de rapines, d'attaques de commerçants et de prises d'otages.... Les villes organisent des expéditions punitives, mais souvent hésitent, car le siège d'un château coûte très cher.

Dans la première moitié du XIV^e siècle il y a tout de même encore quelques nouvelles constructions : Andlau en 1344, Windstein Nouveau en 1335, Waldeck en 1316. Les châteaux épiscopaux sont tenus par un bailli, bien rétribué, qui administre le fort, les dépendances et les terres. En 1479 les Thierstein reconstruisent le Haut Koenigsbourg ; en 1485, le comte de Deux-Ponts-Bitche fait reconstruire le grand château des Ochsenstein. Un incendie ruine la construction avant que le nouveau maître ne s'y installe. Les Schoeneck est adapté à l'artillerie en 1517 ; de son côté, Lazare de Schwendi, le général vainqueur des Turcs qui s'est retiré en Alsace, fait restaurer après 1563 le château de Haut Landsberg alors que les riches Fugger d'Augsbourg relèvent vers la même époque le château de Ferrette qu'ils viennent d'acquérir... Entre 1571 et 1590 les Sickingen transforment la forteresse médiévale du Hohenbourg en résidence de style Renaissance.

2.3.11. La « grande mort » des châteaux

La guerre de Trente Ans et ses conséquences signe la « grande mort » des châteaux. Les Suédois, maîtres du pays, occupent et rasent nombre de ces burgs et en conservent certains à des fins stratégiques. Quand la Suède cède à la France ses conquêtes alsaciennes, le roi Louis XIV s'inquiète de ces châteaux de familles qui échappent à son contrôle. Il ordonne de réduire les forts qui survivent et qui pourraient, à un moment ou un autre, constituer des nids de résistance. Alors les places tombent, les donjons sont détruits à l'explosif. Une vingtaine de magnifiques châteaux de montagne sont rasés par les troupes de Montclar entre 1661 et 1677. Pire, en 1677 le Roi-Soleil ordonne la destruction de la ville et du château impérial de Haguenau. La Pfalz, témoin de six siècles d'histoire, disparaît. Les habitants sont chassés avec interdiction de revenir sur les ruines...

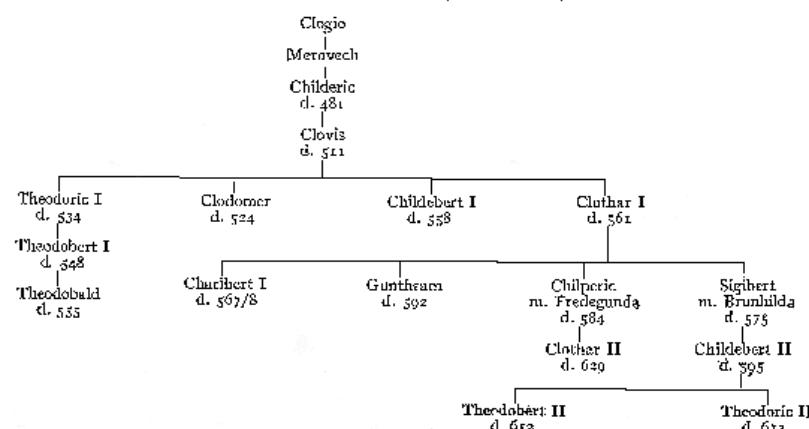
Seuls quelques châteaux sont épargnés et sont transformés en forteresses royales par Vauban : Landskron, Lichtenberg, Petite Pierre... D'autres rares châteaux sont restés du moins partiellement habitables jusqu'au XVIII^e siècle : Haut-Barr, Wasenbourg, Andlau même jusqu'en 1806. La plupart des dynasties se sont éteintes avant la Révolution. Les ruines devinrent propriété de l'État.

Enfin quelques ruines vont resservir lors de la grande boucherie de 14 – 18 et servir de postes d'observation des belligérants dont les obus vont réduire en cendres les quelques pans de murs transformés en bunkers : Freundstein, Herrenfluh, Hirtzenstein, Schwartzenbourg...

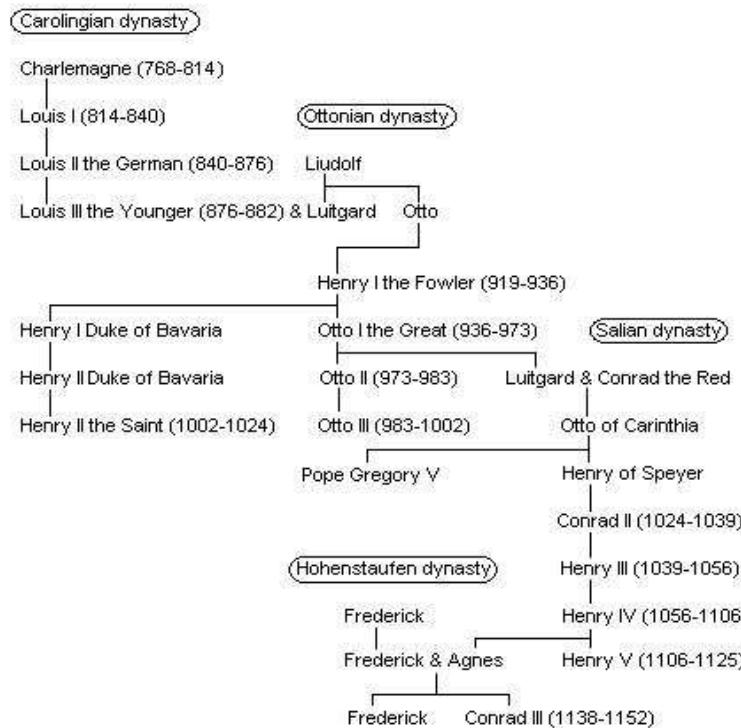
Genealogy of the Merovingien Kings

Genealogy of Merovingian Kings

(Mentioned in the History of the Franks)

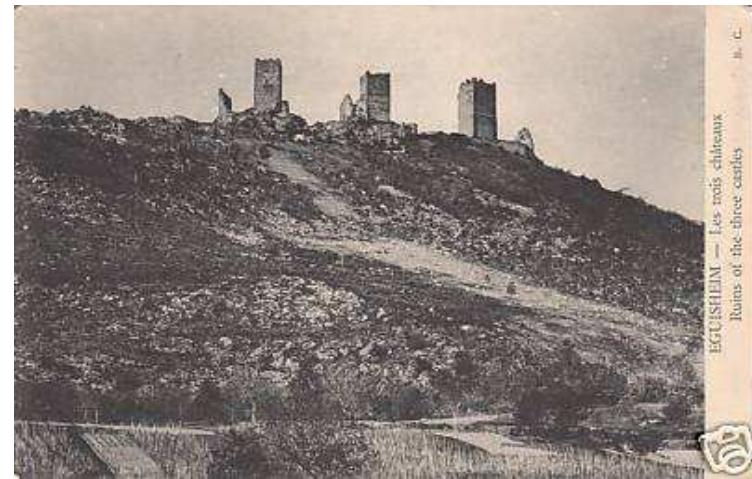
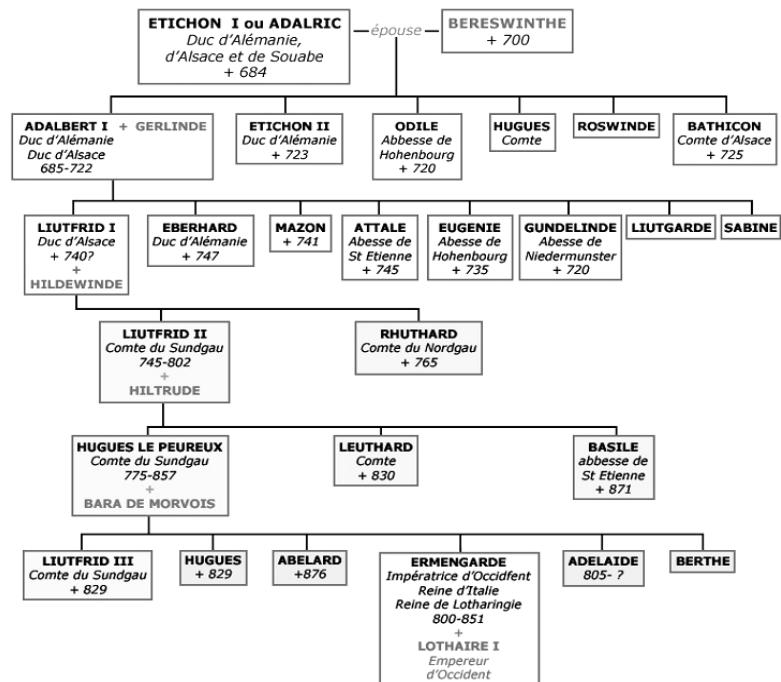


Carolingian, Ottonian and Salian dynasties:



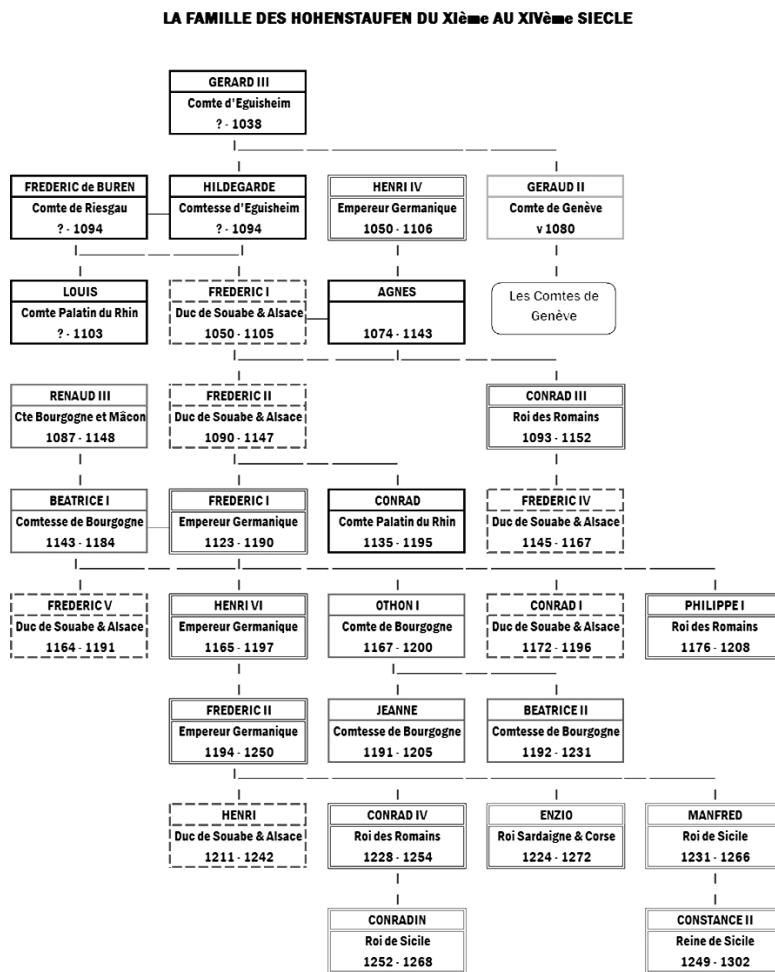
LES ETICHONIDES

DU VII^e au IX^e

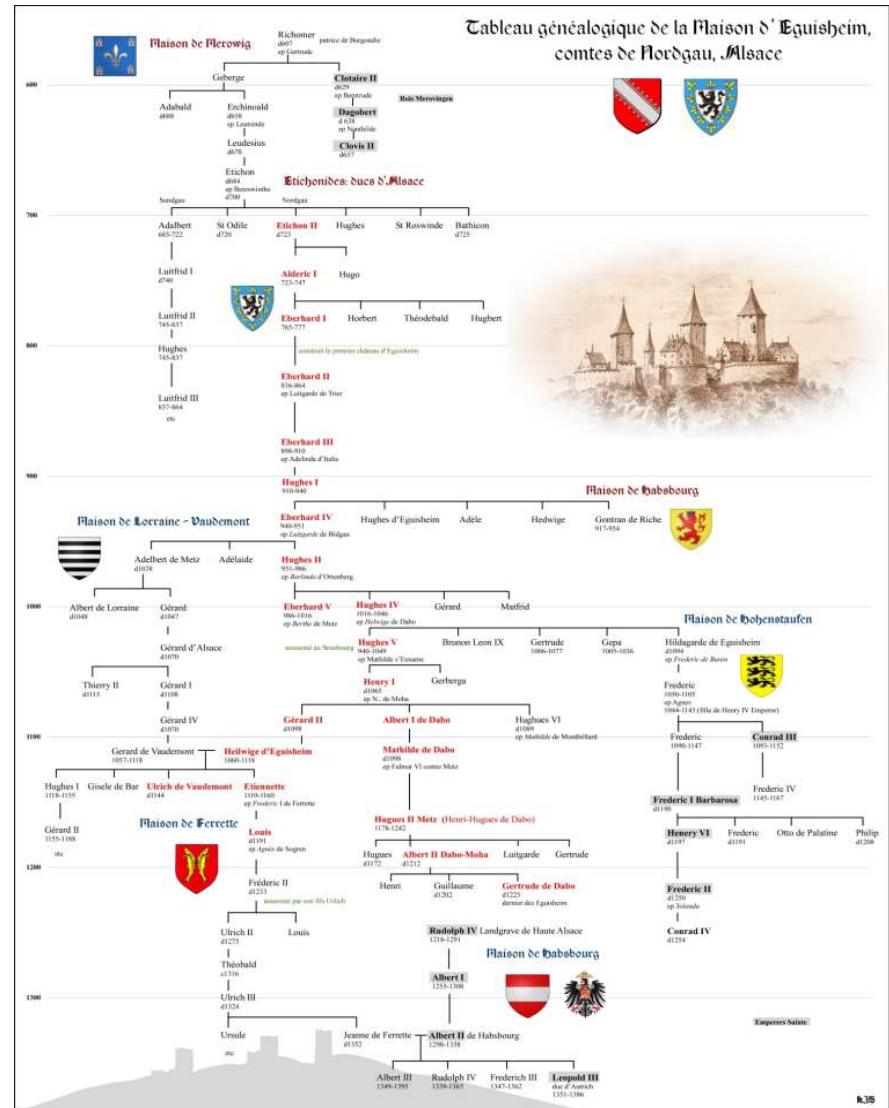


EGUISHEIM — Les trois châteaux
Ruins of the three castles

La Famille Des Hohenstaufen du XI^e au XIV^e Siecle



La Famille Des Eguisheim, Comtes de Nordgau



Strasbourg Codex Guta-Sinram, 1154

<https://www.lelivrechezvous.fr/regionalisme/alsace/le-codex-guta-sinram.html>



Le Codex Guta-Sinram est l'un des manuscrits les plus précieux d'Alsace qui, compte tenu de son âge, de son décor roman extraordinaire et de son contenu, appartient aux trésors culturels d'envergure en Europe. Il est l'œuvre de la chanoinesse de saint Augustin Guta von Schwarzenhann et du chanoine de saint Augustin Sinram von Marbach. En 1154, tous deux achevèrent cet ouvrage prestigieux pour le dédier à la sainte Vierge. Le Codex Guta-Sinram est un livre de prières destiné à l'usage des dames

résidant dans l'abbaye de Schwarzenhann. Mais il fut bien plus qu'un simple livre de prières : il contient des conseils au sujet des moeurs et du bien-être des chanoinesses ; il faisait office de livre de droit, car il comprend une copie des priviléges papaux accordés au couvent. Il fait également état de l'emploi du temps des religieuses. L'élément le plus important du Codex Guta-Sinram est sans doute le calendrier illustré. Il offre divers conseils thérapeutiques, pharmaceutiques et de santé, tels que des instructions pour la saignée ou des conseils concernant l'alimentation et le bain. On y recommande selon le mois soit des médicaments à base de plantes ou d'animaux, soit des mélanges aux effets curatifs ainsi que des repas diététiques. Ce calendrier diététique mensuel rédigé avec esprit et humour offre une vision unique de la pharmacie monastique et de la médecine du Moyen Âge. Chacune des 326 pages au format de 35,5 x 27 cm, a été reproduite en parfaite conformité avec l'original. Un volume de commentaires permet de tirer le meilleur parti de ce précieux manuscrit.



Hortus deliciarum 1185

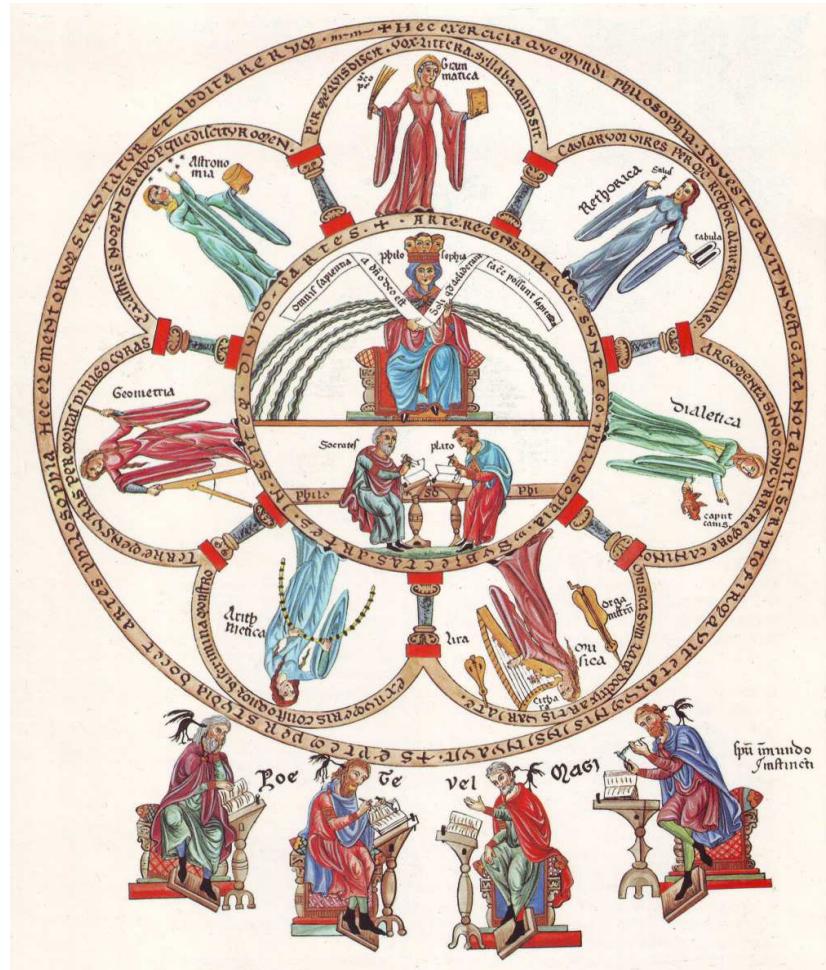
https://en.wikipedia.org/wiki/Hortus_deliciarum

Hortus deliciarum (Latin for Garden of Delights) is a medieval manuscript compiled by Herrad of Landsberg at the Hohenburg Abbey in Alsace, better known today as Mont Sainte-Odile. It was an illuminated encyclopedia, begun in 1167 as a pedagogical tool for young novices at the convent. It is the first encyclopedia that was evidently written by a woman. It was finished in 1185, and was one of the most celebrated illuminated manuscripts of the period. The majority of the work is in Latin, with glosses in German.

Most of the manuscript was not original, but was a compendium of 12th century knowledge. The manuscript contained poems, illustrations, and music, and drew from texts by classical and Arab writers. Interspersed with writings from other sources were poems by Herrad, addressed to the nuns, almost all of which were set to music. The most famous portion of the manuscript is the illustrations, of which there were 336, which symbolised various themes, including theosophical, philosophical, and literary themes. These works are well regarded.

In 1870, the manuscript was burnt and destroyed when the library housing it in Strasbourg was bombed during a siege on the city. It is possible to reconstruct parts of the manuscript because portions of it had been copied in various sources; Christian Maurice Engelhardt copied the miniatures in 1818, and the text was copied and published by Straub and Keller between 1879 and 1899.

Hortus deliciarum is one of the first sources of polyphony originating from a convent. The manuscript contained at least 20 song texts, all of which were originally notated with music. Those that can be recognized now are from the conductus repertory, and are mainly note against note in texture. The notation was in semi-quadratic neumes with pairs of four-line staves. Two songs survive with music intact: Primus parens hominum, a monophonic song, and a two part work, Sol oritur occasus.



8 mars 1262 : la bataille de Hausbergen

Ernest-Emile Klapperstorch

<http://drelsassblogfumernest-emile.hautetfort.com/archive/2012/03/05/8-mars-1262-la-bataille-de-hausbergen.html>

Il y a, dans notre histoire, des dates, pourtant marquantes, totalement tombées dans l'oubli.

Dans l'histoire de l'Alsace, il y a ainsi eu la bataille de l'Ochsenfeld (en 58 av. J.-C.), la deuxième bataille majeure de la Guerre des Gaules, au cours de laquelle les troupes romaines, commandées par Jules César lui-même, ont battu celles d'Arioviste dans le sud de l'Alsace, chassant les Germains de l'autre côté du Rhin (une bataille qui s'est déroulée dans entre Cernay et Wittelsheim). Il y eut encore les "Serments de Strasbourg" du 14 février 842, acte de naissance du français écrit, le massacre des juifs de Strasbourg du 14 février 1349, la célèbre charge des cuirassiers de Reichshoffen du 6 août 1870...



Nous sommes en 1261. Walther de Geroldseck (1231-1263) qui avait été élu évêque de Strasbourg le 27 mars 1260, veut restaurer son autorité et faire de Strasbourg une principauté épiscopale. Il est soutenu par la noblesse locale contre les bourgeois de la ville qui n'entendent pas renoncer à leurs droits. En effet, l'empereur Philippe de Souabe avait accordé à Strasbourg les priviléges de ville libre impériale en 1201. Celle-ci était donc, de fait, libérée de la tutelle temporelle de l'évêque.

Sur cela se greffe également un problème financier : l'évêque perçoit des taxes de juifs de la ville, mais la ville veut également avoir sa part et leur impose la fourniture des bannières en soie de la ville ainsi que certaines taxes. Ceci n'est pas du goût de l'évêque qui craint que ces taxes municipales réduisent d'autant celles qu'il perçoit et il interdit donc à la ville de les prélever.

A ces deux points, strictement locaux, s'ajoute un contexte favorable à la rébellion : une autorité impériale qui s'affaiblissait, des seigneurs et des cités qui se déclarent unilatéralement indépendants...

Le point de non retour est atteint lorsque l'évêque, en conflit avec Metz, donne l'ordre à la milice urbaine de se tenir prête à le suivre dans l'expédition qu'il s'apprêtait à mener contre les Lorrains.

Les magistrats, soutenus par la population, mais également par la noblesse locale, refusent. L'évêque lance alors l'interdit sur la ville, c'est-à-dire l'interdiction d'organiser le culte. La ville, sûre de son bon droit, en appelle au Pape et à l'Empereur.

L'évêque, sûr du sien, se retranche dans son château de Dachstein, mais autorise néanmoins son cousin Henri de Geroldseck, doyen du chapitre de la cathédrale, à rester à Strasbourg avec quelques prêtres (Walther aimait trop son cousin ; il y avait au fond de son cœur trop de générosité chevaleresque pour qu'il voulût laisser les Strasbourgeois sans secours religieux).

Les escarmouches entre les troupes de l'évêque et la milice strasbourgeoise sont quotidiennes. Ces dernières prennent de plus en plus d'assurance et détruisent le château de Haldenbourg, l'une des forteresses de Geroldseck.

Début 1262, l'impatience commence à gagner le camp strasbourgeois, inquiet de la présence d'un fort contingent de troupes épiscopales à Mundolsheim, menaçant directement Strasbourg.

Au matin du mercredi 8 mars 1262, alors que Mundolsheim vient d'être prise par la milice strasbourgeoise, des renforts, conduits par l'évêque lui-même, arrivent de Dachstein. Pris entre deux feux (la milice venant de Mundolsheim et la cavalerie, conduite par Nicola de Zorn, arrivant de Strasbourg), l'évêque, qui avait eu deux chevaux tués sous lui durant la bataille, ordonne la retraite.

Il tentera de reprendre le combat le 9 juillet, mais abandonné par ses alliés, il se retire définitivement et décède le 12 février 1263.

C'est son cousin, Henri de Geroldseck, resté auprès des Strasbourgeois pendant tous ces événements qui prendra sa succession, scellant définitivement la réconciliation entre le pouvoir épiscopal et la ville.

Pour célébrer leur victoire, et en signe d'indépendance, les Strasbourgeois prirent pour armoiries, en les inversant, celles de l'évêché. Ce sont toujours les couleurs de la ville de Strasbourg.

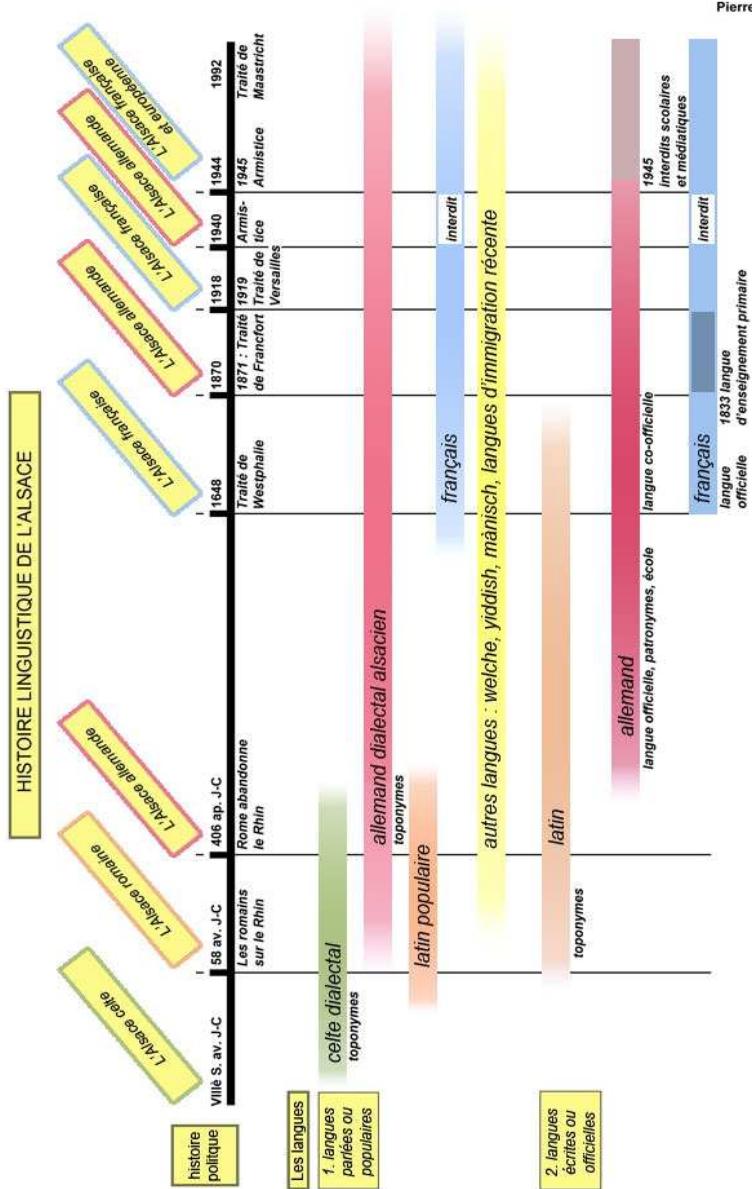
Carte géolinguistique de l'Alsace

A. Hudlett, 2001

<http://www.crdp->

strasbourg.fr/data/geographie/cartes/geo_culturelle_religieuse.php?parent=3

Pierre Klein



NOTES:

NOTES:

NOTES:

NOTES: